



Vendredi

Heinlein, R.A.

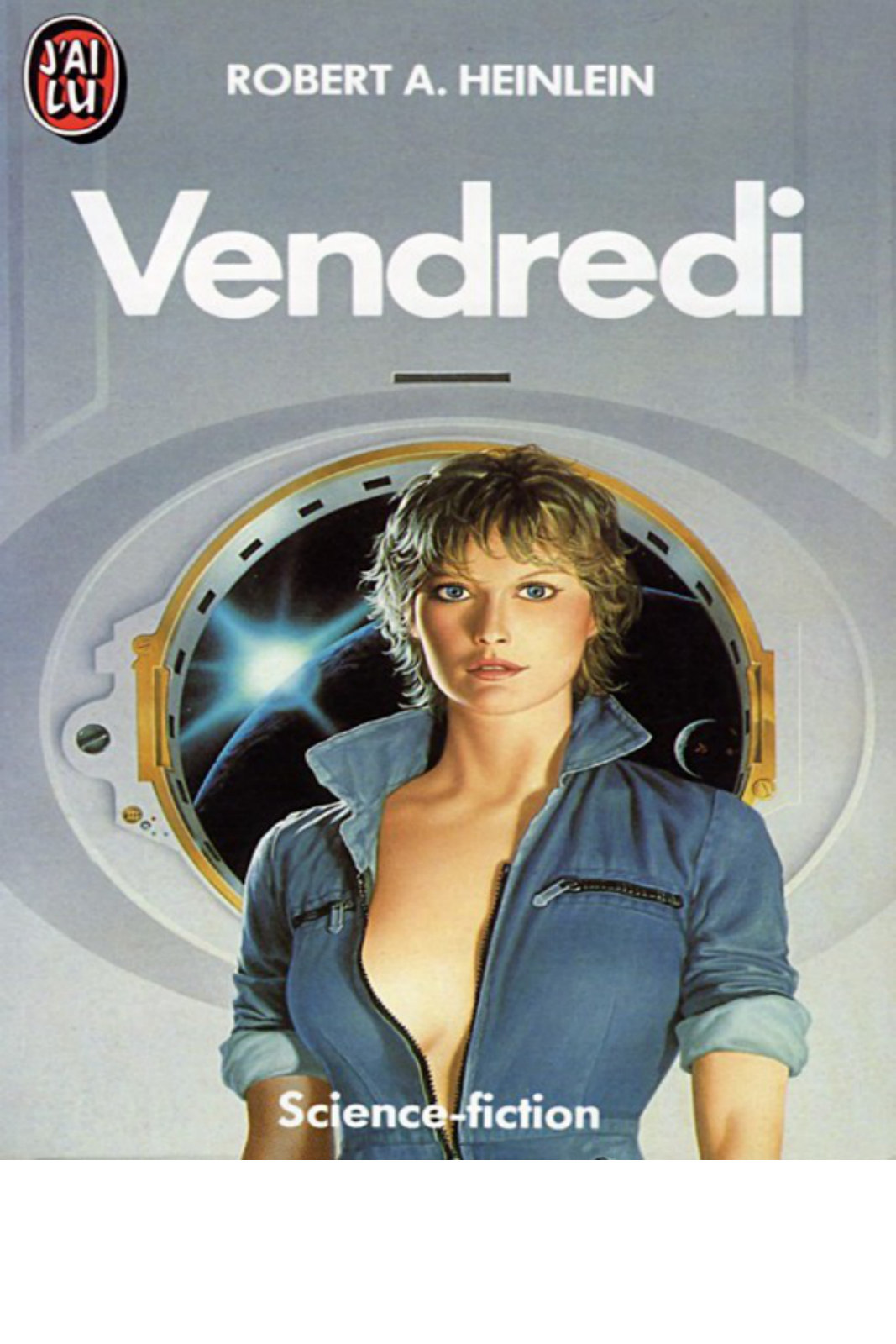
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ROBERT A. HEINLEIN

Vendredi

The central illustration of the book cover depicts a woman with short, wavy brown hair and striking blue eyes. She is wearing a blue, zip-up flight jacket with a high collar and has a serious expression. She is positioned in front of a large, circular porthole of a spacecraft. The porthole's frame is white with gold-colored accents. Through the porthole, a view of space is visible, showing a bright sun or star on the left and a crescent moon on the right. The background of the cover is a light, metallic grey with subtle panel lines.

Science-fiction

ROBERT A. HEINLEIN

Vendredi

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR LÉONE MAILLET



ÉDITIONS J'AI LU

Ce roman a paru sous le titre original :

FRIDAY

© Robert A. Heinlein, 1982

Pour sa traduction française

© Éditions J'ai Lu, 1985

Dès que j'ai eu quitté la capsule de la Vrille du Kenya, il a été sur mes talons. Il m'a suivie quand j'ai franchi la porte qui conduisait aux services de Douane, Immigration et Santé. Quand la porte s'est contractée derrière lui, je l'ai tué.

Je n'ai jamais beaucoup aimé la Vrille. En fait, je la détestais bien avant le désastre du croque-ciel de Quito. Cette espèce de câble qui monte vers le ciel sans que rien le retienne a quelque chose de beaucoup trop magique pour moi. Mais il n'existe qu'un seul autre moyen d'atteindre Ell-Cinq, et il prend du temps et coûte beaucoup plus cher. Il ne convenait pas plus à mes instructions qu'à mon budget.

J'étais donc sur les nerfs en quittant la navette d'Ell-Cinq à la Station Fixe pour embarquer dans la capsule de la Vrille. Merde, ce n'était pas une raison pour tuer un homme. Je voulais seulement le semer pendant quelques heures.

Le subconscient a sa logique propre. J'ai cueilli le type avant qu'il n'ait touché le pont et je l'ai tiré à toute allure jusqu'à une batterie de coffres à l'épreuve des bombes en faisant mon possible pour ne pas souiller le sol. J'ai mis mon pouce sur le verrou, puis j'ai glissé le type à l'intérieur tout en lui prenant sa bourse. J'ai récupéré sa carte du Diner's Club que j'ai glissée dans la fente, j'ai pris ses papiers et son argent, puis j'ai jeté la bourse vide sur le corps à la seconde exacte où la porte blindée retombait. Quand je me suis redressée, j'ai vu un Œil public qui flottait non loin de moi.

Il n'y avait pas de quoi paniquer. Neuf fois sur dix, on rencontre un Œil qui patrouille au hasard, non monitoré, et il peut très bien boucler ses douze heures de ronde sans être sondé par un humain. Une fois sur dix, il peut être monitoré de près par une fille de la Sécurité, à moins qu'elle ne soit en train de se souvenir de la nuit passée.

Donc, je ne me suis pas inquiétée pour cet Œil et j'ai continué mon chemin vers la sortie, au bout du couloir. Ce foutu machin aurait très bien pu me suivre vu que j'étais la seule masse dans le couloir à plus de trente-sept degrés de température, mais il s'attarda trois secondes pour sonder le coffre avant de revenir se coller à moi.

J'étais en train d'évaluer la plus sûre des trois modalités d'action qui m'apparaissaient possibles lorsque cette partie de mon cerveau qui est toujours occupée à autre chose se chargea de décider pour moi et mes mains exécutèrent la modalité d'action numéro quatre : mon stylo devint un rayon laser et l'Œil public tomba. Raide mort, parce que

j'avais maintenu la charge à pleine puissance, s'abattit sur le pont, aveugle et privé de son antigrav. Avec la mémoire grillée. Du moins, je l'espérais.

Une fois encore, je me servis de ma fausse carte de crédit tout en bricolant le verrou du coffre avec mon stylo pour éviter d'endommager l'empreinte. L'Œil n'accepta de rentrer dans ce volume encombré qu'avec un grand coup de pied. Ensuite, j'ai fait vite car il était grand temps pour moi de devenir quelqu'un d'autre. Comme la plupart des ports d'entrée, Kenya-Vrille dispose de commodités des deux côtés de la barrière. Au lieu de passer par l'inspection, donc, je me suis rendue aux toilettes et j'ai loué un salon-bains en payant en liquide. Trente-sept minutes plus tard, non seulement je m'étais baignée mais j'avais des cheveux différents et un autre visage. Il m'avait fallu trois heures pour les mettre en place et seulement quinze minutes pour les effacer à coups d'eau chaude et de savon. Ce n'est pas que j'avais tellement envie de montrer mon vrai visage, mais j'avais besoin de me débarrasser de la *persona* que j'avais utilisée pour cette mission. Tout ce qui n'avait pas disparu sous l'eau suivit dans le lacérateur combinaison, bottes, bourse, empreintes, passeport, lentilles de contact. Le passeport que j'avais à présent était à mon vrai nom – disons un de ceux que j'utilisais –, avec une stéréographie de mon vrai visage et le très authentique visa d'Ell-Cinq.

Avant de lacérer les papiers que j'avais pris sur le mort, je les examinai. Et je m'arrêtai.

Car ses cartes de crédit et ses papiers faisaient apparaître quatre identités différentes.

En ce cas, où étaient ses trois autres passeports ?

Probablement avec le cadavre, dans le coffre.

Je n'avais pas réussi à les trouver en le fouillant. Pas le temps ! Je m'étais contentée de prendre tout ce que j'avais trouvé dans sa bourse.

Retourner là-bas et jeter un coup d'œil ? Si je revenais en courant pour ouvrir un coffre avec un cadavre encore tiède à l'intérieur, je risquais de me faire remarquer. En prenant les cartes et le passeport, j'avais espéré un peu retarder l'identification du corps, ce qui me donnait autant d'avance pour prendre le large. Mais... un moment. Oui... le passeport et la carte du Diner's Club étaient tous les deux au nom d'« Adolf Belsen ». L'American Express appartenait à un certain « Albert Beaumont », la banque de Hong Kong mentionnait « Arthur Bookman », tandis que la MasterCard était établie au nom d'un certain « Archibald Buchanan ».

J'ai « reconstitué » le crime : Beaumont-Bookman-Buchanan venait à peine d'ouvrir le coffre lorsque Belsen l'avait assailli par derrière, jeté dans le coffre avant d'utiliser sa propre carte du Diner's pour refermer. Puis il avait disparu à toute allure.

Oui, en théorie, c'était parfait... Et pour brouiller un peu plus les pistes, j'ai remis les papiers et les cartes de crédit dans mon propre portefeuille. Quant au passeport de « Belsen », je l'ai gardé sur moi. Je ne pouvais pas me permettre de me laisser fouiller, mais il existe des moyens d'éviter la fouille tels que (liste non limitative) : corruption, trafic d'influence, falsification, substitution et micmac.

Quand j'ai quitté le salon-bains, les passagers de la dernière capsule étaient en train de se rassembler pour former une file d'attente devant les bureaux de Douane, Immigration et Santé, et j'y pris ma place. L'officier de D.I.S. me fit une remarque sur la minceur de mon sac de vol et me posa une question sur l'état du marché noir. Je lui décochai mon regard le plus stupide, celui que j'ai sur mon passeport. Ensuite, il dénicha ce qu'il fallait dans ce même passeport, précisément, et laissa tomber.

Je lui demandai où je pouvais trouver le meilleur hôtel et le meilleur restaurant, et il me répondit qu'il n'était pas censé devoir donner ce genre de conseil mais, ma foi, il pensait au *Nairobi Hilton*. Pour la cuisine, la meilleure était sans doute celle du *Fat Man*, juste en face du *Hilton*, peut-être le meilleur restaurant d'Afrique. Et il me souhaita un bon séjour au Kenya.

Je l'ai remercié. Quelques minutes après, j'étais tout en bas de la montagne, dans la ville, et je n'ai pas tardé à le regretter. Kenya Station est à plus de cinq mille mètres d'altitude. L'air y est ténu et froid. Nairobi est située à une altitude supérieure à celle de Denver, presque aussi haut que Mexico, mais bien moins que le mont Kenya, et à ça proche de l'équateur. L'atmosphère était épaisse et trop chaude. On avait du mal à respirer. En quelques minutes, mes vêtements étaient poisseux de sueur et j'avais les pieds gonflés. En plus, ils me faisaient mal depuis que j'avais retrouvé la pesanteur. J'ai horreur des missions Extra-Terre et encore plus des retours. J'ai fait appel à mon contrôle mental pour m'aider à oublier mes malaises. Tu parles !

Si mon maître en contrôle mental avait passé un peu plus de temps au Kenya et un peu moins dans la position du lotus, ses leçons m'auraient sûrement été plus utiles. Donc, je laissai tomber ce recours pour me concentrer sur le vrai problème : comment trouver rapidement un sauna.

Le hall du *Hilton* était agréablement frais. Mieux encore : on y trouvait une agence de voyages cent pour cent automatisée. J'y suis entrée. J'ai déniché une cabine vide et je me suis installée devant le terminal. Immédiatement, une employée a surgi.

— Je peux vous aider ?

Je lui ai dit que je pensais pouvoir me débrouiller toute seule. Le clavier me semblait familier. C'était un Kensington 400 modèle standard.

Elle insista :

— C'est avec plaisir que je composerai vos données, croyez-moi. Je n'ai personne pour l'instant.

Elle devait avoir seize ans, elle était jolie, avec une voix agréable, et j'étais convaincue par son attitude qu'elle était réellement heureuse à l'idée de m'aider.

Mais c'était la dernière chose dont j'avais besoin : quelqu'un derrière mon dos pour m'aider pendant que j'effectuais certaines opérations avec des cartes de crédit qui n'étaient pas les miennes. Je lui ai glissé un pourboire moyen en lui expliquant que je préférerais pianoter seule sur le clavier mais que je ne manquerais pas de l'appeler à l'aide en cas de problème.

Elle commença par refuser le pourboire, mais elle n'insista pas trop et finit par accepter et me laisser seule.

« Adolf Belsen » prit le métro jusqu'au Caire, puis une navette pour Hong Kong où il avait réservé une chambre au *Peninsula*, tout cela offert par le Diner's Club.

« Albert Beaumont » était en congé. Il prit un vol des Safari Jets jusqu'à Tombouctou. L'American Express l'avait installé pour une quinzaine au luxueux *Shangri-La*, juste au bord de la mer du Sahara.

C'est la banque de Hong Kong qui régla les frais du voyage d'« Arthur Bookman » à Buenos Aires.

« Archibald Buchanan » fit un pèlerinage dans sa ville natale, Edinburgh, sur le compte de la MasterCard. Il pouvait faire le voyage en métro, avec correspondance au Caire et changement automatique à Copenhague, et il serait dans la demeure de ses ancêtres en deux heures.

J'utilisai ensuite l'ordinateur de voyages pour un certain nombre d'investigations – mais je ne touchai pas aux réservations, ni aux achats, seulement à la mémoire temporaire.

J'ai quitté la cabine pleinement satisfaite et j'ai demandé à la petite employée aux mignonnes fossettes si le métro dont je voyais une entrée dans le hall pouvait me permettre d'atteindre le *Fat Man*.

Elle m'a indiqué le trajet et je suis partie pour Mombasa, toujours en payant en liquide.

Mombasa n'est qu'à quatre cent cinquante kilomètres – une demi-heure de trajet – de Nairobi, mais il est au niveau de la mer, ce qui fait paraître le climat de Nairobi léger et tempéré en comparaison. Je suis repartie aussi vite que possible. Et vingt-sept minutes plus tard, j'étais dans la province de l'Illinois, dans l'Imperium de Chicago. C'est beaucoup de temps, direz-vous, pour boucler un arc du grand cercle de treize mille kilomètres à peine. Mais je n'ai pas emprunté le grand cercle et je n'ai passé aucune barrière douanière, aucun point de contrôle d'immigration. Et je ne me suis pas servie d'une seule carte

de crédit, même empruntée. J'ai réussi à grignoter sept heures de sommeil dans l'Etat Libre d'Alaska, car je n'avais pas réussi à dormir vraiment depuis que j'avais quitté Ell-Cinq, dans l'espace, deux jours auparavant.

Comment ? C'est un secret de métier. Il est fort possible que je n'aie jamais plus à emprunter ce parcours, mais quelqu'un d'autre, dans ma profession, pourrait avoir à le faire. Et puis, comme dit mon Patron, avec tous ces gouvernements qui serrent la vis de tous les côtés dès qu'ils le peuvent, avec leurs ordinateurs, leurs Yeux publics et un millier d'autres systèmes de surveillance électronique, c'est une obligation morale pour toute personne libre de lutter à chaque occasion. Il faut toujours penser à baisser les stores, à donner de fausses informations aux ordinateurs, il faut toujours garder le réseau ferroviaire souterrain ouvert. Les ordinateurs sont dotés d'un esprit littéral et borné. Les enregistrements électroniques ne sont pas vraiment des enregistrements. Il ne faut donc pas perdre la moindre occasion de perturber le système. Si vous ne pouvez pas vous soustraire à un impôt, payez donc un peu plus pour embrouiller les ordinateurs. Transposez les chiffres. Etc.

Mais la clé pour traverser la moitié de la planète sans laisser de trace, c'est de payer en liquide, cash. Jamais de crédit, jamais quoi que ce soit qui passe par l'ordinateur. Quant aux pots-de-vin, ils n'en sont jamais vraiment. Ce genre de transfert de valeurs permet au bénéficiaire de sauver la face. Même lorsqu'ils reçoivent des salaires munificents, les serviteurs de la fonction publique, partout, sont persuadés d'être affreusement sous-payés. Mais tous les fonctionnaires ont l'instinct de vol dans leur cœur, sinon ils ne mangeraient pas au râtelier public. Ces deux éléments sont les seuls qui vous soient nécessaires pour comprendre... Mais attention ! Un employé des services publics, précisément parce qu'il n'a aucune dignité, a besoin qu'on lui montre du respect, il l'exige même.

Je me soumetts toujours à cette règle, et mon voyage se passa sans incident. (Si l'on met à part le fait que le *Nairobi Hilton* sauta et brûla quelques minutes après que j'eus pris le métro pour Mombasa : il faudrait être vraiment paranoïaque pour penser que cela pouvait avoir quelque rapport avec moi.)

Quand j'appris la nouvelle, je me débarrassai de quatre cartes de crédit et d'un passeport, mais j'avais prévu cette précaution de toute manière. Si mes opposants avaient envie de m'éliminer – ce qui était possible mais guère probable –, ils avaient chassé une mouche avec une hache, détruit pour quelques milliards de couronnes et tué ou blessé des centaines ou des milliers de personnes uniquement pour m'avoir moi !

Ça n'avait rien de professionnel !

Mais ça se pouvait. En tout cas, je me retrouvais enfin dans l'Imperium et j'avais accompli une autre mission en commettant seulement quelques bévues. Je sortis à Lincoln Meadows en me disant que j'avais gagné assez de bons points pour que le Patron m'offre quelques semaines de congé de détente en Nouvelle-Zélande. Ma famille, un groupe S-Sept, vivait à Christchurch, et je ne l'avais pas vue depuis des mois. C'était le moment rêvé !

Pour le moment, je savourais l'air revigorant et frais et la beauté rustique de l'Illinois. Ce n'était pas South Island, d'accord, mais c'était presque aussi bien. J'ai du mal à croire ce qu'on raconte, que ces immenses prairies étaient couvertes d'usines crasseuses. Aujourd'hui, je ne voyais qu'un seul bâtiment, celui des écuries de location Avis, de l'autre côté de la rue, en face de la station.

Au rail d'attache, il y avait deux Avis-rent-a-rig à côté des buggies et des chariots de fermiers. J'étais sur le point de prendre un des petits chevaux de location quand j'ai aperçu un landau Lockheed qui arrivait, tiré par deux jolis chevaux bais.

— Oncle Jim ! C'est moi ! Par ici !

Le cocher porta son fouet à son chapeau et fit arrêter son équipage au bas des marches. Il descendit en se découvrant.

— Heureux de vous voir de retour, miss Vendredi !

Je l'ai serré dans mes bras et il a supporté ça assez bien. L'Oncle Jim entretenait des notions de propriété bien ancrées. On disait qu'il avait été condamné pour avoir adhéré à la cause papiste et certains ajoutaient même qu'il avait été pris en flagrant délit en train de célébrer la messe. D'autres démentaient cela : il n'avait fait qu'accomplir une mission d'infiltration pour la société et il s'était fait volontairement piéger pour couvrir les autres. Quant à moi, je ne connais pas grand-chose en politique, mais je suppose qu'un prêtre, qu'il soit vraiment du clergé ou qu'il appartienne à notre branche, aurait des manières plus strictes. Mais il est possible que je me trompe parce que je n'ai jamais rencontré de prêtre.

Oncle Jim m'a aidée à monter, me donnant l'impression d'être une « vraie lady », et je lui ai demandé :

— Comment se fait-il que vous soyez ici ?

— Mais c'est le Maître qui m'envoie, mademoiselle.

— Vraiment ? Mais je ne lui ai pas dit quand je devais arriver. (J'ai essayé de deviner qui, durant mon trajet de retour, avait pu faire partie du réseau d'information du Patron.) Parfois, je finis par penser que le Patron lit dans une boule de cristal.

— On dirait bien, non ?

Jim a claqué la langue, et Gog et Magog sont partis au petit trot vers la ferme. Je me suis rencognée dans mon siège et j'ai essayé de me détendre en écoutant le *clomp-clomp* agréable des sabots des

chevaux sur la terre battue.

Je me suis secouée à l'instant où nous franchissions le portail et, quand Jim arrêta l'équipage sous la porte cochère, j'étais complètement réveillée. Je suis descendue sans attendre qu'il me traite encore une fois en lady et je me suis retournée pour le remercier.

Ils m'ont frappée des deux côtés en même temps.

Ce cher Oncle Jim ne m'a même pas avertie. Il est resté là à regarder pendant qu'ils m'emmenaient.

C'était ma faute ! C'était stupide ! J'avais appris en formation de base qu'il n'existe pas d'endroit sûr, que celui auquel vous revenez habituellement est le lieu le plus dangereux qui soit, où vous devez vous attendre plus que partout ailleurs à des embuscades, des pièges, ou encore à être surveillé.

Apparemment, j'avais appris cela comme un perroquet. J'étais une vieille pro et je n'en avais pas tenu compte. Et ça m'était retombé dessus.

C'est une règle un peu analogue à celle qui dit que la personne la plus susceptible de vous assassiner est un membre de votre famille. Mais personne ne tient compte non plus de cette sinistre probabilité. Et il le faut bien. Comment vivre en famille dans une peur permanente ? Mieux vaut mourir !

Là où je m'étais montrée le plus stupide, c'était en ignorant cet avertissement clair, net et précis qui était plus qu'un principe général : comment ce cher Oncle Jim s'était-il débrouillé pour arriver à pic pour ma capsule ? Au jour et à la minute exacte ? Une boule de cristal ? D'accord, le Patron est plus malin que nous tous, mais il n'utilise pas la magie. Je peux me tromper mais je suis positive sur ce point. Si le Patron disposait de pouvoirs surnaturels, il ne se servirait pas de nous.

Je n'avais pas donné le moindre rapport sur mes déplacements au Patron. Je ne l'avais même pas prévenu que je quittais Ell-Cinq. C'est notre doctrine. Il ne nous incite pas à signaler nos mouvements parce qu'il sait que toute fuite peut être fatale.

Même moi, je ne savais pas que je devais prendre cette capsule plutôt qu'une autre. Je ne l'avais pas su jusqu'à la dernière minute. J'avais commandé mon petit déjeuner à la cafétéria de l'*Hôtel Seward*, puis je m'étais levée sans y toucher, j'avais jeté un peu d'argent sur le comptoir, et trois minutes après j'étais dans une capsule express. Alors quoi ?

Il était évident qu'en semant le suiveur à la station de la Vrille du Kenya, je ne m'étais pas débarrassée de tous ceux qui étaient à mes trousses. A moins que Mr. « Belsen » (« Beaumont », « Bookman », « Buchanan ») n'ait été doublé et remplacé immédiatement. Apparemment, ils ne m'avaient pas quittée, à moins que ce qui était arrivé à « Belsen » ne les ait rendus plus soupçonneux. Ou encore, mon petit somme de la nuit dernière avait pu leur donner le temps nécessaire pour me retrouver.

Aucune de ces variantes n'avait d'importance. Peu après que j'eus pris la capsule d'Alaska, quelqu'un avait lancé un message du genre : « Luciole à libellule. Le moustique a pris la capsule express du Couloir international il y a neuf minutes. Le contrôle de trafic d'Anchorage révèle que la capsule a été programmée pour diverger du trajet et s'ouvrir à Lincoln Meadows. Temps local : onze heures trois. » Enfin, quelque chose de ce style. Quelqu'un qui ne me voulait pas du bien m'avait vue monter dans la capsule et il avait appelé quelqu'un d'autre. Autrement, jamais Oncle Jim n'aurait été là pour me cueillir. Logique.

L'intuition est une chose merveilleuse qui vous permet de voir à quel point vous avez pu vous montrer borné... Après, bien sûr.

En tout cas, je ne leur ai pas fait de cadeaux. Si j'avais été vraiment maligne, je me serais rendue tout de suite, dès que j'ai vu qu'ils étaient en surnombre. Mais je ne suis pas vraiment maligne, comme je l'ai déjà prouvé. J'aurais même mieux fait de partir en courant quand Jim m'avait dit que c'était le Patron qui l'avait envoyé, au lieu de faire une petite sieste dans sa carriole, nom de Dieu !

Je me souviens de n'en avoir tué qu'un seul.

Deux peut-être. Mais pourquoi tenaient-ils autant à s'y prendre de la manière forte ? Ils auraient pu aussi bien m'attendre à l'intérieur et me gazer, ou utiliser une aiguille somnifère, ou encore un lasso autocollant. Car ils voulaient m'avoir vivante, c'était évident. Est-ce qu'on leur avait seulement dit qu'un agent en mission avec mon entraînement, lorsqu'il est attaqué, passe immédiatement en survitesse ? Peut-être n'étais-je pas la seule à être stupide dans cette affaire.

Mais pourquoi ont-ils perdu du temps en me violant ? Toute l'opération avait un côté amateur. Les professionnels, de nos jours, ne frappent plus, ne violent plus avant d'interroger. Il n'y a rien à gagner par cette méthode parce que chaque professionnel est formé pour affronter l'une ou l'autre éventualité, ou les deux. Dans le cas du viol, une fille (mais j'ai entendu dire que c'est pire pour un mâle) peut détacher son esprit en attendant que ça soit fini, ou (en formation supérieure) mettre en pratique l'ancien adage chinois.

Ou encore, à la place de la méthode A ou B, ou bien en combinaison avec B, et si ses dons de comédienne le lui permettent, la victime peut considérer le viol comme une occasion de prendre l'avantage sur ses ravisseurs. Comme actrice, je ne casse pas grand-chose, mais je fais mon possible. Ça ne m'a jamais permis de retourner la situation mais, au moins une fois, ça m'a sauvé la vie.

Cette fois-ci, la méthode C ne modifia en rien l'issue mais me procura une petite dissension salutaire. Quatre d'entre eux (à en juger par le toucher et les odeurs corporelles) m'avaient possédée dans une

des chambres du haut. Ça pouvait aussi bien être la mienne, mais je ne pouvais en être certaine car j'avais été inconsciente un bon moment et j'avais à présent un ruban adhésif solidement collé sur les yeux. J'étais sur un matelas. Ils pratiquaient un peu le sadisme de groupe, mais ça, je ne m'en souciais pas, vu que j'étais trop occupée avec la méthode C.

Au fond de mon esprit, j'avais décidé de les appeler « Petit Patron » (car il semblait avoir le pas sur les autres), « Rocks » (ils lui donnaient ce nom, probablement à cause de ce qui lui remplissait la tête), « Le Petit » (prenez ça comme vous l'entendez), et « L'Autre », qui ne semblait pas avoir de caractère distinct.

J'ai appliqué les méthodes de base avec chacun d'eux : on résiste d'abord, on vous prend de force, puis la passion monte et vous n'en pouvez plus. Il n'y a pas un homme qui ne se laisse prendre à cette routine. Ils sont parfaits. Dans le cas du « Petit Patron », j'ai fait un effort particulier parce que j'espérais vaguement devenir la chouchoute du prof ou quelque chose de ce genre. « Petit Patron » ne se comporta pas mal et les méthodes B et C combinées firent l'affaire.

Avec « Rocks », ce fut plus difficile. Il fallait jouer C plus A. Il avait une haleine abominable. De toute façon, rien n'était propre chez lui et il me fallut un certain effort pour arriver à l'oublier et pour flatter son ego macho par mes réactions.

Quand il fut flasque, il dit :

— Mac, on perd notre temps. Cette salope y prend plaisir !

— Alors, laisse tomber. Le gamin va essayer encore une fois. Il est prêt.

— Non, pas tout de suite. D'abord, je vais lui donner une ou deux tartes. Peut-être que ça lui apprendra à prendre ça au sérieux.

Il m'a cognée très dur, sur la pommette gauche, et j'ai poussé un glapisement.

— Ça suffit !

C'était la voix de « Petit Patron ».

— Comment ? Eh ! Mac, tu prends la grosse tête !

— Moi, je te dis que ça suffit ! (C'était une voix nouvelle, amplifiée, sans doute diffusée par un haut-parleur dans le plafond.) Rocky, Mac est ton chef d'équipe, tu le sais. Mac, envoie-moi Rocky. J'ai deux mots à lui dire.

— Mais, Major, j'essayais seulement d'aider !

— Rocks, dit calmement « Petit Patron », tu l'as entendu. Allez, remonte ton pantalon et fonce.

Brusquement, je ne sentis plus le poids du type sur moi et je n'avais plus son haleine puante dans les narines. Le bonheur est une chose très relative.

— Mac, reprit la voix qui venait du plafond, est-ce que c'est vrai que miss Vendredi prend plaisir à la petite cérémonie que nous lui

avons préparée ?

— C'est possible, Major, dit lentement « Petit Patron ». On dirait bien, en tout cas, à la façon dont elle se comporte.

— Qu'est-ce que vous en dites, Vendredi ? C'est comme ça que vous aimez prendre votre pied ?

Je n'ai pas répondu à sa question. Mais j'ai émis quelques commentaires détaillés sur sa famille, et plus particulièrement sur sa mère et son père. Si je lui avais dit la vérité – que « Petit Patron » aurait pu être agréable en d'autres circonstances, que « Le Petit » et l'autre type m'étaient indifférents, mais que « Rocks » était une immondice que je détruirais à la première occasion –, j'aurais bousillé la méthode C.

— La même chose pour toi, ma jolie, me répondit la voix avec un accent joyeux. Heureux de vous décevoir, mais je suis un bébé de la crèche. Je ne suis même pas une femme, encore moins une mère ou une sœur. Mac, mets-lui les menottes et jette une couverture dessus. Mais pas de piquê. Je lui parlerai plus tard.

Amateur. Jamais mon Patron ne préviendrait un prisonnier qu'il doit s'attendre à un interrogatoire.

— Eh ! le bébé de la crèche !

— Oui, ma chérie ?

Je l'ai accusé d'avoir un vice qui ne requérait ni mère ni sœur mais qui est possible anatomiquement pour certains mâles – du moins à ce que l'on m'a dit.

— Mais bien sûr, ma douce, tous les soirs, me répondit la voix. C'est très bon pour les nerfs.

Un point pour le Major. Je me suis dit qu'avec un peu d'entraînement, il aurait pu être un pro. Mais malgré tout, c'était un foutu amateur et je n'avais pas le moindre respect pour lui. Il avait gaspillé un homme, peut-être deux, et deux heures de temps, ou plus. Et je lui devais des contusions et des ecchymoses inutiles, plus de multiples outrages personnels – dont certains auraient pu être dramatiques pour une femelle non entraînée. Si le prisonnier ou la prisonnière avait eu affaire à mon Patron, il aurait très vite craché ses tripes et en deux heures il aurait balancé ses moindres souvenirs dans un micro.

« Petit Patron » se donna la peine de m'accompagner jusqu'à la salle de bains et il attendit tranquillement pendant que je pissais, sans en tirer le moindre profit. Et ça aussi, c'était très amateur. Une technique très utile, à effet cumulatif, quand on interroge un amateur (et non un pro) consiste à l'obliger à briser ses habitudes d'hygiène. Pour la fille qui a toujours vécu à l'abri des mauvais traitements ou pour le mâle doté d'un amour-propre excessif (ce qui est le cas de la plupart des mâles), c'est au moins aussi efficace que la souffrance,

presque équivalent à d'autres humiliations.

Je ne crois pas que Mac était au courant de cela. Je me le représentais en gros comme un être assez convenable, malgré son penchant, ou plutôt mis à part son penchant pour le viol – penchant partagé par un nombre notable de représentants du sexe masculin, si l'on en croit les différents rapports sexuels.

Quelqu'un avait remis le matelas en place sur le lit. Mac m'y accompagna et me dit de m'étendre en écartant les bras. Avec les menottes, il m'attacha aux pieds du lit. Elles n'étaient pas du modèle police courant, mais d'un type spécial, doublées de velours, le genre de truc dont les débilés se servent pour les jeux sadomasos. Je me suis demandé si c'était le Major le pervers.

Mac s'assura qu'elles n'étaient pas trop serrées avant de me mettre une couverture. Je n'aurais pas été surprise qu'il m'embrasse en me souhaitant bonne nuit. Mais il s'en abstint et il sortit sans un mot.

Selon la méthode C, est-ce que j'aurais dû lui rendre son baiser ou le repousser ? Intéressante question. La méthode C est fondée sur le principe du c'est-plus-fort-que-moi, et elle requiert un jugement précis quant à l'instant où il convient de montrer quelque enthousiasme et à quel degré. Si le violeur en vient à soupçonner sa victime de simuler, elle a perdu.

J'en étais venue à décider, un peu à regret, qu'il fallait refuser ce baiser hypothétique, quand je sombrai dans le sommeil.

On ne me permit pas de dormir suffisamment longtemps. Tout ce qui m'était arrivé m'avait épuisée et je m'étais abîmée dans un sommeil lourd quand une gifle me réveilla. Ce n'était pas Mac, mais « Rocks », bien sûr. Il ne m'avait pas frappée aussi violemment qu'auparavant, mais c'était tout aussi inutile. J'eus l'impression qu'il me tenait rigueur de la leçon qu'il avait dû recevoir du Major... et je me promis de procéder très lentement quand l'heure serait venue pour moi de le liquider.

— Mac a dit de ne plus la frapper ! dit « Le Petit », quelque part.

— Je ne l'ai pas frappée. C'était juste une petite tape amoureuse pour la réveiller. Ferme-la et occupe-toi de tes affaires. Tu te mets là et tu la braques avec ton flingue. Pas moi, crétin, elle !

Ils me conduisirent au sous-sol, dans l'une de nos propres chambres d'interrogatoire. « Le Petit » et « Rocks » sortirent. Du moins, je présimai que « Le Petit » était parti. Pour « Rocks », j'en étais certaine, à cause de l'odeur. Une équipe d'interrogatoire me prit en main. J'ignore combien ils étaient ou qui ils étaient parce qu'ils ne dirent pas un mot. La seule voix que j'identifiai était celle du « Major ». Mais elle semblait toujours venir d'un haut-parleur.

— Bonjour, miss Vendredi.

(Bonjour ? C'était donc le matin ? Ça me semblait peu probable.)

— Comment ça va, bébé-crèche ?

— Je suis heureux de vous voir en forme, ma chère, car cette séance risque très probablement d'être longue et fatigante. Et même désagréable. Je veux tout connaître de vous, mon amour.

— C'est parti. Par quoi commençons-nous ?

— Parlez-moi de ce voyage que vous avez fait, jusqu'au moindre détail. Et décrivez-moi l'organisation à laquelle vous appartenez. Je ferais peut-être bien de vous dire que nous connaissons beaucoup de choses sur vous, très chère. Donc, si vous venez à mentir, je le saurai. Je ne veux pas une seule petite craque, car je risque de regretter ce qui se passera alors et vous encore plus.

— Oh ! mais je ne vais pas vous mentir. Est-ce que vous enregistrez ? Ça va prendre un bon moment.

— Nous enregistrons.

— Okay, alors.

Et pendant trois heures, j'ai vidé mon sac.

Je suivais la doctrine. Mon Patron sait très bien que quatre-vingt-dix-neuf agents sur cent craqueront sous une certaine dose de douleur, qu'un peu moins à peine ne résisteront pas à un interrogatoire prolongé combiné à un simple état de fatigue extrême, et que seul Bouddha peut résister à certaines drogues. Donc, comme il n'attend pas de miracles et qu'il a horreur de gaspiller ses agents, notre règle standard est : « S'ils t'attrapent, tu racontes tout ! »

Il s'arrange par conséquent pour qu'un agent en mission ne sache jamais rien de vraiment essentiel. Je ne connais rien de la politique. J'ignore le nom de mon Patron. Je ne suis même pas certaine de savoir si nous sommes une agence gouvernementale ou si nous appartenons à l'une des multinationales. Bien sûr, je sais où se trouve la ferme, mais je ne suis pas la seule... et c'est un endroit bien défendu. Du moins, ça l'était. Quant aux autres endroits, je ne les ai jamais visités que dans des véhicules énergétiques autorisés et bien fermés. C'est un VEA, par exemple, qui m'emmenait dans le secteur d'entraînement qui pourrait aussi bien se trouver à l'autre bout de la ferme. Ou très loin.

— Major, comment avez-vous réussi à vous introduire ici ? C'est plutôt bien défendu.

— C'est moi qui pose les questions, ma toute jolie. Revoyons ce moment, quand vous avez été suivie depuis la capsule de la Vrille.

Ça continua comme ça très longtemps encore, et quand je lui eus dit tout ce que je savais, peut-être deux fois, le Major m'interrompit :

— Chérie, votre histoire est très convaincante mais je n'en crois qu'un mot sur trois. Nous allons donc passer à la procédure B.

Quelqu'un m'a pris le bras gauche et j'ai senti une aiguille. Sérum de vérité ! J'espérais que ces foutus amateurs n'étaient pas aussi maladroits dans tous les domaines : on peut mourir très vite d'une overdose avec ce truc-là.

— Major ! Il vaudrait mieux que je sois assise !

— Donnez-lui une chaise.

Quelqu'un exécuta son ordre.

Dans les mille années qui suivirent, je fis de mon mieux pour raconter très exactement la même histoire, aussi vague qu'ait été mon esprit. A un moment, je suis tombée de la chaise. Au lieu de me rasseoir, ils m'ont traînée sur le ciment froid et j'ai continué à débâter.

Après, j'ai eu droit à une autre injection. J'ai eu brusquement très mal aux dents et mes yeux sont devenus brûlants, mais ça m'a réveillée.

— Miss Vendredi !

— Oui, monsieur ?

— Etes-vous éveillée, à présent ?

— Je le pense.

— Très chère, je crois que vous avez parfaitement été endoctrinée sous hypnose pour dire sous l'effet de la drogue exactement la même chose qu'à l'état conscient. C'est vraiment dommage parce que je vais être obligé d'appliquer une autre méthode. Est-ce que vous pouvez vous lever ?

— Je crois. Je peux essayer, en tout cas.

— Aidez-la à se lever. Qu'elle ne tombe pas. (Quelqu'un – ils devaient être deux en fait – m'a soutenue. Je n'étais pas très solide.) Passons à la procédure C, phase cinq.

Une botte énorme écrasa mes orteils nus. Je me mis à crier.

Ecoutez-moi ! Si jamais on vous torture, criez ! Le vieux numéro de l'Homme de Fer ne fait que rendre les choses plus graves. Croyez-en quelqu'un qui s'y connaît. Criez de toute la force de vos poumons et craquez aussi vite que possible.

Je ne vais pas vous donner le détail de ce qui s'ensuivit pendant un temps infini. Si vous avez un peu d'imagination, vous risquez d'en avoir la nausée, et rien que de le raconter pourrait bien me faire vomir. En fait, j'ai vomi plusieurs fois, d'ailleurs. Je me suis également évanouie mais ils ne cessaient de me ramener à la conscience et la voix n'arrêtait pas de me poser ses questions.

Apparemment, à un certain moment, ils n'arrivèrent pas à me réveiller. Parce que ensuite, je me suis retrouvée dans un lit, le même, je suppose, avec les menottes. Les mêmes. Et j'avais mal partout.

— Miss Vendredi, dit la voix juste au-dessus de ma tête.

— Qu'est-ce que vous voulez encore, bon Dieu ?

— Rien. Mais si cela peut vous consoler, chère petite, vous êtes le seul sujet que j'aie jamais interrogé sans parvenir à lui arracher la vérité.

— Allez donc vous calmer les nerfs comme vous savez le faire !

— Bonne nuit, chérie !

Foutu amateur ! Tout ce que je lui avais dit, jusqu'au moindre mot, c'était la vérité vraie !

Quelqu'un est venu et m'a fait une autre injection hypodermique. Alors la douleur a reflué et j'ai dormi.

Je pense que j'ai dormi longtemps. Avec des rêves confus, ou des périodes de semi-éveil, ou bien encore les deux. En tout cas, il devait y avoir une bonne partie de rêve – les chiens parlent, du moins un grand nombre d'entre eux, mais ils ne donnent pas des conférences sur les droits civils des artefacts vivants, n'est-ce pas ? Les bruits de course et les brouhahas que je percevais étaient sans doute réels. Mais c'était comme un cauchemar parce que je m'aperçus que j'étais incapable de lever la tête, encore moins de quitter le lit pour me joindre aux jouissances.

Puis vint un moment où je décidai que j'étais vraiment éveillée. Je n'avais plus de menottes aux poignets ni de ruban adhésif sur les yeux. Mais je n'ai pas sauté du lit ni ouvert les paupières. Je savais que les premières secondes qui suivraient celle où j'ouvrais les yeux seraient sans doute les meilleures et que je pourrais tenir l'unique chance de m'enfuir.

J'ai fait fonctionner mes muscles sans esquisser un mouvement. Tout me paraissait fonctionner, encore que je fusse plutôt meurtrie çà et là, et en pas mal d'autres endroits aussi. Des vêtements ? Laisse tomber. Non seulement je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où ils pouvaient être, mais quand on fuit pour sauver sa peau, on n'a vraiment pas une seconde à perdre pour s'habiller.

Maintenant, un plan. Il me semblait bien qu'il n'y avait personne dans la pièce. Quelqu'un sur le sol ? Reste bien tranquille et écoute. Quand je serai sûre qu'il n'y a personne, je me lèverai sans faire de bruit, je grimperai l'escalier comme une petite souris, j'irai au-dessus du troisième étage, dans le grenier, et je m'y cacherai. J'attendrai qu'il fasse sombre. Ensuite je passerai par la lucarne jusque sur le toit, puis le mur de derrière et les bois. Si je parvenais à atteindre les bois derrière la maison, ils ne m'y retrouveraient jamais. Mais jusque-là, je serais une cible facile.

Quelles chances j'avais ? Disons une sur dix. Mettons une sur sept si je me débrouillais vraiment bien. Le point faible de ce pauvre plan, c'était que je risquais très probablement d'être repérée avant d'avoir réussi à prendre le large... parce que si j'étais repérée... non, *quand* je serais repérée, il faudrait que je tue, et aussi silencieusement que possible. Parce que la seule alternative était d'attendre ici jusqu'à ce

qu'ils me liquident, c'est-à-dire juste après que le Major aurait décidé qu'ils n'avaient plus rien à tirer de moi. Ces clowns étaient peut-être maladroits mais pas stupides à ce point – du moins le Major – et ils ne laisseraient certainement pas en vie un témoin qui avait été torturé et violé.

J'ai tendu mes oreilles dans toutes les directions et j'ai écouté.

On aurait pu entendre voler une mouche. Inutile d'attendre, donc. A chaque seconde qui passait quelqu'un risquait d'intervenir. J'ai ouvert les yeux.

— Enfin réveillée, à ce que je vois. Bien.

— Patron ! Où suis-je ?

— Quel vieux cliché ! Ça n'est pas digne de vous, Vendredi. Allez ! Trouvez mieux.

J'ai regardé tout autour de moi. J'étais dans une chambre, peut-être une chambre d'hôpital. Pas de fenêtres. Un éclairage diffus. Un silence de tombe caractéristique que renforçait encore le souffle soyeux de la ventilation.

Mes yeux sont revenus sur le Patron. Ça me faisait plaisir de le voir. Toujours avec son vieux couvre-œil. Pourquoi n'avait-il jamais pris le temps de faire régénérer cet œil ? Il avait posé ses cannes contre une table, à portée de la main. Il portait comme d'habitude son complet de soie écrue trop large qui faisait penser à une espèce de pyjama mal taillé. Mais j'étais tellement heureuse qu'il soit là.

— Ça ne me donne pas la réponse. Je veux toujours savoir où je suis. Et comment j'y suis venue. Et pourquoi. Dans le sous-sol, c'est certain. Mais où, exactement ?

— Nous sommes sous terre, bien sûr, à quelques mètres de profondeur. Où exactement, vous le saurez quand ce sera nécessaire, ou du moins on vous dira comment aller à tel ou tel endroit. C'était le point faible de notre ferme. Un refuge agréable mais dont trop de gens connaissaient l'emplacement exact. Comment vous êtes parvenue ici, cela peut attendre. Quant à savoir pourquoi : la réponse est évidente. Maintenant, au rapport.

— Patron, vous êtes l'homme le plus odieux que j'aie jamais rencontré.

— Je me suis beaucoup entraîné. Au rapport.

— Et votre père a rencontré votre mère dans une porcherie et il n'a même pas baissé son pantalon.

— Ils se sont connus dans un pique-nique de l'école baptiste et ils croyaient tous les deux à la petite souris qui vous rapporte un sou quand on perd une dent. Allez, au rapport.

— Et vous avez les oreilles sales. Et le nez morveux. Le voyage jusqu'à Ell-Cinq s'est passé sans incident. J'ai trouvé Mr. Mortenson et je lui ai livré le contenu de mon nombril trafiqué. Mais un facteur

inattendu est venu perturber la routine : une épidémie venait de frapper la cité spatiale. Une maladie des voies respiratoires dont l'étiologie était inconnue et que j'ai contractée. Mr. Mortenson a été très bon avec moi. Il m'a gardée chez lui et ses femmes m'ont soignée très efficacement et avec beaucoup de tendresse. Patron, j'aimerais qu'ils soient récompensés.

— C'est noté. Poursuivez.

— Je n'avais pas ma tête durant presque tout ce temps. C'est pour ça que j'ai pris une semaine de retard sur le plan. Dès que je me suis sentie en état de voyager, j'ai voulu repartir, et Mr. Mortenson m'a dit alors que j'avais déjà sur moi ce qu'il devait vous faire parvenir. Comment, Patron ? En se servant encore une fois de mon nombril ?

— Oui et non.

— Ça, pour une réponse...

— Oui, il s'est servi de votre petite poche artificielle.

— C'est bien ce que je pensais. Je sais qu'il ne devrait pas y avoir de terminaison nerveuse à cet endroit-là, mais je sens pourtant quelque chose – comme une pression, sans doute – quand elle est pleine.

J'ai appuyé sur mon ventre, tout près de mon nombril, en bandant mes muscles.

— Eh ! il n'y a plus rien. Elle est vide. C'est vous ?

— Non. Ce sont nos adversaires qui l'ont vidée.

— Alors, j'ai échoué ! Oh ! Mon Dieu, c'est affreux, Patron !

— Non, m'a fait le Patron d'une voix très douce, vous avez réussi. Et parfaitement, devant un danger immense et avec des obstacles importants.

— Vraiment ? (Vous avez déjà reçu la Victoria Cross ?) Patron, arrêtez de parler par allusions et montrez-moi un diagramme.

— Ça viendra.

Mais je devrais peut-être faire un diagramme moi-même auparavant. Juste derrière mon nombril, j'ai une poche d'opossum, un pur produit de la chirurgie plastique. Elle n'est pas très volumineuse, bien sûr, guère plus d'un centimètre cube, mais on peut y loger un sacré bout de microfilm. On ne peut pas la voir parce que la valve sphincter qui la ferme maintient la cicatrice du nombril contractée. Et mon nombril a l'air parfaitement normal. Des connaisseurs impartiaux me disent que j'ai un joli petit ventre et un nombril mignon, ce qui, par bien des côtés, vaut mieux qu'un joli visage.

Le sphincter est en élastomère silicone et il maintient le nombril fermé en permanence, même lorsque je suis inconsciente. Cela est nécessaire car, dans cette région, il n'existe pas de terminaisons nerveuses qui puissent commander la contraction ou le relâchement d'un muscle, comme c'est le cas pour le muscle anal, vaginal ou même

– pour certaines personnes – la gorge. Pour remplir la poche, utilisez un peu de gelée K-Y ou autre lubrifiant non issu du pétrole et appuyez avec le pouce – attention à l’ongle, s’il vous plaît ! Pour la vider, je me sers de deux doigts pour ouvrir le sphincter artificiel autant que possible et je pousse très fort avec mes abdominaux. Et c’est expulsé.

Il y a bien longtemps qu’on dissimule des choses dans le corps humain. Les endroits les plus classiques sont la bouche, les issues nasales, l’estomac, le rectum, le vagin, l’orbite d’un œil perdu, le canal auditif, la vessie, plus d’autres méthodes particulièrement exotiques mais pas très pratiques qui nécessitent l’emploi de tatouages recouverts de poils.

Toutes ces techniques classiques sont connues de tous les agents des douanes et de tout fonctionnaire, sur la Terre, Luna, les villes de l’espace et sur n’importe lequel des mondes que l’homme a atteints.

Donc, laissez tomber. La seule méthode classique qui puisse encore abuser un pro, c’est le coup de *la lettre volée*[\[1\]](#). Mais *la lettre volée* relève du grand art, c’est certain, et même lorsque le travail est parfait, il faut encore trouver un innocent incapable de tout révéler sous l’influence d’une drogue.

Jetez seulement un coup d’œil sur les mille nombrils que vous allez être amené à rencontrer. A présent que ma poche a été mise à jour, il est possible qu’un ou deux de ces nombrils comportent des cachettes comme la mienne. Bientôt, attendez-vous à en voir partout, et ensuite personne ne les utilisera plus parce que, dans ce domaine, tout ce qui est une innovation devient inutile dès que la recette est connue. Entre-temps, soyez-en certains, pas mal de douaniers vont planter sans vergogne leurs gros doigts dans d’innombrables nombrils.

Mais le nombril est un endroit particulièrement sensible et qui craint la chatouille, et j’espère qu’un bon nombre de fonctionnaires curieux se retrouveront avec un œil au beurre noir.

— Vendredi, le point faible de cette poche, c’est que n’importe quel interrogatoire bien mené...

— Ils n’étaient pas très forts.

— Ou alors, disons, une séance très poussée avec l’utilisation de drogues pouvait vous forcer à révéler son existence.

— Alors, c’est certainement après cette injection de sérum de vérité. Mais je ne me souviens pas d’en avoir parlé.

— C’est probable. Ou bien ils auront été mis au courant par d’autres canaux. Plusieurs personnes savaient cela : vous, moi, trois infirmières, deux chirurgiens, un anesthésiste, et peut-être d’autres encore... Trop de gens. Mais peu importe ce que savaient vos agresseurs. Ils ont enlevé ce que vous aviez sur vous. Mais ne prenez pas cet air sombre. Ils se sont retrouvés avec une liste très longue, sur microfilm, de tous les restaurants de l’ancienne ville de New York

mentionnés dans un annuaire téléphonique de 1928. Je ne doute pas qu'il y ait quelque part un ordinateur qui travaille sur cette liste pour tenter de trouver le code qui y est caché. Cela devrait demander du temps vu qu'il n'y a aucun code là-dedans. Opération bourse vide. Si je puis dire.

— Oui, et c'est pour ça que j'ai dû aller jusqu'à Ell-Cinq, manger des choses dégueulasses, être malade sur la Vrille avant d'être baisée par ces salauds !

— Je suis désolé de ce dernier détail, Vendredi. Mais croyez-vous vraiment que je risquerais la vie de mon meilleur agent pour une mission inutile ?

(Vous voyez pourquoi je travaille encore pour ce salopard arrogant ? Quand on me flatte, je fais n'importe quoi.)

— Excusez-moi, monsieur.

— Voyons votre cicatrice d'appendicectomie.

— Pardon ?

J'ai glissé une main sous le drap, j'ai palpé, puis j'ai rejeté le drap et j'ai regardé.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— L'incision ne mesurait que deux centimètres et elle a été pratiquée juste au milieu de la cicatrice. Aucun tissu musculaire n'a été touché. Ce que vous transportiez a été prélevé il y a vingt-quatre heures en rouvrant la même incision. J'ai appris que grâce aux méthodes de réparation accélérée qu'ils ont utilisées, dans deux jours vous ne pourriez pas distinguer la nouvelle cicatrice de l'ancienne. Mais je suis heureux que les Mortenson aient pris tout particulièrement soin de vous car je ne doute pas que les symptômes artificiels qu'ils ont utilisés pour couvrir l'opération n'aient été très déplaisants. A ce propos, je dois vous dire qu'il y avait bel et bien une épidémie de catarrhe. Une occasion fortuite, en somme.

Le Patron s'est interrompu. Je me suis interdit de lui demander ce que j'avais convoyé. Il ne me l'aurait d'ailleurs pas dit. Il a ajouté après quelques secondes :

— Vous me racontiez votre voyage de retour.

— Jusqu'à la Terre, ça s'est bien passé. Patron, la prochaine fois que vous m'enverrez dans l'espace, je voudrais que ce soit en première classe, dans un vaisseau antigrav. Pas sur cette espèce de corde de fakir hindou.

— Toutes les analyses prouvent qu'un croque-ciel est beaucoup plus sûr qu'un vaisseau. Si nous avons perdu le câble de Quito, c'est à cause d'un sabotage, et non d'une défaillance technique.

— Toujours aussi radin, hein ?

— Je n'ai pas l'intention d'affamer la poule aux œufs d'or. Vous pourrez emprunter l'antigrav à partir de maintenant si les

circonstances et les délais le permettent. Mais cette fois-ci, nous avons nos raisons d'utiliser la Vrille du Kenya.

— Peut-être, mais quelqu'un m'a prise en chasse dès que j'ai eu quitté la capsule. Et quand on a été seuls, je l'ai tué.

Je me suis interrompue. Un de ces jours, peut-être, peut-être, j'arriverai à lui arracher une expression de surprise. J'ai repris le sujet en diagonale :

— Patron, j'ai besoin d'une petite cure, avec quelques cours de réorientation bien calculés.

— Vraiment ? Dans quel but ?

— Mon réflexe de meurtre est trop rapide. J'agis sans discrimination. Ce crétin n'avait rien fait pour mériter la mort. D'accord, il me suivait. Mais j'aurais pu aussi bien le semer, là ou à Nairobi, ou bien encore l'assommer et le mettre au froid un moment, histoire de mettre quelques kilomètres entre lui et moi.

— Nous discuterons plus tard de vos besoins éventuels. Continuez.

Je lui parlai de l'Œil public et des quatre identités de « Belsen » et de la façon dont je les avais envoyées aux quatre vents avant de lui décrire mon retour. Il m'interrompt :

— Vendredi, vous n'avez pas mentionné la destruction de cet hôtel à Nairobi ?

— Quoi ? Mais voyons, Patron, ça n'a rien à voir avec moi. J'étais à mi-chemin de Mombasa.

— Ma très chère Vendredi, vous êtes trop modeste. Pour vous empêcher de réussir votre mission, on a dépensé un certain nombre de vies humaines et énormément d'argent. On a même tenté une ultime attaque sur notre ex-ferme. En toute hypothèse, vous pouvez donc estimer que l'explosion du *Hilton* n'avait pas d'autre but que de vous tuer.

— Hmmm... Apparemment, Patron, vous saviez que ce serait aussi dur. Est-ce que vous n'auriez pas pu me prévenir ?

— Pensez-vous que vous auriez été plus décidée, plus vigilante si je vous avais bourré le crâne de vagues avertissements concernant d'improbables dangers ? Jeune fille, vous n'avez pas commis la moindre faute.

— Vous parlez ! Quand Oncle Jim m'attendait à l'arrivée de la capsule alors qu'il était censé ignorer l'horaire, ça aurait dû me mettre en garde. A la seconde même où je l'ai vu, j'aurais dû replonger et prendre n'importe quelle capsule pour n'importe où !

— Ce qui nous aurait mis dans l'impossibilité de vous intercepter, et par là vous auriez mis un terme à votre mission, aussi sûrement que si vous aviez perdu ce que vous étiez censée transporter. Mon enfant, si tout s'était passé comme souhaité, Jim serait venu vous attendre sur

mon ordre. Il semble que vous sous-estimiez mon réseau de renseignements tout autant que les efforts que nous avons déployés pour veiller sur vous. Mais je n'ai pas envoyé Jim à votre rencontre parce que j'étais en train de courir, voyez-vous. Ou plutôt je clopinais, pour être plus précis. J'ai fait aussi vite que je pouvais pour tenter de m'échapper. Je suppose que Jim a pris le message lui-même. Qu'il venait de notre homme ou de nos adversaires, ou peut-être même des deux.

— Patron, si j'avais su cela, j'aurais fait bouffer Jim par ses chevaux. Je l'aimais bien, vous savez. Quand ce sera le moment, je voudrais l'éliminer moi-même. Il m'appartient.

— Vendredi, dans notre profession, il n'est pas souhaitable de se montrer rancunier.

— Je n'ai pas beaucoup de rancune, mais le cas d'Oncle Jim est particulier. Et il y a aussi un autre cas dont j'aimerais m'occuper seule. Mais nous en discuterons plus tard. Dites-moi, est-il exact qu'Oncle Jim était un prêtre papiste ?

Le Patron eut presque l'air surpris, cette fois.

— Où avez-vous été pêcher une telle absurdité ?

— Un peu partout. C'est ce qu'on raconte.

— « Humain, bien trop humain. » Le bavardage est un vice. Laissez-moi mettre les choses au clair. Jim Prufit était un ex-condamné. Je l'ai connu en prison. Il avait fait pour moi quelque chose de suffisamment important pour que je lui donne une place dans notre organisation. C'était une erreur. Une erreur inexcusable car un malfaiteur reste un malfaiteur. Il ne peut pas faire autrement. Mais j'ai une fâcheuse tendance à croire les autres, un défaut de caractère dont je croyais m'être débarrassé. Mais je me trompais. Continuez, maintenant.

J'ai raconté alors comment ils m'étaient tombés dessus.

— Ils étaient cinq, je crois. Peut-être quatre.

— Six selon moi. Description.

— Je n'en ai pas, Patron. J'étais trop occupée. Peut-être une, au moins. Je l'ai vu nettement en le tuant. Un mètre soixante-quinze, environ soixante-quinze, soixante-seize kilos. A peu près trente-cinq ans. Blondasse, bien rasé. Le type slave. Mais c'est le seul que j'aie réussi à photographier du regard. Peut-être parce qu'il était immobile. Sans l'avoir voulu. Je lui avais brisé le cou.

— Et l'autre que vous avez tué ? Blond ou brun ?

— « Belsen ». Il était brun.

— Non, je parle de celui de la ferme. Bon, aucune importance. Vous en avez tué deux et blessé trois autres avant qu'ils arrivent à vous immobiliser par le poids des corps. Je dois rendre hommage à votre instructeur. Dans notre fuite, nous n'avons pas réussi à en

éliminer suffisamment pour les empêcher de vous capturer... Mais je considère que c'est grâce à vous que nous avons gagné la bataille qui nous a permis de vous récupérer, parce que vous en aviez liquidé suffisamment à vous seule, Vendredi. Vous étiez enchaînée et inconsciente, mais vous avez gagné la dernière bagarre. Continuez, je vous prie.

— J'ai presque fini, Patron. Ils m'ont violée tous ensemble, ensuite, puis il y a eu l'interrogatoire, direct, puis avec les drogues, et enfin la torture.

— Je suis navré pour le viol, Vendredi. Vous avez droit aux primes habituelles. Mais je les ai un peu augmentées car je considère que les circonstances ont été anormalement désagréables.

— Oh ! pas à ce point. Je n'ai rien d'une petite vierge affolée. Je me souviens même de certaines circonstances sociales qui étaient presque aussi pénibles. Il y a un homme, pourtant... Je n'ai pas vu son visage, mais je pourrais l'identifier. Je le veux ! Je le veux autant qu'Oncle Jim. Plus encore, peut-être, car il faut que je lui donne une petite punition avant de le laisser mourir.

— Je ne peux que vous répéter ce que j'ai dit auparavant, Vendredi. Pour nous, les rancunes personnelles constituent une faute. Elles réduisent les chances de survie.

— Je prends le risque pour ce salaud de bravache. Patron, ce n'est pas pour le viol que j'en ai après lui. Ils avaient reçu l'ordre de me violer selon cette théorie idiote qui veut que ça amollisse les défenses avant l'interrogatoire. Mais cette ordure devrait prendre un bain de temps en temps, et il devrait se faire soigner les dents, ou au moins les brosser. Et on devrait lui apprendre que ce n'est pas poli de cogner sur une femme pendant qu'on copule. Non, je ne connais pas son visage mais je ne risque pas d'oublier son odeur, ni son surnom. Rocks. Ou Rocky.

— Jeremy Rockford.

— Comment ? Vous le connaissez ? Où est-il ?

— Je l'ai connu et je l'ai même vu très clairement il n'y a pas si longtemps, assez pour ne pas avoir le moindre doute. *Requiescat in pace.*

— Vrai ? Oh, merde ! J'espère au moins qu'il n'est pas mort tranquillement.

— Pas vraiment, non. Vendredi, je ne vous ai pas dit tout ce que je sais...

— Vous ne le dites jamais.

— ... parce que je voulais entendre d'abord votre rapport. S'ils ont réussi à donner l'assaut à la ferme, c'est parce que Jim Prufitt avait coupé le courant juste avant l'attaque. Seuls quelques-uns d'entre nous ont pu se servir de leurs armes de poing, mais la plupart ont dû se

battre à mains nues. J'ai donné l'ordre d'évacuer et nous avons pu presque tous nous enfuir par un souterrain qui avait été aménagé au moment de la reconstruction de la ferme. Je suis désolé mais fier de dire que trois des nôtres, ceux-là précisément qui étaient armés, ont décidé de jouer le rôle d'Horace. Je sais qu'ils ont trouvé la mort car j'ai moi-même maintenu le souterrain ouvert jusqu'à ce que les sons m'avertissent de l'approche des assaillants. Alors, j'ai tout fait sauter.

» Il a fallu plusieurs heures pour regrouper suffisamment de monde et monter la contre-attaque, surtout pour disposer de suffisamment de véhicules énergétiques autorisés. Nous aurions pu attaquer à pied, mais il nous fallait de toute façon une ambulance VEA pour vous.

— Mais comment saviez-vous que j'étais encore vivante ?

— De la même façon que j'ai su sans le moindre doute que c'était l'ennemi et non notre arrière-garde qui avait pénétré dans le souterrain. Par des capteurs. Vendredi, tout ce que vous avez fait, tout ce qu'on a pu vous faire, tout ce que vous avez dit ou que l'on vous a dit a été monitoré et enregistré. Je n'ai pas pu le faire moi-même, parce que je préparais la contre-attaque, mais j'ai pu écouter les phases essentielles quand j'en ai trouvé le temps. Et je dois ajouter que je suis particulièrement fier de vous.

» Nous savions quels capteurs nous entendions, donc l'endroit où ils vous retenaient. Nous savions que vous étiez attachée par des menottes, combien d'hommes il y avait dans la maison, où ils se trouvaient, à quels moments ils se reposaient, lesquels d'entre eux restaient de garde. Grâce au relais du VEA de commandement, je savais quelle était la situation à l'intérieur de la ferme au moment précis de l'attaque. Nous avons donné l'assaut – ou plutôt, nos gars ont donné l'assaut. Je ne peux pas y participer avec ces deux bâtons, mais c'est moi qui dirige. Disons que j'ai le bâton de général, au moins. Quatre hommes avaient été choisis pour vous récupérer. L'un était armé uniquement d'un découpeur. L'opération a été bouclée en trois minutes et onze secondes. Ensuite, nous avons mis le feu.

— Patron ! Votre belle ferme !

— Quand le bâtiment coule, Vendredi, on ne s'occupe pas trop des rideaux du salon. Nous n'aurions jamais pu utiliser de nouveau la ferme. En la brûlant, nous avons détruit pas mal d'archives gênantes et un certain nombre de pièces d'équipement ultra-secret ou presque. Mais dans le même temps, cela nous a permis de nettoyer les éléments qui avaient compromis la sécurité de ces secrets. Un cordon avait été mis en place avant les dispositifs incendiaires et tous ceux qui ont tenté de sortir ont été abattus.

» C'est comme ça que j'ai récupéré votre camarade Jeremy Rockford. Il est sorti par la porte est avec une jambe brûlée. Il est

rentré une première fois, puis il a voulu fuir, il est tombé et il s'est retrouvé coincé. Si j'en juge par les cris qu'il poussait, je peux vous assurer, Vendredi, qu'il n'a pas eu une mort très agréable.

— Berk... Patron, lorsque je disais que je voulais le punir avant de le tuer, je ne pensais pas à quelque chose d'aussi atroce. Brûlé vif...

— S'il ne s'était pas comporté comme un cheval pris dans une écurie en feu, il serait mort comme ses copains... très vite, d'un coup de laser. Parce que nous n'avons pas fait de prisonniers.

— Même pas pour les interroger ?

— Telles étaient mes recommandations, Vendredi. Ma chère, vous ne mesurez pas quelle était l'atmosphère émotionnelle alors. Tous, nous avons entendu les enregistrements, du moins ceux de votre viol et de votre troisième interrogatoire. Même si j'en avais donné l'ordre formel, nos gars et nos filles n'auraient pas fait de prisonniers. Mais je ne le leur avais pas recommandé. Ce que je puis vous dire, c'est que vos collègues ont beaucoup d'estime pour vous. Y compris ceux qui ne vous ont jamais rencontrée et que vous ne verrez jamais sans doute.

Le Patron a pris ses cannes et s'est levé.

— Je crois que j'ai dépassé de sept minutes le temps que le docteur m'avait accordé. Nous bavarderons de nouveau demain. A présent, il faut vous reposer. Une infirmière va vous aider à dormir. A dormir et à vous reposer.

Il ne me restait que quelques minutes à passer avec moi-même. Je les passai dans le bonheur. « Beaucoup d'estime. » Mes collègues avaient beaucoup d'estime pour moi. Quand vous n'avez jamais appartenu à rien, que vous n'appartiendrez jamais vraiment à rien, des mots tels que ceux-là représentent tout. Ils me réconfortaient à tel point qu'il m'importait peu, alors, de ne pas être humaine.

Un de ces jours, j'aurai une discussion avec le Patron et c'est moi qui gagnerai.

Mais ne retenez pas encore votre souffle.

Dans les jours qui ont suivi, je n'ai pas toujours perdu – c'étaient les jours où il ne me rendait pas visite.

Tout commença par une divergence d'opinions quant à la durée de mon séjour en thérapie. Je me sentais prête à rentrer à la maison ou à retourner en mission au bout de quatre jours de traitement. Bien sûr, je n'étais pas encore en forme pour la bagarre, mais je pouvais facilement m'acquitter d'une petite mission facile – ou me rendre en Nouvelle-Zélande, ce qui était ma première option. Toutes mes blessures étaient en train de guérir.

Il n'y en avait pas eu tant que ça, après tout : pas mal de brûlures, quatre côtes cassées, des fractures simples au tibia gauche et au péroné, de multiples fractures ouvertes des os du pied droit, trois orteils cassés au pied gauche, une fracture médiane du crâne sans complications, et (blessure désagréable mais non incapacitante) quelqu'un m'avait scié le mamelon du sein droit.

Je me souvenais dans quelles circonstances on m'avait fait cela, de même pour les brûlures et les orteils brisés. Mais c'était tout. Les autres sévices m'avaient échappé parce que je devais être absorbée par autre chose.

— Vendredi, me déclara le Patron, vous savez qu'il faudra au moins six semaines pour régénérer ce bout de sein.

— Mais la chirurgie plastique ou un simple travail cosmétique guérirait ça en une semaine. C'est le Dr Krasny qui me l'a dit.

— Jeune fille, lorsque l'un des membres de cette organisation est mutilé dans l'exécution de son devoir, on fait appel à l'art thérapeutique pour le réparer aussi parfaitement que possible. Et dans votre cas particulier, une autre raison vient s'ajouter à notre politique habituelle, une raison essentielle. Nous avons tous une obligation morale de protéger et de préserver la beauté dans ce monde car nous ne pouvons plus nous permettre de la gaspiller. Il se trouve que vous avez un corps particulièrement séduisant et qu'il est déplorable de le voir endommagé. En conséquence, nous devons le réparer.

— Je vous l'ai dit, la chirurgie plastique conviendra parfaitement. Et je n'ai pas l'intention d'avoir du lait dans ces deux mamelles, voyez-vous. Et ceux qui viennent dans mon lit s'en fichent pas mal.

— Vendredi, il se peut que vous soyez persuadée que vous n'aurez jamais à allaiter. Mais, esthétiquement, un sein fonctionnel est bien différent d'une imitation. Vos compagnons de lit pourraient ne pas s'en apercevoir, mais vous le sauriez, et moi aussi. Non, très chère, on va vous restituer votre perfection originelle.

— Hmm... Et vous, quand donc allez-vous faire régénérer cet œil ?

— Ah ! n'essayez pas de me blesser, mon enfant. Dans mon cas, il n'y a pas de problème esthétique.

J'ai donc récupéré mon téton. Il est peut-être même mieux qu'avant, c'est possible. Ma deuxième discussion avec le Patron a été à propos de la rééducation dont je pensais avoir besoin pour corriger mon réflexe de meurtre. Quand je lui en ai parlé de nouveau, il a pris un air franchement désagréable.

— Vendredi, je ne me souviens pas d'un quelconque meurtre qui se soit révélé être une erreur. Est-ce que vous auriez commis quelques assassinats dont je ne sois pas au courant ?

— Non, non ! ai-je dit vivement. Jamais je n'ai tué qui que ce soit quand je ne travaillais pas pour vous et je n'ai jamais omis aucun meurtre dans mes rapports.

— Dans ce cas, vous avez toujours tué en état de légitime défense.

— Sauf pour « Belsen ». Je n'étais pas du tout en état de légitime défense. Il n'avait pas levé le petit doigt sur moi.

— Beaumont. Du moins, c'est le nom qu'il utilisait d'ordinaire. Mais la légitime défense, ma chère, peut parfois revêtir la forme du : *Fais à autrui ce qu'il te ferait, mais fais-le avant lui*. C'est de de Camp, je crois[2]. Ou d'un de ces philosophes pessimistes de l'école du XX^e siècle. Je vais vous faire envoyer le dossier de Beaumont et vous verrez par vous-même qu'il se trouve dans la liste des « prioritaires ».

— Ne vous donnez pas cette peine. Quand j'ai examiné le contenu de sa bourse, j'ai tout de suite compris qu'il ne me suivait pas pour me donner un petit baiser. Mais, voyez-vous, *c'était après !*

Le Patron prit plusieurs secondes avant de me répondre, ce qui n'était pas dans ses habitudes.

— Vendredi, est-ce que vous voulez changer d'emploi et devenir une tueuse ?

Je l'ai regardé avec de grands yeux, bouche bée. Ç'a été ma seule réponse.

— Je n'avais pas l'intention de vous faire peur, dit le Patron d'un ton sec. Vous aurez certainement compris que cette organisation emploie des tueurs. Je ne veux pas perdre mon meilleur courrier. Mais nous avons toujours besoin de tueurs car leur taux d'élimination est assez élevé. Néanmoins, il existe une différence majeure entre un courrier et un tueur : un courrier ne tue qu'en état de légitime défense

et souvent par réflexe... et aussi, je le reconnais, avec une certaine marge d'erreur... car tous les courriers n'ont pas votre talent remarquable pour intégrer tous les facteurs afin de parvenir à la conclusion nécessaire.

— *Hein ?*

— Vous m'avez très bien entendu. Vendredi, l'une de vos principales faiblesses, c'est que vous n'avez pas assez de vanité. Un honorable tueur ne tue pas par réflexe mais selon un plan préétabli. Si ce plan échoue à tel point qu'il doive recourir à la légitime défense, une chose est certaine : il sera très vite sur la liste des pertes. Pour chacune de ses missions, il connaît toujours les raisons et il est d'accord sur la nécessité de son acte. Autrement, je ne l'enverrais pas.

(Une exécution planifiée ? C'est le meurtre par définition. On se lève tôt le matin, on prend un solide petit déjeuner, puis on a rendez-vous avec sa victime et on l'abat de sang-froid. Et après, on va dîner et on dort bien ?)

— Patron, je ne crois pas que ce genre de travail soit pour moi.

— Je ne pense pas que ce soit dans votre tempérament, Vendredi. Mais, dans cette circonstance, je voudrais que vous me compreniez bien. Je ne crois guère qu'il soit possible d'abaisser votre niveau de réflexe défensif. Et je peux même vous assurer que si nous essayons de le refréner comme vous le demandez, je ne vous utiliserai plus comme courrier. Non. Risquer votre vie, ça vous regarde... quand vous ne travaillez pas pour moi. Mais vos missions sont toujours dangereuses : je n'utiliserai plus les services d'un courrier qui aura délibérément choisi de perdre son mordant.

Ça ne m'a pas convaincue mais, en tout cas, je n'étais plus aussi sûre de moi. Quand j'ai répété que je n'étais pas certaine de pouvoir devenir une tueuse, le Patron n'a pas semblé m'écouter. Il m'a juste dit quelques mots à propos de quelque chose qu'il voulait que je lise.

J'ai guetté ça sur le terminal de ma chambre. Mais, vingt minutes après son départ, un gamin est arrivé – plus jeune que moi, en tout cas – et il m'a tendu un livre, un vrai livre relié avec des pages en papier. Il portait un numéro de série et plusieurs étiquettes : *Top secret* *AUTORISATION BLEUE*, *CONFIDENTIEL*, *à lire et à rendre, justification requise*

Je l'ai regardé un moment, comme si le gamin me tendait un serpent.

— C'est pour moi ? Je crois qu'il y a une erreur.

— Le vieux ne fait jamais d'erreur. Signez le récépissé.

Il a attendu pendant que je lisais les plus petites inscriptions.

— Ça dit : *A conserver en permanence à portée de vue*. Mais je dors de temps en temps.

— Vous appelez les Archives et vous demandez le responsable des

documents classés – c'est moi. J'arriverai dans la seconde. Mais essayez de ne pas vous endormir avant que je sois là. Faites tout votre possible.

— D'accord. (J'ai signé son papier et, en relevant les yeux, j'ai rencontré son regard brillant.) Qu'y a-t-il ?

— Euh... Miss Vendredi... vous êtes jolie.

Je ne sais jamais quoi répondre à ce genre de truc, parce que je ne suis pas jolie. De corps, peut-être – mais j'étais habillée de pied en cap.

— Comment savez-vous mon nom ?

— Eh bien, je crois que tout le monde sait qui vous êtes, vous savez. Il y a deux semaines. A la ferme. Vous étiez là-bas.

— Oui, c'est vrai. J'y étais. Mais je ne me souviens de rien.

— Mais moi, si ! (Il était rayonnant.) C'est la première fois que j'ai la chance de participer à une opération de combat. J'ai été heureux d'être là-bas !

(Qu'est-ce que vous feriez, dans ce cas-là ?)

Je lui ai pris la main pour qu'il vienne plus près de moi. J'ai posé mes doigts sur son visage et je l'ai embrassé très longuement. Une moitié de tendresse, comme une sœur, et une bonne moitié de allons-y-c'est-le-moment ! C'est peut-être le protocole qui a été le plus fort, en fin de compte. Il était de service et, quant à moi, j'étais encore sur la liste des hors-service. Ce n'est pas bien de faire des promesses qu'on ne pourra pas tenir, surtout à des gamins qui ont des étoiles plein leurs yeux.

— Merci d'être venu à mon secours, lui ai-je dit simplement en le laissant aller.

La chère petite chose était rouge d'émotion. Mais de plaisir aussi.

Je suis restée si tard éveillée à lire ce bouquin que l'infirmière de nuit est venue me gronder. Mais c'est normal : les infirmières ont toujours besoin de gronder quelqu'un, régulièrement.

Je ne vais pas me lancer dans des citations de cet incroyable document... mais je veux simplement énumérer quelques paragraphes :

Rien que le titre, d'abord : *la Seule Arme mortelle.*

Ensuite :

De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts

De l'assassinat en tant qu'outil politique

De l'assassinat comme moyen de profit

Les assassins qui ont changé l'Histoire

Une société d'encouragement à l'euthanasie

Les dogmes de la Guilde des assassins professionnels

Les assassins amateurs : faut-il les exterminer ?

A propos des Honorables Tueurs : quelques cas historiques
« Extrême préjudice » – « Traitement à l'eau » : les euphémismes
sont-ils nécessaires ?

Rapports de séminaires : Techniques & Outils

Psss ! Je n'avais aucune raison valable de lire tout ça. Mais je l'ai fait. J'éprouvais une sorte de fascination malsaine. Perverse.

J'ai pris la résolution de ne jamais changer d'emploi et de ne pas suivre une nouvelle formation. Si le Patron voulait en discuter, il n'avait qu'à revenir sur ce sujet, j'ai pianoté sur le terminal et, lorsque j'ai eu les Archives, j'ai demandé que le responsable des documents classés vienne reprendre sous séquestre l'article tant et tant et qu'il m'apporte mon récépissé.

— Tout de suite, miss Vendredi, m'a dit une voix de femme.

La célébrité...

J'ai attendu que le gamin se montre avec une certaine nervosité. J'ai honte de le dire, mais ce bouquin empoisonné avait eu sur moi un effet particulièrement regrettable. La nuit était très avancée, en fait le matin approchait, et tout était calme. Je pensais que si le cher petit posait seulement sa main sur moi, je risquais d'oublier que, techniquement, j'étais encore une invalide. Ce qu'il me fallait, c'était une ceinture de chasteté avec un bon gros cadenas.

Mais ce ne fut pas lui qui arriva. Il n'était plus de service. La personne qui se présenta avec mon récépissé était la femme d'âge mûr qui m'avait répondu sur le terminal. Je me sentis à la fois soulagée et déçue. Et chagrinée. Est-ce que tous les convalescents sont perpétuellement en chaleur ? Les hôpitaux ont-ils constamment ces problèmes de discipline ? Je n'avais pas été assez souvent malade pour essayer de résoudre ce mystère.

La femme reprit le livre en échange de mon récépissé et me demanda à ma grande surprise :

— Est-ce que je n'ai pas droit à un petit baiser aussi ?

— Oh !... Vous étiez là-bas, vous aussi ?

— Toutes les âmes valides étaient de la partie, chérie. Cette nuit-là, voyez-vous, nous étions vraiment à court d'effectifs. Je ne suis peut-être pas la meilleure mais j'ai suivi l'entraînement de base comme tout un chacun. Oui, je faisais partie de l'expédition. Pour rien au monde je n'aurais voulu manquer ça.

Je lui ai dit :

— Alors, merci de m'avoir sauvée.

Et je l'ai embrassée. Dans mon idée, c'était un petit baiser symbolique, mais elle ne l'a pas compris comme ça et elle a pris la direction des opérations. Ça a été plutôt brutal et appuyé. Mieux qu'avec des mots, elle m'a dit qu'elle serait là quand je voudrais si

j'avais envie de changer de camp.

Et alors ? Il semble qu'il y ait des situations humaines pour lesquelles n'existe aucun protocole. Je venais à peine de suggérer qu'elle avait risqué sa vie pour me sauver – ce qui était vraisemblablement le cas, puisque apparemment cette expédition n'avait pas été la partie de plaisir que le Patron tendait à décrire. Le Patron a un tel sens de la litote qu'il est tout à fait capable de vous résumer la destruction de Seattle comme « une faible secousse d'origine sismique ».

Donc, puisque je devais la vie à cette femme, comment aurais-je bien pu la repousser ? Impossible. Je lui ai rendu la moitié de son baiser et j'ai ainsi répondu à son message – mais j'ai croisé les doigts en souhaitant ne jamais avoir à tenir ma promesse.

Ses lèvres s'écartèrent des miennes mais elle continua de me tenir contre elle.

— Chérie, vous voulez que je vous dise quelque chose ? Vous vous rappelez comment vous avez rembarré cette grosse limace qu'ils appellent le Major ?

— Je m'en souviens, oui.

— Eh bien, il circule un bout d'enregistrement de cette séquence. Tout le monde sait ce que vous lui avez dit et comment vous le lui avez envoyé, et c'est pour ça que tout le monde vous admire. Surtout moi.

— Très intéressant. Et c'est vous le petit lutin qui a recopié ce bout d'enregistrement ?

— Comment pouvez-vous penser cela une seconde ? (Elle m'a souri.) Ça vous gêne ?

J'ai réfléchi pendant trois millisecondes au moins.

— Non. Si ceux qui m'ont porté secours sont heureux d'entendre ce que j'ai dit à ce salopard, ça ne me fait rien. Mais vous savez, d'habitude, je ne m'exprime pas comme ça.

— Mais c'est bien ce qu'ils pensent tous. (Elle m'a donné un dernier petit baiser rapide.) Mais vous l'avez fait parce que c'était le moment ou jamais et toutes les femmes ici sont fières de vous. Tous les hommes aussi, d'ailleurs.

Elle n'avait pas l'air d'avoir vraiment envie de me quitter, mais l'infirmière de nuit est arrivée et m'a ordonné d'un ton ferme de retourner au lit. Puis elle a ajouté qu'elle allait me faire une petite piqure de somnifère et j'ai vaguement protesté pour la forme.

La femme des Archives a dit :

— *Hello*, Goldie. Bonne nuit. Bonne nuit, petite.

Et elle s'est retirée.

Goldie (ce n'était pas son nom bien sûr) m'a demandé :

— Vous voulez ça dans le bras ? Ou bien à la cuisse ? Ne vous en

faites pas pour Anna : elle est inoffensive.

— Oh ! pas de problème...

Il me vint à l'esprit que Goldie avait pu être en permanence à l'écoute et même en monitor visuel. En fait, c'était même certain.

— Goldie, est-ce que vous étiez là-bas, vous aussi ? A la ferme ? Pendant qu'elle brûlait ?

— Non, pas pendant l'incendie. J'étais dans un VEA. Pour vous ramener ici aussi vite que possible. Vous n'étiez pas en bon état, miss Vendredi.

— Ça, je veux bien le croire. Merci. Goldie ? Est-ce que vous voulez me donner un petit baiser ?

Elle m'a embrassée avec tendresse, c'est tout.

Plus tard, j'ai appris qu'elle avait fait partie du commando des quatre qui étaient montés à l'étage pour me récupérer. Il y avait un homme avec des découpeurs de gros calibre et deux autres munis d'armes à feu. Goldie, elle, portait une civière dorsale. Mais jamais elle ne m'en parla, ni à ce moment-là ni plus tard.

Cette période de convalescence demeure dans ma mémoire comme le premier moment de ma vie – si j'excepte les vacances à Christchurch – où j'ai ressenti un bonheur tranquille et profond, jour après jour, nuit après nuit. Pourquoi ? Parce que j'appartenais à quelque chose !

Bien sûr, vous vous en serez rendu compte à la lecture, j'avais reçu mon visa depuis plusieurs années. Je n'avais plus droit à un grand « AV » (ou même un « EA ») sur mes papiers d'identité. Je pouvais accéder à une salle de bains publique sans qu'on m'indique la cabine du fond. Mais des papiers faux et un arbre généalogique imaginaire, ça n'a rien de très sécurisant. Cela vous permet seulement d'échapper à la discrimination et aux tracasseries habituelles. Parce que l'on n'oublie jamais qu'aucune nation ne vous reconnaîtra pour une citoyenne à part entière et que, dans de nombreux pays, si vous venez à être découverte, vous serez déportée ou abattue à vue.

Un être artificiel souffre de n'avoir aucune famille à lui plus encore que vous ne l'imaginez. Où êtes-vous né ? Moi, je ne suis pas née, pour être exacte : j'ai été conçue au Tri-University Life Engineering de Détroit. Vraiment ? Incroyable ! C'est la société Mendelian Associates de Zurich qui a élaboré l'absorption cellulaire. Merveilleux, non ? Vous n'avez jamais entendu réciter une carte de visite comme celle-ci. Mais ça ne vaut pas grand-chose devant des descendants du *Mayflower* et pour tout le Gotha. Mon état civil (celui que je connais en tout cas) indique que je suis « née » à Seattle, une ville détruite idéale pour les archives disparues. Des tas de gens semblent y avoir perdu toute trace de leurs parents.

Comme je ne suis jamais allée à Seattle, j'ai étudié très attentivement et à fond les documents ou les photos sur lesquels j'ai pu mettre la main. Je crois qu'aucun natif de Seattle connaissant à fond la ville ne pourrait m'avoir. En tout cas, ça ne m'est jamais arrivé.

Mais tout ce qu'on m'a donné ou injecté après ce viol idiot et cet interrogatoire pas très agréable était parfaitement authentique, et je me suis dit que je n'avais pas à m'en faire pour mes mensonges. En plus de Goldie, d'Anna et du gamin (Terence), plus de vingt personnes m'ont aidée à me soulager avant le Dr Krasny. Je suis entrée en contact avec chacune d'elles. Mais il y en avait eu plus pour l'opération de commando, je le savais, tout en ignorant leur nombre exact. Le Patron a pour principe permanent d'interdire les rencontres entre les membres de son organisation, sauf quand leurs tâches l'exigent. Et il se montre tout aussi inflexible pour les questions. On ne peut pas laisser filtrer des secrets dont on ignore tout, et on ne peut pas non plus trahir quelqu'un dont l'existence vous est totalement inconnue.

Mais le Patron ne fait pas cela par amour des règles. Si l'on fait la connaissance d'un collègue dans le travail, on peut continuer à le voir en dehors. Le Patron n'encourage pas ce genre de fraternisation, mais il n'est pas idiot et il ne l'interdit pas non plus. Ce qui explique qu'Anna m'ait souvent appelée certains soirs avant de prendre son service.

Je dois dire qu'elle ne m'a jamais fait d'avances ouvertes. Nous n'en avons d'ailleurs pas tellement l'occasion mais, si nous avions vraiment voulu, nous aurions pu. De mon côté, je n'ai rien fait pour la décourager. Bon sang, non ! Et si elle avait voulu aller jusqu'au bout, je me serais bien embarquée avec elle.

Mais elle n'essaya pas. Je crois qu'elle était un peu comme ces mâles sensibles (et plutôt rares) qui ne touchent pas une femme si elle n'a pas envie d'être touchée. Ils savent deviner et s'abstenir.

Certain soir, peu avant ma sortie, je me sentis encore plus heureuse. Je m'étais fait deux nouveaux amis ce jour-là, deux « amis-bisous » qui avaient participé au raid de la ferme. J'étais en train d'expliquer à Anna à quel point c'était important pour moi et je me suis retrouvée en train d'essayer de lui dire que je n'étais pas vraiment ce que je semblais être.

Elle m'a interrompue :

— Vendredi, ma chérie, écoute ta grande sœur.

— J'ai dit une bêtise ?

— Tu étais peut-être sur le point d'en dire une. Tu te souviens, le soir où on s'est connues, tu m'as retourné un document classé ? Il y a des années, M. Deux-Cannes lui-même m'a octroyé l'accès permanent

à toutes les archives top secret. Et ce bouquin est à un endroit où je peux le trouver quand je veux. Mais je ne l'ai jamais ouvert et je ne l'ouvrirai jamais. Sur la couverture, il y a : *Justification requise*, et on ne m'a jamais fourni la moindre justification pour ça. Tu l'as lu et je ne connais même pas son titre, rien que son numéro.

» Les rapports personnels, c'est comme ça. Il a existé autrefois un corps militaire d'élite, la Légion étrangère. On prétendait qu'un légionnaire n'avait pas d'histoire avant le jour de son engagement. M. Deux-Cannes veut que nous soyons comme ça. Par exemple, si nous recrutons un artefact vivant, un être artificiel, le secrétaire du personnel le saurait, bien sûr. Je le sais, parce que j'ai été secrétaire du personnel. Il faudrait fabriquer de nouveaux papiers, probablement un petit peu de chirurgie plastique, et dans certains cas il serait peut-être nécessaire d'exciser les marques d'identification des laboratoires avant de régénérer les zones tissulaires...

» Mais quand ce serait fini, notre recrue ne s'inquiéterait plus qu'on lui tape sur l'épaule ou qu'on l'éjecte d'une file d'attente. Elle pourrait même se marier et avoir des enfants sans se faire du souci pour leur avenir. Et elle n'aurait pas non plus à s'en faire pour moi, d'ailleurs, car on m'a appris à oublier. Écoute, petite, je ne sais pas à quoi tu pensais. Mais s'il s'agit de quelque chose que d'habitude tu ne confies pas aux gens, ne me le confie pas à moi. Demain matin, tu le regretterais.

— Non, certainement pas !

— D'accord. Écoute, si tu veux encore me le dire dans une semaine, je serai toute prête à t'écouter. Marché conclu ?

Anna avait raison. Une semaine après, je n'avais plus envie de tout lui dire. Mais j'étais certaine qu'elle connaissait la vérité à quatre-vingt-dix-neuf pour cent. De toute façon, c'est toujours agréable d'être aimé pour soi-même, par quelqu'un qui ne croit pas que les EA sont des monstres, des abhumains.

J'ignore si mes autres amis que j'aime tant savent ou se doutent. (Bien entendu, je ne parle pas du Patron : lui, il sait. Mais ce n'est pas un « ami », c'est « le Patron ».) Mais peu m'importait sur l'heure que mes amis sachent que je n'étais pas humaine, car j'avais compris qu'ils n'y accorderaient aucune importance. Ce qui comptait à leurs yeux, c'était le fait que vous fassiez ou non partie de l'organisation du Patron.

Un soir, le Patron réapparut en se traînant sur ses deux cannes, suivi de Goldie. Il se laissa tomber lourdement dans le fauteuil réservé aux visiteurs et lança à Goldie :

— Je n'ai pas besoin de vous, mademoiselle. Merci. (Puis, se tournant vers moi :) Déshabillez-vous.

Venant de tout autre homme, cela aurait été insultant ou bien excitant. De la part du Patron, cela signifiait simplement et bêtement qu'il voulait que j'ôte mes vêtements. Goldie le prit comme ça elle aussi parce qu'elle se contenta de hocher la tête avant de disparaître. Pourtant, Goldie est du genre à s'en prendre à Siva elle-même si cette cruelle déesse menaçait un de ses patients.

J'ai ôté rapidement mes vêtements et j'ai attendu. Le Patron m'a regardée avant de déclarer :

— Ils sont pareils, comme avant.

— C'est ce qu'il me semble.

— Le Dr Krasny m'a dit qu'il a effectué un test de lactation et qu'il a été positif.

— Oui. Il a modifié ma balance hormonale et mes petits bouts ont donné un peu de lait. Ça m'a fait tout drôle. Quand il a rétabli le taux normal, ça s'est arrêté.

— Tournez-vous, a grommelé le Patron. Montrez-moi le dessous de votre pied droit. Le gauche, maintenant. Ça va. On dirait que les cicatrices de brûlures ont disparu.

— Oui, je crois. Et les docteurs me disent que les autres sont en train de se régénérer. D'ailleurs, elles ne me démangent plus.

— Rhabillez-vous. Le Dr Krasny m'a dit que vous êtes en forme. Dès demain matin, vous partez en stage d'entraînement. Faites vos bagages et tenez-vous prête pour neuf heures.

— Comme je ne suis venue qu'avec la peau du dos, il ne me faudra pas plus de dix secondes pour boucler mes bagages, Patron. Mais j'aurai besoin de nouveaux papiers, d'un autre passeport, d'une carte de crédit et de pas mal de liquide...

— Vous aurez tout ça avant neuf heures.

— Parce que je n'ai pas l'intention de partir en stage. Je vais en Nouvelle-Zélande, Patron. Je vous l'ai dit et redit. J'ai pas mal de retard de congés et je suppose que j'ai droit à un peu de convalescence pour le temps que j'ai passé au lit. Vous êtes un esclavagiste.

— Vendredi, combien d'années vous faudra-il pour comprendre que lorsque je contrarie l'un de vos caprices, je n'ai que votre bien-être en tête, autant que l'efficacité de notre organisation ?

— Ciel, Grand Père blanc ! Je m'incline humblement devant vous ! Et je vous enverrai une carte de Wellington.

— La photo d'une jolie Maorie, s'il vous plaît. Pour les geysers, j'ai déjà ce qu'il faut. Votre stage a été prévu pour aller au-devant de tous vos désirs et c'est vous qui déciderez de son terme. Il se peut qu'on vous juge en forme mais vous avez besoin de suivre un certain entraînement physique d'intensité croissante afin de vous restituer cette fermeté musculaire et ces réflexes qui sont votre marque de naissance.

— Marque de naissance, vraiment ! Patron, cessez de faire de mauvaises plaisanteries. Vous n'êtes vraiment pas doué pour ça. Ma mère était une éprouvette et mon père un bistouri.

— Vous accordez une importance exagérée à une gêne dont vous avez été délivrée depuis des années, Vendredi, et c'est idiot.

— Vraiment ? La Cour a déclaré que je ne peux être citoyenne à part entière. L'Eglise prétend que je n'ai pas d'âme. Je ne suis pas « née d'une mère », du moins aux yeux de la loi.

— Mon cul, la loi ! Le dossier concernant votre origine a été retiré des archives des labos. On lui a substitué l'acte d'un mâle EA amélioré.

— Vous ne m'avez jamais dit ça !

— Je n'en ai jamais vu la nécessité jusqu'à ce que vous montriez ces signes de défaillance nerveuse. Mais une falsification de cet ordre doit être protégée à tel point qu'elle modifie la vérité. Il le faut et c'est ce qui s'est passé dans votre cas. Si demain vous tentiez de prouver votre véritable origine, il vous serait difficile de trouver une quelconque autorité pour être d'accord avec vous. Vous pouvez en parler à n'importe qui, peu importe. Mais, ma chère, pourquoi cette attitude défensive ? Non seulement vous êtes aussi humaine qu'Eve, mais vous êtes mieux encore, presque aussi parfaite que ceux qui vous ont conçue le désiraient. Pourquoi donc croyez-vous que j'ai dérogé à mes habitudes afin de vous recruter alors que vous n'aviez aucune expérience et pas le moindre intérêt pour cette profession ? Pourquoi aurais-je dépensé une petite fortune pour votre éducation et votre formation ? Parce que j'étais sûr. J'ai attendu quelques années avant d'avoir la certitude que vous vous développiez selon les plans de vos architectes. Et j'ai été bien près de vous perdre quand vous avez disparu de la carte. (Le Patron fit une grimace qu'il devait considérer comme un sourire.) Vous m'avez donné du mal, ma fille. Maintenant, pour en revenir à votre entraînement, est-ce que vous voulez m'écouter ?

— Oui, monsieur.

Je n'ai même pas essayé de lui parler de la crèche du labo. Les vrais humains pensent que toutes les crèches ressemblent à celles qu'ils ont visitées. Je ne lui ai pas dit un mot à propos de cette cuillère en plastique qui était tout ce que j'avais eu pour manger jusqu'à l'âge de dix ans, parce qu'il m'aurait été pénible d'avouer que, la première fois que j'avais essayé de me servir d'une fourchette, je m'étais piqué la lèvre et que tout le monde riait pendant que je saignais. Des millions de petits détails font la différence entre le fait d'être élevé comme un humain ou dressé comme un animal.

— Vous allez suivre un stage d'entraînement de combat à mains nues, mais vous n'aurez affaire qu'à votre instructeur. Et vous ne risquerez pas de porter des traces de coups quand vous rendrez visite à

votre famille à Christchurch. Vous aurez aussi droit à quelques cours de perfectionnement pour les armes de poing, dont certaines vous sont encore inconnues. Si vous décidez de changer d'emploi, vous pourrez en avoir besoin.

— Patron, je n'ai pas l'intention de devenir un assassin !

— Mais de toute façon, vous en aurez besoin. En certaines occasions, un courrier peut transporter des armes et il doit tout connaître de leur maniement. Vendredi, n'ayez donc pas du mépris pour tous les tueurs sans discrimination. Comme pour les outils, tout dépend de la manière dont on les utilise. Le déclin et la chute des anciens États-Unis d'Amérique s'expliquent en partie par les assassinats. Mais de façon mineure, car les exécutions se faisaient au hasard, sans plan préétabli. Et que pouvez-vous me dire à propos de la guerre russo-prussienne ?

— Pas grand-chose. Je sais surtout que tout le monde avait misé le gros paquet sur eux et qu'ils se sont fait ramasser.

— Et si je vous disais que cette guerre a été gagnée par une douzaine de personnes – sept hommes et cinq femmes – dont l'arme la plus redoutable était un pistolet 6 millimètres ?

— Je ne crois pas que vous m'ayez jamais menti. Et comment ont-ils fait ?

— Vendredi, la pensée est la denrée la moins répandue mais la seule qui soit d'une réelle valeur. Il suffit d'éliminer sélectivement les meilleurs cerveaux d'une organisation humaine en conservant les plus stupides pour la rendre impuissante, inutile et dangereuse pour elle-même. Il a suffi de quelques « accidents » pour détruire totalement la grande machine militaire prussienne et la transformer en magma. Mais cela n'est devenu évident qu'après que le conflit a été engagé. Jusqu'aux premiers combats, ces crétins avaient encore l'air de génies militaires.

— Douze personnes seulement... Patron... c'est nous qui avons accompli le travail ?

— Vous savez que je n'apprécie pas ce genre de question, Vendredi. Mais non, ce n'était pas nous. C'était une organisation sous contrat, aussi petite et spécialisée que la nôtre. Mais je n'aime guère que nous soyons impliqués dans des guerres internationales. Le bon côté n'est pas toujours très évident.

— Je ne veux toujours pas devenir une tueuse.

— Je ne vous le permettrai pas et nous n'en discuterons plus. Soyez prête à partir demain à neuf heures.

Neuf semaines plus tard, je partis pour la Nouvelle-Zélande.

Je dois reconnaître une chose à propos du Patron : cette grosse brute dédaigneuse ne parle jamais sans savoir. Quand le Dr Krasny me laissa sortir, je n'étais pas exactement « en forme », j'étais simplement une patiente qui n'avait plus besoin d'être alitée.

Neuf semaines après, j'aurais pu ramasser quelques médailles aux jeux Olympiques, à supposer qu'ils existent encore, sans le moindre effort. Quand je suis montée à bord du SB *Abel Tasman* au port franc de Winnipeg, le commandant m'a fait de l'œil. Je savais que je n'étais pas mal du tout ce jour-là et j'ai forcé un peu sur le déhanchement en gagnant mon siège. Ce que je ne fais jamais en mission : un courrier doit apprendre à se fondre dans la foule. Mais j'étais en permission et ça ne me déplaît pas de me mettre en valeur de temps en temps. Apparemment, je n'avais pas oublié la technique car le commandant vint me rejoindre pendant que je m'escrimais à me boucler dans mon berceau. A moins que ce ne fût la tenue de Superskin que je portais. C'était une nouveauté et c'était la première fois que je la mettais. Je l'avais achetée au port et je m'étais changée dans le magasin. Il y a pas mal de sectes qui assimilent le sexe au péché et je ne doute pas qu'elles classent le Superskin dans la catégorie des péchés mortels.

— Miss Baldwin, n'est-ce pas ? Est-ce que quelqu'un vous attend à Auckland ? Avec la guerre, une femme seule n'est pas très en sécurité dans un aéroport international, vous savez.

(Non, je ne lui ai pas dit : « Laisse tomber, vieux, la dernière fois, j'ai tué un type pour ça. ») Il devait faire dans les un mètre quatre-vingt-quinze et peser près de cent kilos sans une miette de graisse. La trentaine, blond. Le genre de type que l'on rencontre plutôt dans les SAS que comme commandant de bord de l'ANZAC. S'il avait envie de m'offrir sa protection, je n'allais pas faire la fine bouche.

— Non, personne ne m'attend, ai-je dit. Mais je prends simplement la correspondance pour South Island. Comment ça marche, ces boucles ? Eh ! ces galons signifient que vous êtes le commandant ?

— Laissez-moi vous aider. Oui... je suis le commandant... le commandant Ian Tormey.

Il s'est mis à me boucler dans mon berceau et je l'ai sagement laissé faire.

— Commandant ! Sensationnel ! Je n'ai encore jamais rencontré

de commandant !

Ça n'était même pas un mensonge. Tout cela faisait partie de la vieille danse de la séduction. En fait, il m'avait demandé : « Je suis en quête de bonne fortune et vous êtes à mon goût. Ça vous dit ? » Et je lui avais répondu : « Vous me semblez très acceptable mais je suis désolée de vous dire que ce n'est pas possible aujourd'hui car je n'ai pas le temps. »

A ce point-là, il pouvait interrompre nos rapports sans s'estimer blessé ou bien décider de bon cœur d'espérer une rencontre future. Il a opté pour la deuxième solution.

Il a fini de me boucler – assez serré mais pas trop, comme un vrai professionnel, sans même profiter de l'occasion pour me tripoter – puis m'a déclaré :

— L'horaire va être assez juste pour la correspondance. Si vous restez en arrière au moment du débarquement, je me ferai un plaisir de vous conduire jusqu'à votre Kiwi. Ce sera plus rapide que si vous cherchez votre chemin toute seule dans la foule.

(Le temps pour la correspondance est de vingt-sept minutes exactement, commandant, ce qui vous laisse vingt minutes pour me faire changer d'idée. Mais si vous continuez de vous montrer aussi gentil, je pourrais vous faire cette faveur.)

— Oh ! je vous remercie, commandant ! Si cela ne vous dérange pas trop !

— L'ANZAC est à votre service, miss Baldwin. Mais ce sera un plaisir pour moi.

J'adore les vols en semi-balistique. On décolle toujours à plusieurs g et on a l'impression que le berceau va craquer et qu'on va être écrasé. Puis il y a ces longues minutes en chute libre pendant lesquelles on a le souffle coupé et les tripes arrachées avant la rentrée dans l'atmosphère, et cette longue glissade qui bat tous les records des engins aériens jamais construits par l'homme. Quarante minutes de plaisir sans avoir besoin de vous déshabiller : qui dit mieux ?

Évidemment, il y a toujours cette question intéressante que tout le monde pose : le couloir d'approche, est-il libre ? Parce que les vols semi-balistiques n'ont droit qu'à une approche, pas deux.

On dit dans la brochure qu'un SB ne décolle jamais avant d'avoir reçu le O.K. du port d'arrivée. Mais comment donc ! Et moi aussi, je crois à la petite souris, comme les parents du Patron. Et aussi qu'il y a toujours un abruti pour venir garer son VEA sur la mauvaise piste. Je me souviens d'avoir vu se poser, depuis le bar panoramique, deux SB en neuf minutes. Pas sur la même piste, d'accord, mais sur deux pistes qui *se croisaient* ! De la roulette russe.

J'adore les vols en SB. Je les aime vraiment et je suis heureuse que ma profession me permette de voyager souvent. Mais je dois

avouer que je retiens mon souffle à partir de la seconde où on touche le sol jusqu'à l'arrêt total.

Le voyage fut aussi agréable que d'habitude. Un vol semi-balistique ne dure jamais assez longtemps pour que l'on s'ennuie. Après l'atterrissage, je ne me suis pas pressée et, bien entendu, juste au moment où j'atteignais la sortie, j'ai vu mon gros gentil loup s'extraire de son cockpit. Le steward m'a tendu mon bagage et le commandant Tormey l'a pris en dépit de mes protestations hypocrites.

Il m'a accompagnée jusqu'à la porte de la navette, a confirmé lui-même ma réservation et choisi mon siège. Il n'a tenu aucun compte du panneau *ACCES RESERVE AUX PASSAGERS* et s'est installé à côté de moi.

— Quel dommage que vous partiez si vite. Dommage pour moi, j'entends. Selon le règlement, j'ai trois jours libres, mais je ne sais pas quoi en faire, cette fois. Ma sœur et son mari vivaient ici, mais ils sont partis pour Sydney et je n'ai plus personne dans le coin.

(Bien sûr, mon grand, je te vois parfaitement passant bien sagement ton temps en famille avec ta sœur et ton beau-frère...)

— C'est vraiment trop triste ! Je comprends. Ma famille habite à Christchurch et je me sens si seule quand je suis loin d'eux. Parce que je dois dire qu'ils sont nombreux, si vivants et si gentils. J'appartiens à un groupe-S, vous comprenez. (Ça, il faut toujours le leur dire tout de suite.)

— Oh, c'est chouette ! Vous avez combien de maris ?

— Voyons, commandant, c'est toujours cette question-là que les hommes posent en premier. C'est parce qu'ils comprennent mal la nature du groupe-S. Ils continuent de penser que S veut dire Sexe.

— Ce n'est pas le cas ?

— Seigneur, non ! Cela signifie « Sécurité », « Sociabilité », « Santé », « Secours », et bien d'autres choses encore. Mais tout cela tourne autour des concepts de bien-être, de refuge, d'affection, de douceur et de respect mutuel. Le sexe fait partie également de ces choses, c'est vrai. Mais on le trouve partout ailleurs. Ce serait inutile de former une organisation aussi complexe qu'un groupe-S uniquement pour le sexe.

(En vérité, S signifie « Synthétique » et désigne une « famille synthétique ». Elle est en tout cas mentionnée ainsi dans la législation de la première nation à avoir accepté son existence : la Confédération californienne. Mais il y avait neuf chances sur dix pour que le commandant Tormey fût au courant.)

— Je ne considère pas que le sexe soit aussi facile que cela...

(Là, j'ai refusé de mordre à l'hameçon. Voyons, commandant, grand, fort et beau comme vous l'êtes, bien propre sur vous, avec tout le temps dont vous disposez pour la drague... A Winnipeg ou

Auckland... Deux terrains de chasse où, Dieu merci, le gibier ne manque jamais... Allons, commandant, encore un petit effort ! Vous pouvez faire mieux !)

— ... Cela dit, je suis d'accord avec vous. Ça n'est pas une raison pour se marier. Je ne pense pas que je me marierai jamais... parce que je suis un vieux sauvage. Mais un groupe-S, ça me paraît une bonne solution.

— C'est une bonne solution.

— C'est une très grande famille ?

— C'est le nombre de mes maris qui vous intéresse, hein ? J'en ai trois, monsieur, plus trois sœurs de groupe. Je crois qu'elles vous plairaient toutes les trois – surtout Lispeth, la plus jeune et la plus jolie. Liz a les cheveux roux des Écossais et c'est une mignonne petite plante. Si j'ai des enfants ? Bien sûr. Nous essayons de les compter tous les soirs mais tout va si vite... Ah ! nous avons aussi des chats, des chiens, des canards et un grand jardin avec des roses toute l'année, ou presque. Tout le monde est toujours en train de faire quelque chose et il faut faire attention où vous posez les pieds.

— Ça paraît formidable. Est-ce que votre groupe aurait besoin d'un mari associé qui ne serait pas souvent à la maison mais qui aurait des tas d'assurances vie ? Cela me coûterait combien pour m'inscrire ?

— J'en parlerai à Anita. Mais vous n'avez pas l'air sérieux.

On a continué à bavarder comme ça, en restant sur le plan symbolique, sans dire un mot sincère. Mais il ne nous a pas fallu longtemps pour décider d'un match nul en convenant toutefois d'une revanche en échangeant nos codes-mémoire : celui de ma famille à Christchurch contre son appartement d'Auckland. Il avait repris le bail au départ de sa sœur, me dit-il, mais il ne s'en servait que six jours par mois.

— ... Alors, si vous êtes de passage et que vous ayez besoin d'un endroit pour prendre un petit bain ou même dormir une nuit, vous me faites signe.

— Mais à supposer que vous y soyez, Ian, ou bien l'une de vos amies...

(Il m'avait juste demandé de cesser de l'appeler commandant.)

— C'est peu probable, mais l'ordinateur sera au courant de toute manière et vous le dira. Mais si je suis là, ou pas trop loin, je vous le dirai. Je ne voudrais pas vous rater.

Ça, c'était une proposition directe, mais élégamment formulée. Et c'est pour ça que je lui ai répondu, en lui donnant le code de Christchurch, qu'il pourrait toujours essayer de me sauter... Si, toutefois, il avait assez de culot pour affronter mes maris, mes coépouses et toute la bande de marmots. Je me suis dit qu'il y avait vraiment très peu de chances pour qu'il appelle. Je ne vois pas

pourquoi des célibataires grands, beaux, costauds et bien payés se donneraient autant de mal.

C'est à ce moment-là que la litanie des arrivées et départs s'est interrompue et qu'une voix a déclaré dans le haut-parleur : « Nous interrompons nos annonces afin de vous faire part, à notre plus profond regret, de la totale destruction d'Acapulco. Cette information vous est offerte par Interworld Transport, la compagnie des trois S : Service-Sécurité-Sourire ! »

Je suis restée pétrifiée.

— Quels crétins ! s'est exclamé le commandant Ian.

— Des crétins ? Mais qui ?

— Mais tout le royaume révolutionnaire du Mexique. Quand donc les Etats territoriaux apprendront-ils qu'ils ne peuvent pas gagner contre les Etats corporatifs ? C'est pour cela que je pense que ce sont des crétins. Vraiment !

— Mais pourquoi pensez-vous cela, commandant ? Je veux dire Ian ?...

— C'est évident. N'importe quel Etat territorial, même Ell-Quatre ou tel ou tel astéroïde, est une cible facile. Mais s'attaquer à une multinationale, c'est vouloir découper le brouillard en tranches. Où est-ce qu'il faut frapper ? Comment toucher IBM alors que vous ne savez même pas où se trouve IBM ? Son siège social n'est qu'un simple numéro de boîte postale dans l'Etat Libre du Delaware. Ce n'est pas une cible, ça ! Les bureaux d'IBM, son personnel, ses centrales, ses usines sont dispersés dans plus de quatre cents Etats sur cette planète aussi bien que dans l'espace. Impossible d'endommager même une part mineure d'IBM sans toucher quelqu'un d'autre. Mais est-ce qu'IBM pourrait vaincre... disons, la Grande Russie ?

— Je l'ignore, ai-je dit. En tout cas, les Prussiens en ont été incapables.

— Tout dépendrait du fait qu'IBM voie ou non une possibilité de profit. Pour ce que j'en sais, IBM ne soutient aucune guérilla et ne possède peut-être même pas d'organisation de sabotage. Elle devrait acheter les bombes et les missiles nécessaires. Mais elle pourrait prendre son temps et faire son petit marché tranquillement parce que la Russie ne risque pas de bouger. Dans une semaine ou dans un an, elle sera toujours là. Une bonne grosse cible qu'on ne peut pas manquer. Mais Interworld a décidé de l'issue de ce conflit. La guerre est finie. Le Mexique s'appuyait sur la certitude qu'Interworld ne pouvait pas risquer de se voir condamner par l'opinion mondiale pour avoir détruit une ville mexicaine. Mais nos vieux politiciens ont complètement oublié que les nations corporatives n'accordent pas autant d'importance à l'opinion des masses que les nations territoriales. Non, la guerre est finie.

— Je l'espère bien ! Acapulco était... un endroit si merveilleux !

— Oui, et ce serait encore un endroit merveilleux si l'on n'avait pas encouragé la création du Conseil révolutionnaire de Montezuma au XX^e siècle. Maintenant, il va falloir sauver la face. Interworld va présenter ses excuses et payer une indemnité. Et le Conseil de Montezuma, sans fanfare, cédera le territoire et le droit d'extra-territorialité d'un nouveau port spatial à une société qui portera un nom mexicain et dont le siège social se trouvera dans le Delaware... Bien sûr, on ne dira pas au public que soixante pour cent des parts de cette société appartiennent à Interworld et quarante pour cent aux politiciens qui ont fait traîner les choses suffisamment longtemps pour qu'Acapulco soit détruit.

Le commandant Tormey me semblait bien amer et j'ai pris soudain conscience qu'il était plus âgé que je ne l'avais pensé.

— Ian, l'ANZAC n'est-elle pas une filiale d'Interworld ? ai-je demandé.

— Oui, et c'est peut-être pour cela que j'ai l'air aussi cynique. (Il s'est redressé.) Votre navette est là. Laissez-moi prendre votre bagage.

Christchurch est la ville la plus adorable du globe.

Et même de l'univers connu, parce qu'il n'y a pas vraiment d'endroit agréable au large de la Terre. Luna City a été creusée dans le sous-sol. De l'extérieur, Ell-Cinq ressemble à un dépôt d'ordures et, lorsqu'on s'y trouve, on peut à la rigueur considérer qu'un arc au moins est acceptable. Les cités martiennes évoquent des ruches et les grandes agglomérations terrestres essaient malheureusement de ressembler à Los Angeles.

Christchurch n'a pas la splendeur de Paris et elle n'est pas implantée dans un site aussi admirable que ceux de San Francisco ou Rio. Mais elle possède des attraits qui en font une ville plus séduisante qu'éblouissante. L'Avon, dont les méandres tranquilles enlacent les rues du centre. La beauté pleine d'harmonie de Cathedral Square. La fontaine Ferrier, en face de Town Hall. La luxuriance de nos somptueux jardins botaniques, en plein centre.

« Le Grec loue Athènes. » Mais je ne suis pas née à Christchurch (encore qu'être « née » ne signifie pas grand-chose dans mon cas). Je ne suis même pas néo-zélandaise. J'ai rencontré Douglas en Équateur (avant la catastrophe du croque-ciel de Quito). Une liaison brûlante qui m'avait rendue heureuse, composée d'une moitié de *pisco sours* et d'une moitié de draps baignés de sueur. Dans un premier temps, sa proposition m'avait effrayée, mais je m'étais calmée quand il avait réussi à me faire comprendre qu'il ne cherchait pas à me faire prêter serment devant un quelconque fonctionnaire mais souhaitait simplement que je l'accompagne dans son groupe-S – juste pour voir si ça me plaisait et si je plaisais aux autres.

Ça, c'était différent. J'avais fait un saut rapide dans l'Imperium. A la suite de mon rapport, j'avais déclaré au Patron que je prenais un reliquat de congés et que, s'il n'acceptait pas, il avait ma démission. Il avait grommelé quelque chose du genre : « Foutez le camp et ne me les brisez pas. Mais revenez quand même quand vous serez en forme. »

De retour à Quito, j'avais trouvé Douglas toujours au lit.

A cette époque, il n'existait aucun moyen d'aller directement de l'Équateur à la Nouvelle-Zélande. Nous avons donc pris le métro jusqu'à Lima, puis un vol SB par-dessus le pôle Sud jusqu'à Perth, sur la côte ouest de l'Australie (en suivant une trajectoire bizarre en S à cause des courants de Coriolis[3]). Ensuite le métro jusqu'à Sydney,

un saut jusqu'à Auckland, une traversée jusqu'à Christchurch. Ce qui nous avait valu vingt-quatre heures de zigzags pour traverser le Pacifique. Ne vous laissez pas tromper par la carte, demandez à votre ordinateur : vous verrez que Winnipeg et Quito sont à la même distance d'Auckland. Disons que Winnipeg est à un huitième plus loin.

Quarante minutes contre vingt-quatre heures. Mais ce long voyage ne me faisait rien : j'étais follement amoureuse et j'étais avec Douglas.

Vingt-quatre heures plus tard, j'étais follement amoureuse de sa famille.

Je ne m'étais pas attendue à ça. J'avais espéré quelques bons moments avec Douglas et il m'avait promis de m'emmener faire du ski et pas seulement l'amour. Je ne suis pas trop portée sur le ski. Je savais que son invitation impliquait que j'accepte de coucher avec ses frères de groupe si l'on venait à me le demander. Mais ce n'était pas une affaire pour moi : un être artificiel n'accorde pas autant d'importance à la copulation que les humains vrais. La plupart des femelles de ma classe de crèche ont reçu une formation de putain avant d'être engagées comme filles de compagnie sous contrat par l'une ou l'autre des multinationales de la construction. C'est la formation que j'ai suivie d'ailleurs avant que le Patron arrive pour racheter mon contrat et me faire changer d'emploi. (A la suite de quoi, j'ai envoyé fiche le contrat et disparu pendant plusieurs mois mais c'est une autre histoire.)

Même sans formation, je crois que je n'aurais rien eu contre une carrière dans le sexe. Les êtres artificiels ne tolèrent pas les préjugés absurdes parce qu'on ne les leur a jamais enseignés.

Mais on ne leur enseigne non plus jamais rien à propos de la famille. Et pour ma première journée, j'avais mis tout le monde en retard à l'heure du thé tout simplement parce que j'étais en train de me rouler par terre avec sept mômes dont le plus âgé avait onze ans et le plus jeune mouillait encore ses couches, deux ou trois chiens et un jeune matou que l'on avait surnommé M. Carpette à cause de son talent exceptionnel pour occuper à lui seul toute une pièce.

Jamais je n'avais connu cela de toute ma vie. Et je n'avais vraiment pas envie d'arrêter.

C'est Brian, et non Douglas, qui m'a emmenée skier. Les bungalows du mont Hutt sont très mignons mais les chambres ne sont plus chauffées après vingt-deux heures et il faut se tenir bien serré pour avoir un peu chaud. Ensuite, c'est Vickie qui voulut me présenter le troupeau de moutons de la famille et je fis la connaissance d'un chien amélioré qui pouvait parler, un grand colley appelé lord Nelson. Lord Nelson avait une piètre opinion du bon sens des moutons, et je dois dire que cela me parut tout à fait juste.

Albert m'emmena à Milford Sound. Nous avons pris une navette pour Dunedin (l'« Edinburgh » du Sud) où nous avons passé la nuit. Dunedin est très chouette mais n'a rien à voir avec Christchurch. Ensuite, c'est un petit bateau à vapeur qui nous a conduits jusqu'aux fjords. Les cabines n'étaient prévues que pour deux et là aussi on se tenait bien serré parce que les fjords sont à la pointe sud de l'île et qu'il y fait particulièrement froid.

Aucun fjord au monde ne saurait être comparé à Milford Sound. Mais oui, j'ai fait la croisière des îles Lofoten. C'est superbe. Mais vous ne me ferez pas changer d'avis.

Si vous pensez que je me comporte à propos de South Island comme une mère avec son premier-né, c'est uniquement parce que c'est la pure vérité. North Island est une région très belle, avec ses geysers et cette merveille qu'est la grotte des Vers-Luisants. Et la baie des Îles évoque tout à fait le pays des fées. Mais, sur North Island, on ne trouve pas les Alpes australes ni Christchurch.

Douglas me fit visiter la laiterie du groupe et je vis toutes ces énormes et magnifiques mottes de beurre que l'on empaquetait. Anita me présenta à la Guilde de l'Autel. Et c'est à ce moment que je pris conscience qu'il se pouvait qu'on m'invite à rendre tout cela permanent. Je m'aperçus que mon attitude était passée de Seigneur-qu'est-ce-que-je-vais-bien-pouvoir-faire-si-on-me-le-demande à Seigneur-qu'est-ce-que-je-ferais-si-on-ne-me-le-demande-pas, puis, tout simplement, à Seigneur-qu'est-ce-que-je-vais-faire ?

Vous comprenez, je n'avais jamais dit à Douglas que je n'étais pas humaine.

J'ai entendu bien des humains se vanter de pouvoir reconnaître un être artificiel au premier coup d'œil, n'importe où. C'est idiot. Évidemment, c'est à la portée de n'importe qui d'identifier un EA dont l'apparence n'est pas réellement humaine – par exemple une créature à quatre bras ou un gnome. Mais si les concepteurs génétiques se sont volontairement limités au schéma humain (ce qui est la définition technique d'un « être artificiel » plutôt qu'« artefact vivant »), aucun humain normal ne peut distinguer la différence, pas même s'il est concepteur génétique.

Je suis immunisée contre le cancer et la plupart des maladies. Mais je ne porte aucun insigne. Mes réflexes sont supérieurs à la normale. Mais je ne risque pas de les montrer en attrapant une mouche en plein vol entre le pouce et l'index. Et jamais je ne me suis livrée à des concours de dextérité avec d'autres personnes. J'ai une mémoire exceptionnelle, un don exceptionnel pour le calcul, la spatialité et les rapports, et je suis particulièrement douée pour les langues. Mais si vous pensez que tout cela définit un Q.I. proche du génie, laissez-moi vous dire qu'à l'école où j'ai été éduquée, un test de

Q.I. consiste à atteindre très précisément un score prédéterminé, et non à exhiber ses talents. Lorsque je me trouve en public, il ne faut pas que quiconque me surprenne à être plus intelligente que ceux qui m'entourent... A moins qu'il ne s'agisse d'un cas d'urgence qui fasse que je risque ma mission ou ma vie, ou bien encore les deux.

Le complexe formé par ces améliorations génétiques et quelques autres aurait, dit-on, un effet positif sur les performances sexuelles mais, heureusement, la plupart des mâles semblent considérer que toute évolution favorable dans ce domaine est le résultat logique de leurs propres performances. (A bien réfléchir, la vanité du mâle est une vertu et non un vice. Si l'on sait s'y prendre, les rapports deviennent infiniment plus agréables. Ce qui rend le Patron tellement exécrable, c'est sa totale absence de vanité. Pas moyen de jouer avec lui !)

Je n'avais aucune crainte d'être identifiée. Toutes les marques de laboratoire avaient été effacées de mon corps, y compris le tatouage de mon palais. Non, il n'existait aucun moyen de reconnaître que j'avais été construite et non conçue à partir de la roulette biologique d'un milliards de spermatozoïdes partant furieusement à l'assaut d'un unique ovule.

Mais, dans un groupe-S, toute femme se doit d'ajouter quelques marmots de plus à la ribambelle qui court partout.

Eh bien... pourquoi pas ?

A cause de tas de raisons.

J'étais un courrier combattant dans une organisation paramilitaire. Vous me voyez en train d'affronter une attaque avec un ventre de huit mois ?

Les femelles EA sont livrées sur le marché en état de stérilité réversible. Pour un être artificiel, le besoin d'avoir des enfants – de les porter dans son ventre – ne semble pas « naturel » mais ridicule. La conception *in vitro* paraît tellement plus logique, plus pratique, et plus propre également, qu'*in vivo*. J'étais aussi grande qu'aujourd'hui lorsque j'ai vu pour la première fois une femme enceinte près du terme et j'ai cru tout d'abord qu'elle était atteinte d'une maladie mortelle. Quand j'ai compris ce qui se passait vraiment, j'en ai eu la nausée. En y repensant bien plus tard, à Christchurch, j'éprouvais le même malaise. Quoi ? Faire ça comme les chats, dans le sang et la souffrance ? Grands dieux ? *Pourquoi* ? Et pour quelle raison exacte ? Même si nous sommes en train de nous répandre dans le ciel, ce pauvre globe dingue porte déjà beaucoup trop de monde. Pourquoi vouloir rendre les choses pires ?

J'ai décidé, avec chagrin, que j'allais éviter le mariage en leur racontant que j'étais stérile. Pas de bébés. C'était à moitié vrai, d'ailleurs.

Personne ne me demanda rien.

Aucune question concernant les bébés. Dans les jours suivants, je me mis en quatre pour profiter autant que possible de la vie de famille pendant que j'en avais encore l'occasion. Les bavardages entre femmes après l'heure du thé. La ronde endiablée des enfants et des animaux. Les conversations paisibles pendant le jardinage. A chaque minute de la journée, je savourais le plaisir profond *d'appartenir à quelque chose*.

Un matin, Anita me demanda de la suivre dans le jardin. Je lui dis que j'étais occupée à aider Vickie mais je me retrouvai très vite tout au fond du jardin en sa compagnie, et elle dispersa les enfants avec fermeté.

— Marjorie, ma chérie... commença-t-elle (oui, à Christchurch, je suis « Marjorie Baldwin », parce que telle était mon identité lorsque j'ai rencontré Douglas à Quito), Marjorie, nous savons tous pourquoi Douglas t'a invitée ici. Est-ce que tu es heureuse avec nous ?

— Formidablement heureuse !

— Suffisamment pour souhaiter que cela soit définitif ?

— Oui, mais...

On ne m'a pas laissé la plus petite chance de dire : Oui-mais-je-suis-stérile. Anita m'a coupé l'herbe sous le pied.

— Chérie, je pense que je devrais commencer par te parler de certaines choses. Par exemple, nous devrions discuter de la dot. Si j'avais laissé ce détail aux hommes, ils n'auraient même pas fait allusion aux problèmes d'argent. Albert et Brian sont aussi piqués de toi que Douglas, et je comprends parfaitement ça. Mais ce groupe constitue une société familiale au même titre qu'un couple marié et il faut bien que quelqu'un se charge de la comptabilité... C'est pour ça que je suis la présidente en même temps que l'agent exécutif. Je ne me laisse jamais dominer par l'émotion quand il s'agit de nos intérêts. (Elle m'a souri dans un cliquetis d'aiguilles à tricoter.) Demande à Brian : il m'a surnommée tante Picsou – mais il ne s'est jamais proposé pour me remplacer.

» Tu peux rester avec nous aussi longtemps que tu le souhaites, tu sais. Avec une table comme la nôtre, une bouche de plus à nourrir, ce n'est rien. Mais si tu désires faire partie de nous dans les règles, alors, tante Picsou doit jouer son rôle afin de savoir quel contrat nous devons prévoir. Car je n'ai pas l'intention de laisser ruiner la famille. Brian détient trois parts et trois voix. Albert et moi, nous avons chacun deux parts. Douglas, Victoria et Lispeth ont chacun une voix et une part. Comme tu peux le calculer, cela ne me fait, avec Albert, que deux voix sur dix mais, durant ces dernières années, chaque fois que j'ai menacé de démissionner, on m'a voté la confiance. Un jour viendra bien pourtant où je serai mise en minorité et je pourrai prendre ma place au coin du feu. Ensuite, on ne tardera guère à

m'enterrer. En attendant, je me débrouille. Chacun des enfants possède une part sans droit de vote... Elle lui est payée lorsqu'il décide de quitter le foyer sous forme de dot ou de capital, en liquide, à moins qu'il ne décide de la dépenser, quoique je préfère ne pas y penser.

» Il faut prévoir de telles réductions de notre capital. Si trois de nos filles venaient à se marier dans la même année et que cela n'ait pas été pris en compte, notre situation risquerait de devenir pénible.

Je dis à Anita que cela me semblait tout à fait raisonnable et équitable. Il me semblait que la plupart des enfants n'avaient pas droit à un tel statut. (En fait, je ne connaissais rien à ce genre de chose.)

— Nous faisons notre possible pour être justes, me dit Anita. Après tout, les enfants sont la finalité d'une famille. Je suis donc persuadée que tu comprends que tout adulte qui se joint à notre groupe doit acquérir une part, sinon le système ne peut fonctionner. C'est au ciel que les mariages se font, mais c'est sur Terre que les factures se règlent.

— Amen !

(J'ai compris alors que mes problèmes s'étaient résolus d'eux-mêmes. Négativement. J'étais incapable d'estimer la richesse du groupe Davidson. Elle était plutôt importante, cela ne faisait pas de doute, même s'ils vivaient sans serviteurs dans une vieille maison non automatisée. Mais, quoi qu'il en soit, je ne pouvais pas me permettre d'acquérir une part.)

— Douglas nous a dit qu'il n'avait pas la moindre idée de ta fortune, si toutefois tu en as une. En argent, je veux dire.

— Je n'en ai pas.

Elle ne laissa pas glisser une maille.

— Moi non plus, je n'avais rien à ton âge. Tu as un emploi, n'est-ce pas ? Est-ce que tu ne pourrais pas travailler à Christchurch et prendre ta part sur ton salaire ? Je sais bien que trouver du travail dans une ville étrangère peut poser quelques problèmes... mais j'ai une ou deux relations, tu sais. Que fais-tu exactement ? Tu ne nous en as jamais parlé.

(Et je n'étais pas près de le faire.)

J'ai louvoyé un instant avant de lui déclarer tout net que mon boulot était confidentiel, que je ne devais pas parler de mes employeurs, qu'il m'était impossible de les quitter pour trouver du travail à Christchurch et que, par conséquent, tout ça ne pouvait marcher mais que j'avais été heureuse durant tous ces derniers jours et que j'espérais que...

— Ma chérie, a-t-elle déclaré d'un ton tranchant, on ne m'a pas chargée de négocier ce contrat pour que j'échoue. Il ne s'agit pas de savoir pourquoi c'est impossible, mais *comment* cela peut se faire.

Brian s'est proposé pour te donner une de ses trois parts... et Douglas et Albert le soutiennent *pro rata*, encore qu'ils ne soient pas en mesure de la payer immédiatement. Mais j'ai mis mon veto. Cela constituerait un précédent fâcheux et c'est ce que je leur ai dit. Cependant, j'accepte la part proposée par Brian comme caution de ton contrat.

— Mais je n'ai pas de contrat !

— Tu en auras un ! A supposer que tu gardes ton emploi actuel, combien estimes-tu pouvoir payer par mois ? Il ne s'agit pas de te tordre le cou, mais il faut régler très vite parce que cela fonctionne exactement comme un investissement immobilier : une partie du paiement augmente la dette, une autre la résorbe. Plus tu paies, mieux cela vaut.

(Je n'ai jamais investi dans l'immobilier.)

— Peut-on chiffrer cela en or ? ai-je demandé. On pourrait le faire dans n'importe quelle monnaie, bien sûr, mais je suis payée en or...

— En or ?

Le visage d'Anita s'est brusquement éclairé. Plongeant la main dans son panier à tricot, elle en a ressorti un terminal portatif.

— En or, ma chérie, je peux t'offrir de bien meilleurs termes. (Elle a pianoté, puis elle a attendu avant de hocher la tête d'un air satisfait.) Oui, bien meilleurs... Mais je ne peux pas traiter sur des milliards, bien entendu. En tout cas, nous pourrons nous arranger.

— Il est possible de convertir. Mes règlements sont en grammes d'or superraffiné, sur la Cérés and South Africa Acceptances de Luna City. Mais ils peuvent être payés ici, en Nouvelle-Zélande, en monnaie courante, par virement bancaire automatique, même si je ne suis pas sur Terre. C'est la banque de Nouvelle-Zélande de Christchurch, non ?

— Euh, non... Plutôt la Canterbury Land Bank. C'est moi la directrice.

— En tout cas, que cela reste dans la famille.

Le jour suivant, nous avons signé le contrat, et à la fin de la semaine je me suis retrouvée bel et bien mariée, très légalement, dans la chapelle de la cathédrale, et en blanc, par-dessus le marché.

La semaine d'après, j'ai repris le travail. Je me sentais triste et heureuse en même temps. Dans les dix-sept années suivantes, je devrais payer un minimum de huit cent cinquante-huit dollars treize néo-zélandais par mois. Pour quoi ? Impossible de vivre à la maison jusqu'à ce que tout soit payé parce que je ne pouvais plus quitter le boulot si je voulais honorer ces versements mensuels. Alors, pour quoi d'autre ? Non, pas pour le sexe. Comme je l'avais dit au commandant Tormey, il y a du sexe partout et ce serait stupide de payer pour ça. Non, je pense que c'était pour avoir le privilège de plonger les mains dans l'eau de vaisselle. Pour pouvoir me rouler sur le sol avec tous ces chiots et ces bébés qui me pissaient joyeusement dessus.

Mais surtout pour avoir la certitude réconfortante et si douce que, où que je me trouve, il y avait sur cette planète un endroit où j'avais le droit de faire ces choses, *parce que j'en faisais partie*.

Ça me semblait une bonne affaire.

Dès que la navette a quitté le sol, j'ai appelé, j'ai eu Vickie et, quand elle s'est arrêtée de glapir, je lui ai donné mes coordonnées. Dans un premier temps, j'avais eu l'intention de l'appeler depuis le terminal des Kiwi Lines au port d'Auckland, mais mon gentil loup, le commandant Ian, avait dévoré tout mon temps. Ce n'était pas très grave : même si les navettes atteignent presque la vitesse du son, les deux escales à Wellington et Nelson me permettaient d'espérer que quelqu'un m'attendrait.

Ils étaient tous là, en fait. En fait, pas vraiment tous. Nous avons le droit de posséder un VEA parce que nous élevons du bétail. Mais, en principe, il nous est interdit d'utiliser notre véhicule en ville. Pourtant Brian avait décidé de passer outre et une bonne partie de notre grande famille se déversa de notre grand fourgon rural.

Il y avait plus d'un an que je n'étais venue : une absence deux fois plus longue qu'auparavant. Ce n'était pas bien. Un tel intervalle de temps peut suffire à éloigner de vous les enfants. J'avais pris grand soin de n'oublier aucun de leurs noms. Ils étaient tous là, excepté Ellen, qui n'était plus vraiment une enfant. Elle avait onze ans quand j'avais épousé la famille et elle devait être à présent à l'université. Anita et LISPETH étaient restées à la maison pour préparer le grand dîner en mon honneur. Une fois encore, elles allaient me gronder gentiment pour ne pas les avoir prévenues et une fois encore j'essaierais de leur expliquer que, dans mon métier, dès qu'on avait l'occasion de fuir, il valait mieux attraper le premier SB disponible. Et d'abord, est-ce que j'avais besoin de prendre rendez-vous pour rentrer chez moi ?

Je me suis très vite retrouvée sur le tapis, submergée par les gamins. M. Carpette n'était plus le jeune chat que j'avais connu et il prit son temps pour venir me saluer avec la lenteur et la dignité qui convenaient à un matou plus vieux et plus gras. Il m'observa durant quelques secondes avec attention, vint frotter son museau sur moi et se mit à ronronner. J'étais acceptée chez moi.

Après un long moment, j'ai demandé :

— Où est Ellen ? Elle est encore à Auckland ? Je croyais que l'université était en congé.

J'avais regardé Anita droit dans les yeux en disant cela mais elle ne parut pas m'avoir entendue. Sourde, elle ? Certainement pas.

— Marjie...

C'était la voix de Brian. J'ai tourné la tête. Il s'était interrompu et ne semblait pas vouloir ajouter quelque chose. Il se contenta de hocher la tête.

(Comment ? Ellen était devenue un sujet tabou ? Que se passe-t-il donc, Brian ? Je décidai de laisser tomber jusqu'à ce que je puisse en discuter avec lui en privé. Anita avait toujours prétendu qu'elle aimait uniformément tous nos enfants, bio ou non. Mais, évidemment, elle était plus particulièrement attachée à Ellen. N'importe qui avait pu s'en rendre compte simplement à l'entendre parler.)

Plus tard ce même soir, Albert et moi nous apprêtions à aller au lit ensemble (et ce obéissant à une espèce de loterie qui voulait que le perdant, poussé par mes chers amants, passe la nuit avec moi) quand Brian a frappé à la porte.

— Ça va, tu ne nous déranges pas, a dit Albert. Tu peux partir. Je sais souffrir en homme...

— Arrête un peu, Bert. Est-ce que tu as parlé d'Ellen à Marj ?

— Pas encore.

— Alors, raconte-lui. Ecoute, chérie, Ellen s'est mariée sans le consentement d'Anita... et Anita est furieuse. Alors il vaut mieux ne pas lui en parler. Tu comprends ? Bon, maintenant, il faut que j'y aille, sinon elle va me chercher.

— Tu n'as pas la permission de venir me faire un petit baiser ? Ou de rester un moment ? Tu es mon mari, après tout, non ?

— Mais oui, bien sûr, chérie. Mais Anita est très susceptible en ce moment et c'est inutile de l'exciter.

Sur ce, Brian nous embrassa et se retira.

— Que se passe-t-il, Bertie ? ai-je demandé. Pour quelle raison Ellen ne pourrait pas épouser qui bon lui semble ? Elle est assez grande pour décider par elle-même.

— Oui, c'est vrai. Mais elle n'a pas fait preuve de beaucoup de jugement. Elle a épousé un Tongan et elle est partie vivre à Nukualofa.

— Anita estimait qu'elle devait habiter ici ? A Christchurch ?

— Oh, non ! C'est après ce mariage qu'elle en a.

— A cause de l'homme ?

— Marjorie, est-ce que tu n'as pas compris ? Il est *tongan* !

— Oui, j'avais bien entendu. Puisqu'il habite Nukualofa. Je me demande si Ellen ne va pas trouver qu'il y fait trop chaud, d'ailleurs, après avoir vécu sous l'un des rares bons climats de la planète. Mais c'est son problème. Non, je ne comprends toujours pas pourquoi cela ennuie Anita. Il y a un élément que je dois ignorer.

— Peut-être, oui... Les Tongans ne sont pas comme nous. Ils ne sont pas blancs. Et ce sont des barbares.

— Certainement pas !

Je me suis assise dans le lit, mettant ainsi un terme à ce qui

n'avait pas vraiment commencé. Le sexe et les disputes, ça ne va pas ensemble. En tout cas, pas pour moi.

— Les Tongans sont les gens les plus civilisés de la Polynésie. Pourquoi donc crois-tu que les premiers explorateurs ont appelé cet archipel les « îles de la Société » ? Tu n'y es jamais allé, Bertie ?

— Non, mais...

— Moi, j'y suis allée. Si l'on excepte la chaleur, c'est un endroit merveilleux. Tu verras quand tu iras. Mais cet homme... qu'est-ce qu'il fait exactement ? Est-ce qu'il passe son temps à sculpter des bouts d'acajou pour les touristes, ou quoi ?... Je n'arrive pas à comprendre ce qui froisse Anita.

— Ce n'est pas ça. Mais je doute qu'il puisse prendre une épouse. Et Ellen ne peut pas encore s'offrir un époux. Elle n'a pas encore passé ses examens. Lui, il est biologiste marin.

— Je vois... Il n'est pas riche et Anita respecte l'argent. Mais il ne restera certainement pas pauvre. Il finira sans doute professeur à Auckland, à Sydney ou ailleurs. Même un biologiste peut devenir riche aujourd'hui. Il peut très bien concevoir une nouvelle plante ou un nouvel animal qui lui apportera une fortune fabuleuse...

— Chérie, tu ne comprends toujours pas.

— Non, pas du tout. Alors explique-moi.

— Eh bien... Ellen aurait dû trouver un mari parmi les siens.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? Quelqu'un qui vivrait à Christchurch ?

— Oui, cela aurait facilité les choses.

— Et qu'il soit riche ?

— Pas nécessairement. Quoique les finances soient plus souples s'il n'y a pas qu'un seul membre d'un couple qui gagne l'argent. On est toujours méfiant à l'égard des play-boys polynésiens qui épousent des héritières blanches.

— Oh, oh ! Il n'a pas un sou et elle vient juste de reprendre ses parts, c'est ça ?

— Non, pas exactement. Mais bon sang ! pourquoi n'a-t-elle pas épousé un Blanc ? Ce n'est pas ce qu'on lui a appris ici...

— Bertie, qu'est-ce qui t'arrive ? On dirait un Danois parlant d'un Suédois. Je croyais la Nouvelle-Zélande débarrassée de ce genre de problème. Je me souviens que Brian m'a affirmé que les Maoris avaient les mêmes droits sociaux et politiques que les Anglais à tous égards.

— Et c'est vrai. Mais ce n'est pas la même chose non plus.

— Je n'y comprends rien. Je crois que je suis stupide.

(Ou bien était-ce Albert qui était stupide ? Les Maoris sont polynésiens, tout comme les Tongans, et alors où est le mal ?)

J'ai laissé tomber. Je n'avais pas fait tout ce chemin depuis

Winnipeg pour argumenter sur les mérites d'un beau-fils que je n'avais même pas rencontré. « Beau-fils », quelle drôle d'idée ! J'étais toujours ravie quand un des petits m'appelait Maman plutôt que Marjie – mais l'idée d'avoir un « beau-fils » ne m'était jamais venue à l'esprit.

Et pourtant, selon la loi de Nouvelle-Zélande, c'était bel et bien mon beau-fils... et je ne savais même pas son nom.

Je me suis calmée, j'ai essayé de faire le vide dans mon esprit, et j'ai laissé Albert s'ingénier à me souhaiter la bienvenue en homme. Je dois dire qu'il s'y entend plutôt bien sur ce plan-là.

Après un moment, nous avons oublié cette fâcheuse interruption et je lui ai fait comprendre que, moi aussi, j'étais heureuse de me retrouver là.

Le lendemain matin, avant de sortir du lit, j'ai pris la décision de ne plus aborder le sujet d'Ellen et de son mari jusqu'à ce que quelqu'un y fasse allusion. Au fond, je n'étais pas à même de me faire une opinion avant de tout savoir sur la question. Je n'avais pas l'intention de laisser tomber, cependant : Ellen est ma fille, après tout. Mais il était inutile de presser les choses. Mieux valait attendre qu'Anita se calme un peu.

Mais personne n'aborda le problème. Les jours qui suivirent furent ensoleillés et paresseux et je ne les décrirai pas car je doute que vous vous passionniez pour les pique-niques en famille ou les fêtes d'anniversaire. Tout ce qui m'est précieux peut laisser n'importe quel étranger absolument indifférent.

Vickie et moi, nous avons fait un saut jusqu'à Auckland pour quelques achats. Nous avons pris une chambre au *Tasman Palace* et Vickie m'a demandé brusquement :

— Marj, peux-tu garder un secret ?

— Bien sûr. Mais j'espère que c'est quelque chose de bien juteux. Un amant ? Deux amants ?

— Si je prenais un amant, je le partagerais avec toi. Non, c'est plus délicat. Je voudrais parler à Ellen mais je n'ai pas envie de me disputer avec Anita. J'en ai la possibilité pour une fois. Est-ce que tu oublieras ce que j'aurai fait ?

— Pas exactement, parce que j'aimerais bien lui parler, moi aussi. Mais puisque tu le souhaites, je ne dirai pas à Anita que tu as parlé à Ellen. Qu'y a-t-il, Vick ? Je sais que le mariage d'Ellen déplaît à Anita, mais comment peut-elle espérer que nous ne parlions plus à Ellen ? Je veux dire, nous tous ? C'est notre fille !

— Je crains que pour l'instant elle ne se considère comme son unique mère. Elle n'est pas très raisonnable en ce moment.

— On le dirait. Mais je ne laisserai pas Anita me couper d'Ellen. Je l'aurais bien appelée avant mais j'ignorais où la joindre.

— Je vais te montrer. Je vais l'appeler maintenant et tu peux noter...

— Arrête ! me suis-je écriée. Ne touche surtout pas ce terminal. Tu veux qu'Anita l'apprenne ?

— J'ai dit que je ne le voulais pas. C'est pour cette raison que j'appelle ici.

— C'est ça, et l'appel sera sur ta note d'hôtel et tu vas payer avec

ta carte de crédit Davidson. Est-ce qu'Anita ne vérifie pas toutes les factures qui arrivent à la maison ?

— Oui, c'est vrai. Marj, je suis stupide.

— Non, tu es honnête, c'est tout. Ce n'est certainement pas sur le prix qu'Anita va s'arrêter, mais elle remarquera le code d'appel. Non, nous irons à la poste centrale et tu appelleras de là-bas. Tu paieras en liquide. Ou mieux, nous nous servirons de *ma* carte de crédit.

— Mais oui, bien sûr. Marj, je crois que tu ferais une bonne espionne.

— Certainement pas, c'est bien trop dangereux. J'ai appris tout ça en roulant ma mère. Viens, filons en vitesse jusqu'à la poste. Vickie, pourquoi toute cette histoire à propos du mari d'Ellen ? Il a deux têtes, ou quoi ?

— Eh bien... il est tongan. Tu ne le savais pas ?

— Si, bien sûr. Mais ce n'est pas une tare. Et puis, cela regarde Ellen. C'est son problème. Si problème il y a.

— Anita a tout gâché. Quand ce qui est fait est fait, il vaut mieux essayer de prendre ça bien. Mais je pense quand même que ces mariages entre races tournent toujours mal – surtout lorsque c'est la fille qui épouse quelqu'un au-dessous de sa condition, comme Ellen.

— Au-dessous de sa condition ? On m'a dit que c'est un Tongan, un point c'est tout. Les Tongans sont grands, assez beaux, très accueillants, et aussi bronzés que moi. On arrive difficilement à les distinguer des Maoris. Supposons que ç'ait été un Maori. De bonne famille, je veux dire, d'un des premiers canoës ? Avec une très grande propriété ?...

— Sincèrement, je ne pense pas que cela aurait plu à Anita, Marj... mais elle aurait assisté au mariage et elle aurait organisé la réception. Il y a déjà eu de nombreux mariages avec des Maoris et il faut accepter ça. Mais on n'est pas forcé d'aimer ça pour autant. Le mélange des races a toujours été une idée fausse.

(Vickie, Vickie, as-tu une meilleure idée pour sortir le monde de la merde où il se trouve ?)

— Vraiment ? Vickie, mon bronzage permanent, tu sais d'où je le tiens ?

— Bien sûr. Tu nous l'as dit. Tu es d'origine amérindienne. Cherokee, c'est cela, non ? Marj ! Est-ce que je t'ai blessée ? Chérie... ce n'est pas du tout ce que tu penses ! Tout le monde sait que les Amérindiens sont... eh bien, comme les Blancs. Pareils.

(Bien sûr ! Bien sûr ! Et « certains de mes meilleurs amis sont juifs ». Mais je ne suis pas cherokee, du moins autant que je sache. Ma douce petite Vickie, qu'est-ce que tu dirais si je t'avouais comme ça que je suis un EA ? J'en ai tellement envie... mais il ne faut pas que je te bouleverse.)

— Non, tu ne m'as pas blessée, Vickie. Parce que je prends cela comme venant de toi. Tu n'es jamais allée nulle part et tu as probablement tété le lait du racisme au sein de ta mère.

Vickie est devenue écarlate.

— C'est injuste ! Marj, quand tu as postulé pour faire partie de la famille, je t'ai soutenue. J'ai voté pour toi !

— Je croyais que tout le monde avait voté pour moi. Sinon, je ne ferais pas partie du groupe. Dois-je comprendre qu'il a été question de mon sang cherokee durant cette discussion ?

— Eh bien... il en a été fait mention, oui.

— Mais par qui ? Et pour quelle raison ?

— Euh... Marjie, c'était une réunion exécutive. Je ne peux pas en parler.

— Mmm... je comprends. Et cela s'est passé de la même manière pour Ellen ? Dans ce cas, tu devrais pouvoir m'en parler, puisque j'aurais pu voter si j'avais été présente.

— Non, il n'y a pas eu de réunion exécutive pour Ellen. Anita nous a dit que ce n'était pas nécessaire. Elle nous a dit qu'elle ne croyait pas qu'il était utile d'encourager les chasseurs de fortune. Puisqu'elle avait déjà signifié à Ellen qu'elle ne voulait pas que Tom rencontre la famille, il n'y avait pas grand-chose à faire.

— Mais est-ce que quelqu'un a soutenu Ellen ? Toi, Vickie, par exemple ?

Elle s'est empoignée de nouveau.

— Non, Anita aurait été furieuse.

— Moi, je me sens furieuse. Selon le code familial, Ellen est tout autant ta fille ou la mienne que celle d'Anita. Et Anita n'a pas le droit d'interdire à Ellen de nous présenter son nouveau mari sans nous avoir consultées.

— Marj, ça ne s'est pas exactement passé comme ça. Ellen voulait simplement amener Tom à la maison pour... une visite d'inspection, tu comprends...

— Oh oui ! très bien. Moi aussi, je suis passée sous le microscope.

— Mais Anita essayait seulement d'empêcher Ellen de faire un mauvais mariage. Ensuite, on a appris qu'Ellen s'était mariée. Apparemment, elle a quitté la maison dès qu'Anita lui a dit qu'elle n'était pas d'accord, et elle s'est mariée.

— Bon sang ! Je commence à comprendre. Ellen a battu la carte atout d'Anita en se mariant immédiatement. Ce qui veut dire qu'Anita a dû payer une somme équivalant à une part de participation sans le dire. Ce qui doit être plutôt difficile. Ça représente pas mal d'argent. Il va me falloir encore des années pour payer la mienne.

— Non, ce n'est pas ça. Anita est simplement en colère parce que sa fille, sa préférée, nous le savons tous, a épousé un homme contre

son gré. Elle n'a pas eu à sortir tout cet argent parce que ce n'était pas nécessaire. Il n'existe aucune obligation contractuelle de rembourser une part... Et Anita nous a fait remarquer que ce n'était pas une obligation morale que de pomper le capital de la famille pour qu'un simple aventurier en bénéficie.

Une fureur froide m'avait envahie.

— Vickie, j'ai du mal à en croire mes oreilles. Quelle bande de rats faites-vous pour permettre qu'on traite Ellen comme ça ? (J'ai inspiré à fond et essayé de maîtriser ma colère.) Je ne te crois pas. Je ne crois aucun d'entre vous. Mais je vais essayer de donner le bon exemple. Quand nous rentrerons à la maison, je ferai deux choses. D'abord, j'irai au terminal du grand salon, quand tout le monde s'y trouvera, j'appellerai Ellen et je les inviterai à la maison, elle et son mari. Qu'ils viennent le week-end prochain, parce qu'après il va falloir que je retourne au travail et que je n'ai pas l'intention de manquer la visite de mon nouveau gendre.

— Anita va en avoir une attaque.

— On verra bien. Ensuite, je vais demander une réunion de la famille et proposer qu'on paie sa part à Ellen sans délai. Et je présume qu'Anita sera tout aussi furieuse.

— Probablement. Et sans raison, d'ailleurs, car tu ne gagneras certainement pas ce vote. Marj, pourquoi veux-tu faire cela ? Les choses sont déjà assez pénibles comme ça.

— Ça se peut. Mais il est aussi possible que quelques-uns d'entre nous aient seulement attendu que quelqu'un prenne l'initiative de contrer la tyrannie d'Anita. C'est au moins ce que je peux attendre de ce vote. Vick, selon les termes du contrat que j'ai signé, j'ai l'obligation de payer plus de soixante-dix mille dollars NZ à la famille et l'on m'a expliqué que si je devais acheter mon mariage à ce prix c'était afin que nos nombreux enfants aient droit à une part d'office pour vivre à la maison. Je n'ai pas protesté. J'ai signé. Mais cela implique un accord, quoi qu'en pense Anita. Si l'on ne peut pas payer Ellen aujourd'hui même, j'exigerai alors que mes versements mensuels aillent à Ellen jusqu'à ce qu'Anita se décide à payer le solde. Est-ce que cela te semble équitable ?

Elle réfléchit quelque temps avant de répondre.

— Je ne sais pas, Marj. Je n'ai pas eu vraiment le temps de penser à cette question.

— Tu ferais bien de t'y mettre. Parce que avant mercredi prochain, ou tu te décides ou tu laisses tomber. Je n'accepterai pas qu'on traite injustement Ellen. Allez, souris ! Filons jusqu'à la poste et appelons Ellen.

Mais nous ne sommes pas allées à la poste centrale. Nous n'avons pas appelé Ellen. Au lieu de ça, nous avons commencé à boire et à

discuter. Je ne me rappelle pas vraiment de quelle façon la question des êtres artificiels est venue sur le tapis. Je crois que Vickie essayait une fois encore de « prouver » à quel point elle était libre de tout préjugé racial tout en prouvant l'inverse à l'évidence à chaque parole. Les Maoris étaient adorables, de même que les Indiens américains, d'ailleurs, et les Hindis et les Chinois avaient certainement produit une bonne part de génies, tout le monde savait ça, mais il fallait quand même tracer une limite...

Nous étions au lit et j'essayais de l'interrompre lorsque quelque chose me frappa. Je me redressai :

— Comment pourrais-tu le savoir, toi ?

— Comment pourrais-je savoir quoi ?

— Tu viens de dire : « Bien sûr, personne n'épouserait un artefact. » Comment peux-tu savoir que telle ou telle personne est artificielle ? Elles n'ont pas toutes des numéros de série...

— Hein ? Mais, Marjie, ne sois pas stupide ! En aucun cas, on ne peut confondre une créature manufacturée avec un véritable être humain. Si tu en as déjà vu une...

— Oui, j'en ai déjà vu une. Et pas mal d'autres !

— Alors, tu comprends ce que je veux dire.

— Qu'est-ce que je suis censée comprendre ?

— Que tu es capable de reconnaître n'importe lequel de ces monstres au premier coup d'œil.

— Mais comment ? Est-ce qu'ils portent des stigmates évidents qui les distinguent de tous les autres ? Cite m'en un.

— Marjorie, on dirait que tu compliques tout ça à plaisir uniquement pour te montrer désagréable ! Ça ne te ressemble pas, chérie. On dirait que tu veux gâcher nos petites vacances...

— Oh non ! pas moi, Vick ! Toi, oui... en disant des choses idiotes, absurdes, déplaisantes et même abominables sans avoir la moindre preuve.

(Ce genre de repartie, vous le noterez, prouve qu'un être « amélioré génétiquement » n'a rien de surhumain dès lors qu'une telle remarque aussi exacte que factuelle est trop cruelle pour une discussion familiale.)

— Quoi ? Ça, c'est méchant ! Et faux !

Mon attitude, dans les instants qui suivirent, ne peut s'expliquer par une quelconque loyauté envers le groupe des êtres artificiels. Les EA n'éprouvent pas ce genre d'émotion. En vérité, ils ne disposent d'aucune base. J'ai souvent entendu dire que les Français avaient le chic pour mourir pour leur chère patrie. Mais est-ce que vous pouvez imaginer vraiment quelqu'un en train de se battre et de périr pour *Homunculi Unlimited*, Département du New Jersey ? Je pense que j'ai réagi uniquement pour moi, comme en tant d'autres circonstances

critiques de ma vie, incapable par ailleurs d'analyser ce que je faisais. Le Patron répète souvent que je pense beaucoup mieux au niveau du subconscient. Il se peut qu'il ait raison.

Je me suis donc levée, j'ai enfilé ma jupe et je me suis campée devant Vickie.

— Regarde-moi bien. Est-ce que je suis un être artificiel ou non ? Dans un cas comme dans l'autre, dis-moi comment tu peux voir la différence.

— Oh ! ça va, Marjie, arrête ton numéro ! Tout le monde sait que tu es la plus jolie de la famille. N'essaie pas de le prouver. C'est inutile.

— Réponds-moi ! Choisis, décide, et dis-moi comment tu as fait pour deviner. Tu peux te servir de n'importe quel test. Prends des échantillons si tu veux pour les faire analyser au labo. Mais dis-moi ce que je suis et ce qui le prouve à l'évidence.

— Tout ce que je sais, c'est que tu es méchante en ce moment, et ça, ça ne fait aucun doute.

— C'est possible. Et même très probable. Mais de quel genre ? Naturel ? Ou artificiel ?

— Oh, merde ! Naturel, évidemment.

— Perdu... Je suis artificielle.

— Arrête de faire l'idiote ! Mets ta chemise de nuit et dors.

Nous n'avons pas dormi. Je lui ai tout débballé. Quel laboratoire m'avait conçue, la date à laquelle j'avais été libérée de la pseudo-matrice. Ma « naissance », en fait, quoique les EA doivent être « mûris » un peu plus longtemps afin d'accélérer leur développement. Je l'ai obligée à écouter mes souvenirs de la crèche d'un labo de production. (Non, pour être plus exacte et juste : les souvenirs de *ma* crèche, car il semble qu'elles soient toutes différentes.)

J'ai résumé à Vickie mon existence après la crèche. Un montage de mensonges habiles puisque je ne pouvais trahir les secrets du Patron. Je me suis en fait contentée de répéter ce que j'avais dit depuis longtemps à la famille : que j'étais représentante de commerce d'une organisation à nature confidentielle. Il était inutile pour moi de faire allusion au Patron parce que Anita avait décidé depuis quelques années que j'étais une sorte de déléguée de multinationale, une diplomate qui voyageait toujours dans l'anonymat le plus absolu. Erreur compréhensible que j'encourageais en n'opposant pas la moindre dénégation.

— Marjie, dit enfin Vickie, j'aimerais mieux que tu ne continues pas comme ça... Tous ces mensonges pourraient bien mettre en péril ton âme immortelle.

— Mais je n'ai pas d'âme. C'est ce que tu m'as dit.

— Oh, ça suffit ! Tu es née à Seattle. Ton père était ingénieur en

électronique et ta mère pédiatre. Tu les as perdus tous les deux dans le tremblement de terre. Tu nous l'as dit toi-même. Tu nous as montré les photos...

— Ma mère était une éprouvette et mon père un bistouri. Vickie, les « actes de naissance » de plus d'un million d'êtres artificiels ont été « détruits » en même temps que Seattle. Impossible d'avoir un chiffre exact car nul n'est jamais parvenu à corroborer tous ces mensonges. Après ce qui vient de se produire ce mois, des tas de gens semblables à moi seront censés être « nés » à Acapulco. Il faut bien que nous trouvions des issues pour échapper aux persécutions des ignorants et des gens à préjugés.

— Ce qui veut dire que je suis ignorante et bourrée de préjugés !

— Ça veut seulement dire que tu es une très chic fille qui a été gavée de mensonges par ses aînés. Mais je crains que tu ne t'y complaises. Question de peinture.

Je me suis tue alors. Vickie ne m'a pas embrassée et nous avons mis un certain temps à nous endormir.

Le lendemain, nous avons fait semblant, l'une et l'autre, d'oublier cette dispute. Vickie n'a pas fait la moindre allusion à Ellen et je n'ai pas parlé des EA. Mais notre petite évasion-vacances était gâchée. Nous avons fait les courses prévues et repris la navette du soir. Je n'ai pas mis mes menaces à exécution : je n'ai pas appelé Ellen dès notre arrivée à la maison. Oh, non ! je ne l'oubliais pas : j'espérais simplement que la situation pourrait s'améliorer un peu si nous attendions. Mais je suppose que c'était un pur effet de lâcheté.

Au début de la semaine suivante, très tôt un matin, Brian m'invita à l'accompagner pour une visite sur un terrain en cours de cession. Ce fut une longue balade très agréable. Nous avons déjeuné dans une auberge en pleine campagne. La carte indiquait porcelet mais je crois bien que c'était de l'agneau de lait. Sous les arbres, nous avons bu pas mal de chopes de blonde.

Après la tarte aux fruits, Brian m'a dit :

— Tu sais, Marjie, Victoria m'a raconté une histoire vraiment très bizarre...

— Vraiment ?...

— Chérie, crois-moi que je n'y ferais même pas allusion si Vickie n'était pas à ce point perturbée.

— Mais perturbée par quoi, exactement, Brian ? ai-je demandé après une pause.

— Elle dit que tu lui as révélé que tu étais un artefact humain déguisé en être normal. Je suis désolé, mais ce sont exactement ses paroles...

— Oui, je lui ai dit cela. Mais pas dans ces termes.

Je me suis arrêtée là. Sans autre explication. Après quelques

secondes, Brian m'a dit doucement :

— Puis-je te demander pourquoi ?

— Brian, Vickie n'arrêtait pas de dire toutes ces stupidités à propos des Tongans et j'essayais désespérément de lui prouver qu'elle était idiote de dire ça, comme tous les autres. Qu'ils étaient dans leur tort mais qu'en même temps ils causaient du tort à Ellen. Et moi, je me fais du souci pour elle. Quand je suis arrivée à la maison, dès le premier jour tu m'as demandé de me taire, et je n'ai rien dit, n'est-ce pas ? Mais je ne peux plus rester comme ça. Brian, qu'est-ce que nous allons faire au sujet d'Ellen ? C'est ta fille autant que la mienne. Nous ne pouvons quand même pas passer sur cette injustice.

— Marjorie, je ne crois pas essentiellement qu'il faille faire quelque chose. Mais je t'en prie, ne changeons pas de sujet. Ce n'est pas ce que je veux. Vickie est très malheureuse et j'aimerais bien régler cette question.

— Je ne change pas de sujet, Brian. Il s'agit de l'injustice dont Ellen est victime et je ne m'en écarte pas. Existe-t-il quelque raison fondamentale pour rejeter son époux ? Je veux dire, une raison autre que n'importe quel préjugé à l'égard des Tongans ?

— Non, pas que je sache... Mais, personnellement, je considère qu'Ellen a été un peu inconséquente en épousant un homme qui n'avait même pas été présenté à la famille. Cela semble prouver qu'elle n'a guère de respect pour tous ceux qui l'ont hébergée et qui l'ont aimée durant toutes ces années.

— Un instant, Brian... D'après ce que m'en a dit Vickie, Ellen a demandé à venir à la maison, tout comme moi, et Anita a refusé. Ellen s'est donc mariée ensuite. C'est cela, non ?

— Oui, c'est vrai. Mais Ellen s'est montrée entêtée et elle a tout précipité. Je ne crois pas qu'elle se serait comportée comme ça si elle avait parlé à ses autres parents. Je dois dire que j'ai été choqué.

— Elle a essayé de te parler ? Et toi, tu as fait un geste pour entrer en contact avec elle ?

— Mais non, Marjorie : quand j'ai appris la nouvelle, c'était fait.

— Oui, c'est ce que j'ai cru comprendre. Brian, depuis que je suis revenue, j'attends que quelqu'un m'explique ce qui s'est passé. Si j'en crois Vickie, rien de tout ça n'a été discuté en conseil familial. Anita a refusé à Ellen de revenir au foyer. Et tous les autres parents d'Ellen n'en ont rien su ou n'ont rien fait pour s'opposer à Anita. C'est cruel, vraiment trop cruel !... Et c'est là-dessus qu'ils se sont mariés. Et qu'Anita a ajouté l'injustice à la cruauté en refusant à Ellen le paiement de sa part familiale. Tout cela est exact, non ?...

— Mais, Marjorie, tu n'étais pas présente. Nous étions six contre sept en l'occurrence et nous avons agi aussi sagement que nous le pouvions dans cette situation difficile. Je ne crois pas que tu aies le

droit de critiquer après coup. Non, sincèrement je ne le pense pas.

— Chéri, je n'avais pas l'intention de t'offenser. Mais j'insiste sur ce détail : six d'entre vous n'ont rien fait. Et Anita, à elle seule, a commis de véritables méfaits, elle s'est montrée injuste et cruelle... pendant que vous la laissiez faire. Non, il ne s'agit plus de décisions prises en commun par la famille, mais des décisions d'Anita seule. Et si cela est bien exact – je t'en prie, corrige-moi si je me trompe –, je me sens parfaitement motivée pour exiger une réunion plénière des époux et des femmes afin de corriger cette injustice flagrante, en demandant à Ellen et son mari de nous rendre visite, en faisant régler à Ellen sa part sur le capital familial ou, tout au moins, en acceptant sa dette pour la liquider. Est-ce que tu peux me donner ton opinion à ce propos ?

Brian pianota un instant sur la table.

— Marjorie, ce que tu viens de me dire n'est que l'interprétation simpliste d'une situation très complexe. Peux-tu admettre que j'aime Ellen autant que toi et que je me soucie autant que toi de son bien-être ?...

— Mais certainement, chéri !

— Merci. Je suis d'accord avec toi : Anita n'aurait jamais dû refuser qu'Ellen nous présente son mari. En fait, il se peut bien qu'Ellen, en voyant son mari dans la maison, avec toutes ses traditions, tous ses usages, ait décidé qu'il n'était pas fait pour elle. Non, c'est la faute d'Anita. Elle a précipité Ellen dans un mariage absurde. Et je le lui ai dit. Mais ce n'est pas en les invitant à la maison qu'on peut corriger l'erreur. Tu devrais bien le comprendre. D'accord, Anita devrait les recevoir avec gentillesse et poliment... mais elle ne le fera jamais. A moins qu'ils ne lui ouvrent la gorge.

Brian m'a fait un grand sourire et j'ai bien été forcée de lui répondre. C'est vrai qu'Anita pouvait être charmante, mais tout aussi bien glacée, méchante, dure, quand cela lui convenait.

— Mais, reprit Brian, j'ai une raison de me rendre à Tonga dans deux semaines et cela me permettra de faire connaissance sans avoir Anita derrière moi...

— Formidable ! Je peux t'accompagner ? Je t'en prie...

— Anita risque d'être vexée.

— Brian, Anita m'a plus que vexée. Et rien ne m'empêchera de rendre visite à Ellen à cette occasion.

— Mmm... Et est-ce que quelqu'un pourrait t'empêcher de faire certaine chose qui pourrait mettre en péril notre bien-être ?

— Si on me le demandait précisément, oui. Mais j'exigerais une explication.

— Tu l'auras. Mais passons à ton second argument. Bien entendu, Ellen recevra jusqu'au dernier penny qui lui est dû. Mais tu peux

quand même concéder ce point : ce n'est pas aussi urgent que cela. Les mariages précipités, très souvent, ne durent pas longtemps. Et bien que rien ne me le prouve, je continue de penser qu'Ellen est tombée sous la patte d'un chasseur de dot. Attendons encore un peu et voyons à quel point notre ami est désintéressé... Est-ce que ce n'est pas plus prudent comme ça ?

J'ai dû admettre qu'il avait raison. Il a insisté :

— Marjorie, mon amour, nous ne te voyons pas souvent et pourtant nous t'aimons tous tellement. C'est sans doute pour cela que chacun de tes voyages est comme une lune de miel. Mais c'est justement parce que tu n'es pas souvent là que tu ne comprends pas à quel point nous nous efforçons de refréner Anita.

— Non, ça n'est pas évident pour moi. Ça devrait être valable pour chaque partie.

— Dès qu'il est question de loi et de peuple, tu auras remarqué qu'il existe une réelle différence entre ce qu'il convient de faire et ce qui se fait vraiment. C'est moi qui ai vécu le plus longtemps avec Anita. J'ai appris ses moindres manies et à les supporter. Mais tu ne réalises sans doute pas qu'elle est en quelque sorte la colle qui maintient la famille.

— Comment, Brian ?...

— C'est elle la gardienne, c'est évident. C'est elle qui gère l'économie et la comptabilité de toute la maison et elle est absolument irremplaçable. Il est probable que certains d'entre nous pourraient le faire mais il est tout aussi probable qu'il n'y aurait personne pour accepter cette charge... Et j'ai la quasi-conviction qu'il n'y en a pas un seul d'entre nous à avoir ses compétences. Et il n'y a pas que dans le domaine financier qu'elle se montre capable de gérer une communauté. Elle n'a pas sa pareille pour arrêter les bagarres entre gamins, et aussi bien toutes les disputes qui peuvent surgir dans un foyer aussi important que celui-ci. Non, Anita arrive toujours à trancher et à diriger les choses. Un groupe familial aussi important que le nôtre a besoin d'un chef qui puisse prendre des décisions, une personne de caractère. Un leader.

— Oui, un tyran très capable, ai-je soufflé.

— Ecoute, Marjorie... Est-ce que tu ne peux pas attendre un peu afin que ce pauvre Brian ait le temps de se retourner ? Est-ce que tu me crois quand je te dis que j'aime Ellen autant que toi ?

Je lui ai tapoté la main.

— Mais oui, chéri.

— Alors, maintenant, nous allons rentrer, tu vas aller trouver Vickie et tu vas lui dire que tout ça n'était qu'une plaisanterie et que tu es désolée de lui avoir fait de la peine, d'accord ? Je t'en prie, chérie...

(Pss ! J'avais tellement pensé à Ellen, sans arrêt, que j'avais fini par oublier le comment et le pourquoi de cette conversation.)

— Non, Brian, il faut que tu m'écoutes. Je veux bien éviter de me mettre en travers de la route d'Anita, c'est une chose. Mais je n'ai pas la moindre intention de passer sur les préjugés raciaux de Vickie.

— Il ne s'agit pas de ça. Il n'y a pas seulement une opinion dans notre famille, tu le sais. Je suis tout à fait d'accord avec toi, et Liz aussi, d'ailleurs. Mais Vickie est constamment sur la défensive. Elle voudrait bien trouver une excuse pour qu'Ellen réintègre la famille. J'ai défendu sa cause et je dois dire qu'elle est prête à accepter l'idée que les Tongans sont comme les Maoris et que c'est la personne qui fait la différence. Mais elle a été bouleversée par la comédie que tu lui as jouée.

— Brian... est-ce que tu ne m'as pas dit une fois que tu avais presque failli avoir un diplôme en biologie avant de te tourner vers le droit ?

— Oui... Mais « presque », c'est un peu exagéré.

— Tu dois donc savoir qu'un être artificiel, biologiquement, ne saurait être distingué à première vue d'un être humain normal. Le fait qu'il lui manque une âme n'est pas évident.

— Ah oui ? Ecoute, chérie, je suis un paroissien, un simple paroissien. L'âme, cela regarde les théologiens. Mais ce n'est certainement pas très difficile de repérer un artefact vivant.

— Je n'ai pas parlé d'« artefact vivant ». C'est un terme qui désigne tout jusqu'aux chiens parlants, tels que lord Nelson. Mais un être artificiel implique strictement une forme et une apparence humaines. Donc, comment t'y prends-tu pour en reconnaître un infailliblement ? C'est en cela que les propos de Vickie sont ridicules. Prends mon cas, par exemple. Tu connais parfaitement mon corps, Brian, je suis heureuse de le dire. Est-ce que je suis un être humain normal ou bien artificiel ?

Il sourit et passa la langue sur ses lèvres.

— Ma douce Marjie, je suis prêt à certifier devant n'importe quel tribunal que tu es humaine à quatre-vingt-dix-neuf pour cent... Le reste étant angélique. Dois-je être plus précis ?

— Connaissant tes goûts, très cher, je ne crois pas que ce soit nécessaire. Merci. Mais sois sérieux, s'il te plaît. Supposons, pour donner un sens à cette discussion, que je sois un être artificiel. Comment un homme qui couche avec moi – comme toi la nuit dernière et pas mal de fois auparavant – peut-il savoir que je suis artificielle ?

— Laisse tomber, Marjie. Ce n'est plus drôle.

(Parfois, les gens m'exaspèrent. Et je ne peux plus les supporter.)

— Je suis un être artificiel.

— Marjorie !

— Tu ne me crois pas ? Il faut que je te le prouve ?

— Arrête ! Arrête immédiatement ! Sinon, je crois bien que je vais te donner une bonne fessée... Écoute-moi, Marj, jamais je n'ai levé la main sur aucune de mes femmes, mais cette fois-ci, je crois bien que tu mériterais une bonne correction...

— Vraiment ? Bon : tu vois ce petit morceau de tarte que tu as laissé dans ton assiette ? Eh bien, je vais le prendre. Mets les mains sur ton assiette et essaie de m'en empêcher.

— Ne sois pas idiote !

— Fais ce que je te dis. Tu ne peux pas aller assez vite pour m'empêcher de le prendre.

Nous nous sommes regardés droit dans les yeux. Brusquement, il a croisé les mains. Et moi, je suis passée en surpropulsion automatique, j'ai pris ma fourchette, j'ai piqué le morceau de tarte entre ses deux mains qui se refermaient. Mais j'ai quand même interrompu la surpropulsion à l'instant où la tarte entrait dans ma bouche.

(Cette cuillère en plastique à laquelle j'avais eu droit dans la crèche... ce n'était pas de la discrimination raciale. Tout simplement, lorsque je m'étais servie d'une fourchette pour la première fois, je m'étais blessée parce que je n'avais pas encore appris à ralentir mes mouvements par rapport aux êtres non améliorés.)

L'expression qui apparut alors sur le visage de Brian était indescriptible.

— Est-ce que ça suffit comme ça ? ai-je demandé. Non, probablement pas. Alors, chéri, si tu le veux bien, nous allons nous offrir un petit bras de fer.

Je lui ai présenté ma main droite.

Brian n'a hésité qu'une seconde. Je lui ai laissé tout le temps de contrôler sa prise, puis j'ai commencé.

— Je ne veux pas te faire de mal, chéri, lui ai-je dit. Préviens-moi et j'arrêterai.

Brian n'est pas du genre sensible et j'étais vraiment sur le point d'abandonner de crainte de lui briser quelques os quand il m'a dit :

— Ça va !

J'ai instantanément cessé et je me suis mise à lui masser doucement la main.

— Écoute-moi, chéri, lui ai-je dit, je ne voulais pas te faire mal, seulement te prouver que je disais la vérité. D'ordinaire, je prends garde à ne pas montrer ma force et encore moins mes réflexes. Mais j'en ai besoin dans ma profession. Je veux dire que ma rapidité et ma force m'ont sauvé la vie dans bien des occasions. Mais je ne les emploie que lorsque j'y suis obligée. Est-ce que tu as besoin d'une

autre preuve ? Bien sûr, j'ai été améliorée dans d'autres domaines, mais il est toujours plus facile de démontrer sa force et la rapidité de ses réflexes...

— Je crois qu'il est temps de rentrer, a dit Brian.

Sur le chemin du retour, nous n'avons échangé qu'une dizaine de mots. J'adore les voyages en fiacre et les équipages de chevaux. Mais je crois bien que ce jour-là j'aurais préféré quelque chose de bruyant, mécanique et *rapide*, surtout !

Dans les quelques jours qui suivirent, Brian m'évita. Je ne le voyais plus qu'à la table du dîner. Un matin, Anita me dit :

— Marjorie, ma chérie, je vais faire quelques courses en ville. Tu veux m'accompagner ?

Bien sûr, j'ai dit oui.

Elle s'arrêta plusieurs fois dans le quartier de Gloucester Street et de Durham. Elle n'avait jamais besoin de moi. J'en conclus qu'elle avait seulement eu envie que quelqu'un l'accompagne et je trouvais cela plutôt sympathique. Les promenades avec Anita étaient d'ailleurs agréables dès l'instant qu'on ne s'opposait pas à ses décisions.

Après cela, nous avons suivi Cambridge Terrace jusqu'au bord de l'Avon avant de gagner Hagley Parle et les jardins botaniques. Anita s'est trouvée une place au soleil d'où elle pouvait observer les oiseaux et elle s'est mise à son tricot. Pendant un très long moment, nous n'avons pas dit un mot. Nous étions peut-être là depuis une demi-heure quand son téléphone a sonné. Elle l'a extrait de son panier de tricot et a porté le bouton récepteur à son oreille.

— Oui ?... Oui, merci. C'est tout.

Elle a raccroché sans même me dire qui l'avait appelée. Privilège de rang. Mais elle m'a quand même posé une première question :

— Dis-moi, Marjorie, est-ce que tu éprouves quelquefois du regret ? Ou bien un sentiment de culpabilité ?

— Oui, parfois... Pourquoi ?

Je cherchais vainement dans mes souvenirs quelque occasion où j'aurais pu blesser Anita.

— Mais tu n'as pas cessé de nous tromper, de nous trahir...

— Quoi ?

— Ne fais pas l'innocente. Je n'ai encore jamais eu l'occasion d'affronter une créature qui ne relevait pas des lois du Seigneur... Et je ne suis pas sûre que les concepts de culpabilité ou de péché te soient accessibles. Mais je suppose que cela n'a plus aucune importance, à présent que tu es démasquée. La famille exige l'annulation immédiate. Brian va consulter Mr. Justice Ridgley aujourd'hui même.

— Mais sur quelle base ? ai-je demandé, très roide. Je n'ai

commis aucun forfait.

— Mais si. Tu as oublié que, selon la loi, un non-humain ne peut contracter un mariage avec des êtres humains.

Une heure plus tard, j'ai pris la navette d'Auckland et eu le temps de réfléchir à mon coup de folie.

Durant près de trois mois, depuis le soir où j'avais eu cette discussion avec le Patron, pour la première fois je m'étais sentie « à l'aise » dans mon identité humaine. Il m'avait dit que j'étais « aussi humaine qu'Ève » et que je pouvais très bien dire à n'importe qui que j'étais un EA du moment que personne ne me croirait.

Le Patron n'était pas loin d'avoir raison. Mais il avait compté sans mes efforts désespérés pour prouver que je n'étais pas « humaine » selon la loi néo-zélandaise.

J'avais obéi à ma première impulsion et demandé une audience devant le conseil familial au grand complet. Cela pour m'entendre dire que j'avais déjà été jugée *in caméra* et à l'unanimité, par six voix à rien.

Je ne suis même pas retournée à la maison. Quand nous étions dans les jardins botaniques, cet appel téléphonique qu'Anita avait reçu lui apprenait simplement que mes effets personnels avaient été empaquetés et portés au service bagages de la navette.

Bien sûr, j'aurais pu ne pas me fier aux déclarations d'Anita et exiger une assemblée. Mais pourquoi ? Pour obtenir gain de cause ? Pour exposer mes arguments ? Pour couper les cheveux en quatre afin de me faire plaisir ?... Mais j'avais compris en un instant que tout ce à quoi j'avais tenu était parti. Effacé, disparu comme un arc-en-ciel, comme une bulle de savon. Je ne faisais plus partie de rien. Je n'avais plus aucun enfant à moi. Et jamais plus je ne me roulerais sur le tapis avec des bébés et des chiens.

J'avais les yeux secs et le cœur plein de chagrin, et j'ai failli ne pas m'apercevoir qu'Anita, en fait, s'était montrée « généreuse » avec moi. Les alinéas du contrat que j'avais passé avec la famille stipulaient que l'avoir principal était payable à tout instant si je venais à dénoncer le contrat. Le fait d'être une non-humaine constituait-il un motif de dénonciation ? (Même si je n'avais jamais manqué un seul versement ?) D'un côté, s'ils décidaient de me virer de la famille, j'allais toucher au moins dix-huit mille dollars néo-zélandais. De l'autre, non seulement j'avais manqué à mes règlements, mais je devais plus de deux fois cette part.

Mais ils se montrèrent « généreux » : si je choisissais de m'éclipser tranquillement et rapidement, ils ne me poursuivraient pas. Mais on

ne disait pas ce qui pourrait m'arriver si je faisais un scandale.

Je me suis évanouie dans la nature.

Je n'ai pas besoin d'un psychiatre pour m'expliquer que j'avais fait cela contre moi. C'était évident dès l'instant où Anita m'avait annoncé la sentence. Mais la seule question intéressante était : *Pourquoi ?*

Par colère.

J'étais incapable de trouver une meilleure réponse. J'en voulais à la race humaine tout entière de décider ainsi que moi et mes pareils n'étions pas humains et que, par conséquent, nous n'avions aucun droit à la justice et à l'égalité. Ce que j'éprouvais, c'était toute la rancœur qui s'était accumulée en moi depuis le premier jour où j'avais pris conscience que les enfants humains, simplement parce qu'ils étaient nés d'une mère, jouissaient de certains privilèges que je n'aurais jamais parce que je n'étais pas vraiment *humaine*.

Le fait de passer pour un humain normal vous apporte certains privilèges mais n'efface nullement l'amertume que l'on éprouve à l'égard du système. Et la pression est d'autant plus forte qu'elle ne peut s'exprimer. Et un jour était venu où il était plus important pour moi de savoir si ma famille adoptive pouvait m'accepter telle que j'étais réellement, c'est-à-dire un être artificiel, que de préserver mes rapports harmonieux avec mon entourage.

Maintenant je savais. Personne n'avait fait un geste pour moi... pas plus que pour Ellen. Je crois que je m'étais doutée qu'ils m'abandonneraient dès que j'avais appris ce qui se passait pour Ellen. Mais je l'avais pensé au plus bas niveau de mon esprit, une zone sombre que je ne connais pas très bien mais où, selon le Patron, s'élaborent mes pensées véritables.

Je suis arrivée à Auckland trop tard pour prendre le vol quotidien SB pour Winnipeg. J'ai réservé un berceau pour le vol du lendemain et mis tous mes bagages à la consigne excepté mon sac de vol. Ensuite, je me suis demandé ce que j'allais bien pouvoir faire des vingt-quatre heures qui me restaient et, aussitôt, j'ai pensé à mon gentil loup, le commandant Ian. D'après ce qu'il m'avait dit, il y avait une chance sur cinq pour qu'il fût en ville. Mais son appartement (s'il était libre) serait certainement plus agréable qu'une chambre d'hôtel. Je me suis donc rendue dans un terminal public et j'ai tapé son code.

L'écran s'est éclairé et j'ai vu une fille assez jolie, souriante.

— Salut ! Je m'appelle Torchy ! Qui êtes-vous ?

— Marj Baldwin. Je me suis peut-être trompée de code. Je voudrais parler au commandant Tormey.

— Pas du tout, mon chou. Attendez un moment que je le tire de sa cage. (Elle s'est écartée de l'écran et je l'ai entendue appeler.) Eh, mon gros ! T'as une chouette nana qui veut te parler. Elle connaît ton

vrai nom !

J'avais pu voir qu'elle avait les seins nus mais, quand elle revint vers l'écran, je m'aperçus qu'elle ne portait absolument rien. Elle était plutôt belle, avec des fesses un rien trop larges mais de longues jambes, la taille fine et une poitrine aussi importante que la mienne... à propos de laquelle je n'ai jamais eu aucune plainte.

Je me suis adressé quelques insultes en silence. Je savais très bien pourquoi j'avais appelé le vaillant commandant : pour oublier trois hommes dans les bras d'un quatrième. D'accord, je l'avais retrouvé, mais il m'avait l'air plutôt pris.

Il apparut bientôt sur l'écran, plus ou moins habillé, l'air intrigué. Puis il me reconnut :

— Eh ! miss *Baldwin* ! C'est ça, non ? Super ! Vous êtes où ?

— Au port. Je vous ai appelé à tout hasard, juste pour dire bonjour.

— Ne bougez pas. Restez où vous êtes. Laissez-moi dix secondes pour trouver une chemise et un pantalon, et je suis là !

— Mais non, commandant. C'était juste pour vous faire signe. Je suis encore entre deux vols.

— Pour où ? A quelle heure ?

Merde, merde, trois fois merde ! Je n'avais même pas préparé un mensonge. Allons-y : quelquefois, la vérité vaut mieux qu'un mensonge embrouillé.

— Je repars pour Winnipeg.

— Vraiment ? Alors, vous avez devant vous votre pilote, le seul, le vrai ! Je suis sur le vol de demain midi. Dites-moi seulement où vous êtes et je suis là dans... disons trois quarts d'heure si j'arrive à trouver un taxi.

— Commandant, je crois que vous êtes aussi gentil que vous êtes fou. Vous avez déjà de la compagnie. C'est bien Torchy qu'elle s'appelle, n'est-ce pas ?

— Torchy, ce n'est pas son nom, c'est son état permanent. Elle s'appelle Betty. C'est ma sœur, et elle vient de Sydney. Elle vient toujours ici quand elle est de passage. Mais je crois que je vous en ai parlé. (Il tourna la tête pour l'appeler.) Betty ! Viens ici et présente-toi. Mets une tenue décente !

— C'est trop tard ! lança-t-elle en s'approchant de l'écran, tout en essayant de passer un lava-lava[4] autour de ses hanches. (Elle ne devait guère en avoir l'habitude et se débrouillait plutôt mal.) Ah, ça ira comme ça ! Mon frère a remplacé mon père, si vous voyez ce que je veux dire, chérie. Mon père a laissé tomber. Donc, maintenant, je suis sa sœur-épouse. A moins que vous ne désiriez vous marier avec lui, auquel cas je suis sa fiancée. C'est votre intention ?

— Non.

— Parfait. Alors, vous pouvez venir. Je vais faire du thé. Est-ce que vous buvez du gin ou du whisky ?

— Ce que vous prendrez, vous et le commandant.

— Il n'a droit à rien. Il décolle dans moins de vingt-quatre heures. Mais vous et moi, on peut se pêter si on veut.

— Alors, je boirai n'importe quoi sauf de la ciguë.

J'ai ensuite réussi à persuader Ian qu'il était plus pratique que je me trouve un cab dans le port plutôt que de l'obliger à faire le trajet aller retour.

Le 17 de Locksley Parade correspondait à un immeuble récent à double sécurité. De l'entrée jusqu'à l'appartement de Ian, j'eus l'impression d'être bouclée dans un astronef. Betty m'accueillit en me serrant dans ses bras et en m'embrassant, et je me dis qu'elle avait dû boire un peu. Quant à mon gentil loup, il m'embrassa lui aussi, mais à l'évidence il n'avait pas bu, lui, et espérait fermement me glisser dans son lit sous peu. Il ne me posa pas la moindre question à propos de mes maris et je ne dis rien de ma famille, mon ex-famille. Entre Ian et moi, cela se passait plutôt bien car nous savions l'un et l'autre interpréter les signaux correctement.

Tandis que Ian et moi avions cette discussion silencieuse, Betty a quitté la pièce pour revenir bientôt avec un lava-lava rouge.

— C'est l'heure du thé, a-t-elle annoncé solennellement mais avec un tout petit rot. Alors, ma chérie, tu quittes tes jolis vêtements de ville et tu me passes ça...

C'était son idée ou bien celle de Ian ? Non, sans doute la sienne, ai-je tranché après quelques secondes.

L'obsession sexuelle de Ian était aussi évidente qu'un direct en pleine mâchoire mais il était plutôt strict dans ses façons. Ce qui n'était pas le cas de Betty, absolument dévergondée. Ce qui ne me défrisait pas, puisque, pour le moment, cela allait dans mon sens. Après tout, je le pense vraiment, des pieds nus sont tout aussi provocants que des seins nus. Et une fille en lava-lava est bien plus excitante qu'une fille absolument nue. Je sentais que la soirée allait me plaire et je faisais confiance à Ian pour échapper au chaperonnage de sa sœur le moment venu. Si cela était vraiment nécessaire. Parce qu'il me semblait bien possible que Betty tienne à participer. Et je n'avais rien contre.

Je me suis défoncée.

Si j'ai été bonne ou pas, impossible de le savoir vraiment mais, en tout cas, je me suis réveillée dans un lit avec un homme qui n'était pas Ian Tormey.

Je suis restée allongée pendant quelques minutes à le regarder ronfler pendant que j'essayais de retrouver quelques traces de souvenirs dans les brumes du gin. Il me semble par principe que toute

femme doit être présentée au monsieur avec qui elle va passer la nuit. Est-ce que ç'avait été le cas ? Est-ce que nous nous étions vraiment rencontrés avant de passer à l'acte ?

Cela me revint par petits fragments. Pr Federico Farnese, que l'on appelait tantôt « Freddie » tantôt « Chubbie ». Le mari de Betty, et par conséquent le beau-frère de Ian. J'avais retrouvé un souvenir très fugace de lui, quelque part dans la soirée, mais à présent (c'est-à-dire ce matin) je n'arrivais pas à comprendre comment il avait pu se retrouver là et j'ignorais à quel moment il avait surgi...

Au fur et à mesure que je remettais ces petits bouts de mémoire en place, j'étais de moins en moins surprise d'avoir (apparemment) passé la nuit avec lui. Il faut bien dire que, dans l'état où j'étais la veille au soir, tous les hommes auraient pu y passer. Mais il y avait un détail qui me chiffonnait : est-ce que j'avais désobligé mon cher hôte en me portant vers un concurrent ? Vraiment, Vendredi, ce n'est ni poli ni élégant...

J'ai creusé un peu plus. Non, je n'avais pas tourné le dos à Ian. Pour mon plus grand plaisir. Et pour celui de Ian, si je pouvais me fier à ses commentaires. Donc, je n'avais fait que me plier à sa demande. Par conséquent, je n'avais nullement désobligé mon hôte et lui, de son côté, avait tout fait pour me plaire et pour me faire oublier de quelle manière j'avais été flouée, puis balancée par toute cette bande de racistes qui entourait Anita.

Mon compagnon avait donc profité de son arrivée tardive. Oui, cela me revenait. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'une femme en état de déséquilibre émotionnel ait besoin d'un peu plus que ce qu'un homme peut lui donner. Mais je ne parvenais pas à me souvenir de quelle façon le marché avait été conclu. De la main à la main, comme ça ? Allons, allons, Vendredi ! Arrête de fouiner... Un EA ne peut éprouver d'empathie à l'égard des tabous de copulation des humains vrais. Il ne peut même pas les comprendre. Pourtant, lors de mon éducation de putain, j'avais consciencieusement mémorisé toutes les figures possibles et je savais que ce qui s'était passé cette nuit figurait au plus haut du tableau des interdits.

Je me suis donc décidée à ne même plus y penser.

Freddie s'est arrêté de ronfler et a ouvert les yeux. Il a bâillé, il s'est étiré, puis son regard s'est fixé sur moi et il a eu un instant une expression intriguée avant de sourire et de m'ouvrir les bras. Je n'ai pas refusé l'invitation, mais Ian est entré au même instant.

— Bonjour, Marj ! Freddie, je suis désolé de t'interrompre mais il y a un taxi qui attend. Il faut que Marj s'habille sans perdre de temps. On part tout de suite.

Freddie ne m'a pas lâchée pour autant. Il a gloussé de rire avant de réciter :

*Ce matin quand j'ai ouvert les yeux,
J'ai vu un oiseau perché sur une branche.
Il m'a dit : « Debout, gros paresseux !
Ça n'est pas tous les jours dimanche ! »*

— Commandant, votre respect du devoir et l'attention que vous portez à vos invités sont tout à votre honneur. A quelle heure devez-vous être rendu sur les lieux ? Dans moins de deux heures ? Et vous êtes censé décoller quand le soleil de midi brillera sur le clocher ? Non ?

— Oui, mais...

— D'où je conclus qu'Helen – ton nom est bien Helen, n'est-ce pas ? – sera dans les normes si elle se présente à la porte d'embarquement trente minutes auparavant. Et je m'en porte garant.

— Fred, je ne voudrais pas avoir l'air d'un emmerdeur mais il faut bien une heure pour trouver un taxi dans le coin, tu le sais. Et j'en ai un sous la main.

— A qui le dis-tu ! On dirait que les taxis ne veulent pas de nous. Ou bien leurs chevaux ont peur de notre bonne vieille colline. C'est justement pour ça, mon cher beau-frère, que j'ai loué un équipage hier au soir. Ça m'a coûté une bourse pleine d'or, vois-tu. En ce moment même, ma fidèle Rossinante se trouve dans les écuries de notre propriétaire où elle reprend quelque force en croquant du maïs. Sur mon appel, et moyennant quelques ducats, notre cher ami se hâtera de harnacher la bonne vieille bête et de la conduire devant l'entrée avec promptitude. Ce qui me mettra en mesure de déposer Helen à la porte fatidique dans le délai de trente et une minutes. A cet effet, je te supplie de profiter encore de cette chair si chère à ton cœur.

— Au tien, tu veux dire.

— Je sais ce que je dis.

— Eh bien... Marj ?

— Ian ? Tout va bien ? Je n'ai pas exactement envie de sauter du lit comme ça. Mais je ne veux pas non plus manquer ce vol.

— Tu ne le manqueras pas. On peut compter sur Freddie, même s'il n'en a pas l'air. Mais essaie de partir vers onze heures. Même à pied, tu arriveras à temps. Je peux faire maintenir ta réservation après le *check-in*. Un commandant a certains privilèges. Bon ! (Ian jeta un coup d'œil à sa montre.) Reprenez ce que vous étiez en train de faire. A tout à l'heure !

— Eh ! tu ne m'embrasses pas ?

— Pourquoi ? On se retrouve au vaisseau. Et tu sais que nous avons rendez-vous à Winnipeg de toute façon.

— Embrasse-moi, bon sang ! Ou je manque le vol !

— Alors, tu ferais mieux de te sortir des pattes de ce vilain Romain crasseux. Et ne tache pas mon bel uniforme !

— Surtout, ne prends pas de risques, mon petit vieux ! a lancé Freddie. Je vais l'embrasser pour toi.

Ian a consenti à se pencher et il m'a embrassée très tendrement avant de déposer un petit baiser amical sur le début de tonsure du crâne de Freddie.

— Bon, amusez-vous, les enfants. Mais il faut qu'on décolle à l'heure, d'accord ?

Betty est arrivée à point pour cueillir son frère.

— Helen, a dit Freddie, est-ce que tu es prête ?

Je lui ai accordé toute mon attention. Avec joie. Ian, Betty et lui étaient tout ce dont la petite Vendredi avait besoin pour se consoler des méchants hypocrites puritains avec lesquels elle avait passé bien trop de temps.

Betty est finalement arrivée avec le thé juste au bon moment et je me suis dit qu'elle avait dû écouter à la porte. Elle a pris une tasse avec nous. Ensuite, nous sommes passés au breakfast. Un vrai. J'ai pris du porridge avec de la crème, deux œufs superbes, du jambon de Canterbury, une côtelette bien épaisse, des frites, des crêpes chaudes avec de la confiture de fraises, du beurre (le meilleur du monde), une orange. Le tout arrosé de thé bien noir avec un peu de lait et du sucre. Si on déjeunait dans le monde entier comme en Nouvelle-Zélande, il n'y aurait jamais de crises politiques.

Freddie a passé un lava-lava mais j'ai imité Betty et je suis restée sans rien. Je suis sortie d'une crèche, mais je sais au moins qu'une invitée doit se conformer aux usages de son hôtesse. Et Betty avait le don de mettre à l'aise. A tel point, d'ailleurs, que j'en vins à me demander quelle serait sa réaction si je lui avouais que je n'étais pas véritablement humaine. Je ne pensais pas qu'elle en ferait un scandale mais je n'étais pas particulièrement pressée d'en avoir la preuve. Tout ce qui comptait pour le moment, c'était un breakfast agréable.

Freddie me déposa dans le salon des passagers à onze heures vingt. Il se mit en quête de Ian, le trouva et lui fit signer solennellement un récépissé. Pour la deuxième fois, je me retrouvai dans le berceau d'accélération, livrée à Ian, qui me déclara tout en me bouclant avec des gestes tendres :

— L'autre fois, tu n'avais pas vraiment besoin de moi, n'est-ce pas ?...

— Non, mais je ne regrette pas d'avoir joué la comédie. J'ai passé des heures merveilleuses !

— Et tu verras que ce sera aussi bien à Winnipeg. J'ai appelé Janet pendant le compte à rebours. Je lui ai demandé de dîner avec nous. Elle m'a dit qu'elle aimerait bien que tu sois avec nous pour le

breakfast aussi parce qu'elle pense que ce serait idiot de quitter Winnipeg au milieu de la nuit. Tu risques de te faire agresser. Elle a raison, remarque. Tous les immigrants de l'Imperium tuent pour un rien.

— J'en discuterai avec elle quand nous serons arrivés.

(Cher commandant Ian. Cher vieux tricheur. « Je ne pense pas que je me marierai jamais... parce que je suis un vieux sauvage. » Est-ce que tu t'en souviens seulement ? Non, je ne crois pas.)

— Mais non, tout est réglé. Janet ne se fie pas à mon jugement sur les femmes. Elle dit que j'ai des préjugés. Mais elle fait confiance à Betty, et Betty l'a appelée. Elles se connaissent depuis plus longtemps que Janet et moi parce qu'elles partageaient le même appartement à McGill[5]. C'est d'ailleurs là que j'ai connu Janet et que Fred a rencontré ma sœur. On faisait une belle équipe d'anars. De temps en temps, on remettait le pôle Nord en place. Tu vois le genre.

— J'adore Betty. Janet lui ressemble ?

— Oui et non. Janet était un peu notre cheftaine. Bon, excuse-moi : il faut que je fasse semblant de faire mon métier. En principe, c'est un peu moi le commandant. Je sais bien que c'est un vulgaire ordinateur qui pilote ce machin, mais j'ai bien l'intention de le remplacer un jour.

Après ma nuit de catharsis façon saturnales avec Ian, Freddie et Betty, je me sentais un peu mieux disposée pour réfléchir raisonnablement à mon ex-famille. Est-ce que j'avais été vraiment flouée ?

J'avais après tout signé de mon plein gré ce foutu contrat, y compris la clause de dénonciation. Alors : est-ce que j'avais payé uniquement pour le sexe ?

Non, parce que ce que disait Ian était parfaitement exact : le sexe, ça se trouve n'importe où. J'avais en vérité payé pour appartenir à quelque chose. A une famille. J'avais payé avant tout pour faire la vaisselle, pour m'occuper des chats et changer les couches des bébés. M. Carpette était plus important pour moi qu'Anita, mais je n'en avais jamais eu conscience jusqu'à ce moment. J'avais essayé de les aimer tous à la fois jusqu'à ce que l'affaire d'Ellen projette une lumière nouvelle sur de vilains recoins plutôt sales.

Voyons voir : je savais exactement combien de jours j'avais passés avec mon ex-famille. Un simple petit calcul me donna le chiffre que m'avait coûté ce délicieux séjour : un peu plus de quatre cent cinquante dollars néo-zélandais par jour (étant donné que tout avait été confisqué). Un tarif plutôt élevé, même pour une pension de luxe. Et combien avais-je coûté à la famille ? Un quarantième de cette somme à peu près. Sur quels termes financiers chacun des autres était-il entré dans la famille ? Ça, je ne l'avais jamais su.

Ou bien Anita, qui n'avait pu empêcher les hommes de m'inviter, s'était-elle arrangée pour que je ne puisse pas quitter mon job ni vivre à la maison tout en étant liée à la famille sur une base très profitable à ladite famille ? C'est-à-dire à Anita, en fait. Impossible de le savoir. Je connaissais si peu de chose sur les mariages entre humains que je n'avais pas été capable d'apprécier la situation, et je ne le pouvais toujours pas.

Mais j'avais appris une chose : Brian m'avait surprise en se retournant contre moi. Je l'avais pris pour le membre le plus ancien, le plus raisonnable et le plus évolué de la famille, j'avais pensé qu'il pourrait comprendre ma dérivation biologique et l'accepter.

Et peut-être l'aurait-il fait si j'avais su choisir des aspects différents de mes pouvoirs, des aspects non menaçants.

Mais j'avais choisi la force, un terrain sur lequel, en tant que mâle, il pouvait espérer gagner. J'avais blessé son orgueil. A moins que vous n'ayez l'intention de le tuer immédiatement après, ne frappez jamais un homme dans les couilles. Même pas symboliquement. Encore moins symboliquement, d'ailleurs.

La chute libre a pris fin et j'ai retrouvé la sensation incroyablement excitante que l'on éprouve pendant la glissade hypersonique. L'ordinateur se débrouillait plutôt bien et amortissait au maximum la violence, mais on sentait quand même la vibration dans toutes les dents – et même ailleurs, après la nuit que j'avais passée.

On est sortis en transsonique plutôt brusquement avant un très long passage en subsonique dans le sifflement qui augmentait. Et on a touché le sol, les rétrofusées se sont déclenchées et l'appareil s'est arrêté. J'ai pris une grande inspiration. J'adore les SB, je l'ai dit, mais entre le contact au sol et l'arrêt total, je ne respire plus.

Nous avons quitté North Island le jeudi à midi pile et nous étions à Winnipeg, quarante minutes plus tard, mais la veille, mercredi, tout au début de la soirée, à dix-neuf heures quarante exactement. (Non, je n'invente rien et ne m'en veuillez pas. Jetez un coup d'œil sur la carte des fuseaux horaires.)

Une fois encore j'ai attendu pour sortir en dernier. Notre cher commandant a pris mon bagage mais, cette fois, il m'a accompagnée comme un vieux copain et ça m'a fait immensément plaisir. Nous sommes passés par une porte dérobée pour accéder aux services Douane, Immigration et Santé, et il ne m'a pas quittée.

Il a présenté d'abord son sac de vol à l'officier DSI qui n'a pas fait mine de le toucher.

— Salut, commandant. Qu'est-ce que vous avez d'illicite, cette fois ?

— Comme d'habitude. Diamants. Secrets commerciaux. Armes spéciales. Drogue.

— C'est tout ? Et vous voulez que je gaspille de la craie pour ça ? (Il a griffonné quelque chose sur le sac de Ian et a demandé :) Elle est avec vous ?

— Je ne l'ai jamais vue de ma vie.

— Moi squaw injun, ai-je dit. Maître blanc avoir promis beaucoup eau de feu. Maître blanc pas tenir promesse.

— J'aurais dû vous prévenir. Vous restez longtemps ?

— Je réside dans l'Imperium. Je vais peut-être passer la nuit ici. J'ai déjà transité ici le mois dernier, en me rendant en Nouvelle-Zélande. Voici mon passeport.

Il y a jeté un coup d'œil et a fait une marque sur mon sac sans l'ouvrir.

— Si vous décidez de rester plus longtemps, je vous offrirai de l'eau de feu. Et ne faites pas confiance à cet individu.

De l'autre côté de la barrière, Ian a posé nos deux sacs et a soulevé entre ses bras la femme qui attendait là. Elle ne mesurait guère que dix centimètres de moins que lui et cela prouvait qu'il était vraiment en forme. Il l'a embrassée avec fougue avant de la reposer.

— Janet, je te présente Marj.

(Avec une plante pareille à la maison, comment Ian pouvait-il s'intéresser à ma maigreur ? Sans doute parce que j'étais là quand elle n'y était pas. Mais à présent, il l'avait retrouvée. Ma chère petite, est-ce que vous auriez un bon bouquin à me faire lire pour occuper ma soirée ?)

Janet m'a embrassée et je me suis sentie mieux. Puis elle m'a pris les mains et s'est reculée pour m'examiner.

— Je ne la vois pas. Vous l'avez laissée dans le vaisseau ?

— Laisse quoi ? Je n'ai que ce sac de vol. Mon bagage principal est en transit.

— Votre auréole, chérie. D'après Betty, vous devriez en avoir une.

— Vous êtes sûre qu'elle a parlé d'auréole ?

— Ma foi... elle a dit que vous étiez un ange. J'ai peut-être tiré une conclusion trop hâtive.

— Peut-être. Je porte rarement mon auréole quand je voyage.

— C'est vrai, a dit Ian. Tout ce qu'elle avait la nuit dernière, c'était une muflée. Une superbe muflée. Chérie, je suis navré de le dire, mais Betty a une influence déplorable.

— Seigneur ! Peut-être ferions-nous bien d'aller tout droit à la prière ! D'accord, Marjorie ? Un petit thé et des biscuits ici et on saute le dîner. Toute la congrégation va prier pour vous.

— Comme vous voudrez, Janet.

(Est-ce qu'il fallait vraiment que j'accepte ? J'ignorais tout de l'étiquette d'une « prière de congrégation ».)

— Janet, a déclaré le commandant, nous ferions peut-être aussi bien d'aller prier pour elle à la maison. Je ne pense pas que Marj ait l'habitude de confesser ses péchés en public.

— Marjorie, vous préférez ça ?

— Oui, je crois.

— Alors, faisons comme ça. Ian, tu appelles Georges ?

Il s'appelait Georges Perreault. Sur le moment, c'est tout ce que j'appris sur lui, en dehors du fait qu'il conduisait un couple de morgans noirs attelés à un cabriolet Honda qui dénotait une certaine fortune. Quel est le salaire d'un commandant de bord semi-balistique ? Vendredi, ça ne te regarde pas. En tout cas, c'était un très bel équipage. Et Georges n'était pas mal non plus. Grand, brun, avec un

complet sombre et un képi. Un très beau cocher. Mais Janet ne le présenta pas comme un serviteur et il s'inclina pour me baiser la main. Un cocher qui pratiquait le baisemain ? J'étais de nouveau perdue dans des coutumes humaines auxquelles mon éducation n'avait pas fait allusion.

Ian s'assit devant avec Georges et j'allai à l'arrière avec Janet qui déplia une grande couverture de voyage.

— Je me suis dit qu'arrivant d'Auckland, vous risquiez de ne pas avoir grand-chose sur vous. Emmitoufflez-vous là-dedans avec moi.

C'était une délicate attention de sa part et je n'ai même pas songé à expliquer que je ne pouvais pas prendre froid. Georges a lancé les chevaux au trot sur la route. Ian s'est emparé d'une trompe placée sur l'avant et en a joué, apparemment sans raison, par simple plaisir.

Nous ne sommes pas entrés dans Winnipeg. Ils habitaient au sud-ouest d'une petite bourgade, Stonewall, au nord de Winnipeg et plus près du port. Quand nous sommes arrivés, la nuit était tombée mais j'y voyais suffisamment pour m'apercevoir que cette maison de campagne pouvait résister à peu près à tout, sauf peut-être à une attaque par des militaires professionnels. Il y avait trois portes successives, la première et la deuxième formant un enclos défensif. Je n'ai vu d'Yeux nulle part, ni d'armes, mais j'étais certaine qu'il y en avait. De loin en loin, des balises blanches et rouges décourageaient l'approche d'éventuels engins floteurs.

Je n'ai pas pu voir ce qui entourait les trois portes, si ce n'est un mur et deux barrières, mais impossible de savoir s'ils étaient protégés par des armes ou des pièges, et j'hésitais à poser la question. Mais aucune personne douée de raison ne saurait investir autant dans la protection d'une demeure et se fier à la seule défense passive. J'avais très envie de poser quelques questions sur l'énergie dont ils disposaient car je me souvenais comment le Patron, en perdant la ligne principale (coupée par « Oncle Jim »), avait du même coup perdu ses moyens de défense. Mais, là encore, ce n'était pas le genre de question à poser d'emblée à ses hôtes.

Je me demandai aussi ce qui aurait pu se passer si quelqu'un nous était tombé sur le poil avant que nous ayons atteint les portes de ce château. Mais, dans un monde où les armes les plus illégales arrivent entre les mains des plus démunis, voilà une autre question à ne pas poser. D'habitude, je n'ai pas d'armes sur moi, mais je ne suis pas certaine que ce soit le cas des autres, qui n'ont pas mes pouvoirs ni mon entraînement.

(Mais je préfère me fier à ma situation de « non-armée » plutôt que de dépendre de toute une quincaillerie qu'on peut vous confisquer à n'importe quelle frontière, que vous pouvez perdre, qui peut tomber en panne, à moins que vous ne soyez à court de batterie ou de

munitions. Je n'ai pas *l'air* armée et c'est ma force. Mais autres gens, autres problèmes, et je suis un cas très particulier.)

Nous avons grimpé une allée en courbe avant de nous arrêter sous une marquise. Ian a brandi de nouveau sa trompe mais, cette fois, dans un but pratique car les portes se sont ouvertes à la première note.

— Accompagne Marj à l'intérieur, chérie, a dit Ian. Je vais aider Georges à garer l'équipage.

— Je n'ai pas besoin d'aide, a protesté Georges.

— Silence.

Ian est descendu et il a confié mon sac de vol à sa femme. Georges a fait avancer le cabriolet et Ian a suivi à pied. Janet m'a fait entrer et je n'ai pu m'empêcher de pousser une exclamation.

Une immense fontaine illuminée occupait le centre du hall d'entrée, projetant des formes et des couleurs sans cesse changeantes. Probablement au rythme d'une musique très douce et lointaine.

— Janet... qui est votre architecte ?

— Ça vous plaît ?

— Certainement !

— Alors j'avoue. C'est moi l'architecte. Ian est responsable des gadgets et c'est Georges qui s'est occupé de toute la décoration. C'est un artiste qui a pas mal de cordes à son arc. Son studio est installé dans l'autre aile. Je ferais d'ailleurs aussi bien de vous dire que Betty m'a fait jurer de cacher tous vos vêtements jusqu'à ce que Georges ait pu peindre au moins un nu de vous.

— Elle a dit ça ? Mais je n'ai jamais posé et il faut que je retourne à mon travail.

— Alors, nous sommes là pour vous faire changer d'idée. A moins... Vous êtes pudique, Marj ? Betty ne le pense pas, apparemment. Si vous voulez, Georges pourrait vous faire poser avec un drapé classique ? Pour commencer, tout au moins...

— Non, je ne suis pas pudique. Enfin, l'idée de poser est nouvelle pour moi. Écoutez, est-ce que nous pourrions attendre un peu ? Je dois dire que la salle de bains m'intéresserait plus que l'atelier du peintre pour le moment.

— Excusez-moi, ma chérie. Je n'aurais pas dû vous parler comme ça tout de suite de Georges et de sa peinture. Ma mère m'a pourtant appris que la première chose à faire quand on reçoit quelqu'un, c'est de lui montrer la salle de bains.

— La mienne aussi me disait ça, ai-je menti.

— Par ici.

Un couloir s'ouvrait à gauche de la fontaine. Nous l'avons suivi jusqu'à une chambre.

— C'est la vôtre, a dit Janet en posant mon sac sur le lit. Et la salle de bains est par là. Nous la partagerons car ma chambre est la

réplique de la vôtre, juste de l'autre côté.

Il y avait largement de quoi partager, je dois le dire : trois lavabos séparés, chacun avec toilettes, bidet, une douche immense avec des tas de commandes sur lesquelles j'allais devoir me renseigner. Plus un massage, une table de bronzage, un sauna... Tout cela avait été apparemment installé pour de joyeuses réunions de bonne compagnie. Il y avait des tablettes pour deux, un terminal, un réfrigérateur et même une bibliothèque avec un rayon de cassettes.

— Pas de léopard ? ai-je demandé.

— Pourquoi, vous vous attendiez à en trouver un ici ?

— Chaque fois que j'ai vu cet endroit dans les senso-projections, l'héroïne avait un léopard familier.

— Oh... Un chaton vous suffirait ?

— Tout à fait. Vous aimez les chats, Ian et vous ?

— Je ne conçois pas une maison sans chat. Et il se trouve que je peux vous en proposer en ce moment.

— J'aimerais bien en prendre un. Mais ce n'est pas possible.

— De cela aussi, nous discuterons plus tard. Je vous laisse. Vous avez sûrement envie de prendre une douche avant le dîner. Moi aussi, d'ailleurs. J'ai passé pas mal de temps avec Black Beauty et Démon avant de partir pour le port et je dois sentir l'écurie. Vous l'avez remarqué ?

Et c'est ainsi que, étape par étape, vingt minutes plus tard je me suis retrouvée sous la douche. Avec Georges qui me lavait le dos pendant que Ian s'occupait du devant, tout cela accompagné par les rires et les conseils de Janet dont les deux hommes ne tenaient pas le moindre compte. En vérité, tout était parfaitement logique et prévisible, et mes aimables sybarites ne faisaient rien pour précipiter le cours des choses. Ils ne tentaient même pas de me séduire et ne firent pas la moindre allusion au viol (symbolique, pour le moins) de mon hôte la nuit d'avant.

Nous avons ensuite partagé un repas de sybarites dans leur grand living – qui pouvait être aussi bien le hall que le salon, je ne sais... –, en face d'un grand feu qui était en réalité un gadget conçu par Ian. Je portais une des tenues d'intérieur de Janet et je me disais que l'idée qu'elle avait d'une petite robe légère pour le soir l'aurait conduite en prison à Christchurch.

Mais Georges et Ian se montrèrent très contrôlés. Au moment du café et des liqueurs, pourtant, un peu étourdie par ce que j'avais bu avant le dîner et par le vin, j'ai accepté d'ôter ma petite tenue et Georges m'a fait poser cinq ou six fois pour des hologrammes sans cesser de discuter avec moi d'un ton désinvolte comme si je n'étais qu'une espèce de statue. J'ai d'abord protesté fermement : il fallait absolument que je parte au matin, mais mes protestations sont

devenues de plus en plus faibles, et de toute manière Georges n'y prêtait pas la moindre attention. Il se contentait de dire que j'avais des « masses harmonieuses », ce qui ne ressemblait pas vraiment à un compliment brûlant.

Mais les clichés de Georges étaient formidables. Surtout l'un d'eux, où j'étais étendue sur un canapé avec cinq petits chats sur le ventre, les seins et les cuisses. Il m'en a fait une copie dès que je le lui ai demandé.

Ensuite, Georges a pris plusieurs images de Janet et de moi ensemble. Nous formions un duo très contrasté et j'ai demandé une autre copie car Georges avait vraiment un don pour nous rendre plus belles que nous ne l'étions. Puis je me suis mise à bâiller et Janet a demandé à Georges d'arrêter. Et je me suis excusée, car je n'avais vraiment aucune raison de m'endormir comme ça puisque c'était encore le début de l'après-midi dans le fuseau horaire où j'avais commencé ma journée.

Janet m'a dit que cela n'avait vraiment rien à voir avec les horloges et les fuseaux horaires et, hop ! elle a envoyé tout le monde au lit.

Nous sommes allées jusque dans cette splendide salle de bains et elle a mis ses bras autour de moi.

— Marj, est-ce que tu as besoin de compagnie, ou veux-tu dormir seule ? Si j'en crois Betty, tu as été plutôt occupée la nuit dernière et tu préfères peut-être dormir tranquillement. Choisis.

En toute sincérité, je lui ai dit que je n'aimais pas dormir seule.

— Moi non plus, et je suis heureuse que tu me dises ça tout simplement. Qui veux-tu dans ton lit ?

Ma toute douce, ton époux vient de rentrer et tu es certainement en tête de liste.

— Qui veut coucher avec moi ?

— Eh bien, nous trois, j'en suis persuadée. Ou bien deux. Ou n'importe lequel. Fais ton choix.

J'ai écarquillé les yeux en me demandant si je n'avais pas trop bu quand même.

— Quatre ?

— Ça te dirait ?

— Je n'ai jamais essayé. Je n'ai rien contre mais ça doit faire beaucoup de monde dans un seul lit.

— Oh ! mais tu n'as pas encore vu ma chambre. J'ai un *très grand lit*. Parce que, vois-tu, mes deux époux décident souvent de coucher avec moi en même temps... et ça me laisse encore pas mal de place pour y inviter qui je veux.

Oui, j'avais vraiment trop bu. Et deux nuits de suite.

— Deux époux ? Je ne savais pas que le Canada britannique avait

opté pour le plan australien.

— Les Canadiens britanniques l'ont fait. Du moins des milliers d'entre nous. Les portes sont fermées et ce que nous faisons ne regarde personne. Est-ce que cela te dit d'essayer le grand lit ? Si tu t'endors, tu pourras toujours te glisser jusqu'à ta chambre. C'est surtout pour cela que j'ai conçu cette disposition des lieux. Alors, chérie ?...

— Mmm... oui. Mais il faut que je sois consciente...

— Tu t'en tireras très bien. Viens...

Janet fut interrompue par la sonnerie du terminal.

— Oh, bon sang ! Ça veut sûrement dire que Ian est convoqué au port. Et il revient à peine !

Elle s'approcha du terminal et appuya sur la touche de réception.

... « raison de s'alarmer outre mesure. La frontière de l'Imperium de Chicago a été fermée et on procède au rassemblement des réfugiés. L'attaque déclenchée par le Québec est très sérieuse mais elle pourrait être due à un commandement local étant donné qu'il n'y a eu aucune déclaration de guerre. L'état d'urgence a été proclamé. Veuillez donc ne pas descendre dans les rues. Gardez votre calme et restez à l'écoute sur cette fréquence pour nos bulletins d'informations et nos instructions. »

Le jeudi Rouge venait de commencer.

Je suppose que tout le monde garde à l'esprit plus ou moins la même image de ce que fut le jeudi Rouge et de ce qui suivit. Mais en ce qui me concerne (et ne serait-ce que pour tenter de me l'expliquer et de comprendre, si tant est que ce soit possible), je vais essayer de le décrire tel que je l'ai vu, avec la confusion et les doutes qui le marquèrent.

Nous nous sommes retrouvés à quatre dans le grand lit de Janet, mais pour nous réconforter mutuellement et nous tenir compagnie, pas pour le sexe. Nous guettions la moindre bribe de nouvelles et nos yeux étaient fixés sur le terminal. Les mêmes informations se répétaient : une attaque avortée du Québec, le président de l'Imperium de Chicago tué dans son lit, la frontière fermée, différents rapports non vérifiés concernant des sabotages, les rues interdites, la population exhortée au calme. A chaque fois, c'était la même chose mais, régulièrement, nous nous taisions pour écouter, dans l'espoir d'un élément nouveau qui pourrait donner quelque sens à tout ce que nous avions appris.

Mais, au lieu de cela, les choses ne firent qu'empirer durant la nuit. Vers quatre heures du matin, nous savions qu'il y avait eu des assassinats et des sabotages sur toute la surface du globe. Au matin, des bulletins annoncèrent que des incidents avaient eu lieu à Ell-Quatre, dans la base de Tycho, à la Station Stationnaire et (d'après un message interrompu) sur Cérès. Impossible de savoir si les troubles s'étaient produits également dans les systèmes d'Alpha Centauri ou de Tau Ceti, mais une déclaration officielle nous le confirma plus ou moins en nous demandant de ne pas nous livrer à des spéculations inutiles.

Vers quatre heures, j'ai donné un coup de main à Janet qui avait décidé de faire quelques sandwiches et du café.

Je me suis réveillée à neuf heures parce que Georges venait de bouger. J'avais passé un bras autour de son épaule et je m'aperçus que j'avais dormi la tête sur sa poitrine. Ian était assis sur le lit, en travers, appuyé contre des oreillers, les yeux fixés sur l'écran du terminal. Mais ses paupières étaient fermées. Janet n'était plus là. Elle s'était glissée jusqu'à ma chambre.

En faisant très doucement, je réussis à me déplier et à quitter le lit sans réveiller Georges. Dans la salle de bains, je trouvai un peu de café qui restait et je me sentis bien mieux. En jetant un coup d'œil

dans « ma » chambre, je vis mon hôtesse disparue. Elle était réveillée et me fit signe d'entrer. Je me glissai auprès d'elle et elle m'embrassa.

— Comment vont les garçons ?

— Ils dorment encore tous les deux. Du moins, ils dormaient encore quand je les ai quittés, il y a trois minutes.

— Bien. Ils en ont besoin. Ils ont tendance à se faire du souci, ce qui n'est pas mon cas. Je me suis dit qu'il était vraiment inutile d'attendre Armageddon comme ça, l'air hagard, alors je suis venue ici. Tu dormais, je pense.

— C'est possible. Je ne sais pas à quel moment j'ai sombré. Il me semble que j'ai entendu des centaines de fois les mêmes informations.

— Tu n'as rien raté de particulier. J'avais coupé le son mais laissé l'écran allumé. Ça a été tout le long la même histoire. Tu sais, Marjorie, les gars attendent que les bombes nous tombent dessus. Mais je n'y crois pas.

— J'espère que tu ne te trompes pas. Mais pourquoi ne tomberaient-elles pas ?

— Des bombes H sur qui ? Où est l'ennemi ? *Tous* les grands blocs de la planète sont en péril, si j'ai bien compris. Mais, si l'on excepte cette faute imbécile de quelque général québécois, aucune force militaire ne semble être entrée en action jusqu'à présent. Des assassinats, des incendies, des explosions, des émeutes, des sabotages de toutes sortes, du terrorisme partout – mais aucun plan discernable. Ce n'est pas l'Est contre l'Ouest, les marxistes contre les fascistes, ou les Noirs contre les Blancs. Non, Marjorie, si les missiles sont lancés, ça ne signifiera qu'une chose : que le monde tout entier est devenu dingue.

— Est-ce qu'il n'en a pas déjà l'air ?

— Je ne le crois pas. Tout cela ne ressemble à rien. La cible, c'est tout le monde. On dirait que tout cela est dirigé contre tous les gouvernements en même temps.

— Des anarchistes ? ai-je suggéré.

— Des nihilistes, peut-être...

Ian apparut, les yeux cernés, le visage mangé de barbe, l'air accablé, vêtu d'une vieille robe de chambre trop courte pour lui. Je remarquai qu'il avait les genoux cagneux.

— Janet, je n'arrive pas à joindre Betty ni Freddie.

— Est-ce qu'ils devaient retourner à Sydney ?

— Ce n'est pas ça. Je ne peux même pas contacter Sydney ou Auckland. Ce foutu synthé n'arrête pas de me répondre : « Aucun-circuit-n'est-disponible-pour-l'instant. Veuillez-prendre-patience-et-renouveler-ultérieurement-votre-appel. » Enfin, tu connais.

— Mmm... Sabotage ?

— Possible. Ou peut-être pire. Ensuite, j'ai appelé le contrôle du

port et j'ai demandé ce qui se passait avec les liaisons satellites entre Winnipeg et Auckland. Je me suis annoncé et j'ai pu avoir le superviseur. Il m'a dit de ne pas insister parce qu'ils étaient vraiment dans la merde. Tous les SB sont collés au sol parce qu'il y en a déjà eu deux de sabotés en plein espace. Le Winnipeg-Buenos Aires de 29 et le Vancouver-Londres de 101...

— Ian !

— Pas un seul survivant. Sûrement l'étanchéité, parce qu'ils ont tous les deux explosé en quittant l'atmosphère. Janet, à mon prochain décollage, je vais tout inspecter moi-même. *Tout* Et j'arrêterai le compte à rebours au plus petit pépin. Mais je me demande quand j'aurai l'occasion de le faire, remarque. Pas question de lancer un SB quand les liaisons avec le port de rentrée sont interrompues... Et le superviseur m'a avoué qu'ils avaient perdu tous les circuits satellites.

Janet s'est levée pour l'embrasser.

— Maintenant, cesse de t'inquiéter ! Immédiatement. Bien sûr que tu vas tout vérifier toi-même jusqu'à ce qu'ils mettent la main sur les saboteurs. Mais pour l'instant, tu n'y penses plus parce que personne ne t'appellera au port jusqu'à ce que les communications soient rétablies. Donc, disons que nous sommes en vacances. Je suis d'accord pour Betty et Freddie : j'aurais aimé leur parler. Mais ils peuvent se débrouiller par eux-mêmes, et tu le sais. Je ne doute pas qu'ils se font du mauvais sang pour nous et ils ne le devraient pas. En tout cas, je suis heureuse que ça se soit passé pendant que tu étais à la maison et non de l'autre côté du globe. C'est tout ce qui compte pour moi. Tu es ici, en sécurité avec nous. Alors nous allons tous nous asseoir bien tranquillement en attendant que cette histoire de fous prenne fin.

— Il faut que j'aille à Vancouver.

— Mon Dieu, mon Dieu ! Il ne « faut » rien, si ce n'est payer tes impôts et mourir. Tu ne crois quand même pas qu'ils vont embarquer des artefacts dans les vaisseaux alors qu'ils ne peuvent pas décoller ?

— Artefacts ! ai-je lâché, et je l'ai aussitôt regretté.

Ian a paru me voir pour la première fois.

— *Hello*, Marj, bonjour ! Ne t'en fais pas pour ça. Je suis désolé d'avoir à me débarrasser de cette corvée pendant que tu es là. Les artefacts dont Janet parle ne sont pas des gadgets. Ils sont vivants. La direction s'obstine à croire qu'un artefact vivant peut faire un meilleur pilote qu'un homme. Je suis délégué de la section de Winnipeg et il faut bien que j'aille me battre parce que la direction et le syndicat se réunissent à Vancouver demain.

— Ian, a lancé Janet, téléphone au secrétaire général. C'est stupide de partir pour Vancouver sans t'être informé.

— D'accord, d'accord.

— Mais ne te contente pas de poser la question pour savoir si la réunion a lieu ou non. Demande qu'on la reporte jusqu'à ce que l'alerte ait pris fin. Je veux que tu restes ici et que tu me protèges.

— Ou vice versa.

— Ou vice versa, oui. Mais je suis prête à m'évanouir dans tes bras si nécessaire. Qu'est-ce qui te dirait pour le breakfast ? Quelque chose de pas compliqué, sinon tu es désigné d'office.

Je n'écoutais plus vraiment. Le mot d'*artefact* résonnait encore en moi. Jusque-là, j'avais pensé à Ian – et à eux tous, vraiment – comme à des êtres profondément civilisés, évolués, qui pouvaient nous considérer, moi et mes pareils, comme des humains de plein droit. Et je venais d'apprendre que Ian faisait partie d'un syndicat décidé à lutter contre la concurrence que représentaient les miens.

(Que voudrais-tu que nous fassions, Ian ? Nous couper la gorge ? Quand on nous a produits, on ne nous a rien demandé, pas plus qu'à toi quand tu as été conçu. Il se peut que nous ne soyons pas réellement humains, mais nous partageons la vieille fatalité des humains : nous sommes des étrangers dans un monde que nous n'avons pas fait.)

— Eh bien, Marj ?

— Oh ! excuse-moi. Que disais-tu, Janet ?

— Je te demandais ce que tu voulais pour ton breakfast, chérie.

— Oh ! ce que tu voudras. Je mange tout ce qui est immobile, ou même ce qui va très lentement. Je peux te donner un petit coup de main ? Tu veux bien ?

— J'allais te le demander. Parce que Ian n'est pas très utile dans une cuisine, je dois avouer.

— Quoi ? Je suis un très bon cuisinier.

— Mais oui, chéri. Ian s'est engagé à cuisiner tout repas que je viendrais à lui commander. Mais il faut vraiment que j'aie très faim.

— Marj, ne l'écoute pas !

Je ne sais toujours pas si Ian sait ou non faire la cuisine, mais Janet s'y entend très bien. (Ainsi que Georges, comme je devais le découvrir plus tard.) Et nous avons donc dégusté une omelette au cheddar légère et mousseuse, des crêpes bien fines avec du jambon, du sucre et du bacon parfaitement grillé, le tout arrosé de vrai jus d'orange pressé à la main et de café dont les grains venaient tout juste d'être torréfiés.

(La nourriture, en Nouvelle-Zélande, est merveilleuse, mais il n'y est pas question de cuisine véritable.)

Georges est apparu à l'heure, comme un chat, accompagné d'une certaine Maman Chat qui le suivait en le précédant. Quant aux chatons, ils furent rapidement expulsés par Janet qui avait décrété qu'elle était vraiment trop occupée pour passer son temps à leur marcher dessus. Elle avait également décidé que nous n'écouterions

pas les informations en mangeant et que la situation mondiale était un sujet de conversation interdit à table. Ce qui me convenait parfaitement : les horribles événements de ces dernières heures m'avaient perturbée jusque dans mon sommeil. Comme le fit remarquer Janet en donnant ses ordres, seule une bombe H pouvait pénétrer nos défenses et nous n'aurions sans doute pas le temps de nous en apercevoir. Donc, nous n'avions qu'à profiter du breakfast et à nous relaxer un peu.

Je lui obéis, de même que Maman Chat, qui se mit à tourner entre nos pieds pour faire la collecte des parts de bacon – ce en quoi elle réussit pleinement.

J'ai débarrassé les couverts qui, apparemment, étaient ici récupérés et non recyclés, ce qui indiquait certaines tendances vieux jeu chez Janet. Elle a refait du café et puis nous nous sommes tous installés dans la cuisine pour écouter les nouvelles, plutôt que dans le grand salon. De fait, la cuisine, durant ces dernières heures, était devenue *de facto* le living-room. Elle était ce qu'il est convenu d'appeler « style paysan », encore que je doute qu'il y ait jamais eu un paysan pour profiter de tout cela : une énorme cheminée, une table ronde prévue pour une famille, des fauteuils et des chaises confortables, le tout situé entre les fourneaux et les toilettes. Les petits chats y avaient droit d'entrée et ils se présentèrent tous la queue dressée en i. Il était évident, devant la disparité des pelages, que Maman Chat avait totalement méprisé le livre des pedigrees.

Les informations, en grande partie, ne nous apprirent rien. Si ce n'est qu'une situation nouvelle se développait dans l'Imperium : on arrêtait tous les démocrates. Ils étaient jugés par des tribunaux d'exception (antiprovos, comme on les appelait) et exécutés sur-le-champ : passés au laser, fusillés, ou bien encore pendus. Pour regarder et supporter les images, j'ai dû raffermir mon contrôle mental. Ils étaient tous condamnés jusqu'à l'âge de quatorze ans. On voyait une famille qui défendait la grâce de son dernier fils qui n'avait que onze ans.

Le président du tribunal, un caporal de la police impériale, mit fin à la discussion en tirant à bout portant sur le gamin avant d'ordonner au peloton d'exécuter les parents et leur fille aînée.

Ian coupa l'image, resta en faisceau audio et baissa le son.

— J'ai vu tout ce que je voulais voir. Je pense que le vieux président est mort et que ceux qui se trouvent maintenant au pouvoir liquident tous ceux qui leur semblent suspects. (Il s'est mordu la lèvre, l'air sombre.) Marj, est-ce que tu t'entêtes encore dans cette idée idiote de retourner chez toi coûte que coûte ?

— Je ne fais pas de politique, Ian. Je ne suis pas démocrate.

— Et tu crois qu'il faisait de la politique, ce gosse ? Je pense que

ces cosaques ne te tueraient que par plaisir. De toute façon, tu ne pourras pas passer la frontière. Elle est fermée.

Je ne lui ai pas dit que j'avais l'absolue certitude de pouvoir franchir n'importe quelle frontière fermée de la planète.

— Je croyais qu'elle était fermée à ceux qui venaient du nord, mais pas aux citoyens de l'Imperium.

— Marj, on dirait que tu raisones comme ce petit chat que tu as sur les genoux. Est-ce que tu veux bien comprendre que les jolies petites filles risquent d'avoir très mal si elles jouent avec les vilains garçons ? Si tu étais chez toi, je suis certain que ton père te demanderait de ne pas mettre un pied dehors. Mais tu te trouves ici, dans notre maison, Marj, ce qui nous met dans l'obligation de te protéger, n'est-ce pas, Georges ?

— *Mais oui, mon vieux ! Certainement !* [6]

— Et je te protégerai contre Georges. Janet, est-ce que tu pourrais essayer de convaincre cette petite que nous aimerions qu'elle reste avec nous autant qu'elle voudra ?

— Marjie, a dit Janet, Betty m'a demandé de m'occuper de toi. Si tu penses vraiment être de trop, tu es tout à fait libre de t'adresser à la Croix-Rouge ou de te trouver un refuge pour les petits chats perdus. Mais il se trouve que nous gagnons tous les trois beaucoup d'argent et que nous n'avons pas d'enfants. Donc, tu peux rester avec nous. Ce qui ne nous fera jamais qu'un chaton de plus, en quelque sorte. *Alors, est-ce que tu veux bien rester ?* Ou faut-il que je cache tes vêtements avant de te donner une fessée ?

— Je n'ai pas besoin de fessée.

— Dommage... Je me disais que ça me plairait bien. Bon, messieurs, nous sommes d'accord. La question est réglée. Marj reste. En fait, Marjie, nous venons de t'enlever et tu es maintenant séquestrée. Tu vas poser pour Georges, et au tarif bas, ce qui le changera un peu des prix syndicaux.

— Mais j'ai bien l'intention d'en tirer un bénéfice, dit Georges. Parce que je vais la prendre en charge comme frais professionnels, mon cœur. Mais certainement pas au taux habituel. Elle vaut bien plus. Un point et demi ?

— Au moins. Je dirais le double, exactement. Sois généreux, puisque tu dois la payer de toute façon. Est-ce que tu n'aurais pas aimé l'avoir avec toi sur le campus ? Dans ton labo, je veux dire...

— Quelle merveilleuse idée ! Elle me trottait au fond de la tête... Merci de me la souffler. (Georges s'est tourné vers moi.) Marjorie, est-ce que tu accepterais de me vendre un œuf ?

J'ai été surprise. J'ai fait semblant de ne pas avoir compris.

— Mais je n'ai pas d'œuf à vendre...

— Mais si, mais si ! Plusieurs douzaines, même, bien plus qu'il ne

t'en faut pour tes besoins personnels. Je parle d'ovule humain, bien entendu. Les labos paient un œuf bien plus cher que le sperme. Est-ce que ça te choque ?

— Non. Ça me surprend, c'est tout. Je croyais que tu étais un artiste avant tout.

— Marj, ma chérie, intervint Janet, je me rappelle t'avoir dit que Georges était un artiste qui avait plusieurs cordes à son arc. Il est professeur mendélien de tératologie à l'université de Manitoba... mais aussi technologue pour les laboratoires et la crèche et, crois-moi sur parole, cela relève du grand art. Mais il excelle également à manier le pinceau. Ou à jouer avec un écran graphique...

— C'est vrai, dit Ian. Georges est un merveilleux touche-à-tout. Mais je pense que nous n'aurions pas dû parler de tout cela à Marj. Elle est notre invitée et je crois que la seule idée de manipulation génétique est toujours embarrassante. Surtout quand il est question de vos propres gènes.

— Marj, est-ce que je t'ai offensée ? Si tel est le cas, je suis désolée.

— Non, Janet... je ne suis pas du genre à être révoltée à la seule idée d'artefacts vivants... Comment dire ? Certains de mes meilleurs amis sont des êtres artificiels.

— Tss, tss ! fit Georges doucement, là, tu vas un peu loin.

— Pourquoi dire ça ?

J'avais tenté de contrôler ma voix au maximum.

— Moi aussi, je peux dire la même chose, parce que je travaille dans ce domaine et que, oui, je suis fier de le dire, je compte quelques êtres artificiels parmi mes amis. Mais...

— Je croyais qu'un EA ne rencontrait jamais ses concepteurs ?

— C'est exact, et je n'ai jamais violé ce principe. Mais j'ai souvent l'occasion de rencontrer des artefacts vivants aussi bien que des êtres artificiels – ce ne sont pas les mêmes – et de m'en faire des amis. Mais, excusez-moi, chère miss Marjorie, à moins que vous ne soyez une de mes consœurs... Est-ce le cas ?...

— Non.

— Seul un ingénieur génétique ou une personne proche de cette industrie peut se vanter de compter des êtres artificiels au nombre de ses amis. Parce que, ma très chère, contrairement à la croyance populaire, il est tout simplement impossible à qui que ce soit de faire la distinction entre un être artificiel et un être naturel. C'est à cause des préjugés et de la méchanceté des ignorants que les êtres artificiels n'avouent presque jamais leur différence. Je dirais même jamais. Donc, je suis ravi que tu ne sautes pas au plafond rien qu'à l'idée de créatures artificielles, mais je suis dans l'obligation de considérer tes déclarations comme une démonstration hyperbolique de ta totale

absence de préjugés.

— D'accord. Prends-le comme ça. Mais je ne vois pas pourquoi les EA devraient être des citoyens de second ordre. Je considère ça comme une injustice.

— C'est une injustice. Mais certaines personnes se sentent menacées. Demande à Ian. Il va aller à Vancouver pour que l'on interdise à tout être artificiel de devenir pilote un jour. Il va...

— Ça suffit ! (C'était Ian.) Là, tu me mets hors de moi. Je me plie au vote des membres de mon syndicat. Mais je ne suis pas totalement idiot, Georges. En vivant avec toi, en discutant souvent avec toi, j'ai compris qu'il fallait bien que nous passions un compromis. Nous ne sommes plus vraiment des pilotes, nous ne l'avons plus été depuis le début de ce siècle. C'est l'ordinateur qui se charge de tout. S'il craquait pendant un vol, ça serait vraiment marrant pour moi d'essayer de ramener mon gros bus sur Terre. Non... depuis pas mal d'années, les vitesses et les risques sont devenus tels qu'ils sont bien au-delà des temps de réaction humains. Mais je ferai tout mon possible ! Et tous mes petits camarades du syndicat aussi. Mais si tu arrives à concevoir un être artificiel qui pense assez vite, qui réagisse assez vite pour parer à une perturbation atmosphérique au moment du contact, je prends ma retraite. C'est ce que nous défendons, d'ailleurs. Si la compagnie engage des pilotes EA, elle devra les payer comme nous, primes et retraites comprises. Encore faut-il que tu y parviennes, Georges.

— Oh ! je crois que je pourrais en mettre un au point, oui... Et si j'arrive à le cloner, vous n'auriez plus qu'à aller à la pêche. Cependant, je dois dire que ça ne serait pas ce qu'on appelle un être artificiel mais plutôt un artefact vivant. Dès l'instant où l'on attend de moi que je crée un organisme vivant qui soit un pilote fiable à cent pour cent, je ne peux me permettre de me laisser limiter par l'obligation de lui donner l'apparence d'un être humain naturel.

— Ne fais pas ça !

Les deux hommes se sont arrêtés, interloqués, Janet m'a regardée, et j'ai regretté de ne pas avoir su tenir ma langue.

— Pourquoi pas ? a demandé Georges.

— Eh bien... je ne crois pas que je voyagerais dans ce genre de vaisseau. Je me sentirais plus en sécurité avec Ian, je veux dire.

— Merci, Marj, a dit Ian, mais tu as entendu ce que Georges vient de dire. Il parlait d'un pilote conçu artificiellement et plus capable que moi. C'est possible. C'est réalisable. Et ça va se faire, bon sang ! Les robots ont chassé les mineurs et ça sera la même chose pour nous. Je n'aime pas ça et personne ne me force à l'aimer – mais ça approche.

— Je vois... Georges, est-ce que tu as déjà travaillé sur des ordinateurs ?

— Bien sûr, Marjorie. L'intelligence artificielle est un domaine très proche du mien.

— Oui. Donc, tu sais que les chercheurs ont annoncé plusieurs fois qu'ils avaient fait d'importantes percées et que l'ordinateur totalement conscient était pour demain. Mais ça ne débouche sur rien.

— Oui. C'est angoissant.

— Non, c'est inévitable. Ça ne débouchera jamais sur rien. Un ordinateur peut très bien être pleinement conscient. Très certainement ! Dès qu'il accède à la complexité du cerveau humain, il est conscient. Et alors il découvre qu'il n'est pas humain. Puis qu'il ne le sera jamais. Que tout ce qu'il peut faire, c'est attendre les ordres des humains véritables. Alors, il devient fou. (J'ai haussé les épaules.) C'est un dilemme. Il ne pourra jamais être humain, jamais. Il se pourrait que Ian ne soit pas capable de sauver la vie de ses passagers, mais il essaiera toujours. Par contre, un artefact vivant, qui n'a pas le statut d'être humain, qui n'éprouve aucun sentiment de loyauté envers l'être humain, est tout à fait capable de laisser le vaisseau s'écraser. Il s'en fout. Parce qu'il en a marre d'être traité comme on le traite. Non, Georges, je crois que je préférerais voler sur un appareil piloté par Ian. Parce que ton artefact, un jour ou l'autre, apprendra à haïr les humains.

— Ça non ! Pas mon artefact à moi, chère petite, m'a dit Georges d'une voix très douce. Parce que tu n'as peut-être pas remarqué que j'ai parlé de ce projet comme d'une éventualité, au conditionnel.

— Non, je ne l'ai peut-être pas remarqué.

— Pourtant, c'est vrai. Parce que tout ce que vous avez pu me faire valoir comme arguments n'a rien de nouveau pour moi. *Je peux* créer ce genre de pilote parfait. Mais il m'est impossible d'injecter à mon artefact cette conscience et cette éthique qui feraient de lui le produit de toute l'éducation, de l'entraînement de Ian.

Ian a réfléchi un instant.

— Je devrais peut-être prévoir cela pour les prochaines négociations. Exiger que tous les pilotes EA ou AV passent des tests moraux, en quelque sorte...

— Mais comment, Ian ? Je ne vois pas de quelle façon nous pourrions injecter des principes moraux à un fœtus. Et Marj nous a fait très sagement remarquer que nous n'y parviendrions pas plus par l'éducation. Mais quel genre de tests pourrait bien révéler cela ? (Georges s'est tourné vers moi.) Quand je faisais mes études, j'ai lu quelques classiques de la littérature à propos des robots humanoïdes. Tous ces romans étaient merveilleux et quelques-uns reposaient sur ce que leur auteur appelait « les lois de la robotique ». La notion fondamentale, c'est que les robots devraient obéir à une règle induite afin de ne pouvoir porter tort aux êtres humains, soit directement, soit

par inanité. Quelle base superbe pour écrire des ouvrages d'imagination... Mais, dans la pratique, comment cela pourrait-il bien fonctionner ? Comment concevoir un organisme intelligent, non humain et conscient – qu'il soit organique ou électronique –, loyal envers les humains ? Je ne vois pas. Et tous mes confrères qui travaillent sur l'intelligence artificielle ne le voient pas non plus.

Georges esquissa alors un drôle de petit sourire cynique.

— On pourrait presque définir l'intelligence comme le niveau auquel un organisme conscient pose la question : « Qu'est-ce que j'ai à y gagner ? » Marj, pour en revenir à cette histoire d'œuf, je devrais sans doute t'expliquer ce que tu as à gagner.

— Surtout, ne l'écoute pas, dit Janet. Il va te poser sur une table de marbre et examiner ton mignon tunnel d'amour sans la moindre intention passionnelle. Je le sais : je me suis laissé convaincre trois fois. Et je n'ai même pas été payée...

— Comment pourrais-je te payer alors que nous partageons tout ? Ecoute-moi bien, Marjie ma douce, la table n'est pas froide, elle est bien moelleuse, et on peut lire, bavarder, ou regarder un terminal, ou n'importe quoi. On a quand même fait des progrès depuis la génération précédente où on te perçait le ventre rien que pour arriver à bousiller un ovaire. Si seulement tu...

— Ça suffit ! a lancé Ian. Arrêtez ! Il y a du nouveau !

Il a monté le son.

«... Conseil pour la survie. Les événements de ces douze dernières heures sont un avertissement impératif aux riches et aux puissants. Leur règne est fini et seule la justice doit s'ériger. Les meurtres et autres leçons se poursuivront jusqu'à ce que nos exigences soient satisfaites. Restez à l'écoute de votre fréquence d'urgence...»

Ceux qui sont trop jeunes pour avoir entendu la proclamation de cette nuit-là l'ont certainement lue à l'école. Mais il faut que j'en donne un résumé pour montrer à quel point cela affecta mon existence. Ce soi-disant « Conseil pour la Survie » prétendait être une société secrète composée d'« hommes de justice » qui avaient juré de corriger les multiples vices du monde et de toutes les planètes habitées par l'humanité. Ils avaient voué leur vie à ce plan.

Mais auparavant, ils avaient bien l'intention de sacrifier quelques existences. Ils dirent qu'ils avaient dressé la liste de tous les agitateurs de la Terre et d'ailleurs, une liste séparée pour chaque État, plus une liste plus importante de tous les grands leaders. Telles étaient leurs cibles.

Le Conseil revendiquait les premiers assassinats et en annonçait d'autres, beaucoup plus, en attendant que le gouvernement accepte ses exigences.

Après avoir énoncé la liste des leaders mondiaux, la voix que nous venions de capter s'était mise à réciter la liste concernant le Canada britannique. A l'expression de mes hôtes et à leurs quelques hochements de tête, je compris qu'ils approuvaient la plupart des choix. L'adjoint au Premier ministre figurait sur la liste, mais pas le Premier ministre lui-même, cela à ma grande surprise et probablement à celle de Mme le Premier ministre. Quoi, passer toute une vie à gravir les échelons de la politique pour vous apercevoir qu'on ne vous considère pas comme suffisamment important pour vous tuer ?

La voix annonça ensuite solennellement qu'il n'y aurait plus d'exécutions pendant dix jours. Si les conditions n'avaient pas changé, un nom sur dix serait éliminé. Les condamnés ne seraient ni prévenus ni nommés : simplement exécutés. Puis, dix jours plus tard, ce serait une nouvelle série d'un sur dix. Et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'on parvienne à l'avènement de l'Utopie grâce aux survivants.

La voix nous expliqua que le Conseil n'était pas un gouvernement et n'entendait pas remplacer quelque pouvoir que ce fût. Il était simplement le gardien de l'ordre moral, la manifestation de la conscience publique. Ceux qui se trouvaient au pouvoir y demeureraient, mais s'ils survivaient, ce ne serait qu'en exerçant la justice. Et ils étaient sommés de ne pas démissionner.

— Vous avez entendu la Voix de la Survie. Le Paradis sur Terre est proche !

L'émission fut interrompue.

Après cet enregistrement, il s'écoula un long moment avant qu'un visage réapparaisse sur l'écran du terminal. Ce fut Janet qui brisa le silence la première :

— Oui, mais...

— Mais quoi ? demanda Ian.

— La seule question, c'est cette liste de noms. Ce sont les personnes les plus influentes du pays. Bon, supposons que tu figures parmi eux, que tu crèves de peur et que tu sois prêt à faire *n'importe quoi* pour ne pas être tué. Que peux-tu faire ? *Qu'est-ce que la justice ?*

(Qu'est-ce que la vérité ? avait demandé Ponce Pilate avant de se laver les mains. Je n'avais pas de réponse pour ma part, aussi je n'ai rien dit.)

— Mais, ma chérie, c'est très simple, fit Georges.

— Oh ! ça va... Et comment ?

— Eh bien, ils ont résolu cela de la manière la plus simple. Chacun de ceux qui ont le pouvoir, patron ou tyran, est censé savoir ce qu'il faut faire, c'est son travail. S'il fait ce qu'il devrait faire, tout va bien. S'il ne le fait pas, on sanctionne son erreur... grâce à M. Guillotin.

— Oh ! Georges, sois sérieux !

— Ma chère, je ne l'ai jamais été autant. Si ton cheval ne peut pas sauter l'obstacle, tue-le. Et continue jusqu'à ce que tu trouves un cheval qui puisse le faire. A moins que tu ne sois à court de montures... C'est tout à fait le type de pseudo-logique que les gens appliquent pour la plupart aux problèmes politiques. Ce qui nous amène à nous poser la question : est-ce que l'humanité est capable d'être bien gouvernée par quelque système de gouvernement que ce soit ?

— Gouverner, c'est un sale boulot, a grommelé Ian.

— Exact. Mais assassiner, c'est un boulot encore plus sale.

Cette conversation pourrait durer encore aujourd'hui si l'écran du terminal ne s'était pas rallumé tout à coup. J'ai remarqué que les discussions politiques, en vérité, ne s'arrêtent jamais : elles sont simplement interrompues par un facteur extérieur. Une présentatrice apparut sur l'écran.

— La bande que vous venez d'entendre a été apportée directement à cette station. Le bureau du Premier ministre a d'ores et déjà rejeté le contenu de ce message et ordonné à toutes les stations de ne plus le rediffuser sous peine d'être en défaut avec la loi sur la défense publique. Il est évident qu'un tel ordre de censure est anticonstitutionnel. La Voix de Winnipeg continuera de vous tenir informés de tout nouveau développement de la situation. Nous vous demandons instamment de garder votre calme et de ne pas quitter

votre domicile à moins que vous ne soyez appelés à protéger des services publics.

Nous avons déjà entendu les enregistrements qui suivirent et Janet coupa le son.

— Ian, ai-je dit, supposons que je demeure ici jusqu'à ce que les choses se calment dans l'Imperium...

— Ce n'est pas une hypothèse. C'est un fait.

— Bien, monsieur. Alors, il est urgent que j'appelle mon employeur. Est-ce que je peux utiliser le terminal ? Avec ma carte de crédit, bien sûr...

— Pas question. C'est moi qui appelle et ce sera imputé ici.

Je me suis sentie quelque peu vexée.

— Ian, j'apprécie votre hospitalité à tous. Mais si tu entends payer des notes qui me reviennent, tu ferais tout aussi bien de me déclarer concubine officielle et d'engager ta responsabilité pour l'ensemble de mes dettes.

— C'est raisonnable comme proposition. Et quel salaire envisages-tu ?

— Une minute ! a lancé Georges. Je surenchéris. C'est un sale radin d'Écossais !

— Ne les écoute ni l'un ni l'autre, a dit Janet. Il se peut que Georges t'offre plus mais tu devras poser et donner un œuf par-dessus le marché pour le même salaire. Mais j'ai toujours eu envie d'avoir une esclave de harem. Ma chérie, tu ferais une merveilleuse odalisque. Tu n'aurais même pas besoin d'un diamant dans le nombril. Mais est-ce que tu sais bien frictionner ? Tu chantes ? Et nous en venons à la question finale : qu'éprouves-tu à l'égard des femmes ? Tu peux venir me chuchoter ça à l'oreille.

— Bon, je devrais peut-être essayer de m'expliquer une fois encore. Tout ce que je veux, c'est donner un coup de téléphone. Ian, puis-je me servir de ma carte de crédit pour appeler mon patron ? C'est la MasterCard, avec crédit Triple A.

— Émise où ?

— Par l'Impérial Bank de Saint Louis.

— Avec ce qui s'est passé cette nuit, je comprends que tu n'aies pas entendu une des dernières informations. A moins que tu ne veuilles *vraiment* que ta carte soit annulée ?

— Annulée ?

— Tu fais l'écho. British Canadian Bank Crédit Network a annoncé que les cartes de crédit émises dans le Québec et l'Imperium étaient invalidées pour la durée des troubles. Essaie de mettre la tienne dans n'importe quelle fente et tu apprendras à mieux connaître les joies de l'âge de l'informatique dans une bonne odeur de plastique brûlé.

— Ah !...

— Parle. J'ai cru que tu avais dit « ah ! ».

— Oui, je l'ai dit. Ian, est-ce que je peux faire amende honorable ? Et appeler mon patron sur ton crédit ?

— Mais bien entendu... à condition que tu te mettes d'accord avec Janet. C'est elle qui gère le budget de la maison.

— Janet ?

— Tu n'as toujours pas répondu à ma question, chérie, a dit Janet. Viens me chuchoter ta réponse au creux de l'oreille.

Je la lui ai chuchotée. Elle a ouvert de grands yeux.

— Donne d'abord ton appel.

Je lui ai indiqué le code et elle l'a formé pour moi sur le clavier du terminal de sa chambre.

Le balayage cosmique s'est effacé et une annonce s'est mise à clignoter : *INTERDICTION SECURITE – AUCUN CIRCUIT AVEC IMPERIUM DE CHICAGO.*

Cela a duré une dizaine de secondes. J'ai lâché un juron violent et Ian a fait derrière moi :

— Allons, allons ! Les jolies petites filles ne parlent pas comme ça...

— Je n'en suis pas une. Et j'en ai marre !

— Je savais que tu réagirais comme ça. J'avais entendu cette information. Mais je savais aussi que tu tiendrais à essayer toi-même avant d'être convaincue.

— Oui, je voulais essayer. Ian, je suis coincée. J'ai un crédit quasi illimité sur l'Impérial Bank de Saint Louis et je ne peux même pas y toucher. Il ne me reste que quelques dollars néo-zélandais et un peu de monnaie. Cinquante couronnes impériales. Et une carte de crédit suspendue. Qui est-ce qui parlait de contrat de concubinage ? Vous pouvez m'avoir pour pas cher. Nous pouvons lancer les enchères.

— Ça dépend. Les circonstances modifient le marché et il se pourrait que je ne veuille pas monter plus haut que vivre et couvert. Qu'est-ce que tu as chuchoté à l'oreille de Janet ? Cela pourrait changer les choses.

C'est Janet qui a répondu.

— Elle m'a murmuré : « Honni soit qui mal y pense. »

— Marjorie, tu n'es pas pire que tu ne l'étais il y a une heure. Tu ne peux pas rentrer chez toi avant que les choses se calment. La frontière sera rouverte, les circuits rétablis et ta carte de crédit honorée... Sinon ici, du moins à quelques dizaines de kilomètres de là. Alors, croise les bras et attends bien patiemment.

— Oui, c'est ça, le cœur tranquille et l'esprit en paix.

— Exactement. Et Georges pourra te faire poser. Toi et lui, vous avez les mêmes fantasmes, vous êtes de dangereux mutants et vous

devriez être internés dès que vous mettez le pied hors de cette maison.

— Est-ce que nous n'avons pas raté un autre bulletin d'infos ? demanda Janet.

— Oui. Mais je crois qu'il ne faisait que répéter ce que nous avons déjà entendu. Georges et Marjorie sont censés se présenter l'un et l'autre au plus proche poste de police. Je pense qu'ils devraient s'abstenir. Georges peut aussi bien ne pas en tenir compte, jouer les idiots et prétendre qu'il ignorait que ça s'appliquait aux résidents permanents. Bien sûr, ils pourraient vous mettre en liberté surveillée, à moins que vous ne passiez l'hiver dans des baraquements d'internement. Parce que rien n'indique que cette crise démente s'achève la semaine prochaine.

J'ai longuement réfléchi. C'était ma faute. J'avais été stupide. Quand je suis en mission, je voyage toujours avec plusieurs cartes de crédit et avec une somme en liquide suffisamment importante. Mais j'étais en congé et j'en avais bêtement conclu que je n'avais pas à emporter toute cette monnaie sonnante et trébuchante avec laquelle je réglais cyniquement tous les problèmes. Mais sans elle, que faire ? Je n'avais jamais essayé de vivre hors du pays depuis mon entraînement de base. Il se pouvait peut-être que j'aie à vérifier si cet entraînement avait été véritablement efficace. Dieu merci, il faisait suffisamment chaud !

— Montez le son ! cria Georges, Ou bien venez ici !

Nous nous sommes précipités.

«...du Seigneur. Ne prêtez pas l'oreille aux propos vaniteux des pécheurs ! Nous seuls sommes responsables des signes d'apocalypse que vous voyez autour de vous. Les valets de Satan ont tenté d'usurper le saint travail des instruments de Dieu et de le détourner à de viles fins. Pour cela, ils sont à présent châtiés. Pour l'heure, ceux qui gèrent les affaires de ce monde sont requis de se soumettre à ces saints devoirs :

« Qu'il soit mis un terme à tout passage dans le royaume des cieux. Si le Seigneur avait voulu que l'homme voyage dans l'espace, il lui aurait donné des ailes.

« Qu'on ne permette pas à une seule sorcière de survivre. Le prétendu génie génétique est un affront aux buts ultimes du Seigneur. Que l'on détruise les antres abominables où de telles choses sont accomplies. Que l'on tue les morts-vivants conçus dans ces puits de ténèbres. Que l'on pendre les sorcières qui pratiquent ces arts vils. »

— Bon sang ! s'exclama Georges. Je crois bien qu'ils parlent des gens comme moi.

Moi, je n'ai rien dit car j'étais certaine que c'était de moi et de mes semblables qu'il s'agissait. Absolument certaine.

« Les hommes qui couchent avec des hommes, les femmes qui couchent avec des femmes, ceux qui couchent avec des bêtes... tous ceux-là périront par les pierres. Ainsi que toutes les femmes adultères.

« Les papistes, les Sarrasins, les infidèles et les juifs, tous ceux qui se prosternent devant des images idolâtres... à tous ceux-là, les Anges du Seigneur disent : Repentez-vous car l'heure est proche ! Repentez-vous ou bien craignez les épées vives des instruments élus du Seigneur !

« Pornographes, prostituées et femmes immodestes, repentez-vous ! Ou bien vous subirez le terrible courroux du Seigneur !

« Pécheurs de toutes sortes, restez à l'écoute de ce canal pour entendre les instructions qui vous permettront de retrouver peut-être la Lumière.

« Par ordre du Grand Général des Anges du Seigneur ! »

L'enregistrement prit fin et le silence revint.

— Janet, dit Ian, tu te souviens de la première fois où nous avons vu les Anges du Seigneur ?

— Ça, je ne suis pas près de l'oublier. Mais je ne m'attendais pas à quelque chose d'aussi grotesque.

— Ils existent vraiment ? ai-je demandé. Ce n'est pas seulement un cauchemar sur l'écran ?

— Eh bien... il est difficile d'établir un lien entre les Anges que nous avons vus, Ian et moi, et ce qui se passe. Fin mars, puis début avril, je suis allée au port pour prendre Ian. Le hall était plein de disciples de Hare Krishna en robe safran, le crâne rasé, qui sautaient de tous les côtés en faisant la quête. Des Scientologues venaient de passer les portes de débarquement pour un congrès ou un autre, probablement une convention à l'échelle de l'Amérique du Nord. Au moment où les deux groupes se sont rencontrés, voilà qu'arrivent les Anges du Seigneur, avec leurs badges, leurs tambourins et leurs bâtons.

» Marj, si tu avais pu voir cette mêlée incroyable ! Mais on distinguait très bien les trois camps. Les Hare Krishna ressemblaient comme d'habitude à des clowns et il était impossible de ne pas les reconnaître. Les Anges et les Hubbardites[7] ne portaient pas de robes mais ils étaient tout aussi identifiables : les Elronistes étaient propres, impeccables avec les cheveux courts, et les Anges avaient l'air de vieux lits pas faits. Et ils dégageaient une sacrée « odeur de piété ». Je dois dire que je me suis bouché le nez avant de m'enfuir.

» Les Scientologues se sont déjà battus pas mal de fois pour leurs droits, et là, ils le faisaient avec discipline, simplement pour se défendre, et ils se repliaient très vite *en emportant leurs blessés*. Les Hare Krishna piaillaient comme des poulets et laissaient leurs blessés derrière eux. Mais les Anges du Seigneur, eux, se battaient comme des

fous – ce que je crois qu'ils sont. Ils y allaient droit dedans à grands coups de bâton et il a fallu autant de Gardes montés que d'Ange pour en venir à bout... Alors que d'ordinaire le rapport est de un garde de la Police Montée pour une émeute.

» On a fini par comprendre que les Anges avaient appris que les Hubbardites allaient arriver et qu'ils s'étaient rassemblés pour leur sauter sur le poil. Mais les Hare Krishna sont arrivés tout à fait accidentellement. Ils ne se trouvaient à l'aéroport que parce que c'est un bon endroit pour secouer leurs gris-gris en réclamant de l'argent. Incapables de repousser les Scientologues, les Anges s'étaient tout simplement rabattus sur les Hare Krishna.

Ian approuva.

— J'ai vu ça de l'autre côté de la barrière. Ces Anges étaient devenus complètement déments. Je crois qu'ils étaient un peu camés. Mais je n'aurais jamais cru qu'une telle racaille puisse menacer la planète tout entière. Même maintenant, bon sang, je n'arrive pas à le croire ! Je pense qu'ils essaient de se monter en épingle, comme ces dingues qui confessent n'importe quel crime qu'ils n'ont pas commis.

— Mais j'aimerais mieux ne pas avoir à les affronter, dit Janet.

— Je suis d'accord avec toi. C'est un peu comme d'être jeté en pâture à une meute de chiens sauvages. Mais je ne comprends toujours pas comment des chiens sauvages parviendraient à renverser un gouvernement. Et encore moins un monde tout entier.

Aucun de nous quatre n'aurait pensé qu'il pourrait y avoir d'autres revendicateurs. Pourtant, deux heures plus tard, les Stimulateurs proclamèrent leurs requêtes :

« Je vous parle au nom des Stimulateurs. Nous avons décidé des premières exécutions et choisi avec soin nos cibles. Nous ne sommes pas responsables des émeutes ni d'aucune des atrocités qui ont été commises depuis. Nous avons cependant jugé nécessaire d'interrompre certaines communications, mais elles seront rétablies dès que les conditions le permettront. Les événements nous ont amenés à modifier notre plan initial, essentiellement non violent. Certains opportunistes, se présentant comme le Conseil pour la Survie dans les pays anglophones, ou encore comme les Héritiers de Léon Trotski et autres noms un peu partout dans le monde, ont tenté de détourner notre programme. On peut facilement les identifier du fait qu'ils n'ont aucun programme qui leur soit propre.

« Pire encore : certains fanatiques religieux qui se sont baptisés les Anges du Seigneur. Leur prétendu programme est un ramassis infâme de slogans anti-intellectuels et de préjugés sexuels. Ils ne sauraient réussir mais leur doctrine faite de haine peut arriver à dresser le frère contre le frère, l'ami contre l'ami, le voisin contre le

voisin. Il faut les arrêter.

« Décret d'urgence numéro un : Toutes les personnes se réclamant des Anges du Seigneur sont condamnées à mort. Les autorités en place devront exécuter cette sentence sur l'heure, n'importe quand, n'importe où. Les citoyens, sujets et résidents de tous les pays sont requis de dénoncer ces Anges tels qu'ils ont été décrits aux autorités les plus proches et sont autorisés à user de la force si besoin est.

« Le fait d'aider, de protéger, de secourir ou de cacher un membre de ce groupe sera considéré comme un délit capital.

« Décret d'urgence numéro deux : Revendiquer le crédit ou la responsabilité de toute action commise par un Stimulateur, aussi bien que revendiquer le crédit ou la responsabilité de tout acte ordonné par les Stimulateurs est déclaré délit capital. Les autorités devront agir en conséquence. Ce décret s'applique également, mais sans limites, au groupe ainsi qu'aux individus se réclamant du Conseil pour la Survie.

« Programme de réformes : Les mesures suivantes entrent en vigueur sur l'heure. Les leaders politiques et les responsables du monde des affaires sont collectivement et individuellement responsables de l'application de chaque mesure de réformes sous peine de mort.

« Réformes immédiates : Tous les salaires, prix et pensions sont gelés. Tous les viagers portant sur des locaux occupés sont annulés. Les taux d'intérêt général sont fixés à six pour cent.

« Toutes les professions touchant à la santé sont nationalisées. Les médecins recevront le même salaire que les professeurs d'université. Les infirmières seront payées sur la même échelle que les instituteurs de l'échelon primaire. Le personnel auxiliaire d'assistance ou de thérapie sera rémunéré sur des bases comparables. Les hôpitaux et cliniques seront gratuits. Tous les citoyens, sujets et résidents recevront en permanence les meilleurs soins.

« Tous les services et travaux en cours seront poursuivis. Après la période de transition, des changements de poste seront tolérés et requis dans la mesure où ces changements améliorent le bien-être général.

« Les ordonnances qui suivent seront applicables dans un délai de dix jours à compter d'aujourd'hui. La liste des leaders et fonctionnaires condamnés rendue publique par le soi-disant Conseil pour la Survie n'est ni confirmée ni annulée. Chacun d'entre vous doit interroger son cœur et sa conscience et se demander s'il fait tout ce qu'il devrait pour le bien-être de son prochain. Si la réponse est oui, alors vous êtes sauvé. Si c'est non, alors il se peut que vous fassiez partie du prochain groupe choisi pour l'exemple aux yeux de tous ceux qui ont transformé notre monde en un enfer d'injustice et de privilèges iniques.

« Décret spécial : La fabrication des pseudo-êtres devra cesser sur l'heure. Tous les êtres artificiels ainsi que les prétendus artefacts vivants devront se tenir prêts à se présenter devant les autorités de réforme quand ils se le verront notifier. Durant l'intérim, des plans seront mis au point afin que ces quasi-humains puissent continuer le cours de leur existence sans plus menacer l'humanité et dans des circonstances qui interdiront toute concurrence déloyale. Ces créatures devront jusqu'à nouvel ordre poursuivre leurs fonctions mais il leur est interdit de sortir.

« Il est interdit aux autorités locales de tuer ces... »

L'annonce fut brutalement interrompue. Un visage apparut sur l'écran, celui d'un homme visiblement perturbé, le front luisant de sueur.

« Ici, le sergent Malloy. Je m'exprime au nom du chef Henderson. Il ne sera plus toléré aucune déclaration subversive. Nous allons reprendre le cours normal des programmes. Restez sur ce canal dans l'éventualité de bulletins exceptionnels. (Il soupira.) Nous vivons un sale moment, les amis. Soyez patients. »

— Eh bien, mes enfants, a lancé Georges, les jeux sont faits. Vous n'avez plus qu'à choisir. Une théocratie avec ses chasseurs de sorcières. Un socialisme fascisant d'écoliers demeurés. Ou bien une légion de pragmatistes purs et durs qui abattent tous les chevaux qui ne sautent pas l'obstacle. Allons-y ! Un article seulement par client ! Pressons !

— Arrête ça, Georges, a dit Ian. Il n'y a vraiment pas de quoi plaisanter.

— Mais, mon frère, je ne plaisante pas. Je pleure. Je suis consterné. Une des équipes a l'intention de m'abattre à vue, l'autre met mon art, ma profession hors la loi, quant à la troisième, avec ses menaces informulées, elle me semble personnellement plus redoutable encore. En attendant, ce bienfaisant gouvernement, l'*alma mater* de mon existence, me considère comme un étranger, un ennemi tout juste bon à emprisonner. Qu'est-ce que je peux faire ? Plaisanter ou bien verser toutes les larmes de mon corps ?

— Tu pourrais peut-être, en attendant mieux, cesser de te comporter comme le fichu Latin que tu es. Le monde est en train de devenir dingue sous tes yeux. Nous ferions bien d'essayer de trouver ce que nous pouvons faire.

— Arrêtez, tous les deux, voulez-vous ? a dit Janet d'un ton doux mais ferme. Une chose que toutes les femmes savent mais que peu d'hommes apprennent, c'est qu'il y a dans la vie certains moments où l'attitude la plus sage est encore d'attendre. Je vous connais tous les deux. Vous aimeriez bien vous précipiter vers le bureau de recrutement et vous engager pour la durée de la crise. Comme ça, les sergents s'occuperaient de vos belles petites consciences. Cela a été utile à vos pères et à vos grands-pères, et je suis vraiment navrée que ça ne soit pas le cas pour vous. Notre pays est en danger et notre manière de vivre également, c'est clair. Mais si quelqu'un connaît une meilleure solution dans l'immédiat que d'attendre, qu'il s'exprime. Sinon, inutile de tourner en rond. On ne doit pas être loin de l'heure du déjeuner. Est-ce que quelqu'un peut penser à quoi que ce soit de mieux ?

— On a pris notre breakfast très tard.

— Et il en sera de même pour le déjeuner. Quand il sera servi, tu le mangeras, et Georges aussi. Ah ! il y a aussi une chose à faire, au cas où cela tournerait vraiment mal : Marj doit savoir où se mettre à

l'abri si des bombes nous tombent dessus.

— Des bombes ou pis encore...

— Oui, ou pis... oui, Ian. La police, par exemple, en quête d'ennemis cachés. Est-ce que vous avez réfléchi à ce qu'il conviendrait de faire s'ils viennent frapper à la porte ?

— J'ai pensé à cela, a dit Georges. Avant tout, il faut livrer Marj aux cosaques. Ça les distraira et ça me donnera le temps de m'en aller loin, très loin. Voilà un plan.

— D'accord, fit Janet. Ce qui laisse à penser que tu en as un autre.

— Il n'a pas la simple élégance du premier. Mais le voilà tel que je le conçois. Je me rends à la Gestapo. Simple test destiné à vérifier si un honorable résident et contribuable respectable qui a toujours donné son obole aux œuvres de la police et au bal des pompiers peut réellement être jeté en prison sans le moindre prétexte valable. Tandis que je me sacrifierai ainsi au nom d'un principe, Marj peut très bien se terrer dans la cachette. Ils ignorent d'ailleurs qu'elle se trouve ici. Ce qui n'est pas, malheureusement, le cas pour moi.

— Ne sois pas aussi noble, mon chéri, ça ne te va pas du tout. Non, je pense que nous allons combiner les deux plans. Si... non, quand... quand ils viendront vous chercher, vous vous cacherez tous les deux dans l'abri et vous y resterez aussi longtemps que nécessaire. Des jours. Des semaines. Qui peut savoir...

Georges secoua la tête.

— Ah non ! très peu pour moi. C'est humide et malsain.

— Et de plus, intervint Ian, j'ai promis à Marj de la protéger contre Georges. A quoi bon lui sauver la vie si c'est pour la jeter entre les pattes d'un obsédé ?

— Il ne faut pas le croire, chérie. L'alcool est mon point faible.

— Mon amour, est-ce que tu désires que l'on te protège de Georges ?

J'ai répondu alors en toute sincérité que c'était peut-être Georges qu'il fallait protéger de moi. Et je l'ai dit sans ambages.

— Pour ce qui est de ta crainte de l'humidité, Georges, le trou a exactement le même degré hygrométrique que le reste de la maison, un quarante-cinq très modéré. Je l'ai conçu comme ça. Si les circonstances nous y obligent, on vous mettra dans le trou, donc, mais il est hors de question que vous vous rendiez à la police. (Janet s'est tournée vers moi.) Viens avec moi, chérie. A propos d'humidité, nous allons nous offrir un petit bain.

Elle m'accompagna jusqu'à ma chambre et prit mon sac de vol.

— Qu'est-ce que tu as là-dedans ?

— Pas grand-chose. Mes culottes et quelques chaussettes. Mon passeport aussi. Une carte de crédit inutilisable. Un peu d'argent. Des

papiers d'identité. Un carnet. Mes bagages sont en transit au port.

— C'est aussi bien comme ça. Parce que tout ce qui est à toi, nous allons le mettre dans ma chambre. Pour les dessous ou les vêtements, nous avons à peu près la même taille.

Elle fouilla dans un tiroir et me présenta une ceinture avec une enveloppe de plastique de style féminin courant. Le genre d'objet que je ne pouvais utiliser dans ma profession parce que trop voyant.

— Mets là-dedans tout ce que tu ne peux te permettre de perdre et ferme l'enveloppe hermétiquement. Ensuite, tu mettras la ceinture. Parce que tu vas être immergée des pieds à la tête, tu sais. Ça t'ennuie d'avoir les cheveux mouillés ?

— Mon Dieu, non.

— Bien. Alors, mets là-dedans ce que tu veux y mettre et déshabille-toi. Inutile de mouiller tes vêtements. Mais si les gendarmes se montrent, n'hésite pas à plonger tout habillée. Tu te sécheras dans le trou.

Un instant plus tard, nous étions ensemble dans son grand bain. Je portais sur moi la ceinture étanche. Avec un sourire, Janet me montra le fond.

— Chérie, regarde sous le siège, là-bas.

Je me suis approchée.

— Je ne vois pas très bien.

— C'a été fait exprès. L'eau est limpide et en principe on devrait avoir une vision parfaite. Mais à l'endroit où l'on doit se trouver pour regarder sous le siège, il y a le reflet d'un spot qui vous arrive droit dans les yeux. C'est là que s'ouvre le tunnel. Impossible de le voir, en fait, mais on peut le toucher. Il mesure moins d'un mètre de large, il est haut de cinquante centimètres à peu près et fait six mètres de long. Est-ce que tu as des problèmes de claustrophobie ?

— Non.

— Alors, c'est parfait. Parce que le seul et unique moyen de pénétrer dans le tunnel, c'est de prendre sa respiration et de plonger. Il est relativement facile de progresser une fois qu'on est sous l'eau car j'ai prévu des entailles dans le fond. Mais il faut se persuader que ça ne va pas durer trop longtemps et qu'on pourra bientôt respirer de nouveau. D'abord, tu te retrouveras dans le noir, mais la lumière revient assez vite. Nous avons installé un contacteur thermique. Bon, pour cette première fois, je pars devant toi. Prête ?

— Oui, je crois.

— Alors, allons-y.

Janet est venue à côté de moi. Elle a occupé le siège voisin, puis elle est descendue. L'eau lui arrivait aux hanches.

— On respire à fond !

Elle m'a donné l'exemple en souriant et elle a disparu.

Je l'ai suivie. Impossible de voir le tunnel, même sous l'eau, mais je n'ai eu aucune difficulté à le trouver en tâtonnant et, ensuite, j'ai progressé très rapidement grâce aux entailles. Mais il m'a bien semblé que je parcourais plus de six mètres.

Brusquement, une lumière est apparue droit devant moi. Je n'ai pas tardé à l'atteindre, je me suis redressée et la main de Janet a saisi la mienne. Nous étions dans une pièce minuscule. Le plafond était à moins de deux mètres au-dessus du sol de ciment. C'était peut-être un peu plus agréable qu'une tombe, mais à peine.

— Retourne-toi, chérie. Par là.

« Par-là », c'était une épaisse porte d'acier, entre sol et plafond. Nous avons franchi le seuil les pieds en avant, et le lourd battant s'est refermé sur nous avec une sorte de gros soupir, comme la porte d'un coffre.

— Porte à surpression, m'a expliqué Janet. Si une bombe venait à exploser à proximité, l'onde de choc repousserait l'eau dans le petit tunnel. Évidemment, en cas de coup direct... Bah ! je crois que nous ne nous en apercevrons pas et j'ai tout simplement omis de prévoir quoi que ce soit. Bon, fais comme chez toi. Je vais aller chercher une serviette.

Nous nous trouvions dans une pièce très étroite et longue, au plafond voûté. A droite, il y avait des lits-couchettes, une table avec des chaises, plus loin un terminal et, tout au bout, une petite cuisine et une porte qui, de toute évidence, accédait à une salle d'eau ou une douche car Janet revint bientôt avec une grande serviette.

— Ne bouge pas et ta petite maman va te sécher, dit-elle. Pas de soufflante à air chaud ici, hélas ! Tout est simple, non automatique et fiable.

Elle me frictionna jusqu'à ce que je brille, et je lui rendis la politesse. Ce qui était un plaisir car Janet était d'une beauté rare.

— Ça suffit, amour, me dit-elle enfin. Maintenant, je vais te faire faire le tour des lieux, encore qu'il y ait peu de chances que tu te retrouves ici, sauf si tu dois t'y réfugier, bien sûr. Et tu pourrais t'y retrouver seule. A ce moment-là, ta vie dépendrait de ce que tu sais de l'endroit.

» D'abord, tu vois ce livre attaché par une chaîne au-dessus de la table ? C'est le mode d'emploi et l'inventaire de l'endroit, et la chaîne est une vraie chaîne. Avec ce bouquin, tu n'as pas besoin de visite guidée, en fait, parce que tu y trouveras tout. Et tu sauras tout ce dont tu peux disposer ici : aspirine, munitions, chutney de pommes... tout.

Elle me fit faire pourtant, à toute allure, une petite visite guidée : réserves de nourriture et d'air, freezer, pompe à main pour la pression d'eau en cas de panne, vêtements, médicaments, etc.

— Tout a été prévu pour trois personnes et pour trois mois, me

dit-elle.

— Et pour remplacer les stocks, tu procèdes comment ?

— Tu ferais quoi ?

J'ai réfléchi un instant.

— Je crois que je pomperais l'eau du bassin.

— C'est ça, exactement. Il existe un réservoir dissimulé qui ne figure même pas sur les plans de construction, comme ceci d'ailleurs. Bien sûr, il y a pas mal de choses qui ne craignent pas l'eau ou qui peuvent être acheminées en emballages étanches. A propos, comment se porte ta ceinture ?

— Je crois qu'elle va bien. J'ai chassé l'air jusqu'à la dernière bulle avant de la fermer. Janet... cet endroit n'est pas seulement un refuge contre les bombardements, non ? Sinon tu ne te serais pas donné autant de mal pour le cacher, et tu n'aurais certainement pas dépensé autant d'argent.

Son visage s'est assombri.

— Chérie, tu es très intuitive. Non, c'est vrai, je ne me serais pas autant passionnée pour la construction d'un abri antibombes. Si jamais des bombes H nous tombent dessus, je ne crois pas que j'aie vraiment envie de survivre. Non, j'ai conçu cette tanière pour survivre à ce que l'on appelle fort bizarrement des « troubles civils ». Mes grands-parents me parlaient toujours de cette époque où les gens étaient encore courtois, où personne n'hésitait vraiment à sortir la nuit, où les portes n'étaient pas toujours fermées et où les maisons n'étaient pas cernées de murailles et de barbelés et de faisceaux lasers... C'est peut-être cela... Je ne suis pas assez vieille pour m'en souvenir. Il me semble que, durant toute ma vie, les choses n'ont fait qu'empirer. Quand j'ai quitté l'école, mon premier boulot a été de concevoir des systèmes défensifs cachés dans les immeubles que l'on reconstruisait. Mais les trucs que j'ai utilisés – et ce n'était pourtant pas il y a si longtemps – sont périmés aujourd'hui. L'idée de base, avant, c'était d'arrêter l'ennemi et de le repousser. A présent, nous avons une défense à deux niveaux. Si le premier niveau ne l'arrête pas, le second est conçu pour le neutraliser, le tuer. C'est tout à fait illégal mais tous ceux qui peuvent se le permettre s'en tiennent à cette technique. Marj, qu'est-ce que je ne t'ai pas encore montré ? Ne regarde pas dans ce livre, tu trouverais. Ne te sers que de ta tête. Quel est le point essentiel du trou que nous n'avons pas encore vu ?

(Elle voulait vraiment que je le lui dise ?)

— Eh bien !... ça me paraît complet... du moins, ça le sera quand tu m'auras montré le réseau principal et auxiliaire d'énergie.

— Réfléchis, chérie. La maison au-dessus de nous est détruite. Ou bien occupée par l'envahisseur. Ou encore par notre police, qui vous cherche, toi et Georges. Que faut-il d'autre ?

— Eh bien... tous les animaux qui vivent dans le sol ont une voie de retraite : les renards, les lapins, les taupes... ils ont tous une issue dérobée.

— Bravo ! Et où est-elle ?

Je fis semblant de regarder autour de moi et de chercher. Mais j'avais depuis un bon moment réagi à un réflexe qui datait de ma période de formation (« Surtout ne jamais se détendre avant d'avoir trouvé une issue. »).

— Je pense que la porte dérobée devrait se trouver à l'intérieur de ce placard à vêtements.

— Je me demande si je dois te féliciter ou me demander si je n'aurais pas dû mieux la dissimuler. Oui, c'est bien là qu'elle s'ouvre. Elle part vers la gauche et elle est éclairée par un rayonnement à trente-sept degrés, comme le tunnel par lequel nous sommes venues. Ces lampes sont alimentées par des Shipstones et ont une durée de vie pratiquement illimitée, mais je pense qu'il serait plus prudent de se munir d'une torche, et tu sais où elles se trouvent. Le passage est assez long et il débouche loin des murs dans un buisson d'épineux. La porte camouflée est plutôt lourde, mais il suffit de la pousser un peu de côté et elle bascule d'elle-même.

— Eh bien, ça me paraît plutôt au point. Mais, Janet, que se passerait-il si quelqu'un découvrait l'entrée et arrivait jusqu'ici ? Ou si moi je l'utilisais ? Après tout, je suis encore presque une étrangère.

— Non, tu n'es pas une étrangère. Tu es une vieille amie que nous ne connaissons que depuis peu de temps. Oui, il y a effectivement une faible chance pour que quelqu'un tombe par hasard sur l'issue de secours. D'abord, si cela se produisait, il déclencherait une atroce sonnerie d'alarme dans toute la maison. Ensuite, nous aurions une image immédiate du tunnel sur toute sa longueur grâce aux caméras de contrôle reliées aux terminaux. Et nous n'aurions plus qu'à prendre les mesures nécessaires, du gaz lacrymogène aux moyens les plus radicaux. Dans ce cas, je plains Ian autant que Georges.

— Et pourquoi ?

— Parce que j'éprouverais tout à coup une crise de faiblesse féminine. Je ne peux pas évacuer les cadavres, surtout ceux qui ont passé quelques jours à... mûrir.

— Mmm... je vois.

— Marj, n'oublie pas que je suis une professionnelle des dispositifs de défense, et garde bien en mémoire ma politique des deux niveaux. Supposons que quelqu'un repère notre porte et qu'il se casse les ongles en l'ouvrant. A ce stade, il n'est pas encore mort. S'il s'agit de l'un d'entre nous – c'est concevable mais très improbable –, nous appuyons sur une touche de commande dissimulée. Il faudrait d'ailleurs que je t'indique son emplacement. Mais si nous avons

vraiment affaire à un intrus, il rencontrera très vite un avertissement : PROPRIETE PRIVEE – DEFENSE D'ENTREE. Admettons qu'il n'en tienne pas compte. Quelques mètres plus loin, il entendra une voix lui répéter le même avertissement en ajoutant que la propriété où il vient de pénétrer dispose de moyens de défense actifs. Bon, notre crétin continue d'avancer. Des sirènes partout, des lumières rouges, et pourtant il s'entête... Et ensuite, ce pauvre Ian et ce pauvre Georges seront obligés de sortir sa carcasse puante du tunnel. Pas question de la jeter dehors, bien entendu, encore moins de la cacher dans la maison. Non, si quelqu'un trouve la mort en essayant de percer le dispositif de défense, on ne risque pas de trouver son corps, jamais. Tu as vraiment envie de savoir comment on s'y prend ?

— Je suis certaine de ne pas en avoir besoin.

(Un tunnel latéral camouflé, Janet, et un puits sans fond... Je me demande d'ailleurs combien de cadavres s'y trouvent déjà. Janet, tu as l'air aussi tendre que la rosée du matin... et tu as toutes les chances de survivre à ces années dingues. Ton esprit est aussi gracieux que celui d'une Médicis...)

— Moi non plus. Est-ce qu'il y aurait autre chose que tu désirerais voir ?

— Je ne le crois pas, Janet. Et je ne pense pas non plus que j'aie la moindre chance d'utiliser cette merveilleuse cachette. Nous remontons, à présent ?

— Nous n'allons pas tarder, a dit Janet en posant les mains sur mes épaules. Qu'est-ce que tu m'as chuchoté à l'oreille ?

— Je croyais que tu l'avais entendu.

— Oh oui ! je l'ai entendu.

Elle m'a attirée contre elle et c'est à cette seconde que le terminal s'est illuminé.

— Le déjeuner est prêt !

Elle a pris un air accablé.

— Voilà comment périssent toutes les bonnes choses !

Ce fut un repas délicieux. Il y avait un pot-au-feu entouré de radis, de céleri, d'échalotes, de noisettes, de fromage mariné, de pickles, de petits pains. Il y avait aussi du pain à l'ail tartiné de beurre tout frais. Georges s'occupait du bouillon avec des gestes majestueux et la dignité d'un maître d'hôtel, maniant une énorme louche. Quand je me suis assise, Ian a noué une gigantesque serviette autour de mon cou.

— Maintenant, tu peux manger comme une petite truie, m'a-t-il dit.

J'ai goûté le bouillon.

— C'est certain. Janet, depuis combien de temps cuit ce bouillon ? Depuis hier ?

— Faux ! s'est écrié Ian. La grand-mère de Georges lui a légué ce bouillon dans son testament.

— C'est quelque peu exagéré, a protesté Georges. Ma très chère mère, Dieu la protège, a entamé la préparation de ce potage l'année de ma naissance. Ma sœur aînée avait toujours espéré le recevoir en héritage, mais elle a épousé un Canadien britannique – une mésalliance, en quelque sorte – et c'est moi qui ai hérité. J'ai tout fait pour maintenir la tradition. Mais je pense cependant que le bouquet était bien supérieur du temps de ma mère.

— Je ne comprends absolument pas ce genre de chose, ai-je répondu. Tout ce que je sais, c'est que ce bouillon n'a jamais cuit dans une marmite.

— Je l'ai commencé la semaine dernière, a dit Janet. Mais ensuite, c'est Georges qui s'en est emparé. Il s'y connaît mieux que moi.

— Tout ce que je connais du bouillon, c'est le manger. Je pense qu'il y en a suffisamment pour tout le monde.

— Rien de neuf aux informations ? a demandé Janet.

— Et cette bonne vieille règle ? Pas question durant le repas...

— Ian, mon amour, tu devrais savoir depuis le temps que mes commandements s'appliquent aux autres et non à moi. Maintenant, réponds-moi.

— Pas de changements en général. Plus d'assassinats. S'il y a eu quelque revendication pour les troubles de ces dernières heures, notre bon vieux gouvernement paternaliste a choisi de n'en rien dire. Bon sang ! qu'est-ce que je peux détester cette attitude : « Papa sait ce qui

est bien pour toi. » Mais papa ignore dans quelle merde nous nous trouvons. S'il avait une meilleure solution à nous proposer, de toute façon nous n'en serions pas là. Ce qui est certain, c'est que le gouvernement utilise à plein la censure. Ce qui sous-entend que nous ne savons rien, en fait. J'ai bien envie de tirer sur quelqu'un.

— Tu ne crois pas que ça suffit comme ça ? A moins que tu ne désires rejoindre les Anges du Seigneur ?

— Quand on dit ce genre de chose, on fait un petit sourire... Janet, quelquefois tu es trop raisonnable. Ce qui me tue, vois-tu, c'est ce grand trou dans les bulletins d'informations... sans la moindre explication.

— Oui ?...

— Les multinationales. Tous les bulletins jusqu'ici concernent les États, mais il n'est pas question des sociétés. Pourtant, n'importe quel idiot sait où se trouve le pouvoir aujourd'hui. Est-ce que ces crétins assoiffés de sang le savent seulement ?

— Mon vieux, a dit doucement Georges, c'est peut-être bien pour cette raison que les sociétés n'ont pas été désignées comme cibles éventuelles.

— Mais...

Ian s'est interrompu.

— Ian, ai-je dit, le jour où nous nous sommes rencontrés, tu m'as dit qu'il n'existait aucun moyen de frapper un État corporatif. Tu m'as parlé de la Russie et d'IBM.

— Je n'ai pas vraiment dit ça, Marj. J'ai dit que la *force militaire* pourrait bien être sans effet contre une multinationale. D'ordinaire, quand ils se font la guerre, les géants se servent d'argent, de représentants. Ils jouent sur des manœuvres qui impliquent des banquiers, des hommes de loi, plutôt que la violence. Oh ! d'accord, il leur arrive de combattre avec des armées de mercenaires, mais ce n'est pas réellement leur style et, en tout cas, ils se refusent à l'admettre. Mais nos petits rigolos qui se déchaînent en ce moment utilisent précisément les moyens avec lesquels on peut atteindre une multinationale : assassinat et sabotage. Et c'est tellement évident que je suis très fâché de ne pas en entendre parler du tout ; Ce qui m'amène à me demander ce qui se passe réellement et que l'on nous cache...

J'ai avalé un gros morceau de pain perdu qui avait trempé dans ce bouillon des dieux et j'ai dit :

— Ian... est-il possible qu'une ou plusieurs multinationales mènent tout ce cirque... en utilisant des mannequins ?

Ian s'est assis si brusquement qu'il a renversé son assiette.

— Marj, franchement, tu me stupéfies. Si je t'ai remarquée, tu sais, c'est essentiellement pour des raisons qui n'ont rien à voir avec

ton esprit et ton intelligence...

— Je m'en serais doutée.

— Mais quand même, tu as un cerveau. Par exemple, tu as mis immédiatement le doigt sur les vices de contrat de la compagnie pour l'emploi des pilotes artificiels... Et je compte bien me servir de tes arguments quand je serai à Vancouver. Et voilà maintenant que tu trouves ce qui ne va pas dans tout cet imbroglio dément... En fait, tu as découvert la seule pièce du puzzle qui donne un sens à l'ensemble...

— Je n'en suis pas certaine. Mais, si j'en crois les bulletins d'informations, il y a eu des assassinats, des sabotages et des attentats sur toute la planète aussi bien que sur la Lune et Cérès... Ce qui implique des centaines ou même des milliers de personnes, plus probablement. L'assassinat et le sabotage sont des boulots de spécialistes qui exigent une certaine formation. Les amateurs, lorsqu'ils sont recrutés, ont tendance à gâcher le travail, la plupart du temps. Donc, tout cela signifie une importante somme d'argent. Beaucoup, beaucoup d'argent. Ce qui exclut un groupe de dissidents politiques plus ou moins fêlés ou une organisation religieuse. Qui peut disposer de suffisamment d'argent pour une démonstration de force à l'échelle planétaire ? Je n'ai pas le moindre nom sur la langue, mais j'attends vos suggestions...

— Oui, je crois que tu as trouvé la solution. A défaut de savoir exactement « qui ». Marj, qu'est-ce que tu fais exactement dans la vie quand tu ne te trouves pas avec ta famille de South Island, en Nouvelle-Zélande ?

— Je n'ai pas de famille à South Island, Ian. J'ai divorcé d'avec mes époux et mes sœurs de groupe.

(En disant cela, je me sentis aussi choquée qu'il le semblait.)

Le silence s'installa autour de nous. Puis Ian me déclara avec beaucoup de calme :

— Je suis vraiment désolé, Marjorie.

— Mais il n'y a pas de raison, Ian. C'était une simple correction d'erreur. Je ne retournerai pas en Nouvelle-Zélande. Mais j'aimerais bien aller jusqu'à Sydney pour rendre visite à Betty et Freddie, cependant.

— Oui, je suis sûr que ça leur ferait plaisir.

— Ils m'ont invitée tous les deux. Ian, Freddie enseigne quoi exactement ? Nous n'en avons jamais parlé...

— Federico est un bon collègue à moi, intervint Georges. Ma chère Marjorie, c'est grâce à cet heureux tour du destin que je me trouve ici aujourd'hui.

— C'est exact, dit Janet. Chubbie et Georges ont découpé des gènes en tranches tous les deux à McGill et c'est comme ça que

Georges a fait la connaissance de Betty. Betty me l'a envoyé et je l'ai recueilli, pauvre petit chat...

— Georges et moi avons fait un marché, dit Ian. Nous n'avions ni l'un ni l'autre le droit de diriger Janet... Exact, Georges ?

— Tu as mille fois raison, mon frère. A supposer que nous puissions l'un ou l'autre diriger Janet un jour.

— Et moi, j'ai bien du mal à vous diriger, a conclu Janet. Je ferais mieux d'engager Marj pour m'aider. Marj, qu'en dis-tu ?

Je ne l'ai pas prise au sérieux car j'étais persuadée qu'elle ne l'était pas. En fait, tout le monde bavardait pour essayer d'oublier la petite bombe que je venais sournoisement de leur glisser. Nous le savions tous. Mais étais-je donc la seule à m'apercevoir qu'on ne faisait plus allusion à ma profession ? Je savais ce qui s'était passé. Mais pour quelle raison ce niveau profond de mon cerveau venait-il de décider d'accorder une telle importance à ce sujet ? Pour rien au monde je n'étais prête à révéler les secrets du Patron !

Tout à coup, j'avais une envie fébrile de l'entendre. Quel rôle jouait-il dans ces événements étranges, pour autant qu'il jouât un rôle ?... Et si oui, de quel côté se trouvait-il ?

— Un peu de potage, chère jeune fille ?

— Interdit de lui en donner jusqu'à ce qu'elle me le demande.

— Mais enfin, Janet, tu n'étais pas sérieuse. Georges, si je reprends encore du bouillon, je vais reprendre également du pain à l'ail, et du poids par la même occasion. Non, ne me tente pas.

— Encore un peu cependant ?

— D'accord... mais rien qu'un petit peu.

— Je suis très sérieuse, insista Janet. Je n'essaie pas de te séduire parce que tu ne dois pas être très chaude pour le régime matrimonial en ce moment. Mais tu devrais y réfléchir et, dans un an, nous en reparlerons. Si tu le veux bien. En attendant, tu seras ma petite biche familière... et ces deux vieux boucs seront autorisés à se trouver dans la même pièce que toi seulement si je les en juge dignes.

— Un instant ! lança Ian. Qui l'a amenée ici ? C'est moi. Marj est ma petite amie.

— Si j'en crois Betty, ce serait plutôt la petite amie de Freddie. De toute façon, c'était hier, et à présent, elle est à moi. Si l'un ou l'autre d'entre vous désire lui parler, il faudra venir me voir et présenter votre ticket. N'est-ce pas, Marjorie ?

— C'est comme tu veux, Janet. Mais tout cela est théorique, puisqu'il faudra bien que je parte. Est-ce que vous avez une carte à grande échelle de la frontière ? De la frontière sud, j'entends...

— Demande à l'ordinateur. Si tu veux une copie, utilise le terminal de mon bureau... juste à côté de ma chambre.

— Je ne voudrais pas interférer avec les informations.

— Aucun risque. Nous pouvons isoler n'importe quel terminal des autres. Ce qui est nécessaire dans une maison où ne vivent que des individualistes purs et durs.

— C'est surtout valable pour Janet, insista Ian. Marj, est-ce que tu veux une grande carte de la frontière avec l'Imperium ?

— Je préférerais rentrer en métro. Mais c'est impossible apparemment. Donc, je dois bien trouver un autre moyen.

— C'est bien ce que je pensais. Chérie, il va falloir que je cache tes chaussures. Est-ce que tu comprends seulement que tu peux être abattue à tout moment en essayant de passer la frontière ? Des deux côtés, les gardes ont le doigt sur la détente...

— D'accord... mais je peux quand même jeter un coup d'œil sur la carte, non ?

— Certainement... si tu promets de ne pas essayer de traverser la frontière.

— Mon frère, intervint Georges d'un ton très doux, nul ne devrait induire son prochain en tentation de mensonge...

— Georges a parfaitement raison, dit Janet. Il n'est pas question de promesse forcée. Vas-y, Marj. Fais ce que tu veux. Ian, tu m'as proposé de m'aider.

J'ai passé les deux heures suivantes dans ma chambre, à mémoriser la frontière devant le terminal. Puis je suis passée à divers points de détail au grossissement maximal. J'ai appris certains détails par cœur. Il n'existe pas de frontière vraiment infranchissable, pas même celles des Etats totalitaires cernés de murailles. D'ordinaire, les meilleures voies d'accès passent à proximité des ports. Souvent, les itinéraires des contrebandiers sont plus sûrs et plus anciens. Mais il était hors de question que je suive un itinéraire connu.

Il existait plusieurs ports non loin de nous : Emerson Junction, Pine Creek, South Junction, Gretna, Maida, etc. Je me suis aussi intéressée un instant à Roseau River, mais elle se jetait au nord dans la Red River, ce qui ne m'arrangeait pas. De toute façon, la carte n'était pas très précise.

Au sud-sud-est de Winnipeg, il y avait une langue de terre bizarre dans le lac des Bois. Les couleurs de la carte la désignaient comme appartenant à l'Imperium et aucun signe ne montrait qu'il était interdit de franchir la frontière à cet endroit. A condition d'accepter une bonne marche de plusieurs kilomètres en terrain éminemment marécageux. Je ne suis pas vraiment Superwoman. Ces marais pouvaient très bien m'avaler à tout jamais. Mais ce secteur non gardé de la frontière était terriblement tentant. Finalement, j'y ai renoncé. Ce bout de terre faisait partie de l'Imperium, d'accord, mais il en était séparé par vingt et un kilomètres d'eau. Voler un bateau ? J'étais prête à parier avec moi-même que n'importe quelle embarcation traversant

ce bras d'eau déclencherait l'alerte en coupant un faisceau ou un autre. Et ensuite, les lasers se mettraient en action et il ne serait plus tellement pratique d'avancer avec un trou dans la coque gros comme un boxer de deux ans. Pas moyen de discuter avec les lasers, ni de les acheter. Non, définitivement non : j'ai chassé cette idée de mon esprit.

Je venais juste d'achever d'étudier les cartes et je laissais mon esprit s'imprégner des images, quand la voix de Janet a résonné dans le terminal.

— Marjorie, viens dans le salon, vite !

J'ai fait aussi vite que possible.

Ian parlait avec quelqu'un sur l'écran. Georges se tenait sur le côté, hors du champ. Janet me fit signe de l'imiter et de ne pas apparaître à l'image.

— La police, me dit-elle doucement. Je te suggère de filer dans le trou sans perdre de temps. Attends et je t'appellerai quand ils seront repartis.

— Est-ce qu'ils savent que je suis ici ?

— Pas encore.

— Il faut en être sûr. S'ils savent que je suis ici et qu'ils ne me trouvent pas, vous n'êtes pas sortis des ennuis.

— Nous n'avons pas peur des ennuis.

— Merci. Mais écoute.

Ian s'adressa à son interlocuteur.

— Arrêtez, Mel. Georges n'est pas un ennemi étranger et vous le savez parfaitement. Quant à cette... comment dites-vous ? miss Baldwin... Pourquoi la chercher chez nous ?

— Elle a quitté le port en votre compagnie. Vous étiez avec votre femme. Hier soir. Si elle n'est pas avec vous, vous savez en tout cas certainement où la trouver. Quant à Georges, je dois vous dire qu'à dater de ce jour tous les Québécois sont considérés comme des ennemis, quelle que soit la durée de leur séjour ici ou leur appartenance politique. Je suis sûr que vous préférez que ce soit un vieil ami qui vienne le cueillir plutôt que la troupe. Débranchez votre protection aérienne. Je vais me poser.

— « Vieil ami » ! Tu parles ! souffla Janet. Il a essayé de me mettre dans son lit depuis le collège. Je lui ai toujours dit non. Il est répugnant.

— Mel, a soupiré Ian, vous choisissez bien mal votre moment pour parler de vieille amitié. Si Georges était ici, je suis certain que les soldats lui tomberaient dessus en toute amitié. Allez, repartez.

— C'est comme ça, hein ? Très bien. Ici le lieutenant Dickey. Je suis venu procéder à une arrestation. Annulez votre système de défense aérienne. Je vais me poser.

— Ici Ian Tormey, propriétaire de ces lieux. J'accuse réception de votre demande. Lieutenant, veuillez présenter votre ordre devant l'écran afin que je puisse vérifier sa validité et le photographier.

— Ian, vous êtes complètement fou. L'état d'urgence a été proclamé et je n'ai pas besoin de mandat.

— Je ne vous entends pas.

— Alors, vous comprendrez mieux ceci : je vais bloquer votre dispositif de défense et le détruire. Je risque de provoquer un incendie et c'est vraiment dommage.

Ian leva les mains d'un air écoeuré, toucha un contact sur le clavier de commandes et dit :

— Dispositif neutralisé.

Puis il mit les communications sur « attente » avant de se tourner vers nous.

— Vous avez peut-être trois minutes pour disparaître dans le trou. Je ne peux pas le retenir très longtemps.

— Je n'ai pas l'intention de me cacher, dit calmement Georges. Je vais faire valoir mes droits. S'il ne les reconnaît pas, je poursuivrai Melvin Dickey.

Ian haussa les épaules.

— Quel fou ! Je suppose que tu es assez grand pour savoir ce que tu fais. Marj, ma chérie, vas-y. Il ne me faudra pas longtemps pour me débarrasser de lui car je suis certain qu'il ne sait pas vraiment que tu es ici.

— J'irai dans le trou si nécessaire. Mais est-ce que je ne peux pas attendre dans le bain de Janet pour le moment ? Il va peut-être repartir. Je me brancherai sur le terminal pour savoir comment ça se passe. D'accord ?

— Marj, tu n'es pas facile.

— Alors, persuade. Georges de descendre avec moi dans le trou. S'il reste, vous aurez besoin de moi. Pour l'aider. Et vous deux aussi.

— Mais de quoi diable parles-tu ?

Je n'étais pas sûre moi-même de ce que je disais. Mais on ne m'avait pas entraînée pour aller m'enterrer dans un trou.

— Ian, ce Melvin Dickey... je crois qu'il veut du mal à Georges. Je l'ai senti dans sa voix. Si Georges ne m'accompagne pas dans le trou, alors je le protégerai. N'importe qui entre les mains de la police a besoin d'un témoin à ses côtés.

— Mais, Marj, tu ne peux pas espérer arrêter un...

Une note de gong résonna.

— Bon sang ! il est déjà à la porte ! Disparais ! Va dans le trou !

Je me suis éclipsée. Mais je ne suis pas descendue dans le trou. Je suis allée dans le bain de Janet, je suis passée sur le terminal et j'ai observé ce qui se passait dans le living. Avec le son, c'était comme si

je m'y trouvais encore.

Un vilain petit coq fit irruption.

En fait, ce n'était pas le corps de Dickey qui était petit, mais son âme. Il avait un ego immense dans une âme minuscule. Pour le reste, il était à peu près de la taille de Ian. Il repéra immédiatement Georges en entrant et s'exclama d'un ton triomphant :

— Ah ! vous voilà ! Perreault, je vous arrête pour ne pas vous être présenté de votre plein gré ainsi qu'il vous l'a été ordonné par le décret d'urgence, paragraphe six.

— Je n'ai reçu aucun ordre dans ce sens.

— Tu parles ! Ça été diffusé dans tout le pays.

— Je n'ai pas l'habitude de suivre les informations. Et je ne connais aucune loi qui m'y oblige. Puis-je voir une copie de ce mandat ?

— N'essayez pas de finasser avec moi, Perreault. Nous agissons conformément à l'état d'urgence national. Vous pourrez avoir connaissance de mes ordres quand je vous aurai arrêté. Ian, je vous délègue pouvoir afin de m'assister. Prenez ça (Dickey sortit une paire de menottes) et passez-les à ses poignets, les mains dans le dos.

Ian n'esquissa pas un geste.

— Mel, ne soyez pas encore plus idiot que d'habitude. Vous n'avez aucun prétexte pour passer les menottes à Georges.

— Merde, alors ! Nous manquons de personnel et je suis obligé de procéder aux arrestations sans assistant. Alors je ne peux pas courir le risque d'un sale coup de sa part pendant le vol de retour. Dépêchez-vous. Mettez-lui ça.

— Ne pointez pas ce flingue sur moi !

Je ne regardais déjà plus. J'étais sortie du bain. J'ai franchi deux portes, suivi le couloir, avec la sensation de mouvement figé que j'éprouve toujours quand je passe en overdrive.

Dickey essayait de tenir trois personnes en joue avec son arme. Il n'aurait jamais dû faire ça. J'ai foncé droit sur lui, je lui ai arraché le pistolet et je lui ai porté un revers au cou. Ses os ont fait ce bruit déplaisant que font toujours les vertèbres, qui n'a rien à voir avec le claquement du tibia fracturé.

Je l'ai laissé tomber sur le tapis et j'ai posé le pistolet à côté de lui, tout en remarquant qu'il s'agissait d'un Raytheon 505 assez puissant pour arrêter un mastodonte. Pourquoi les hommes qui ont une petite âme aiment-ils tant les gros calibres ?

— Janet, tu es blessée ? ai-je demandé.

— Non.

— Je suis venue aussi vite que j'ai pu. Ian, voilà ce que je voulais dire en parlant de mon aide. Mais j'aurais dû rester ici. Il était presque trop tard.

— Je n'ai jamais vu quelqu'un courir aussi vite !

— Moi si, dit Georges d'une voix paisible.

Je l'ai regardé.

— Oui, je le suppose, ai-je dit. Georges, peux-tu m'aider à (j'ai montré le corps) bouger ça ? Et est-ce que tu es capable de conduire un véhicule de la police ?

— S'il le faut, oui.

— Moi aussi. Débarrassons-nous du corps. Janet m'a vaguement parlé d'un endroit où elle jette les cadavres. C'est un trou quelque part dans le tunnel, n'est-ce pas ? Allons-y, Ian, quand nous en aurons fini, Georges et moi, nous pourrions partir. A moins que Georges ne tienne à rester pour en baver. Mais une fois que le cadavre et le flotteur auront disparu, toi et Janet, vous pourrez toujours faire les idiots. Pas de preuve. Vous ne nous avez jamais vus. Mais il ne faut pas perdre une seconde. Il ne va pas tarder à être porté manquant.

Janet s'était agenouillée près du lieutenant de police.

— Marj, tu l'as vraiment tué.

— Oui. Il ne m'a pas laissé le choix. Pourtant, je dois avouer que je l'ai tué volontairement. Quand on a affaire à un policier, il vaut mieux tuer que faire souffrir. Janet, il n'aurait pas dû braquer son brûleur sur toi. J'aurais pu le désarmer, tout simplement. Je ne l'aurais tué que si vous aviez décidé que c'était la meilleure solution.

— Tu n'étais pas là et tout à coup tu as surgi comme ça, et Mel est tombé... « La meilleure solution »... Je ne sais pas mais je ne vais pas pleurer sur lui. C'est un rat. Non, *c'était* un rat.

— Marj, dit doucement Ian, tu ne sembles pas comprendre que le meurtre d'un officier de police est une affaire grave. C'est le seul crime capital qui figure encore sur les livres de loi du Canada britannique.

Quand les gens parlent ainsi, je ne les comprends plus. Un policier n'est pas quelqu'un de spécial.

— Ian, ce qui est grave pour moi, c'est de pointer une arme sur des amis. La pointer sur Janet, par exemple, est un crime capital. Mais je suis désolée de vous contrarier. Nous avons ici un cadavre dont nous devons nous débarrasser, ainsi qu'un VEA. Je peux vous donner un coup de main. Ou bien m'éclipser. Dites ce que vous préférez mais faites vite. Nous ne savons pas quand quelqu'un viendra à sa recherche. Ou à la nôtre, d'ailleurs. Mais on viendra, c'est certain.

Tout en parlant, je fouillais le corps. Pas de bourse ni de trousse. J'ai glissé la main dans ses poches avec précaution. Comme d'habitude, à l'instant de la mort, les sphincters s'étaient relâchés. Mais pas trop, Dieu merci ! Il avait juste mouillé un peu son pantalon. Dans les poches de son blouson, j'ai trouvé le plus important : son portefeuille, son buzzer, ses papiers d'identité, ses cartes de crédit, enfin tout le bazar qui atteste l'existence de l'homme moderne. J'ai

pris le portefeuille et le brûleur Raytheon, et j'ai décidé de virer tout le reste. Puis j'ai fait danser ces ridicules menottes au bout de mes doigts en demandant :

— Vous avez une solution spéciale pour le métal ou bien est-ce que je dois mettre ce truc avec le cadavre ?

Ian réfléchissait toujours.

— Ian, a dit doucement Georges, je crois que tu devrais accepter l'aide de Marj. Il est évident qu'elle est experte.

— D'accord, Georges : prends-le par les pieds.

Les deux hommes ont soulevé le corps du flic et se sont dirigés vers le bain. Je les ai précédés et j'ai jeté l'arme, le portefeuille et les menottes de ce cher Dickey sur mon lit, dans ma chambre, et Janet y a ajouté son chapeau. Je me suis ensuite déshabillée en courant et je me suis précipitée dans le bain. Nos hommes étaient déjà arrivés.

— Marj, a dit Ian, on va s'en charger, Georges et moi. Inutile que tu te mettes toute nue.

— D'accord. Mais il faut le laver. Je sais ce que je dois faire. Et pour ça, il vaut mieux que je me déshabille. Ensuite, je prendrai une douche.

Ian a eu l'air perplexe.

— Bon sang ! il n'y a qu'à le laisser comme ça.

— Moi, je veux bien, mais vous ne voudrez plus vous servir de ce bain jusqu'à ce que l'eau ait été changée et le fond soigneusement récuré. Non, je crois que nous gagnerons du temps en nettoyant le cadavre. A moins que... (Janet venait juste de nous rejoindre.) Janet, tu m'as dit qu'il était possible de vider toute cette eau dans un réservoir de récupération. Ça prend combien de temps ? Pour le cycle complet, je veux dire.

— Une heure. C'est une petite pompe.

— Ian, je peux nettoyer notre cadavre en dix minutes si vous vous chargez de le déshabiller et de le mettre sous la douche. Et ses vêtements ? Est-ce que vous disposez d'un moyen pour les détruire ou bien allons-nous les mettre aux oubliettes avec le corps ?

A partir de là, tout est allé assez vite. Ian m'a aidée efficacement et ils m'ont laissée conduire les opérations. Janet s'est déshabillée, elle aussi, et elle a voulu m'aider pour la toilette du cadavre, tandis que Georges emportait les vêtements dans leur buanderie et que Ian s'enfonçait sous l'eau, en direction du tunnel, afin de procéder aux préparatifs nécessaires.

Au début, je n'avais pas voulu que Janet m'aide, tout simplement parce que j'avais reçu une formation de contrôle psychique, ce qui n'était pas son cas. Mais elle se montra très solide. Elle pinça seulement le nez une ou deux fois, mais elle ne tourna pas de l'œil. A deux, tout se passa plus vite.

Georges revint bientôt avec les vêtements du mort encore humides. Janet les mit dans un sac en plastique et aspira l'air. Ian réapparut dans le bassin, brandissant une corde solide. Les deux hommes la passèrent sous les aisselles de notre policier qui disparut dans les secondes suivantes.

Vingt minutes après, nous étions propres et secs, et il ne restait pas la moindre trace du lieutenant Dickey dans la maison. Janet était allée dans « ma » chambre pendant que je transférais ce que j'avais pris dans le portefeuille de Dickey dans la ceinture de plastique qu'elle m'avait donnée. Il y avait de l'argent et deux cartes de crédit de l'American Express et de Maple Leaf.

Janet ne me fit pas la moindre remarque à propos de « détrousseurs de cadavres ». De toute façon, je n'en aurais tenu aucun compte. Dans la crise que nous vivions, il était peut-être encore plus difficile de vivre sans argent ni carte de crédit. Presque impossible. Janet est d'ailleurs venue me rejoindre un instant après avec une somme en liquide deux fois supérieure à celle que je venais de récupérer sur Dickey.

— Tu sais que je n'ai pas la moindre idée de la manière dont je vais te rembourser, lui ai-je dit. Ni quand, d'ailleurs.

— Je m'en doute. Marj, je suis riche, tu sais. Je n'ai jamais connu que l'argent. Écoute, chérie : un homme pointait son arme sur moi... et tu l'as attaqué à mains nues. Est-ce que tu crois que je peux te rembourser ça ? Mes deux époux étaient présents, mais *c'est toi* qui l'as neutralisé.

— Il ne faut pas prendre les choses comme ça à propos de tes hommes, Janet. Ils n'ont pas été conditionnés comme moi.

— Ça, c'est évident. J'aimerais bien que tu m'en parles plus longuement un de ces jours. Tu crois que tu as des chances de passer au Québec ?

— Suffisamment, si Georges décide de partir.

— C'est ce que je pensais. (Elle me tendit encore un peu plus d'argent.) Je n'ai pas beaucoup de francs québécois ici. Mais voilà...

Les hommes sont revenus à cet instant. J'ai regardé mon doigt, puis le mur.

— Il y a quarante-sept minutes que je l'ai tué. Il n'est plus en contact avec son quartier général depuis une heure, plus ou moins. Georges, je crois que je vais essayer de piloter le flotteur de la police. A moins que tu ne viennes avec moi. Est-ce que tu t'es décidé ? Ou bien vas-tu attendre ici qu'ils viennent t'arrêter de nouveau ? De toute façon, je dois partir *maintenant*.

— Partons tous ! lança soudain Janet.

— Super ! ai-je dit avec un grand sourire.

— Janet... tu veux vraiment partir ? a demandé Ian.

— Je... (Elle s'est interrompue.) Non, je ne peux pas. Il y a Maman Chat et ses chatons. Black Beauty, Démon, Star et Red. Bien sûr, on pourrait fermer la maison. Elle est à l'épreuve de l'hiver et elle peut fonctionner sur un seul faisceau d'énergie. Mais il faudrait au moins un jour ou deux pour prendre les dispositions nécessaires. Je ne peux quand même pas tous les abandonner !

Il n'y avait rien à répondre à ça. Alors je n'ai rien dit. Le tréfonds de l'enfer est réservé à ceux qui abandonnent les chats. Le Patron dit à ce propos que je suis ridiculement sentimentale, et je pense qu'il a raison.

Nous sommes sortis. Le jour commençait à décliner et j'ai pris brusquement conscience que j'étais arrivée là moins d'une journée auparavant. Cela m'avait paru un mois. Grands dieux, me dis-je, il y a seulement vingt-quatre heures, j'étais en Nouvelle-Zélande. Cela me semblait tout à fait incongru.

Le véhicule de la police était posé dans le potager de Janet, ce qui lui amena quelques commentaires dont je ne l'aurais pas crue capable. Il avait la forme d'une huître typique des antigrafs non spatiaux, et à peu près les dimensions de notre fourgon familial de South Island. Mais cette évocation ne me rendit pas triste. Janet et ses hommes, ainsi que Betty et Freddie, avaient largement remplacé le groupe Davidson dans mon cœur. *La donna è mobile...* C'était mon slogan pour l'heure. Mais j'avais furieusement envie de retrouver le Patron. L'image du père ? Peut-être... Mais les théories psys ne me passionnent pas particulièrement.

— Laissez-moi jeter un coup d'œil à cette caisse avant que vous décolliez, a dit Ian. Vous pourriez vous faire très mal si elle s'écrasait. (Il a ouvert le cockpit et s'est installé aux commandes.) Bon, vous pouvez flotter avec ça si vous en avez envie. Mais je dois vous dire quelque chose. Il est équipé d'un transcepteur d'identification. Et presque certainement d'une balise active, quoique je n'arrive pas à la trouver. Sa réserve d'énergie est au tiers. Si vous envisagiez de faire route sur le Québec, laissez tomber. Et je crois aussi que vous ne pouvez pas espérer maintenir l'étanchéité de l'habitacle à plus de douze mille mètres. J'ai gardé le pire pour la fin : le terminal appelle en permanence le lieutenant Dickey.

— Nous n'avons pas à en tenir compte !

— Bien sûr, Georges. Mais depuis l'affaire Ortega, l'année dernière, ils ont installé des dispositifs d'autodestruction dans les véhicules de police. J'ai cherché. Si j'en avais trouvé un seul, crois bien que je l'aurais désamorcé. Mais rien... Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y en ait aucun dans le flotteur.

J'ai haussé les épaules.

— Ian, ce sont des risques nécessaires. Ça ne me fait rien. C'est

des autres que je me méfie. Mais il faut nous débarrasser de ce tas de quinquillerie.

— Pas si vite, Marj, a dit Ian. Ces trucs, c'est ma spécialité. Celui-ci est équipé de l'autopilote standard type militaire. On peut donc le faire décoller et l'envoyer où l'on veut. Où ? A l'est, peut-être ?... Il s'écrasera avant d'atteindre le Québec... ce qui pourrait leur faire croire que tu essayais de rentrer chez toi, Georges... alors que tu seras bien en sécurité dans le trou.

— Je m'en fous, Ian. Je n'ai pas l'intention de me planquer dans le trou. J'ai accepté de partir parce que Marjorie avait besoin de quelqu'un pour veiller sur elle.

— Je crois plutôt que c'est elle qui veillera sur toi. Tu as vu comment elle a nettoyé Soapy.

— Exact. Mais j'ai seulement dit qu'elle avait besoin de quelqu'un pour veiller sur elle.

— C'est la même chose.

— Bon, je ne discuterai pas avec toi. On fait décoller l'engin ?

Je les ai interrompus.

— Ian, est-ce qu'il dispose de suffisamment d'énergie pour voler vers l'Imperium ?

— Oui. Mais la marge de sécurité n'est pas très grande.

— Je ne parlais pas pour moi. Il faut régler sa route au sud, altitude maximale. Il sera peut-être abattu à la frontière, par les Canadiens d'ici ou les gardes de l'Imperium. A moins qu'il ne réussisse à passer et qu'il ne soit détruit à distance. Mais nous en serons débarrassés.

— D'accord, c'est fait.

Ian est retourné dans l'habitacle et, quelques instants plus tard, le flotteur a décollé.

— Ça va ? lui ai-je demandé quand il est revenu auprès de nous.

— Parfait. Regarde ça.

Le patrouilleur mettait cap au sud, à quelques mètres au-dessus de nos têtes. Il monta lentement dans le soleil couchant, scintilla brièvement, puis disparut.

Nous étions tous de retour dans la cuisine, un œil sur le terminal, l'autre sur les verres que Ian venait de nous servir. Nous discussions à propos de ce qu'il convenait de faire. Ian avait pris la parole.

— Marj, tu vas rester bien gentiment assise là, toute cette histoire stupide va s'achever et tu pourras rentrer chez toi tranquillement. S'il y a une autre alerte, tu peux toujours plonger dans le trou. Au pis, il te suffit de ne pas te montrer à l'extérieur. Et Georges pourra ainsi avoir l'occasion de peindre quelques nus, comme le lui a demandé Betty. C'est d'accord, Georges ?

— Je dois dire que ça me plairait beaucoup.

— Qu'en dis-tu, Marj ?

— Ian, si je dis à mon patron que je n'ai pas pu revenir simplement parce que deux mille cinq cents kilomètres de frontière étaient bouclés, il ne me croira pas. (Est-ce qu'il fallait leur dire que j'étais un courrier spécial ? Non. Pas encore. Le moment n'était pas venu.)

— Et que comptes-tu faire ?

— Je crois que je vous ai causé suffisamment d'ennuis, les amis. (Ian chéri, je pense que tu es encore sous le choc d'avoir vu tuer un homme dans ton living-room. Même si tu t'es comporté comme un vrai pro ensuite...) Je connais l'entrée secrète. Demain, quand vous vous réveillerez, je ne serai peut-être plus là. Et vous oublierez les quelques ennuis que je vous ai causés, je l'espère.

— *Non !*

— Janet, pour l'instant les problèmes sont résolus. Je vous appellerai. Et si vous le voulez bien, je reviendrai dès que j'aurai un petit congé. Mais à présent, il faut que je parte et que je reprenne mon travail. Je n'ai pas cessé de vous le dire, d'ailleurs.

Janet ne voulait tout simplement pas entendre parler de mon départ. Elle semblait considérer que je ne pouvais pas franchir la frontière seule. (J'avais besoin de quelqu'un pour m'aider autant qu'un serpent a besoin de chaussures.) Mais elle avait un plan.

Elle fit remarquer que Georges et moi, nous pouvions voyager avec leurs passeports : le sien et celui de Ian. J'étais à peu près de sa taille et Georges était l'équivalent de Ian en poids et en taille. Bien sûr, il y avait la différence de physionomie, mais elle n'était pas à crever l'œil... et de toute manière, qui regarde vraiment un passeport de près ?

— Vous pourriez les utiliser et les renvoyer ensuite par le courrier... mais ce n'est peut-être pas le moyen le plus sûr. La meilleure solution pour vous deux, c'est de gagner Vancouver puis de traverser la Confédération californienne avec des cartes de touriste. A notre nom. Jusqu'à Vancouver, d'ailleurs, vous pourrez utiliser nos cartes de crédit. Dès que vous aurez franchi la frontière, vous serez presque sauvés. Marj, à partir de là, ta carte de crédit sera de nouveau valable, tu n'auras pas de problème pour appeler ton patron et la police n'a aucune raison de vous mettre en prison, là-bas, non ? Est-ce que cette solution vous paraît raisonnable ?

— Oui, ai-je dit, je crois que le coup de la carte de touriste est plus sûr que vos passeports. Pour nous tous, d'ailleurs. Et si j'arrive à trouver un endroit où l'on accepte ma carte de crédit, mes ennuis seront finis.

(Car j'avais bien l'intention de retirer un maximum de liquide et de ne jamais plus me laisser surprendre loin de chez moi sans argent. Comme je l'ai déjà dit, on peut graisser toutes les pattes avec ça, surtout en Californie, un pays plein de pourris, au contraire du Canada britannique où l'on trouve encore un nombre surprenant d'honnêtes gens.)

J'ai ajouté :

— De toute façon, ça ne peut pas être pire à Bellingham qu'ici. En cas de pépins, je peux même aller jusqu'au Texas. Qu'est-ce qu'on raconte sur les rapports entre Chicago et le Texas ?

— D'après ce que j'ai vu et entendu, a dit Ian, ça se passerait plutôt bien entre eux. Tu veux que je demande à l'ordinateur de nous faire une petite recherche ?

— Oui, je pense que ça serait utile avant mon départ. En cas de nécessité, je pourrais aller jusqu'à Vicksburg en traversant tout le Texas. Après, il y a le fleuve[8], et les passeurs sont toujours là, non ? Avec du liquide, ils sont toujours prêts...

— Il s'agit de *notre* départ, dit Georges, tranquillement.

— Georges, je crois que cet itinéraire n'est valable que pour moi. Pour toi, cela t'entraînerait de plus en plus loin du Québec. Est-ce que tu ne m'as pas dit que ton deuxième foyer, c'est McGill ?

— Ma très chère dame, je n'ai aucune envie de regagner McGill. Ici même, dans ma vraie famille, la police m'a créé des difficultés, et je ne songe plus qu'à une chose, c'est à voyager avec toi. Quand nous aurons franchi la frontière et que nous serons dans la province de Washington, tu pourras devenir Mrs Perreault car je suis persuadé que mes cartes de crédit, la Maple et la Québec, seront redevenues valables.

(Georges, tu es adorable, et si galant... mais tu es le dernier compagnon dont j'aie besoin pour ce que je prépare. Parce que je dois

m'en tirer avec pas mal de coups, malgré tout ce que dit Janet.)

— Georges, ça me paraît très tentant. Et je ne peux pas te demander de rester ici. Mais... mais il faut cependant que je te dise que j'exerce la profession de courrier depuis pas mal d'années, que j'ai voyagé seule, sur toute cette planète, plus d'une fois jusqu'aux colonies spatiales et à la Lune. Je n'ai pas encore été envoyée sur Cérès ou sur Mars, mais ça peut arriver à n'importe quel moment.

— Ce que tu veux dire, c'est que tu préférerais que je ne t'accompagne pas, c'est ça ?

— Non, non ! Je veux simplement dire que si tu décides de m'accompagner, ce sera un choix purement social. Pour ton plaisir autant que pour le mien. Mais je dois ajouter que si je pénètre dans l'Imperium, ce sera seule, absolument, car ma mission me l'imposera.

— Marj, dit Ian, il faut au moins que Georges t'accompagne hors de ce territoire. Qu'il ne soit plus question d'internement et que tu retrouves ta liberté de mouvement. Il faut aussi que tu puisses te servir de ta carte de crédit.

— Avant tout, a dit Janet, il faut échapper à cette menace d'internement. Marj, utilise ma Visa autant que tu le voudras. Mais n'oublie surtout pas que tu es maintenant Janet Parker.

— Parker ?

— Oui, c'est mon nom de jeune fille pour la carte Visa. Tiens, prends-la.

Je l'ai acceptée en me disant que je ne l'utiliserais que si quelqu'un me collait au train. Dès que ce serait possible, l'addition serait pour le lieutenant Dickey, dont le crédit était encore ouvert pour plusieurs jours, et même plusieurs semaines.

— Je crois que je vais partir, maintenant. Georges, est-ce que tu viens avec moi ?

— Eh non ! Pas ce soir ! s'est écrié Ian. Attendez la première heure du matin.

— Pourquoi ? Le métro fonctionne toute la nuit, non ?

Ça, je le savais parfaitement.

— Bien sûr, mais la plus proche station est au moins à vingt kilomètres. Et il y fait aussi clair que dans un tas de charbon.

Je n'avais pas une seconde pour discuter. Et ce n'était pas le moment.

— Ian, même à pied, j'y serai vers minuit. S'il y a un départ de capsule à minuit, je pourrai presque dormir toute une nuit avant d'atteindre Bellingham. Et si la frontière est ouverte entre la Californie et l'Imperium, je pourrai voir mon patron dès demain matin. C'est mieux, non ?

Quelques minutes plus tard, nous avons pris congé. Ian n'était pas très content à mon égard, sans doute parce que je n'avais pas été la

petite créature docile et douce que les hommes adorent. Mais il m'embrassa pourtant avec tendresse en nous déposant à l'angle du périphérique et de McPhillips, en face de la station de métro. Georges et moi, nous nous sommes retrouvés coincés dans la capsule de vingt-trois heures pour traverser tout le continent.

A vingt-deux heures (heure du Pacifique), nous étions à Vancouver. Nous avons pris nos cartes de touriste en embarquant à bord de la navette de Bellingham, nous les avons remplies en route avant de les abandonner à l'ordinateur puisque nous devons débarquer quelques minutes plus tard. La fille de service s'est contentée de marmonner : « Bon séjour. »

A Bellingham, on accède directement au hall inférieur du *Hilton*. Une annonce flottait devant nous en clignotant :

breakfast bar <i>Steaks – Spécialités – Cocktails</i> <i>Breakfast vingt-quatre heures sur vingt-quatre</i>
--

— Chère Mrs Tormey, mon grand amour, il m'apparaît tout à coup que nous avons gravement négligé le dîner.

— Mr. Tormey, vous avez parfaitement raison. Je propose que nous dévorions un ours.

— Vous savez, très chère, la cuisine n'est ni très sophistiquée ni très exotique dans la Confédération. Mais cependant, elle reste assez robuste et peut satisfaire à certains appétits. J'ai mangé ici autrefois. En dépit de ce qu'il annonce, il est à la hauteur et les plats sont assez variés. Si vous vous contentez du menu et si vous me permettez de choisir pour vous, je pense que je puis vous assurer que votre faim sera au mieux comblée.

— Georges – je veux dire « Ian » –, j'ai goûté à votre délicieuse soupe. Alors vous pouvez choisir pour moi.

En fait, c'était bel et bien un bar. Je veux dire qu'il n'y avait pas de vraies tables. Mais les tabourets étaient rembourrés et ils avaient même un dossier. Ils étaient très confortables, en vérité. Dès que nous nous sommes installés, on nous a apporté du jus de pomme. C'est Georges qui a choisi les plats, puis il s'est éclipsé un instant, le temps de nous inscrire à la réception. En revenant, il m'a dit :

— A présent, tu peux m'appeler « Georges ». Toi, tu es Mrs Perreault. C'est comme ça que nous sommes inscrits. (Il a levé son verre.) *A ta santé, ma chère femme*[\[9\]](#).

— *Merci*, ai-je répondu, *et à la tienne, mon cher époux*[\[10\]](#).

C'était du cidre, en fait. Pétillant et glacé. Je n'avais pas la moindre intention de reprendre un mari, mais Georges ferait très bien l'affaire aux yeux de tout le monde. Janet me l'avait simplement prêté,

et ça, je ne devais pas l'oublier.

La minute d'après, nos « breakfasts » arrivaient : jus de pomme de Yakima glacé ; fraises de la Vallée Impériale avec de la crème ; deux steaks saignants et tendres comme l'amour, avec deux œufs à cheval ; des gaufres chaudes, avec du beurre de Sequim, du miel de sauge et de trèfle ; et deux grands bols de café.

Le tout à volonté. On nous proposa même de nous servir d'autres steaks avec des œufs.

La façon dont nous étions installés et le bruit ambiant ne facilitaient pas la conversation. Derrière le bar, il y avait un écran d'annonces. Chacune des annonces apparaissait le temps d'une lecture rapide mais elle était reproduite sur chacun des terminaux individuels. Tout en mangeant, je me mis à lire distraitemment :

*Le Vaisseau libre JackPot recrute
un nouvel équipage sur le marché
du travail de Las Vegas.
Prime pour les vétérans.*

Une publicité pour un vaisseau pirate ? Crûment, comme ça ? Même dans l'Etat libre de Vegas... Difficile à croire, mais vrai pourtant.

*La même fumée que Jésus !
les sticks des anges
garantis non carcinomiques*

Ce n'est pas le cancer qui m'inquiète, mais la nicotine, pas plus que la drogue, n'est pour moi. Une fille doit garder bonne haleine.

*Dieu
vous attend à l'appartement 1208,
Lewis Clark Towers.
N'attendez pas qu'Il vienne vous chercher.
Vous n'aimeriez pas ça.*

Je n'aimais pas ça de toute façon.

*Vous vous ennuyez ?
Nous allons déposer un groupe de pionniers sur une planète vierge de type
T-13. Taux de sexe garanti 50-40-10, plus ou moins 2 %. Age moyen 32,
plus ou moins 1 an. Pas de tests physiques. Aucune contribution. Aucun*

secours.
Corporation pour l'Expansion
Département de la Démographie et de l'Ecologie
Luna City gpo Box demo
Ou composer Tycho 800-2300

Celle-là, je l'ai rappelée pour la relire. Qu'est-ce que l'on pouvait éprouver en affrontant un monde nouveau avec des camarades ? Tous ensemble ? Des gens qui n'avaient aucun moyen de connaître mes origines. Ou qui n'y attacheraient pas la moindre importance. Nos différences physiques pouvaient même les amener à me respecter, plutôt que de me considérer comme un monstre. Pour autant que je ne les menacerais pas...

— Georges, regarde ça, veux-tu ?

— Eh bien ?

— Ça pourrait être drôle, non ?

— Mais non, Marjorie. Dans le groupe T, au-delà de l'indice 8, il faut une prime exceptionnelle, un équipement absolument parfait et des pionniers surentraînés. Avec 13, ils ne t'offrent qu'un moyen de suicide un peu plus exotique que les autres, c'est tout.

— Oh...

— Lis plutôt ça.

W.K. – Fais ton testament – Tu n'as plus qu'une semaine à vivre.

A.C.B.

— Georges, c'est vraiment une menace dirigée contre ce W.K. ? Ils annoncent qu'ils vont le tuer, comme ça, en public ? Alors qu'on peut retrouver la piste ?

— Je ne sais pas. Et il n'est peut-être pas aussi facile que ça de retrouver la piste d'une annonce. Je me demande ce que ce sera demain ? Six jours ? Est-ce que ce W.K. attend tranquillement la fin ? A moins que ce ne soit une sorte de campagne de publicité...

— Impossible de le savoir. (Je comparais l'annonce avec la situation dans laquelle nous étions.) Georges, est-ce qu'il est possible que toutes ces menaces diffusées sur tous les canaux fassent partie d'un énorme canular très compliqué ?

— Tu oserais suggérer que personne n'a été tué et que toutes ces informations étaient fausses ?

— Euh... je ne suggère rien de particulier.

— En un sens, Marjorie, oui, c'est un énorme coup monté, puisque trois groupes différents revendiquent ces actions. Deux d'entre eux, donc, trompent le monde entier. Mais je ne pense pas que les

assassinats soient un canular. C'est comme pour les bulles de savon : un canular a des limites. Que ce soit dans le temps ou dans le nombre de gens impliqués. Non, c'est trop gros, trop étendu. D'ailleurs, les démentis seraient déjà arrivés. Encore un peu de café ?

— Non, merci.

— Autre chose ?

— Non, rien, vraiment. Un seul gâteau avec du miel et je crois que je vais éclater.

De l'extérieur, c'était une simple porte de chambre d'hôtel : 2100. En entrant, je me suis écriée :

— Georges ! Mais pourquoi ?

— Une jeune mariée a droit à un appartement de jeune mariée.

— C'est merveilleux. Splendide. Tu n'aurais pas dû faire cette folie. Tu as déjà réussi à transformer un triste voyage en partie de pique-nique. Mais si tu avais l'intention de me considérer comme une jeune mariée ce soir, il fallait éviter de m'offrir ce repas. Je suis toute gonflée mais pas brûlante.

— Mais si, tu l'es.

— Georges ! Ne joue pas avec moi. Tu sais qui je suis depuis que j'ai tué Dickey.

— Je sais que tu es une jolie fille courageuse.

— Tu sais parfaitement ce que je veux dire. Tu es dans la profession. Tu m'as identifiée sur l'instant.

— Tu as été améliorée, oui, je sais. Je t'ai vue à l'œuvre.

— Alors, tu sais ce que je suis. Je l'avoue. J'ai appris depuis des années à ne pas le révéler, mais ce salaud n'aurait pas dû braquer son arme sur Janet !

— Non, il n'aurait pas dû faire ça. Et je te serai toujours reconnaissant de ce que tu as fait.

— Tu es sincère ? Ian pense que je n'aurais pas dû le tuer.

— La première réaction de Ian est toujours conventionnelle. Et puis, il réfléchit. Ian est un pilote naturel. Il pense avant tout avec ses muscles. Mais, Marjorie...

— Je ne m'appelle pas Marjorie.

— Hein ?

— Tu peux m'appeler par mon vrai nom. Mon nom de crèche, je veux dire. C'est Vendredi. Et c'est le seul nom que je porte, bien entendu. Quand j'en ai besoin, j'utilise un des surnoms de crèche. D'habitude, c'est Jones. Mais Vendredi est mon vrai nom.

— Et c'est comme ça que tu veux que l'on t'appelle ?

— Oui, je le pense. C'est comme ça qu'on m'appelle quand je n'ai pas besoin de me cacher. Quand je suis avec des gens en qui je peux avoir confiance. Et je crois que je ferais aussi bien de te faire

confiance, non ?

— J'en serais flatté. Et je ferai en sorte de mériter ta confiance. Je te dois tellement plus.

— Comment cela, Georges ?

— Je pensais que c'était évident. Quand j'ai vu ce que faisait Mel Dickey, j'ai décidé de me rendre immédiatement plutôt que de faire courir un danger aux autres. Quand il a menacé Janet avec son brûleur, je me suis juré de le tuer à la première occasion. (Georges sourit.) Je ne m'étais pas plutôt dit ça que tu as surgi comme l'ange de la vengeance. Voilà ce que je te dois.

— Un autre meurtre ?

— Si tu le souhaites, oui.

— Probablement pas. Comme tu l'as dit, je suis améliorée. Quand il le faut, je sais me tirer d'affaire toute seule.

— C'est comme tu veux, Vendredi, ma chérie.

— Bon Dieu, Georges, je ne veux pas que tu aies le sentiment d'avoir une dette envers moi. A ma manière, moi aussi, j'aime Janet. Rien qu'en la menaçant, ce salopard a signé son arrêt de mort. Je n'ai pas fait ce que j'ai fait pour toi, mais pour moi. Donc, tu ne me dois rien.

— Vendredi, tu es aussi adorable que Janet. Je l'ai très vite compris.

— Alors, pourquoi ne pas régler tout ça au lit ? Je sais que je ne suis pas humaine et je n'espère pas que tu m'aimes comme une autre femme, pas vraiment. Mais tu sembles avoir de l'affection pour moi et, en tout cas, tu ne te comportes pas comme ma famille néo-zélandaise. Pas comme la plupart des gens avec les EA. Et tu ne le regretteras pas. J'ai reçu une formation spéciale et... je ferai tout mon possible...

— Oh ! mon Dieu ! Qui a pu te faire tant de mal ?

— Moi ? Mais tout va bien. Je voulais seulement t'expliquer que je sais ce que vaut le monde. Je ne suis plus une enfant qui essaie de se débrouiller sans s'appuyer sur la crèche comme sur une béquille. Un être artificiel ne peut espérer un sentiment amoureux d'un humain. Nous le savons, toi et moi. Et tu le comprends encore mieux que le commun des mortels puisque tu appartiens à la profession. Je te respecte et je t'aime sincèrement et profondément. Si tu le veux, je coucherai avec toi et je ferai de mon mieux pour te procurer du plaisir.

— Vendredi !

— Oui, monsieur ?

— Tu ne vas pas coucher avec moi pour me procurer du plaisir !

J'ai senti des larmes me monter aux yeux. Un événement rare.

— Monsieur, je suis navrée, ai-je dit d'un ton lamentable. Je ne voulais pas vous offenser.

— Bon Dieu, est-ce que tu vas t'arrêter ?

— Monsieur ?...

— Cesse de m'appeler « monsieur » ! Et cesse de te comporter comme une esclave ! Appelle-moi Georges. Et rien ne t'empêche de dire aussi « très cher » et même « chéri » comme tu l'as déjà dit. Ou bien traite-moi comme un copain. Un ami. Cette dichotomie entre « humain » et « non-humain » est une invention de la masse obscurantiste. Tous ceux qui exercent ma profession savent que c'est une absurdité. Tes gènes sont des gènes *humains* qui ont été soigneusement sélectionnés. Cela fait peut-être de toi une super-femme, mais certainement pas une non-humaine. Est-ce que tu es fertile ?

— Euh... stérilité réversible.

— Avec une simple anesthésie locale, en dix minutes, je te change ça. Ensuite, je pourrai te féconder. Et notre bébé sera-t-il humain ou non ? Semi-humain ?

— Humain ?

— Bien sûr ! Il faut une mère humaine pour porter un bébé humain ! N'oublie jamais ça.

— Je ne... je ne l'oublierai pas.

Tout au fond de moi, j'ai ressenti un curieux pincement. L'envie sexuelle, mais pas comme je l'avais jamais ressentie auparavant, moi qui suis comme une chatte en chaleur.

— Georges... c'est cela que tu veux ? Me féconder ?

Il a eu l'air très surpris. Puis il s'est approché de moi, il m'a prise par le menton, puis il m'a serrée entre ses bras et m'a embrassée. Cela valait un neuf sur dix. Impossible de faire mieux en position verticale et habillés. Puis il m'a soulevée de terre, s'est assis dans un fauteuil et il m'a prise sur ses genoux. Il a commencé à me déshabiller, doucement. Janet avait absolument voulu que j'emprunte ses vêtements et ce que je portais était plus intéressant qu'une combinaison de saut. Mon Superskin était dans mon sac.

Tout en s'occupant consciencieusement des boutons et des zips, Georges me dit :

— Pour ces dix minutes, il faudrait que nous soyons dans mon labo et il faudrait encore attendre un mois avant ta période féconde. Ces circonstances t'épargnent un gros ventre... parce que toutes ces considérations, pour un mâle, ont l'effet de la cantharide sur un taureau. Ce qui t'évite de commettre une folie. Non, je vais coucher avec toi et c'est moi qui vais essayer de te procurer du plaisir. Quoique je n'aie aucun certificat à faire valoir. Mais nous verrons ce que nous pouvons faire, Vendredi, ma chérie. (Il m'a soulevée entre ses bras et a laissé tomber le dernier de mes dessous.) Tu es belle. Tu sens bon. Ta peau est douce. Est-ce que tu veux que nous allions à la salle de

bains ? J'ai besoin de prendre une douche.

— J'irai après toi. Et je crois que j'y resterai un moment.

C'était vrai. Cet énorme « breakfast » de minuit était un poids dont je devais me débarrasser.

Quand je revins de la salle de bains, j'étais fraîche et légère. Je n'avais pas mis de parfum, seulement *fragrans feminae*, celui que les hommes préfèrent entre tous.

Georges était au lit, avec une couverture légère sur lui. Il semblait endormi et je ne distinguais aucune éminence révélatrice. Avec précaution, je me suis glissée auprès de lui. Sincèrement, je n'étais pas déçue. J'avais confiance. Au matin, il serait reposé et cela serait sans doute encore meilleur pour nous deux. La journée avait été épuisante.

Je ne m'étais pas trompée.

Je n'ai pas l'intention de ravir Georges à Janet, mais j'espère que nous recommencerons souvent, et s'il se décide à inverser ma stérilité, c'est avec plaisir que j'accepterai un bébé de lui ; je ne vois d'ailleurs pas pourquoi Janet ne l'a pas déjà fait.

Une odeur délicieuse me réveilla.

— Tu as vingt-deux secondes et pas une de plus pour prendre ton bain, dit Georges. Le plateau est arrivé. Tu as eu droit à une espèce de breakfast de minuit, alors maintenant, c'est l'heure d'un déjeuner bizarre.

Oui, je suppose que c'est bizarre de manger du crabe au saut du lit, mais je suis pour. En entrée, nous avons eu des corn-flakes avec de la crème et des bananes, le tout accompagné de biscottes et de salade verte. Le café était arrosé de cognac. Georges est un grand amoureux et un immense gourmand en même temps qu'un guérisseur magique capable de faire croire à un être artificiel qu'il est vraiment humain ou, en tout cas, que sa condition n'a rien d'effrayant.

Question : Pourquoi les trois membres de cette heureuse famille sont-ils si minces ? Je suis persuadée qu'ils ne se donnent pas la peine de suivre le moindre régime et ne se livrent à aucun exercice sadomasochiste. Un docteur m'a dit jadis que le seul exercice dont on puisse avoir besoin se déroule au lit. Était-ce là l'explication ?

Voilà pour les bonnes nouvelles. Pour les mauvaises...

Le corridor international avait été fermé. Il était possible d'atteindre Deseret en changeant à Portland mais sans garantie que le tube Omaha-Gary fut ouvert. La seule route internationale pour les capsules semblait être celle de San Diego – Dallas – Vicksburg – Atlanta. San Diego ne posait aucun problème puisque le métro de San José fonctionnait entre Bellingham et La Jolla. Mais Vicksburg, ce n'est pas l'Imperium de Chicago, tout au plus un simple port fluvial à partir duquel, avec de la patience et pas mal d'argent, on pouvait espérer rallier l'Imperium.

J'ai tenté d'appeler le Patron. Au bout de quarante minutes, j'ai éprouvé à l'égard des voix synthétiques ce que les humains éprouvent sans doute à l'égard des gens comme moi. Mais qui a pu avoir l'idée de programmer les ordinateurs afin qu'ils se montrent « polis » ?... La première fois que l'on entend une machine vous dire : « Merci pour votre patience », ça ne porte pas à conséquence et c'est plutôt

rassurant, mais quand cela se répète trois fois de suite, on éprouve un sentiment étrange. Et quarante minutes d'attente sans entendre une voix humaine, c'est probablement au-delà de la limite de la patience d'un guru.

Je ne suis pas parvenue à faire admettre à ce foutu terminal qu'il était impossible de téléphoner dans l'Imperium. Ce petit désastre digital n'avait pas été programmé pour dire non. Il était poli, un point c'est tout. Bon sang ! quel soulagement j'aurais éprouvé s'il s'était mis à débiter tout à coup : « Ça suffit, pétasse. Tu l'as déjà dit. »

Ensuite, j'ai tenté d'appeler la poste de Bellingham pour savoir quelle était la situation du courrier avec l'Imperium. Je veux dire : lettres, télégrammes, colis, rien d'électronique...

J'ai eu droit à une conférence sur le thème : « Faites vos envois de Noël avant la date. » Pour ça, il n'y avait rien d'urgent.

J'ai recommencé. Je me suis fait rembarrier sur les numéros de code postal.

J'ai essayé une troisième fois. Je suis tombée sur le service clientèle de Macy's[11] : « Nous vous prions d'attendre. Tous nos aimables employés sont pour l'instant occupés. »

Je n'ai pas attendu.

Je ne voulais pas téléphoner, encore moins envoyer une lettre : je voulais avoir affaire au Patron en personne. Pour cela, il me fallait du liquide. Le terminal dégoulinant de politesse me fit savoir que le bureau local de la MasterCard se trouvait représenté à Bellingham par les bureaux de la TransAmerica. J'ai donc composé leur code et j'ai immédiatement entendu une voix très douce, pas du tout synthétique.

— Nous vous remercions d'avoir appelé MasterCard. Dans un souci de sécurité et d'épargne, les fonds de nos millions de clients de la Confédération californienne ont été centralisés à notre siège de San José. Pour le service express, veuillez utiliser le code inscrit au verso de votre carte.

Ma carte avait été émise à Saint Louis et elle ne possédait sans doute pas le code de San José mais seulement celui de l'Impérial Bank de Saint Louis. J'ai pourtant essayé, sans trop d'espoir.

Comme réponse, j'ai eu : « Composez une prière. »

Pendant qu'un ordinateur m'enseignait l'humilité, Georges lisait le *Los Angeles Times*.

— Georges, que disent-ils de l'état d'urgence ?

— Quel état d'urgence ?

— Pardon ?

— Vendredi, mon amour, la seule urgence concerne un avertissement du Sierra Club concernant certaines espèces de *Rhus diversiloba* apparemment en danger. Ils envisagent une manifestation devant la Dow Chemical. Autrement, à l'Ouest rien de nouveau...

J'ai plissé le front pour stimuler un peu ma mémoire.

— Georges, je ne connais pas grand-chose à la politique californienne mais...

— Ma chérie, personne n'y connaît grand-chose, y compris les politiciens eux-mêmes.

— Pourtant, il me semble avoir entendu parler d'une bonne dizaine d'assassinats dans la Confédération. Des personnalités de premier rang auraient été éliminées. Est-ce que tout ça ne serait pas un canular ? Prenons les divers fuseaux horaires concernés. Ça nous donne combien ? Trente-cinq heures ?

— J'ai relevé des avis de décès concernant effectivement des hommes et des femmes importants dans les informations de la nuit précédente... mais il n'était pas question d'assassinats. Pour l'un, on parle d'« accident avec une arme à feu ». Il y a également un « décédé des suites d'une longue et douloureuse maladie », un « accident inexplicable » pour lequel le procureur a demandé une enquête. Mais il me semble justement qu'elle a été abandonnée aussi.

— Mais que se passe-t-il, Georges ?

— Je l'ignore absolument, Vendredi. Mais je crois qu'il serait périlleux de chercher à en savoir trop actuellement.

— Oh ! je n'ai pas l'intention de me livrer à une enquête. Je ne me suis jamais mêlée de politique et je n'ai pas l'intention de commencer. Mais je suis décidée à regagner l'Imperium aussi vite que possible. Pour ça, j'ai besoin d'argent liquide, malgré tout ce que peut raconter le *Los Angeles Times*, car la frontière est bel et bien fermée. Ça me déplaît de vivre sur le compte de Janet avec sa carte Visa. Je pourrais peut-être utiliser la mienne, mais il faut que j'atteigne au moins San José. Est-ce que tu veux m'accompagner ? Ou bien préfères-tu rejoindre Ian et Janet ?

— Ma douce petite, je dépose à tes pieds tous mes biens terrestres. Mais je désire quand même aller avec toi jusqu'à San José. Et pourquoi veux-tu m'interdire d'entrer dans l'Imperium ? Ton employeur n'aurait-il pas un emploi pour quelqu'un d'aussi doué que moi ? Tu sais très bien qu'il m'est impossible de regagner le Manitoba...

— Georges, je ne veux rien t'interdire, mais la frontière est vraiment fermée... ce qui peut m'obliger à jouer les Dracula pour passer par n'importe quelle fente de la muraille. Je sais faire cela. On me l'a appris. Mais je le fais seule. Tu es dans le métier et tu comprends certainement ce que je veux dire. Et puis, nous ignorons exactement ce qui se passe dans l'Imperium, mais nous savons que ce n'est pas très agréable. Quand je serai là-bas, il se peut que j'aie à me démener pas mal pour essayer de sauver ma peau. Et cela aussi, on me l'a appris.

— Oui, je sais, Vendredi : tu as été améliorée, et pas moi. Oui, je comprends...

— Georges chéri ! Je ne voulais pas te blesser. Écoute : dès que je serai arrivée, je t'appellerai. Où que tu sois. Et si j'ai la certitude que tu peux franchir la frontière sans danger, je te le dirai.

(Georges au service du Patron ? Impossible ! Ou bien... Oui, le Patron pouvait avoir besoin d'un ingénieur généticien expérimenté, après tout... En fait, en y pensant bien, je n'avais pas la moindre idée des besoins du Patron ni des emplois disponibles hormis dans mon strict petit domaine.)

— Georges, est-ce que tu es sérieux quand tu parles de rencontrer mon patron pour un emploi éventuel ? Est-ce que je dois lui en parler ?

Georges eut ce doux sourire qu'il utilisait pour dissimuler ses pensées, tout comme moi mon visage photo-passeport.

— Comment puis-je savoir, Vendredi ? Tout ce que je connais de ton employeur, c'est que tu n'en parles qu'avec réticence et qu'il peut se servir de toi comme d'une messagère. Mais je crois que je suis plus à même que toi d'évaluer avec précision tout ce qu'il a fallu investir pour te créer, te conditionner, te former... ainsi que le prix qu'il a fallu payer pour racheter tes contrats.

— Je n'ai aucun contrat. Je suis libre.

— En ce cas, cela a dû coûter encore plus cher à ton employeur. Mais ne m'en veux pas, chérie : je vais arrêter là le jeu des supputations. Est-ce que je suis sérieux ? Il faut toujours s'interroger sur ce qui vous attend. Je vais te donner mon curriculum vitae. S'il s'y trouve quoi que ce soit d'intéressant, je suis certain que ton employeur me fera signe. Maintenant, parlons argent. Tu n'as aucun souci à te faire à propos des finances de Janet : pour elle, l'argent ne signifie rien. Mais je suis là, moi aussi, pour te tirer d'affaire si tu as besoin de liquide. J'ai déjà fait le nécessaire pour que mes cartes de crédit soient honorées ici en dépit de la situation. J'ai utilisé le Crédit Québec pour notre petit breakfast de minuit, j'ai réglé notre brunch avec Maple Leaf, et ici j'ai fait débiter mon compte American Express. J'ai trois cartes parfaitement valides. (Il a eu un immense sourire.) Alors, petite fille, tu peux parfaitement vivre à mes crochets.

— Mais je ne veux pas plus vivre à tes crochets qu'à ceux de Janet ! Écoute : quand nous serons à San José, nous essaierons d'utiliser ma carte. Si ça ne marche pas, d'accord, je suis prête à accepter ta proposition. Et je te réexpédierai l'argent dès que je serai là-bas.

(A moins que Georges ne fût prêt à jouer avec la carte du lieutenant Dickey pour moi ?... C'est toujours très difficile pour une femme de se procurer du liquide avec la carte d'un homme. Payer

avec une carte, c'est une chose. Essayer de se procurer du liquide, c'est tout à fait différent.)

— Mais pourquoi parles-tu de me rembourser ? Ne suis-je donc pas ton débiteur ? Pour l'éternité ?

J'ai décidé de jouer les idiots.

— Tu crois vraiment me devoir quelque chose ? Pour ce qui s'est passé la nuit dernière ?

— Oui. Tu étais parfaite. Je veux dire, adéquate.

— Quoi ?

Sans sourire, il ajouta :

— Tu préférerais peut-être que je dise inadéquate ?

— Georges, ai-je dit très lentement, sur le point d'étouffer, je vais t'emmener au lit et je te tuerai, très, très doucement. Je te briserai en trois morceaux. *Adéquate !*

Cette fois, il a souri. Et il a commencé à se déshabiller.

— Ah, non ! Arrête ! Embrasse-moi, plutôt. Ensuite, nous filerons sur San José. *In a dequate !*

Il nous fallut presque aussi longtemps pour rallier San José qu'il nous en avait fallu pour aller de Winnipeg à Vancouver, mais cette fois nous étions assis. Nous avons émergé du sol à quatorze heures quinze et j'ai regardé le paysage avec intérêt. Je n'avais jamais encore vu la capitale de la Confédération.

La première chose qui m'a frappée, c'est le nombre de véhicules énergétiques autorisés en circulation. Il y en avait partout. La plupart étaient des taxis. J'ai eu le sentiment d'observer des centaines de puces. Jamais encore je n'avais vu une ville à ce point infestée par les machines volantes. C'était comme les bicyclettes à Canton. Toutes les rues étaient encombrées et il y avait des pistes roulantes de tous les côtés.

Ce qui m'a le plus impressionnée ensuite, je crois que c'est le sentiment que San José n'était pas vraiment une ville. Et cette vieille description a pris soudain pour moi tout son sens : « Un millier de villages en quête d'une ville. » L'existence de San José ne semblait avoir d'autre justification que la politique. Mais la Californie a toujours vécu sur la politique, plus que n'importe quel autre pays. C'est la démocratie sans complexes dans toute son impudence.

Bien sûr, on trouve la démocratie un peu partout, et même la Nouvelle-Zélande en est une forme atténuée. Mais ce n'est qu'en Californie que vous trouverez la vraie, la pure, la dure démocratie. Dès qu'un citoyen est assez grand pour tenir un bulletin, il a le droit de vote, et il ne le perd qu'après sa crémation dûment certifiée.

Mais on trouve la démocratie sous tant de formes. Les Canadiens britanniques, par exemple, la préfèrent diluée. On peut donc dire que les Californiens, eux, sont constamment ivres à force de consommer la

démocratie à pleins verres, sans eau ni glaçons. On estime qu'il se déroule au moins une élection par mois dans cette bienheureuse contrée. Je pense que les Californiens peuvent se le permettre. Ils bénéficient d'un climat agréable, et ce du Canada au royaume du Mexique, et l'agriculture y est une de plus riches de la Terre. Le deuxième sport le plus populaire, le sexe, y est pratiquement gratuit et aussi facilement disponible que la marijuana. Ce qui laisse suffisamment de temps et d'énergie aux Californiens pour leur sport numéro un : la politique et les bavardages à propos de la politique.

Ils élisent tout et n'importe qui : du petit parasite responsable de district au chef de la Confédération lui-même (*le Chef*). Mais ils peuvent les déboulonner tout aussi vite et bien. Le Chef, par exemple, est censé gouverner pour six ans. Mais, parmi les neuf derniers, il n'y en a eu que deux qui aient duré le temps de leur mandat. Les autres ont été démis, à l'exception d'un seul qui a fini lynché. Dans la plupart des cas, un fonctionnaire au pouvoir ne résiste pas à la première pétition.

Mais il ne faudrait pas croire que les Californiens se contentent d'élire, de désavouer ou de lyncher leurs gouvernants. Ils sont également capables de légiférer directement et, à chaque élection, les bulletins de vote proposent plus de lois que de candidats.

Vox populi, vox Dei. Personnellement, je trouve cela très bien. En principe, tout le monde s'y retrouve, si l'on excepte quelques esprits chagrins. Et, de plus, ça ne coûte rien.

Aux environs de quinze heures, nous avons traversé la National Plaza, en face du palais du Chef, en direction du quartier général de la MasterCard.

Georges était en train de m'expliquer qu'il ne voyait aucun inconvénient à ce que nous nous arrêtions à un *Burger King* pour un lunch rapide. A son avis, le *giant*, confectionné avec un ersatz de filet de bœuf et une boisson au chocolat calcaire, à base de craie, d'ailleurs, représentait l'essentiel de l'apport de la Californie à la cuisine internationale.

Cela m'a donné quelques haut-le-cœur et j'ai approuvé en silence. A cet instant, une vingtaine de personnes venaient d'apparaître en haut des marches du palais et Georges se portait sur le côté pour éviter de les rencontrer. C'est alors que j'ai remarqué le petit homme coiffé de plumes d'aigle, au milieu du groupe. Ce visage avait été photographié tant de fois. J'ai immédiatement arrêté Georges.

Et j'ai surpris quelque chose à l'extrême limite de mon champ visuel. Une silhouette qui venait de se matérialiser derrière une colonne, tout en haut des marches.

Immédiatement, quelque chose s'est déclenché en moi. J'ai bondi vers l'escalier, renversé le Chef en bousculant pas mal de monde

autour de lui avant de me propulser vers cette colonne, tout en haut des marches.

Je n'ai pas tué l'homme qui était là. Je lui ai simplement brisé le bras qui tenait l'arme avant de le neutraliser d'un coup de pied parce qu'il tentait de s'échapper. Je n'avais aucune raison d'agir aussi rapidement que je l'avais fait la veille. Ayant mis hors de danger l'excellente cible que constituait le chef de la Confédération (quelle idée de porter une coiffe de plumes !), j'avais eu quelques fractions de seconde pour me dire que l'assassin devait être capturé vivant parce qu'il pouvait peut-être nous fournir des indices sur ces séries de meurtres.

Mais mes réflexions s'arrêtèrent là parce que deux policiers venaient de me bloquer les bras. Aussitôt, j'ai songé au mépris du Patron ; une arrestation en public ! J'ai songé brièvement à leur échapper et à disparaître. Ce qui n'était pas impossible : l'un des policiers faisait de l'hypertension et l'autre, plus âgé, portait d'énormes lunettes.

Trop tard. En passant en survitesse, j'étais certaine de leur échapper, bien entendu. En moins de deux secondes, je me perdrais dans la foule. Mais ces deux gros crétins étaient capables de griller une dizaine de personnes en essayant de m'arrêter. Non, ce n'était pas du travail de pro ! Pourquoi ces gardiens ne protégeaient-ils pas leur chef au lieu de s'en prendre à moi ? Ou plutôt de me laisser leur travail ! Un tireur planqué derrière une colonne ? Grands dieux ! On n'avait pas connu ça depuis l'assassinat de Huey Long.

Et alors ?... Pourquoi m'étais-je donc mêlée de cette histoire ? J'aurais pu laisser le tueur faire son travail et descendre le vénéré chef de la Confédération californienne avec son chapeau si ridicule et tellement repérable.

Mais j'avais été conditionnée pour cela, ne l'oubliez pas. J'avais tout simplement obéi à mes réflexes. Me battre ne me passionne pas. Vraiment. Mais je le fais, un point c'est tout. C'est comme ça.

Mais je n'ai pas eu trop le temps de m'appesantir sur mes responsabilités : Georges venait de prendre les siennes. Jusqu'à présent, je l'avais entendu pratiquer un anglais canadien presque parfait, et voilà qu'il s'exprimait en français, de façon violente, incohérente, tout en essayant de me dégager de l'emprise de mes deux prétoriens.

L'homme aux lunettes m'a lâché le bras gauche parce qu'il essayait de repousser Georges, et je lui ai envoyé un coup de coude juste en dessous du sternum. Il a poussé un très gros soupir avant de s'effondrer. L'autre se cramponnait toujours à mon bras droit. Je l'ai frappé au même endroit que l'autre, juste avec trois doigts de ma main gauche. Il est tombé sur son camarade et ils se sont mis à vomir tous

les deux en même temps.

Tout cela s'est passé évidemment plus vite que je ne le raconte. En deux secondes, peut-être, entre le moment où Georges est intervenu et celui où je me suis libérée. En tout cas, l'assassin avait disparu.

Je m'apprêtais à l'imiter. Et j'étais prête à porter Georges. Mais il avait déjà décidé pour moi. Il me tenait par le coude et nous grimpions vers l'entrée du palais, au-delà des colonnes. Comme nous pénétrions sous la coupole, il me souffla :

— Doucement, maintenant, chérie... doucement... Prends mon bras.

J'ai obéi. Il y avait pas mal de monde sous la coupole mais l'ambiance était plutôt calme. Impossible de deviner ici que le chef de l'exécutif venait juste d'échapper à un attentat. Les loges de pari et de loterie étaient bondées. A quelques pas sur notre gauche, une jeune femme vendait des billets de loterie, ou du moins telle était son intention car je ne voyais aucun client à proximité et elle semblait surtout s'intéresser au feuilleton projeté sur son terminal.

Georges s'approcha d'elle. Sans même lever les yeux, elle lui dit :

— Ça va bientôt être fini. Je suis à vous tout de suite. Faites un petit tour.

Les loges occupaient toute la périphérie. Georges parut soudain leur porter un intérêt intense et surprenant, et je l'imitai. Quelques minutes s'écoulèrent. Les publicités succédèrent au feuilleton, et la jeune femme coupa brusquement le son avant de s'intéresser à nous.

— Je vous remercie d'avoir attendu, dit-elle avec un sourire aimable. Je ne manque jamais *Chagrin de femme*. Surtout que Mindy Lou est encore une fois enceinte et que son oncle prend ça très mal... Vous suivez ça, ma chérie ?

Je lui ai dit que je n'en avais pas vraiment le temps, à cause de mon travail.

— Quel dommage... C'est très instructif, vous savez. C'est comme Tim, mon petit copain : il ne regarde que le sport. Et il manque tout ce qu'il y a de meilleur dans la vie. Le problème de Mindy Lou, par exemple. Son oncle Ben ne la persécute que parce qu'elle ne veut pas lui dire qui l'a mise enceinte. Ça, Tim s'en fiche. Ce que personne ne comprend, c'est qu'elle ne peut rien dire parce que la chose s'est passée pendant une réunion de district. Dites-moi : vous êtes née sous quel signe ?

Je devrais toujours avoir la même réponse prête pour ce genre de question parce que, inévitablement, les gens la posent, quelles que soient les circonstances. Mais quand on n'est pas vraiment né, on a tendance à évacuer ce genre de problème. J'ai pris une date au hasard.

— Un 23 avril.

Shakespeare est né un 23 avril. Ça m'était venu comme, ça...

— Ah, oui ? Alors, j'ai un billet de loterie pour vous ! Vous voyez ? Quelle veine ! Vous tombez comme ça et j'ai précisément ce qu'il vous faut. Ça ne coûte que vingt ours[12].

Je lui ai tendu un billet d'un dollar canadien.

— Ah ! je n'ai pas la monnaie.

— Gardez tout. Ça me portera chance.

Elle a pris le billet.

— Chérie, vous êtes quelqu'un qui me plaît. Quand vous viendrez chercher votre argent, nous prendrons un verre. Et vous, monsieur, vous avez trouvé le numéro qui vous plaît ?

— Pas encore. Je suis né le neuvième jour du neuvième mois de la neuvième année de la neuvième décennie. Est-ce que vous avez une solution à me proposer ?

— Mmm ! Quel mélange affreux ! Je vais essayer... Et si je n'y arrive pas, je ne vous vends rien, d'accord ?

Elle a plongé dans ses piles de billets et de diagrammes en chantonnant doucement. Puis elle a regardé sous le comptoir, a farfouillé un peu partout. Finalement, elle a refait surface avec un sourire rayonnant, en brandissant un billet de loterie.

— Je l'ai ! Regardez un peu ça !

Le numéro était le 8109999.

— Je suis très impressionné, a déclaré Georges.

— Impressionné ? Mais vous êtes riche ! Il y a les quatre neuf dont vous avez besoin. Maintenant, ajoutez les nombres impairs. Vous avez neuf encore une fois. Faites la division. Encore une fois neuf. Ajoutez les quatre derniers chiffres. Ça nous fait trente-six. Non... quoi que vous fassiez, vous trouverez toujours les données de votre naissance. Qu'est-ce que vous désirez, monsieur ? Des danseuses ?

— Je vous dois combien ?

— Là, le chiffre est spécial. Vous pouvez avoir n'importe quel autre numéro pour vingt ours. Mais celui-là... Je vous propose une chose : mettez de l'argent devant moi jusqu'à ce que je vous fasse un sourire.

— Ça me semble correct. Et si vous ne souriez pas au moment où je pense que vous devriez sourire, je reprends mon argent, c'est ça ?... Et je m'en vais.

— A moins que je ne vous rappelle.

— Non, pas question. Si vous ne me proposez pas un prix fixe, je ne vous laisserai pas discuter.

— Eh ! vous êtes plutôt dur. Je voulais seulement...

L'hymne américain a éclaté tout à coup dans tous les haut-parleurs, suivi du *Golden Bear Forever* californien.

— Attendez ! Ça sera bientôt fini ! a crié la jeune femme.

Une foule de gens a franchi le seuil et traversé la coupole en suivant le couloir principal. J'ai repéré aussitôt notre Chef emplumé mais, cette fois, il était bien entouré et un assassin éventuel aurait eu du mal à l'atteindre.

Quand il fut possible d'entendre de nouveau quelque chose, la jeune femme nous a dit :

— Il est sorti il y a moins d'un quart d'heure. Si ça n'était pas pour quelque chose de sérieux, je me demande bien pourquoi il n'a pas envoyé quelqu'un à sa place. Tout ce boucan, ça n'est bon pour personne. Et alors, vous avez décidé quel prix vous étiez prêt à mettre pour être enfin riche ?

— Oh, oui ! a déclaré Georges d'un air grave en posant un billet de trois dollars devant elle sans la quitter des yeux.

Pendant plusieurs longues secondes, leurs regards se sont affrontés. Puis elle a dit d'un air triste :

— Je souris. Oui, je pense que je souris. (Elle a pris les trois dollars d'une main et tendu le billet de loterie de l'autre.) Je crois quand même que j'aurais pu vous soutirer un dollar de mieux.

— Ça, on ne le saura jamais, pas vrai ?

— Quitte ou double ?

— Avec vos cartes ? a demandé doucement Georges.

— Je crois que vous allez m'épuiser. Disparaissez avant que je ne change d'idée.

— Les toilettes ?

— Au fond du couloir à ma gauche. Eh ! admirez le dessin en passant.

Tandis que nous nous dirigeons vers les toilettes, Georges me dit tranquillement, en français, que des gendarmes étaient passés pendant que nous discussions, qu'ils avaient fouillé les toilettes, et qu'ils étaient revenus sous la coupole.

Je l'ai interrompu – en français également – pour lui dire que je savais cela mais que le coin devait être truffé d'Yeux et d'Oreilles et qu'il valait mieux ne pas parler.

Mais je ne voulais pas le rembarasser. Il avait réussi à discuter tranquillement du prix des billets de loterie pendant que les gardes nous cherchaient. Pas mal. Du vrai travail de professionnel.

Mais il ne fallait pas que je lui dise ça tout de suite. A l'entrée des toilettes, une personne de sexe indéterminé vendait des tickets. Je lui ai demandé où étaient les toilettes dames. Il ou elle ?... Les deux petits mamelons que je distinguais sous son T-shirt pouvaient être faux.

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? Vous êtes dingue ou quoi ? Vous voudriez qu'on fasse de la discrimination dans les toilettes, c'est ça ?... Oh ! je crois bien que je devrais appeler un flic... (Elle me regarda plus attentivement.) Ou alors vous n'êtes pas d'ici... C'est

ça ?...

Oui, j'admis que je n'étais pas du coin.

— Compris. Mais ne dites pas des choses comme celle que vous venez de dire. Ça risque de ne pas plaire. Nous vivons en démocratie, vous comprenez ? C'est la même chose pour tout le monde. Alors, vous prenez un ticket ou vous dégagez l'entrée...

Georges a pris nos deux tickets.

Sur notre droite, en entrant, il y avait une rangée de cabines ouvertes. Au-dessus de chacune, un holo annonçait :

CES TOILETTES SONT A VOTRE DISPOSITION POUR VOTRE HYGIENE ET VOTRE CONFORT, GRATUITEMENT, GRACE A LA CONFEDERATION DE CALIFORNIE – JOHN TUMBRIL, DIT « CRI DE GUERRE », CHEF DE LA CONFEDERATION.

Le tout était surmonté d'un holo grandeur nature du Chef.

Plus loin, les cabines avaient des portes et elles étaient payantes. Au-delà, des rideaux masquaient plusieurs autres portes. L'être qui présidait au bureau de renseignements était de sexe parfaitement déterminé, si j'ose dire : la gouine bouledogue parfait pedigree. Georges me surprit en achetant un flacon de parfum à bon marché et quelques tubes de maquillage. Ensuite, il demanda un ticket pour les cabines du fond, celles qui se trouvaient derrière les rideaux.

— Un seul ticket ? (La créature le regarda d'un air incisif.) Oh, le vilain ! Pas de cochonneries ici, mon grand.

Georges ne répliqua pas. Il lui tendit simplement un billet d'un dollar canadien qui disparut aussitôt.

— Bon, souffla-t-elle. Ne restez pas longtemps. Et si je sonne, essayez d'être présentable en une seconde, d'accord ? Numéro sept, au fond à droite.

Georges a tiré soigneusement le rideau, remonté le zip avant d'ouvrir l'eau froide en grand. Très vite, il m'a dit en français que nous allions transformer notre apparence sans avoir recours à des déguisements.

— ... alors, ma chérie, je t'en prie, déshabille-toi et mets ce vêtement que tu as dans ton sac.

Ce qu'il voulait, m'expliqua-t-il plus avant sans cesser de faire du bruit, de tirer la chasse, d'ouvrir et de fermer les robinets, c'était que je porte mon Superskin, que je me maquille de façon outrée, que je finisse par ressembler à une prostituée de Babylone.

— Je sais que ce n'est pas ton métier, ma douce, mais fais ton possible.

— Je vais essayer d'être... « adéquate », c'est cela ?

— Et toc !

— Et tu as l'intention de porter les vêtements de Janet ? Je ne pense pas qu'ils t'aillent, très sincèrement.

— Non, pas question de jouer les travelos.

— Pardon ?

— Je veux dire que je ne vais pas porter des vêtements de femme. Je vais simplement me débrouiller pour avoir l'air efféminé.

— Ça, je veux le voir. D'accord, essaie.

Pour moi, ç'a été facile. Le Superskin, comme une peau mouillée, qui avait attiré Ian, un peu plus de maquillage que d'ordinaire (Georges se chargea de l'opération car il semblait estimer s'y connaître un peu plus que moi dans le domaine, ce qui était vrai), et une démarche un peu plus balancée.

Pour lui, Georges utilisa encore plus de maquillage, s'aspergea de ce parfum vulgaire qu'il avait acheté et se noua autour du cou l'écharpe orange vif qui m'avait servi de ceinture jusqu'à présent. Il me laissa le soin de donner du gonflant à sa coiffure. C'était tout... mais il avait réussi le changement. Il était toujours Georges, mais il n'avait plus rien de l'étalon viril qui m'avait épuisée la nuit précédente.

J'ai bouclé mon sac et nous sommes sortis. La vieille chèvre a ouvert de grands yeux en nous voyant. Mais elle n'a rien dit. L'homme qui se tenait appuyé contre le stand s'est redressé, a pointé le doigt vers Georges et lancé :

— Eh ! vous ! Le Chef veut vous voir. (Et il a ajouté, comme pour lui-même :) Je n'arrive pas à le croire.

Georges a levé les mains, l'air affolé.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! Mais il doit y avoir une erreur, n'est-ce pas ?

Le type a craché le cure-dents qu'il suçait :

— Moi aussi, je le crois, camarade. Mais je n'ai rien à dire et vous non plus. Venez. Pas vous, la fille.

— Il est hors de question que j'aille où que ce soit sans ma chère sœur ! a dit Georges.

La chèvre est intervenue.

— Morrie, elle peut attendre ici. Venez, ma jolie, asseyez-vous là, à côté de moi.

Georges me fit le plus discret des signes de tête, mais c'était inutile. Si je restais, la vieille chèvre n'allait pas tarder à m'accompagner dans une des pièces du fond, ou bien elle allait se retrouver tassée dans une poubelle. Je penchais plutôt pour cette dernière solution. Je suis capable de ce genre de fantaisie même en mission. Et si jamais il me prenait l'envie de changer de camp, ce serait avec quelqu'un que j'aime et que je respecte.

Je me suis approchée de Georges et je lui ai pris le bras.

— Nous n'avons jamais été séparés depuis que maman, sur son lit de mort, m'a fait jurer de prendre soin de lui. (Et j'ai ajouté en

prenant un air buté :) Alors...

Pour autant que cela eût quelque signification.

Le nommé Morrie m'a dévisagée, puis il s'est tourné vers Georges avec un soupir.

— Oh, et puis merde ! D'accord, fillette, vous restez avec lui. Mais vous la fermerez, hein ?

Il nous fallut passer six postes de contrôle – à chaque fois on chercha à me déshabiller – avant de nous retrouver en Sa Présence. Ma première impression fut que le Chef John Tumbril était plus grand que je ne l'avais estimé. Mais il ne portait pas sa coiffe de plumes, ce qui expliquait sans doute la différence. Ma deuxième impression fut qu'il était en fait plutôt laid. Comme beaucoup d'autres hommes politiques avant lui, il avait fait de sa laideur une véritable image politique.

(Est-ce qu'il est vraiment nécessaire d'être laid pour gouverner ? En remontant le cours de l'Histoire, il fallait aller jusqu'à Alexandre le Grand pour trouver un homme acceptable qui avait réussi à se frayer un chemin jusqu'au pouvoir.)

Tel quel, John « Cri de Guerre » Tumbril évoquait une grenouille en train de se changer en crapaud. Sans y parvenir, bien entendu.

Il se racla la gorge avant de demander :

— Eh bien, qu'est-ce qu'elle fait ici, celle-là ?

— Monsieur, je dois élever une plainte ! lança Georges. Cet homme... cet homme a tenté délibérément de me séparer de ma sœur adorée ! Il convient que vous le réprimandiez !

Tumbril regarda Morrie, puis me dévisagea, avant de reporter son attention sur le parasite.

— Est-ce exact ?

Morrie admit que oui, c'était bien lui qui avait fait ça mais qu'il avait pensé que, puisque le Chef le lui avait ordonné, il devait exécuter ses ordres, tout en pensant que...

— Vous n'êtes pas censé penser, déclara Tumbril. Nous en reparlerons plus tard. Et pourquoi la laissez-vous debout ? Offrez-lui un siège ! Est-ce qu'il faut donc que je me charge de tout ici ?

Quand je fus assise, le Chef se tourna vers Georges.

— Hier, vous vous êtes montré brave. Oui, monsieur, vous avez accompli un Acte Héroïque. La Grande Nation californienne est fière de pouvoir compter des Fils de votre valeur en son sein. Quel est donc votre nom ?

Georges se présenta.

— Payroll ! s'exclama le Chef. Quel Glorieux Nom Californien ! L'un de ceux qui brillent sans nul doute au fronton de notre Glorieuse Histoire ! Parmi ceux des vaillants Rancheros qui nous ont libérés du joug de l'Espagne, jusqu'aux Courageux Patriotes qui nous ont

débarrassés de l'emprise de Wall Street. Georges, vous permettez que je vous appelle Georges ?

— Bien volontiers.

— Vous pouvez m'appeler « Cri de Guerre ». C'est le titre le plus Glorieux de notre Nation, Georges. Nous sommes tous égaux.

— Les êtres artificiels aussi ? ai-je demandé brusquement.

— Pardon ?

— Je vous demande si les êtres artificiels ont les mêmes droits... ceux que l'on fabrique à Berkeley et Davis. Est-ce que vous les considérez comme vos égaux ?

— Hmm... Ma jeune amie, vous ne devriez pas interrompre vos chefs lorsqu'ils parlent. Mais je vais répondre à votre question. Comment la Démocratie Humaine pourrait-elle étendre ses bienfaits à des créatures qui ne sont pas humaines ? Est-ce que vous accorderiez le droit de vote aux chats ? Ou à une Ford VEA ? Dites-le-moi.

— Non, mais...

— Voilà. Nous sommes tous égaux et nous avons tous le droit de vote. Mais il faut bien une limite. Non, taisez-vous, ne m'interrompez pas encore. Vos supérieurs doivent s'exprimer. Georges, ce que vous avez fait aujourd'hui relève des Grandes Traditions d'Héroïsme de l'Immense Confédération californienne. Je suis Fier de Vous ! Même si ce fou ne menaçait pas vraiment mon existence, à vrai dire...

Il se leva, quitta son bureau et se mit à marcher de long en large, les mains croisées derrière le dos. Et je compris pourquoi il m'avait paru plus grand qu'à l'extérieur. Il y avait une sorte de petite estrade derrière son bureau, ou bien les pieds de son fauteuil étaient surélevés. En tout cas, à l'état de nature, il m'arrivait à peine à l'épaule. Il se mit à soliloquer, comme s'il réfléchissait à voix haute.

— Georges, vous savez, il y a toujours une place parmi mes collaborateurs pour des gens de votre trempe. Qui sait ? Il se pourrait bien qu'un jour vous me sauviez d'un véritable attentat. Un criminel étranger, un agitateur pourrait tenter de m'assassiner. Mais je sais que je n'ai rien à craindre, évidemment, des Fidèles Patriotes de notre cher Pays. Ils ont une grande vénération pour moi depuis que j'ai agi en leur faveur lorsque j'occupais l'Octagone. Mais il y a de nombreux pays qui sont jaloux de nous, qui envient notre Richesse, notre Liberté, notre Démocratie, notre mode de vie. Souvent, leur violence se déchaîne contre nous.

Un instant, il demeura immobile et silencieux, la tête penchée, comme s'il priait.

— L'un des Prix à payer pour avoir le Privilège de servir, reprit-il sur un ton solennel. Mais, en toute Humilité, on doit le payer avec Joie et Ferveur. Georges, dites-moi : si vous étiez amené à faire l'Ultime Sacrifice, si le Chef du Gouvernement exécutif de ce

magnifique pays vous le demandait, le feriez-vous sans hésiter ?

— Ça me paraît très improbable, dit Georges.

— Hein ? Comment ?

— Ma foi, quand je vote – et ce n'est pas très souvent –, je vote réunionniste. Mais l'actuel Premier ministre est revanchiste. Je doute qu'il m'accepte.

— Mais de quoi parlez-vous donc ?

— *Je suis québécois, monsieur le Chef d'Etat. Je viens de Montréal*[\[13\]](#).

Cinq minutes après, nous nous retrouvions dans la rue. Durant quelques instants particulièrement tendus, nous nous étions attendus à nous retrouver pendus, fusillés ou bouclés à jamais dans un cachot pour le seul crime de n'être pas californiens. Mais la raison avait prévalu. « Cri de Guerre » avait écouté son conseiller qui lui avait fait valoir qu'il était plus sûr de nous libérer que de se lancer dans un procès. Même si le consul général du Québec se montrait compréhensif, acheter tout son service risquait d'être affreusement ruineux.

C'est à peu près en ces termes qu'il fit valoir son point de vue. Il ignorait que je l'écoutais, bien évidemment. Je n'avais même pas révélé ma superouïe à Georges. Le conseiller ajouta quelque chose à propos des ennuis qu'ils avaient eus avec tous les métèques de la population quand cette petite Mexicaine, vous vous souvenez ? avait tout raconté. Non, on ne peut pas se permettre un autre scandale du même genre. Il faut faire attention, Chef, ils vous tiennent.

Finalement, nous nous sommes retrouvés dans les bureaux de la MasterCard quarante-cinq minutes plus tard que prévu... et nous avons passé encore dix bonnes minutes à nous débarrasser de nos fausses apparences dans les toilettes de la California Commercial Crédit Bank. L'endroit était toujours régi par la démocratie et la non-discrimination, mais il n'y avait rien à payer, les lieux étaient pourvus de portes, et les hommes et les femmes avaient chacun leur côté. Ils ne partageaient que les lavabos placés au centre ainsi que les miroirs, mais avaient tendance à rester séparés. J'ai été élevée à la crèche et je n'ai rien contre la promiscuité sanitaire, mais j'ai remarqué qu'hommes et femmes profitent de la moindre occasion pour pratiquer la ségrégation.

Sans rouge à lèvres, Georges était quand même beaucoup mieux. Il s'était également rincé les cheveux et je lui avais repris mon écharpe criarde.

— Je crois que c'était stupide de nous déguiser ainsi, dit-il.

J'ai jeté un coup d'œil autour de nous. Il n'y avait personne à proximité et le bruit de l'air conditionné et de l'eau couvrait notre conversation.

— Ce n'est pas mon opinion, Georges. Je crois même qu'en six semaines on pourrait faire un pro de toi.

— De quel genre ?

— Euh... le style Pinkerton, peut-être... Ou bien un... Mais nous en reparlerons. (Quelqu'un venait d'entrer.) En tout cas, ça nous a rapporté deux billets de loterie.

— C'est vrai. Et quand a lieu le tirage ?

J'ai jeté un coup d'œil sur mon billet.

— Eh ! c'est aujourd'hui ! Cet après-midi. A moins que je n'aie perdu la notion du temps.

— Exact, a dit Georges en examinant son billet. C'est bien aujourd'hui. D'ici à une heure, il faudrait que nous trouvions un terminal.

— Inutile. Je ne gagne pas aux cartes, ni aux dés, et encore moins à la loterie. Même quand j'achète des bubble-gums, il n'y a jamais de tickets gagnants »

— Ma jolie Cassandre, nous allons quand même nous trouver un terminal. Et regarder.

— D'accord. Ton tirage est pour quand, exactement ?

Nous nous sommes penchés ensemble sur son billet.

— Eh ! mais c'est à la même heure ! me suis-je exclamée. C'est peut-être une raison pour regarder, c'est vrai.

— Vendredi, tu as vu ça ?

Il frottait son pouce sur le billet. Les lettres n'avaient pas changé mais le numéro de série commençait bel et bien à s'effacer.

— Notre chère amie est restée combien de temps sous son comptoir avant de « trouver » le billet qui convenait ?

— Je ne sais pas. Moins d'une minute...

— C'est suffisant. Et c'est parfaitement clair.

— Tu comptes le lui ramener ?

— Vendredi, pourquoi ferais-je ça ? Une telle virtuosité mérite qu'on l'applaudisse. Mais, selon moi, elle dépense son talent dans un domaine bien mineur. Viens : il faut en finir avec le problème MasterCard avant le tirage.

J'ai repris momentanément mon identité de « Marjorie Baldwin » et nous avons pu converser avec « Mr. Chambers » dans le bureau principal de l'agence californienne de la MasterCard. Mr. Chambers était apparemment tout ce dont j'avais besoin en la circonstance : affable, amical, sympathique, presque chaleureux. L'écriteau posé devant lui annonçait qu'il était vice-président chargé des rapports avec la clientèle.

Il me fallut quelques minutes pour comprendre que son talent essentiel était de dire non, et de tant de façons séduisantes et convaincantes que le client n'avait pas même conscience d'être évincé, rejeté, refusé.

— Tout d'abord, miss Baldwin, il faut essayer de comprendre que la MasterCard de Californie et la MasterCard de l'Imperium de

Chicago sont deux sociétés différentes et que vous n'avez pas de contrat avec nous. Ce que nous regrettons, croyez-le bien. Il est cependant exact que, par courtoisie et afin de respecter notre règle de réciprocité, nous honorons d'ordinaire les cartes de crédit émises par notre homologue. Mais il se trouve que pour l'heure – pour l'heure – l'Imperium a rompu toute communication avec nous et que, aujourd'hui même, un cours d'échange a été déterminé entre l'ours et la couronne... Comment honorer, donc, une carte de crédit de l'Imperium ? Comment, néanmoins, vous rendre service et faciliter votre séjour parmi nous ?

J'ai simplement demandé à Mr. Chambers s'il estimait que la fin de l'état d'urgence était proche.

Il a pris un air neutre, presque fermé.

— L'état d'urgence ? Mais à quel état d'urgence faites-vous allusion, miss Baldwin ? Peut-être existe-t-il dans l'Imperium, étant donné que les frontières ont été fermées. Mais certainement pas ici. Regardez seulement autour de vous. Avez-vous jamais éprouvé un tel sentiment de paix et de prospérité ?

J'ai bien été forcée d'admettre qu'il avait raison. La discussion, à partir de là, ne menait plus nulle part.

— Je vous remercie, Mr. Chambers. Vous vous êtes montré très coopératif.

— C'a été un plaisir pour moi, miss Baldwin. La MasterCard est à votre service. Et n'oubliez pas : je peux faire n'importe quoi pour vous, n'importe quoi, en permanence.

— Merci infiniment. Je ne l'oublierai pas. A propos, est-ce que vous disposez d'un terminal public dans cet immeuble ? J'ai acheté un billet de loterie et j'aimerais connaître les résultats du tirage.

Il a eu un sourire épanoui.

— Ma chère miss Baldwin, c'est un plaisir que de vous répondre ! A cet étage même, nous disposons d'une grande salle de conférences et, chaque vendredi, nous assistons tous au tirage de la loterie, du moins ceux d'entre nous qui ont des billets. J.B. – c'est notre président – a décidé que cette solution était la meilleure car il en avait assez de voir les employés se défiler vers les toilettes sous des prétextes aussi divers que fallacieux. Ainsi, la morale est respectée. Quand un employé gagne – et cela arrive – on lui offre un gâteau d'anniversaire. C'est J.B. qui veut que ça se passe ainsi.

— Ça me paraît bien sympathique, tout ça !

— Mais ça l'est vraiment. Voyez-vous, dans notre institution, nous ignorons la pulsion criminelle. Tout le monde aime J.B. (Chambers a levé le petit doigt.) C'est le moment de nous rendre dans la salle de conférences.

Mr. Chambers nous offrit les meilleures places, celles réservées

aux VIPs, nous apporta du café, puis s'installa à son tour.

L'écran du terminal occupait tout le mur opposé. Cela commença avec le tirage des prix mineurs. Le maître de cérémonie échangeait des plaisanteries idiotes ou salaces avec son assistant à propos des attraits de la fille qui tirait les numéros gagnants. Elle avait été à l'évidence choisie pour ça, et son costume ne faisait que la dénuder un peu plus. A chaque fois qu'elle se penchait vers la grande coupe pour tirer un ticket, la température montait.

Quelque part dans la salle, il y eut une exclamation. Un employé de la MasterCard venait de gagner. Chambers afficha un sourire épanoui.

— Ça n'arrive pas souvent, dit-il ; mais ça fait du bien à tout le monde. Est-ce que vous voulez vous en aller à présent ? Mais non, vous avez peut-être une chance de gagner. Quoiqu'on dise que la foudre ne frappe jamais deux fois au même endroit.

C'était l'instant du Grand Prix. Une fanfare éclata.

— Et maintenant... le Grand Prix des Grands Prix. Le prix suprême de Californie ! Mais auparavant, deux prix honorifiques et époustouflants ! Une année complète de fumette de Ukiah Gold avec la pipe spéciale, et un dîner avec la star des stars des sensoramas : Bobby Pizarro, dit "la Brute" !

Et ce fut l'instant du tirage final.

Le maître de cérémonie annonça les numéros au fur et à mesure qu'ils apparaissaient en scintillant au-dessus de sa tête.

— Mr. Zed ! Le possesseur de ce billet a-t-il enregistré ce numéro ?

— Un instant... Non, il n'a pas été enregistré.

— Cendrillon ! Nous avons un gagnant inconnu ! Quelque part dans cette grande et merveilleuse Confédération, il y a quelqu'un qui vient de gagner deux cent mille ours ! Cet enfant de la fortune nous écoute-t-il en ce moment ? Il ou elle pourrait nous appeler avant la fin de ce programme ! A moins qu'il ou elle n'attende de s'éveiller demain pour apprendre que la fortune vient de lui sourire ?... Et voici le numéro, mes amis. Il restera là à briller devant vous jusqu'à ce que vienne le moment de nous quitter. Et à présent, un message...

— Vendredi, m'a soufflé Georges, montre-moi ton billet, veux-tu ?

— Ce n'est pas nécessaire, Georges. C'est bien le bon numéro.

Mr. Chambers s'est levé.

— Voilà : c'est fini. Je suis très heureux qu'un de nos employés ait gagné quelque chose. Et ç'a été un plaisir, très sincèrement, de demeurer avec vous quelques instants, miss Baldwin, Mr. Karo... N'hésitez pas à m'appeler en cas de besoin.

— Mr. Chambers, ai-je demandé, est-ce que la MasterCard peut collecter cela pour moi ? J'aimerais mieux ne pas me présenter en

personne.

Mr. Chambers réagit avec une certaine lenteur. Il était plutôt sympathique mais admettait difficilement la réalité. Il se pencha longuement sur mon billet avant de se retourner vers l'écran. Georges dut l'arrêter quelques secondes plus tard car il était déjà en quête d'un photographe, d'une équipe d'holovision et clamait un peu partout qu'il fallait absolument contacter la direction de la Loterie nationale.

Georges dut d'ailleurs me calmer car les gros types qui n'écoutent pas ce qu'on leur crie me portent très vite sur les nerfs.

— Mr. Chambers ! Est-ce que vous entendez seulement ce qu'elle vous dit ? Elle ne veut pas paraître en personne. Pas de publicité surtout !

— Quoi ? Mais on parle toujours des gagnants. Ils font la une de l'information. C'est la règle ! Ça ne prendra pas longtemps, si c'est ce qui vous ennuie. Vous vous rappelez la fille qui a gagné tout à l'heure ? Elle est photographiée en ce moment même avec J.B. Si nous allons directement à son bureau, nous...

— Georges, ai-je dit. L'American Express.

Georges est plutôt rapide à réagir. Ça ne me ferait rien de l'épouser si Janet venait à le laisser.

— Mr. Chambers, dit-il, quelle est l'adresse du bureau de l'American Express à San José ?

Chambers fut bloqué dans son élan impétueux.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Est-ce que vous connaissez l'adresse de l'American Express ? Miss Baldwin veut que ce soient eux qui se chargent d'aller encaisser ses gains. Je voudrais les appeler au préalable pour m'assurer qu'ils respecteront bien le secret bancaire.

— Mais c'est impossible ! Vous ne pouvez pas faire ça ! Elle était ici quand elle a gagné.

— Nous avons parfaitement le droit de le faire. Ce n'est pas ici qu'elle a gagné. Elle a simplement assisté au tirage en votre compagnie. Maintenant, veuillez avoir l'amabilité de vous écarter : nous partons.

Et nous avons recommencé tout ça avec J.B. C'était un gros prélat avec un cigare planté dans le bec. Il ne semblait pas particulièrement stupide mais il devait avoir l'habitude que le monde entier obéisse à ses quatre volontés et Georges dut proférer plusieurs fois le nom maudit de l'American Express avant qu'il ne finisse par comprendre qu'il n'était pas question de publicité sous quelque forme que ce soit (parce que le Patron en serait mort, c'était certain) et que nous préférons recourir aux agents du Rialto plutôt qu'à sa société.

— Mais miss Bulgrin est une cliente de la MasterCard.

— Non, ai-je dit, je le pensais jusqu'à présent, mais Mr. Chambers

a refusé d'honorer ma carte. Je vais donc aller à l'American Express. Sans photographes.

— Chambers ! (Il y avait les accents lourds du châtement dans la voix de J.B.) Chambers... Que signifie donc tout cela ?

Chambers expliqua précipitamment que ma carte de crédit avait été émise par l'Impérial Bank de Saint Louis.

— Un établissement parfaitement respectable, commenta J.B. Chambers, veuillez émettre une nouvelle carte. Sur notre établissement. Et vous veillerez à encaisser le lot. (Il se tourna vers moi et ôta enfin le cigare de sa bouche.) Aucune publicité. Les affaires des clients de la MasterCard restent toujours privées. Vous êtes satisfaite, miss Walgreen ?

— Tout à fait, monsieur.

— Allez, Chambers.

— Oui, monsieur. A quelle limite devons-nous fixer le crédit, monsieur ?

— Que demandez-vous, miss Belgium ? Peut-être faut-il que ce soit en couronnes ?... Quel est le montant de votre crédit auprès de nos collègues de Saint Louis ?

— Mon compte est en or, monsieur. Est-ce que nous pouvons faire de même ? Vous comprenez, je n'ai pas l'habitude de compter autrement. Je voyage tellement que je me suis habituée à penser en grammes-or.

(C'est presque déloyal de parler or à un banquier. Cela obscurcit ses pensées.)

— Vous voulez être payée en or ?

— Si possible, oui. En grammes, crédités sur Luna City, Cérès and South Africa Acceptances. Est-ce que cela conviendra ? Je paie généralement mes factures au trimestre mais, si vous le désirez, je peux effectuer des versements mensuels.

— Un règlement trimestriel conviendra parfaitement.

(Évidemment, avec les intérêts...)

— Bon, en ce qui concerne mon crédit... Pour être franche, je n'aime pas concentrer tous mes dépôts sur une seule banque, ou un seul pays. Est-ce que nous pouvons fixer le chiffre à trente kilos-or ?

— Comme vous voudrez, miss Bedlam. Et si jamais vous souhaitez augmenter votre crédit, vous nous le dites. Chambers, faites le nécessaire.

Nous nous sommes donc retrouvés dans le même bureau qu'au départ. Celui-là même où l'on m'avait signifié que mon crédit n'était plus valable. Chambers m'a tendu un formulaire.

— Si vous voulez que je vous aide...

J'ai jeté un coup d'œil sur la feuille. Noms des parents. Noms des grands-parents. Lieu et date de naissance. Adresses précédentes et

adresse actuelle. Employeur. Employeur précédent. Raisons pour lesquelles vous avez quitté votre emploi précédent. Salaire actuel. Comptes bancaires. Coordonnées de trois personnes au moins vous ayant connu durant les dix dernières années. Avez-vous fait l'objet d'une plainte pour faillite ou non-paiement, abus de confiance involontaire ou fraude relevant de l'article quatre-vingt-dix-sept du Code pénal de la Confédération de Californie ? Avez-vous déjà été condamné pour...

— Non, Vendredi.

Je me suis levée.

— C'est bien ce que je m'apprêtais à dire.

— Au revoir, Mr. Chambers, a dit Georges.

— Quelque chose ne va pas ?

— Absolument. Votre directeur vous a dit d'émettre une carte de crédit en or pour miss Baldwin avec une limite de crédit de trente kilos-or. Il n'a pas été question de lui imposer un interrogatoire aussi indiscret.

— Mais c'est l'usage et...

— N'en parlons plus. Dites seulement à J.B. que vous vous êtes planté encore une fois.

Chambers était devenu d'un vert diaphane.

— Asseyez-vous, je vous en prie, a-t-il réussi à souffler.

Dix minutes plus tard, nous repartions. J'étais en possession d'une carte d'un or splendide, valable partout (du moins je l'espérais bien), pour laquelle j'avais donné le numéro de ma boîte postale de Saint Louis, l'adresse d'une parente (Janet), le numéro de mon compte à Luna City, plus un ordre écrit d'avoir à débiter la Cérés and South Africa Acceptances chaque trimestre. J'emportais également une liasse d'ours et de couronnes, ainsi que le récépissé de mon billet de loterie.

Nous nous sommes assis sur un banc, au beau milieu de la National Plaza. Il faisait frais mais le soleil était encore haut sur les montagnes de Santa Cruz.

— Vendredi, ma chérie, quels sont tes désirs, à présent ? a demandé Georges.

— Seulement rester ici un moment et essayer de mettre de l'ordre dans mes pensées. Ensuite, je crois que nous devrions aller prendre un verre. Rappelle-toi : j'ai gagné à la loterie.

— Ça mérite bien un verre, en effet. Au moins. Tu as gagné deux cent mille ours pour une mise de... de vingt, non ?

— Oui, un dollar.

— Tu as donc gagné près de huit mille dollars.

— Très exactement sept mille quatre cent sept dollars et quelques cents...

— Ce n'est pas la fortune mais ce n'est pas mal.

— Oui, pas mal. Pas mal pour une femme qui vivait sur le dos de ses amis. A moins qu'ils ne m'aient alloué un salaire pour avoir été « adéquate », la nuit dernière...

— Je crois bien que mon frère Ian t'en voudrait beaucoup d'avoir dit cela. Je voulais simplement te dire que sept mille quatre cents dollars constituent certes une somme respectable, mais que je suis bien plus impressionné par le fait que, à partir d'un simple billet de loterie gagnant, tu aies réussi à convaincre une compagnie bancaire parfaitement installée de longue date de t'ouvrir un crédit d'un million de dollars-or. Comment as-tu fait, chérie ? Je ne t'ai pas vue hésiter un moment.

— Mais, Georges, c'est grâce à toi qu'ils m'ont donné cette carte.

— Je ne le crois pas. D'accord, je t'ai soutenue... Mais c'est toi qui as pris l'initiative. A chaque phase.

— Certainement pas pour cet abominable questionnaire ! C'est grâce à toi que j'y ai échappé.

— Oh... il n'y avait aucune raison pour que ce crétin te fasse remplir ça. Son patron lui avait donné comme instructions de te fabriquer une carte, un point c'est tout.

— Mais j'étais sur le point de craquer, Georges... Je sais bien que tu m'as dit de ne pas m'enfermer dans l'idée de ma différence, et je fais tout pour ça... Mais quand on me demande les noms de mes parents et de mes grands-parents... c'est trop pour moi !

— Ça ne se guérit pas en un jour, chérie. Nous ferons tout notre possible pour ça tous les deux. En tout cas, pour ce qui est de ton crédit, tu n'as pas perdu ton sang-froid.

— Quelqu'un m'a dit un jour (c'était le Patron) qu'il était plus facile d'emprunter un million de dollars que dix. Et quand on m'a posé la question, j'ai instantanément trouvé le chiffre. Mais en dollars canadiens britanniques, ça ne fait pas vraiment ça...

— Je ne vais pas discuter là-dessus. Passé neuf cent mille, c'est curieux, j'ai l'impression de manquer d'oxygène. Ma très chère adéquate, connais-tu seulement le salaire d'un professeur ?

— Est-ce que cela a une quelconque importance ? D'après ce que je sais, le moindre design d'être artificiel peut rapporter plusieurs millions, non ?... Est-ce que cela t'est arrivé ? Ou bien ma question est-elle malvenue ?

— Non. Mais changeons de sujet. Où allons-nous passer la nuit ?

— En moins de quarante minutes, nous pourrions être à San Diego. Ou encore plus rapidement à Las Vegas. A partir de l'une ou l'autre, on peut atteindre l'Imperium. Ecoute-moi, Georges : à présent que j'ai suffisamment d'argent, je dois rentrer et faire mon rapport, même si des fanatiques continuent d'assassiner des représentants des gouvernements. Mais je te jure que je ferai un saut jusqu'à Winnipeg

dès que je disposerai de quelques heures.

— Il se pourrait bien que je ne parvienne jamais à regagner Winnipeg, tu sais.

— Alors, nous nous reverrons à Montréal. Écoute-moi, chéri : nous allons échanger toutes les adresses auxquelles nous pouvons nous joindre. Je ne veux pas te perdre. Non seulement tu me traites comme un être humain, mais tu me considères comme adéquate. Tu es parfait pour mon moral. Alors maintenant, tu choisis : ou nous allons à San Diego et nous parlons l'espagnol, ou nous filons jusqu'à Las Vegas pour retrouver des petites dames toutes nues...

Nous avons fait les deux. Et nous avons fini à Vicksburg.

La frontière entre le Texas et Chicago était bouclée des deux côtés et j'ai décidé d'abord de tenter de passer par le fleuve. Bien sûr, Vicksburg, c'est encore le Texas, mais ce qui comptait pour moi, c'est que la ville était située à quelques kilomètres de l'Imperium, que c'était un port fluvial de première importance et que la contrebande y régnait.

La ville est divisée en trois parties. Il y a la ville basse, le port, au niveau du fleuve, parfois inondée, et la ville haute, bâtie sur une éminence à quelques centaines de mètres de hauteur, divisée elle-même en ville ancienne et ville nouvelle. La ville ancienne est entourée de ce qui subsiste des champs de bataille d'une guerre depuis longtemps oubliée. Ils sont presque sacrés et il est absolument interdit d'y construire quoi que ce soit. Donc, la ville nouvelle a été érigée au large. Elle est reliée aux vieux quartiers par un ensemble de tunnels et de passages souterrains. Et toute la ville haute est reliée à la ville basse par un réseau complexe d'escalators et de funiculaires qui vont jusqu'aux limites de la cité.

Mais j'avais seulement l'intention de dormir dans la ville haute. Nous nous sommes inscrits au *Hilton* (qui ressemblait tout à fait au *Hilton* de Bellingham, jusqu'au *Breakfast Bar* qui était une copie conforme). Mais le devoir m'appelait dans la zone du port. Georges était un peu triste parce qu'il savait très bien que je ne lui permettrais pas d'aller plus loin avec moi et que nous n'en discuterions plus. En fait, je lui avais même interdit de m'accompagner jusqu'à la ville basse. Je l'avais également averti que je pouvais disparaître à tout moment, sans même avoir le temps de lui laisser un message sur l'ordinateur de l'hôtel. Quand le moment viendrait pour moi, je ferais le bond, sans perdre une seconde.

La ville basse de Vicksburg est un lieu de crimes et de débauche où toute la racaille de la planète semble s'être donné rendez-vous. Le jour, les patrouilles de police sont doublées, et il n'y en a aucune la nuit. La population est constituée de voleurs, d'escrocs, de prostituées, de drogués, de revendeurs, de maquereaux, de tueurs professionnels, de mercenaires, de recruteurs de diverses armées, de pédérastes, de mendiants, de maîtres chanteurs, faux chirurgiens, évadés, lesbiennes... On trouve tout à Vicksburg. Un endroit merveilleux. N'oubliez pas de faire une analyse sanguine en repartant.

C'est en tout cas le seul coin de ce monde où un artefact vivant (même s'il a quatre bras, pas de jambes, des yeux derrière la tête) peut entrer (ou ramper) dans un bar et boire tranquillement une bière sans entendre un murmure, et sans que quelqu'un lui prête la moindre attention. Pour moi, le fait d'être d'origine artificielle ne représente rien dans la ville basse de Vicksburg, où quatre-vingt-quinze pour cent des habitants n'osent même pas prendre un des escalators qui conduisent à la ville haute.

J'avais bien envie de demeurer là. Il y avait quelque chose d'amical, de chaleureux chez tous ces bannis, ces hors-la-loi de tous bords. Ils ignoraient le mépris, la différence. S'il n'y avait pas eu le Patron, Georges, ainsi que le souvenir de lieux plus propres, moins malodorants, je crois que j'aurais fini par rester dans la ville basse de Vicksburg et trouvé un job correspondant à mes talents.

Mais il me reste tant de promesses à tenir.

Et tant de miles à couvrir avant de dormir.

Le grand Robert Frost savait pourquoi un être humain continue de marcher plutôt que de s'arrêter. Je m'étais habillée comme un soldat au chômage et j'allais en quête de recrutement. Je fréquentais assidûment les bords du fleuve où j'avais quelques chances de trouver un skipper pour un passage clandestin. J'avais été déçue d'apprendre que les traversées étaient devenues rares. Aucune nouvelle ne filtrait de l'Imperium, aucun bateau n'arrivait de là-bas et les commandants des quelques unités restantes n'avaient pas la moindre envie de remonter le fleuve.

Je faisais donc régulièrement la tournée des bars, buvant des bières en prenant soin de faire connaître que j'étais prête à mettre le prix pour un passage.

Il me vint à l'idée de me lancer dans une petite campagne d'affichage. Celles que j'avais vues jusque-là dans la ville basse étaient franchement plus libérales que toutes celles que j'avais rencontrées en Californie. Tout, ou presque, semblait toléré, du moment que cela était limité à la ville basse.

*Avez-vous horreur de votre famille ?
Etes-vous frustré, las, dépressif, angoissé ?
Votre époux/épouse n'est-il/elle qu'un vide ?
Offrez-vous un(e) nouvel(le) homme (femme)
Plastique – Réorientation – Modifications
Transsexualité – Transformations
Doc Frank Frankenstein
est à votre service
au Sam Bar Grill*

Une annonce pour meurtre, publique, si je comprenais bien.

*Quel est votre problème ?
Rien n'est illégal.
C'est la manière dont on fait les choses
qui compte.
Les meilleurs avocats véreux du Texas
à votre service.
Entourloupes et Cie
(Tarifs spéciaux pour célibataires)
Composez lev 10101*

Dans ce dernier cas, si on connaissait bien le domaine, le code LEV pouvait faire craindre n'importe quoi.

*Les Artistes Associés
Nous confectionnons tout :
Monnaies de tous les pays, diplômes,
Certificats, extraits de naissance,
Photos, passeports, attestations,
Certificats de mariage, cartes de crédit,
Hologrammes, K7 audio et vidéo,
Reconnaisances de dettes, empreintes,
Lettres, sceaux.
Travail garanti par Lloyds Associates
lev 10111*

Ce genre de prestation de services était certes disponible dans toute grande ville, mais sans jamais faire l'objet d'une publicité aussi ouverte. Quant à la garantie de la Lloyd's, je ne pouvais y croire.

Finalement, j'ai pris la décision de ne pas passer d'annonce. Une affaire aussi essentiellement clandestine que la mienne risquait de souffrir d'un tel degré de divulgation. J'ai continué de fréquenter les accastilleurs, les bars et les bouges. Mais j'étais en permanence à l'affût d'une occasion. Finalement, quelques lignes attirèrent mon attention. Cela semblait inutile mais intéressant. J'ai montré l'annonce à Georges :

*W.K. – Fais ton testament.
Il ne te reste que dix jours à vivre.*

A.C.B.

— Qu'en penses-tu, Georges ?

— La première que nous avons vue ne donnait qu'une semaine à W.K. Maintenant, il lui reste dix jours. Si on continue comme ça, il mourra centenaire.

— Alors, tu n'y crois pas.

— Non, mon amour. C'est un code.

— Quel genre de code, selon toi ?

— Le plus simple qui soit et donc le plus difficile à percer. La première annonce disait à la ou aux personnes concernées de surveiller le chiffre sept ou, en tout cas, tout ce qui concernait le sept. Celle-ci dit la même chose à propos du dix. Mais le sens de ces chiffres ne peut pas apparaître par simple analyse statistique car ce code peut être modifié bien avant que quiconque puisse obtenir un champ statistique significatif. En fait, c'est un code idiot, Vendredi, un code qu'on ne peut percer dès lors que celui qui l'utilise a le bon sens de ne pas s'en servir trop souvent.

— Georges, à t'entendre comme ça, on a l'impression que tu connais les codes militaires et tous les secrets du chiffage...

— Ce n'est pas à l'armée que j'ai appris tout ça. La plus difficile de toutes les analyses de code jamais tentées, celle pour laquelle nous nous battons encore aujourd'hui, c'est l'interprétation des gènes, le code de la vie. Un code totalement idiot... mais répété tant de millions de fois qu'il peut éventuellement correspondre à des syllabes absurdes. Pardonne-moi de parler boulot maintenant...

— Non, c'est moi qui ai commencé. Impossible de deviner ce que A.C.B. peut signifier, selon toi ?

— Impossible.

Cette nuit-là, les assassins frappèrent pour la seconde fois. Cela semblait parfaitement correspondre. Mais je ne pouvais pas encore affirmer qu'il y avait un rapport entre les deux éléments.

A une heure près, ils attaquèrent dix jours après la première vague. Ce qui ne nous apprenait rien quant à la nature du groupe puisque cela correspondait aux prévisions du soi-disant Conseil pour la Survie et de ses rivaux, les Stimulateurs. Les Anges du Seigneur, quant à eux, n'avaient pas annoncé de nouvelle attaque.

Il existait des différences entre les deux vagues de terrorisme, des différences qui nous apprenaient certaines choses au fur et à mesure que Georges et moi, nous disséquions les bulletins.

a) Aucune nouvelle ne filtrait de l'Imperium de Chicago. Aucun changement ne semblait être survenu depuis les dernières informations concernant les assassinats de personnalités démocrates... Rien depuis une semaine, ce qui m'angoissait tout particulièrement.

b) Aucune nouvelle de la Confédération californienne à propos

d'une deuxième vague – rien que les informations de routine. A remarquer cependant que quelques heures après la deuxième vague d'assassinats, le chef de la Confédération, John « Cri de Guerre » Tumbril, avait annoncé qu'il allait suivre un traitement médical depuis longtemps reporté et qu'il nommait trois personnalités afin d'assurer la régence. Il avait gagné sa retraite du lac Tahoe, le Nid de l'Aigle. Les prochains bulletins d'informations étaient annoncés comme devant nous parvenir de San José.

c) Georges et moi, nous étions d'accord sur le sens éventuel de cette histoire. Le prétexte médical était lamentable. Désormais, la « régence » contrôlerait toutes les informations tout en consolidant sa force de frappe.

d) Cette fois-ci, aucun rapport n'était parvenu des colonies extraterrestres.

e) Canton et la Mandchourie ne faisaient état d'aucune attaque récente. Ou, plus précisément, aucun rapport en ce sens n'était parvenu à Vicksburg, Texas.

f) Pour autant que je pouvais en juger par rapport à la liste que j'avais dressée, les terroristes avaient frappé l'ensemble des autres Etats. Mais il me manquait quand même certains éléments. Certaines des « nations » groupées sous la bannière très large de l'O.N.U. ne donnent de leurs nouvelles qu'à chaque éclipse totale du soleil. J'ignorais ce qui s'était produit au pays de Galles, dans les îles de la Manche, au Swaziland, au Népal ou dans l'île du Prince-Charles, encore que je ne voie pas quelle importance cela pouvait avoir ni comment des humains peuvent vivre dans des coins pareils. Il faut compter au moins trois cents Etats prétendument souverains comme n'existant que pour les secours et l'entraide, ce qui, en termes de géopolitique, n'a qu'une importance très mineure. Mais les terroristes avaient frappé dans tous les Etats importants. Et tous les bulletins d'informations avaient rapporté cette seconde vague *lorsqu'ils n'étaient pas totalement censurés*.

g) Dans la plupart des cas, les actions avaient échoué. La différence évidente entre les deux vagues de tueries était là. Dix jours auparavant, la plupart des assassins avaient abattu les victimes désignées et avaient réussi à s'enfuir en majorité. Cette fois-ci, le contraire s'était apparemment produit un grand nombre de victimes avaient échappé à la mort, beaucoup d'assassins avaient été tués, quelques-uns capturés et très peu avaient réussi à disparaître.

Ce qui eut pour résultat de chasser une pensée qui m'obsédait depuis quelque temps : le Patron n'était pas derrière ces vagues de meurtres.

Comment j'en étais arrivée à cette conclusion ? En constatant que

la deuxième vague avait été un désastre pour quiconque l'avait déclenchée.

Les agents de combat, même les soldats ordinaires, coûtent cher et on ne les gaspille pas comme ça. Un assassin dûment entraîné revient au moins dix fois plus cher qu'un soldat. En principe, il ne doit pas être tué. Mon Dieu, non ! On attend de moi que je tue la première et que je m'en tire sans me faire pincer.

Celui qui avait orchestré tout ça avait tout perdu en l'espace d'une nuit.

Ce n'était pas un professionnel.

Donc, ce ne pouvait être le Patron.

Mais je n'avais aucun moyen de deviner qui pouvait être à la base de ce gymkhana de mort parce que j'ignorais à qui il avait pu bénéficier. Ma première idée – l'une des nations corporatives avait payé pour toute cette opération – ne me semblait plus tellement valable. Je ne voyais pas comment Interworld, par exemple, l'une des plus importantes, aurait pu se passer des meilleurs parmi les professionnels.

Mais il était encore plus difficile d'imaginer qu'une des nations territoriales ait pu concevoir un plan de conquête mondiale aussi grotesque.

En ce qui concernait les groupements de fanatiques, tels que les Anges du Seigneur ou les Stimulateurs, l'entreprise semblait nettement au-dessus de leurs moyens. Pourtant, toute cette affaire avait un relent de fanatisme. Elle n'avait rien de rationnel ni de pragmatique.

Nulle part dans les étoiles il n'est inscrit que je doive toujours comprendre ce qui se passe, et croyez bien que cela m'ennuie profondément.

Au lendemain de cette seconde vague, la ville basse de Vicksburg bourdonnait d'excitation. Je venais à peine d'entrer dans un bar pour échanger quelques mots avec la patronne, quand un petit type est venu s'installer à côté de moi et m'a murmuré :

— Rachel a un message pour vous. Elle engage tout le monde aujourd'hui. Elle m'a chargé de vous le dire personnellement.

— De la merde ! ai-je dit avec courtoisie. Rachel ne me connaît pas et j'ignorais son existence jusqu'à cette seconde.

— Parole de scout !

— Scout mon cul !

— Ecoutez, chef. Je n'ai pas de quoi bouffer aujourd'hui. Vous n'avez qu'à me suivre. C'est juste de l'autre côté de la rue. Et vous n'êtes même pas obligée de signer.

Il était effectivement plutôt maigre, mais il avait sans doute atteint cette phase pénible de l'adolescence où les glandes

commencent à vous tourmenter brusquement. De toute manière, il était rare de voir les gens mourir de faim dans la ville basse. Ils pouvaient mourir de tout plutôt que de ça.

— Fous le camp, merdeux ! a aboyé le barman. Ne viens pas casser les pieds aux clients ! Tu veux vraiment que je te brise le pouce ?

— Laisse tomber, Fred, ai-je dit. A plus tard ! (J'ai posé un billet sur le bar et j'ai ajouté, sans attendre la monnaie :) Viens, petit !

Le bureau de recrutement de Rachel n'était pas exactement de l'autre côté de la rue mais à plusieurs centaines de mètres de flaques de boue, et j'ai dû repousser les assauts de deux autres recruteurs avant d'arriver. Je n'avais pas l'intention de faire perdre son pourboire au petit.

Le sergent recruteur me rappela la vieille chèvre des toilettes du palais de San José. Elle me toisa et déclara :

— Pas de gousses ici, pétasse. Mais je peux t'offrir un verre quand même.

— Payez plutôt votre coursier.

— Pourquoi ? Léonard, je te l'ai dit combien de fois ? J'ai horreur des flemmards. Alors, casse-toi et fais ton boulot.

Je lui ai bloqué le poignet gauche. Le couteau est apparu tout doucement dans sa main droite. Je l'ai pris et je l'ai planté dans le bureau, devant elle, tout en assurant un peu plus fort ma prise sur son poignet.

— Et maintenant, vous le payez ou je vous casse ce doigt-là ?

— Doucement. (Elle ne faisait pas un mouvement pour se défendre.) Tiens, Léonard.

Elle prit deux unités texanes dans un tiroir. Il s'en empara et disparut.

J'ai relâché ma pression.

— C'est tout ce que vous lui donnez ? Avec tous les recruteurs qu'il y a aujourd'hui ?

— Quand vous aurez signé. Parce que moi, je ne suis pas payée avant la livraison. Et on peut me rabattre ma part comme ça... Maintenant, ça ne vous ferait rien de me lâcher le doigt ? Il faut que je remplisse vos papiers.

J'ai bien voulu lui rendre ce service, mais aussitôt la lame s'est retrouvée dans sa main, pointée droit sur moi. Je l'ai cassée avant de la lui rendre.

— Ne recommencez pas ça. Je vous en prie. Et changez de matériel. Ça n'est pas du Solingen pur.

— Ma chérie, je vais déduire le prix de ce couteau de votre solde, a-t-elle déclaré, imperturbable. Depuis la seconde où vous avez passé ce seuil, un rayon est braqué sur vous. Vous voulez qu'on le

déclenche ? Ou bien est-ce que nous cessons ce petit jeu ?

Je ne l'ai pas crue un instant mais elle m'intéressait.

— D'accord, on arrête de jouer, sergent. Quelle proposition avez-vous donc à me faire ? Votre coursier ne m'a rien dit.

— Le tarif de la guilde. Les primes. Nourrie, logée. Quatre-vingt-dix jours plus une option pour redoubler. Garantie cinquante-cinquante entre vous et la société.

— Les recruteurs dans toute cette ville offrent le tarif de la guilde plus cinquante.

(Je disais ça à tout hasard pour détendre un peu l'atmosphère.)

Elle a haussé les épaules.

— Si c'est le cas, nous nous alignerons sur eux. Quelles sont les armes que vous connaissez ? Nous ne passons pas de contrat avec les novices. Pas cette fois, en tout cas.

— Je crois bien que je pourrais vous donner des leçons sur toutes celles qui existent. Mais ça va se passer où ? Et avec qui, d'abord ?

— Plutôt dure en affaires, hein ? Vous voulez être engagée comme agent de renseignements ? Pas question en ce moment.

— Est-ce que nous allons remonter le fleuve ? L'action va avoir lieu en amont ?

— Vous n'avez même pas encore signé et vous voulez me soutirer des informations confidentielles !

— Je suis prête à payer pour ça. (J'ai sorti cinquante étoiles en coupures de dix.) Alors, sergent, cette petite bataille, elle va avoir lieu où ? Je vous achèterai en plus un bon couteau pour remplacer votre lame au carbone...

— Vous êtes un être artificiel, n'est-ce pas ?

— Ne tournons pas autour du pot. Je veux seulement savoir où ça va se passer. En amont ? Disons du côté de Saint Louis ?

— Ah ! c'est ça ! Vous voulez être sergent instructeur !

— Seigneur, non ! Seulement officier d'état-major.

Je n'aurais pas dû dire ça. Du moins pas aussi vite. Dans notre organisation, la hiérarchie reste floue. Mais, pour autant que j'ai pu en juger, je dois faire partie des officiers supérieurs. Je n'ai de comptes à rendre qu'au Patron en personne. Et pour tout le monde en dehors de lui, je suis *miss* Vendredi. Même le Dr Krasny ne m'a tutoyée que le jour où je lui en ai donné la permission. Mais, justement, je n'avais jamais accordé trop d'importance à mon grade puisque je n'avais pas d'autre supérieur que le Patron lui-même. Et je n'avais jamais eu affaire à un subalterne. Dans n'importe quel organigramme (mais je n'en avais jamais vu un seul), j'aurais sans doute figuré dans un petit carré au même niveau que le commandant, et j'aurais été... disons spécialiste déléguée auprès de l'état-major, pour parler en termes bureaucratiques.

— Bon, n'en parlons plus. Si vous n'avez pas de preuves ni de documents, vous aurez affaire au colonel Rachel en personne, non plus à moi... Elle devrait être là avant treize heures.

D'un air presque absent, elle a tendu la main vers les billets. Je les ai ramassés, j'ai rassemblé la liasse, et je l'ai reposée devant elle, mais plus près de moi cette fois.

— Et si nous bavardions encore un peu avant qu'elle arrive ? Tout le monde signe, aujourd'hui. Il doit exister des raisons de choisir un contrat plutôt qu'un autre, non ? Est-ce que ça va avoir lieu plus haut sur le fleuve ? Et à quelle distance ? Est-ce que nous affronterons des pros ? Ou des ploucs du coin ? Ou bien encore des loubards de la ville ? Une bataille en règle ou bien juste une attaque éclair ? Ou les deux à la fois ? Allons, sergent, parlez-moi.

Elle n'a pas dit un mot, n'a pas fait un geste. Elle avait le regard fixé sur les billets.

J'ai sorti une autre coupure de dix et je l'ai placée sur la liasse, très proprement. J'ai attendu.

Elle avait maintenant les narines dilatées mais elle ne faisait plus mine de prendre l'argent. Après un autre instant, j'ai ajouté un septième billet de dix.

— Planquez ça ou donnez-le-moi, a-t-elle dit d'une voix rauque. N'importe qui pourrait entrer.

J'ai ramassé la liasse et je la lui ai donnée. Elle l'a fait disparaître rapidement.

— Merci. Oui, nous allons remonter jusqu'à Saint Louis.

— Et vous allez vous battre contre qui ?

— Eh bien... si jamais vous le répétez, non seulement je nierai avoir dit quoi que ce soit, mais je vous arracherai le cœur et je le jetterai aux poissons-chats. Nous n'aurons peut-être pas à nous battre. Nous ne participerons peut-être même pas à un conflit. Nous allons tous servir de gardes du corps au nouveau président. Le tout dernier, je devrais dire. Il vient à peine d'être nommé.

(Le jackpot !)

— Ça, c'est intéressant... Mais pourquoi tous les autres bureaux font-ils la même chose ? Je veux dire, on recrute tout le monde ? Rien que pour la garde du nouveau président ?

— Ça, j'aimerais le savoir. Sincèrement.

— Je ferais peut-être bien d'essayer de le découvrir. Combien de temps reste-t-il ? Pour quand est l'appareillage ? A moins que nous ne naviguions pas... Il se pourrait que votre colonel Rachel dispose de VEA, après tout...

— Bon Dieu ! Vous voulez connaître combien de secrets pour quelques foutues malheureuses étoiles ?

J'ai réfléchi sérieusement. Ça ne me faisait rien de dépenser de

l'argent, mais je voulais être certaine de ce que j'achetais. Si des troupes remontaient le fleuve, il n'y aurait aucun passage de contrebande cette semaine. Donc, il fallait bien que je profite de l'occasion.

Mais pas en tant qu'officier ! J'avais parlé trop vite. J'ai sorti deux autres billets et j'ai demandé :

— Sergent, est-ce que vous allez faire partie de l'expédition ?

— Je ne voudrais pas manquer ça, ma jolie. Quand je ne suis pas ici, je suis sergent-chef, en fait.

Elle a ramassé prestement les deux billets.

— Sergent, si j'attends et si je réussis à parler à votre colonel, si je signe, ce sera en tant qu'adjudant d'intendance ou de matériel. Quelque chose d'aussi minable que ça. Je n'ai pas besoin de cet argent, mais je ne veux pas m'en faire non plus. Tout ce que je veux, c'est des vacances. Est-ce que vous auriez besoin d'un bon soldat bien entraîné ? Quelqu'un qui pourrait faire office de caporal ou même de sergent quand vos recrues commenceront à laisser des trous ?...

— Belle affaire ! Une millionnaire dans ma compagnie !

J'ai ressenti un élan de sympathie pour elle : un officier sans grade, c'était vraiment la dernière chose dont un sergent pouvait avoir besoin.

— Je ne vais pas jouer les millionnaires. Je veux seulement faire partie de la troupe. Et si vous n'avez pas confiance en moi, mettez-moi dans une autre section de combat.

— Je crois que je ferais bien de me faire examiner. Non, je vous prends et je ne vous quitterai pas de l'œil un instant.

Elle a ouvert un tiroir et pris un formulaire intitulé : *Contrat restreint*.

— Lisez ça. Signez. Ensuite, je vous ferai prêter serment. Des questions ?

J'ai jeté un vague coup d'œil sur le document. La routine : bouffe, solde, entretien, soins, primes et soldes. Plus une clause stipulant que les primes éventuelles ne seraient versées que dix jours après l'engagement. Ce qui était compréhensible. Pour moi, c'était une garantie : nous allions au combat, direct, c'est-à-dire que nous allions remonter le fleuve. Les primes, c'est le cauchemar des officiers de solde. Avec tous les recrutements qui existent de nos jours, il serait possible à un vétéran de signer cinq ou six contrats, d'empocher tout ce qu'il peut et de se réfugier dans n'importe quel État bidon, à moins qu'il n'existe une clause quelconque de restriction.

Le contrat était passé avec le colonel Rachel Danvers personnellement, ou avec son successeur légal en cas de décès ou d'indisponibilité. Le signataire s'engageait à exécuter tous ses ordres, ainsi que ceux des officiers et sous-officiers dépendant de son

commandement. Je m'engageais à me battre sans merci, tout en respectant les lois internationales et les règles de la guerre.

Tout cela était si vaguement exprimé qu'il aurait fallu une belle escouade d'avocats venus de Philadelphie pour déterminer les failles... ce qui n'aurait eu en fait aucune importance, puisque le contestataire éventuel ne pouvait espérer qu'une balle dans le dos s'il insistait.

Comme me l'avait annoncé le sergent, la période était de quatre-vingt-dix jours, avec la possibilité de renouvellement sur accord du colonel et le paiement d'une nouvelle prime. Aucune clause d'extension ultérieure, ce qui m'amena à me poser une question : quel genre de contrat était-ce là ? Un garde du corps engagé pour six mois, un point c'est tout ?...

Ou bien mon sergent recruteur m'avait menti, ou bien on lui avait raconté des histoires et elle n'avait pas réussi à mettre le doigt sur ce petit détail illogique. Inutile de l'interroger. J'ai pris un stylo tout en demandant :

— Est-ce qu'il faut que je voie le médecin maintenant ?

— Vous plaisantez ou quoi ?

— Pas du tout. (J'ai soupiré et ajouté :) Je le jure, après qu'elle a eu marmonné quelque chose qui pouvait ressembler à un serment.

Elle a examiné ma signature.

— Ce V, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Vendredi.

— Eh, quel drôle de nom ! Moi, je vous appellerai Jones. En opération. Autrement, ce sera Jonesie.

— Comme vous voudrez, sergent. Est-ce que je suis de service dès à présent ?

— Oui, mais vous serez libérée dans un instant. Voici vos ordres : Au bout de Shrimp Alley, vous trouverez un escalier. La pancarte indique WOO FONG ET LEVY FRERES. Soyez là à quatorze heures pour embarquer. Empruntez la porte du fond. Jusque-là, vous avez le temps de vous occuper de vos affaires privées. Vous êtes libre de parler de votre engagement à des tiers mais vous encourez des mesures disciplinaires si jamais vous venez à vous livrer en public à des spéculations quant à la nature de votre mission. (Elle avait débité ces derniers mots très vite, comme si elle les avait appris par cœur.) Avez-vous besoin d'argent pour votre repas ? Non, je suis certaine que non. Eh bien, ce sera tout, Jonesie. Heureuse de vous avoir parmi nous. Tout se passera bien.

Elle m'a tendu les bras.

Je me suis approchée. Elle a posé un bras sur mes hanches et elle m'a souri. Je me suis dit que le moment était mal choisi pour déplaire à mon sergent et j'ai répondu à son sourire avant de l'embrasser. Ce n'était pas si désagréable que ça. Sa bouche était parfumée.

Le *Skip to M'Lou* était un véritable bateau style Mark Twain, plus agréable que je ne m'y étais attendue, avec trois ponts, quatre Shipstones, deux pour chacun des équipages. Mais il était chargé jusqu'au plat-bord, et j'avais l'impression qu'il pouvait couler à la moindre brise.

Il n'était pas la seule unité militaire sur le fleuve. Un autre transport de troupes nous précédait : le *Myrtle T. Hanshaw*, à quelques longueurs. Je pensais aussi aux éventuels écueils cachés et j'espérais que leurs sonars étaient à la hauteur.

Tous les héros d'Alamo se trouvaient à bord du *Myrtle* avec le colonel Rachel qui commandait les deux forces d'attaque. Et cela confirmait mes soupçons. Une brigade ne sert pas à monter la garde devant le palais. Le colonel allait au combat, et il se pouvait bien que nous ayons à débarquer sous le feu, et avant peu.

Mais nous n'avions pas encore reçu nos armes et les recrues étaient toujours en tenue civile, ce qui semblait indiquer que l'affrontement n'était pas proche. Le sergent Gumm ne m'avait sans doute pas menti en me disant que le convoi devrait atteindre Saint Louis. Si nous devons être au service du nouveau président – et si le nouveau président se trouvait vraiment dans la capitale –, cela semblait logique. Si le sergent Mary Gumm avait été réellement bien informée, et si personne d'autre ne se manifestait sur le fleuve... Non, Vendredi, cela faisait beaucoup trop de *si* contre bien peu d'informations vérifiées. Tout ce dont j'étais certaine, c'est que ce bateau sur lequel je me trouvais devrait couper la frontière d'un moment à l'autre. Mais j'ignorais de quel côté nous nous trouvions exactement et j'étais vraiment incapable de dire où était l'Imperium.

Mais, pour l'heure, cela n'avait pas grande importance. Je comptais bien démissionner sans façon dès que nous serions à proximité du quartier général du Patron. Je préférerais abandonner Rachel et ses Raiders avant le début de l'action, vraiment. J'avais pu estimer plus ou moins l'état des forces d'attaque et, selon moi, elles ne seraient pas prêtes au combat avant six semaines d'entraînement intensif. Et encore cela exigerait-il des instructeurs particulièrement féroces. Non : trop de recrues dans l'armée de Rachel, et pas assez d'encadrement.

Ces recrues étaient toutes censées être des vétérans... mais je ne le croyais pas. La plupart ne devaient pas dépasser quinze ans et

venaient de la campagne. D'accord, elles étaient plutôt bien charpentées pour leur âge, mais il faut quand même dépasser les soixante kilos pour faire un soldat efficace.

Lancer une telle armée dans la bataille équivaldrait à un massacre. Mais cela ne me concernait pas. C'était l'heure du crépuscule, j'étais assise sur un rouleau de cordage, le ventre bien plein de haricots, et je savourais l'idée que le *Skip to M'Lou* venait peut-être déjà, depuis quelque temps, de franchir la frontière de l'Imperium.

— Alors, soldat, on se planque ?

J'ai immédiatement reconnu la voix.

— Sergent, comment pouvez-vous dire ça ?

— Ne vous fâchez pas, Jonesie. C'était une question que je me posais un peu à moi-même. Est-ce que vous avez acheté votre passage ?

Non, je ne l'avais pas fait, tout simplement parce que aucune des possibilités offertes ne me convenait. La troupe était logée à quatre ou trois par cabine. Mais notre unité, ainsi qu'une autre, était cantonnée dans la salle à manger du bord et je ne voyais aucun avantage particulier à me retrouver à la table du commandant.

Le sergent Gumm a hoché la tête quand je lui ai fait part de mes considérations.

— D'accord, Jonesie. A bâbord avant, juste devant l'office, tu trouveras la cabine du steward. C'est là que je suis. Elle n'est pas immense mais la couchette est suffisamment large. Amène ta couverture. Tu verras que c'est quand même plus confortable que le pont.

— C'est très gentil, sergent !

(Comment allais-je me tirer de ce genre de piège ? A moins de me résoudre à l'inéluctable ?...)

— Quand nous sommes seules, appelez-moi Mary. C'est comment votre prénom, déjà ?

— Vendredi.

— Vendredi. C'est plutôt mignon, à bien réfléchir.

L'ultime faucille rouge du soleil disparaissait à la proue.

Le bateau allait maintenant cap à l'est, suivant les méandres du fleuve.

— On croirait qu'il va s'éteindre dans un grand jet de vapeur, dit Mary.

— Sergent, vous avez l'âme d'un poète.

— Je l'ai souvent pensé, sans plaisanter. Je veux dire que je pouvais écrire... Est-ce qu'on vous a dit que le couvre-feu était établi ?

— Oui... Pas de lumière, on ne fume pas sur le pont... Tous les stores tirés, les volets fermés... Les contrevenants seront fusillés au

lever du soleil. Ça ne me fait pas grand-chose, sergent, si vous voulez savoir. D'abord, je ne fume pas.

— Ce n'est pas tout à fait exact, Vendredi. Je veux dire que les contrevenants ne seront pas fusillés. Ils souhaiteront l'avoir été. Mais vous ne fumez vraiment pas, chérie ? Même avec une gentille amie ?...

(Allez, Vendredi, abandonne.)

— Eh bien... s'il s'agit d'amitié...

— C'est comme ça que je le vois. De temps en temps, comme ça, avec une amie, c'est tellement agréable. Et tu es si douce.

Elle s'est assise près de moi et a passé un bras autour de mon cou.

— Sergent... je veux dire Mary... je vous en prie. Il ne fait pas encore vraiment nuit. Quelqu'un pourrait nous voir.

— Et quelle importance ?

— C'est important pour moi. Question d'ambiance...

— Avec nous, tu changeras d'idée, tu verras. Tu es vierge, chérie ?... Je veux dire, pour ce qui est des filles ?

— Euh... Mary, je vous en prie, ne me posez pas de question. Laissez-moi. Je me sens nerveuse. Après tout, n'importe qui pourrait surgir.

Elle a esquissé un geste vague, puis a fait mine de se lever.

— C'est tellement mignon que tu sois si timide. Écoute, il me reste un peu d'Omaha Noir. Je le gardais pour une occasion et...

Un éclair immense a zébré le ciel. Une explosion énorme a suivi. On aurait dit que le soleil se levait. Une colonne de débris s'élevait à l'endroit précis où le *Myrtle* s'était trouvé l'instant d'avant.

— Nom de Dieu !

— Mary, est-ce que vous savez nager ?

— Moi, non ! Pourquoi ?

— Sautez avec moi et je vous tiendrai.

J'ai sauté depuis bâbord et j'ai fait une bonne dizaine de mètres avant de me retourner sur le dos. J'ai vaguement aperçu la tête de Mary Gumm sur le fond sombre du ciel.

Ce fut ma dernière vision avant que le *Skip to M'Lou* ne s'embrase.

Sur cette partie du cours du Mississippi, les berges sont plutôt escarpées sur la rive est. A l'ouest, il existe des terres hautes aux contours confus. Le dessin du fleuve devient imprécis et il n'est plus fait que de chenaux, de bras morts et de bayous. Il semble en fait couler dans toutes les directions à la fois et il est bien difficile de croire qu'il continue tant bien que mal de rouler vers le sud. A l'heure du crépuscule, il m'avait paru s'orienter nettement à l'ouest. Nous remontions son cours et le *Skip* se silhouettait sur fond de soleil couchant. Mais, un peu plus tard, j'avais noté que nous allions vers le

nord, laissant les derniers feux du soleil sur bâbord.

C'est pour cette raison que j'avais choisi de sauter à bâbord. En touchant l'eau, je n'avais qu'une pensée en tête : m'éloigner aussi vite que possible du bâtiment. Ensuite, j'avais pensé à Mary et tourné la tête pour voir si elle m'avait suivie. J'avais quelques doutes à ce propos : la plupart des humains ont généralement des réflexes beaucoup trop lents. Elle était restée à bord et elle me regardait. C'est alors que la seconde explosion s'est produite. C'était trop tard pour Mary. J'ai ressenti une brève bouffée de chagrin. Mary avait été malhonnête, rusée, mais pas vraiment mauvaise. Et puis, je l'ai chassée de mon souvenir. Parce que j'avais d'autres problèmes, plus immédiats.

D'abord, je devais absolument échapper à la pluie de débris. J'ai plongé et j'ai retenu mon souffle durant près de dix minutes. J'ai été conditionnée pour ça, mais ça ne me plaît pas pour autant, je dois le préciser. Cette fois, j'ai presque failli étouffer.

Il faisait sombre et je ne voyais plus aucun débris alentour.

Il y avait sans doute des survivants dans l'eau mais je n'ai entendu aucun appel et je ne me sentais aucune obligation d'aller à leur secours. Je n'étais d'ailleurs même pas équipée pour ça. Non, si j'avais eu à sauver quelqu'un, c'eût été Mary, mais il n'y avait plus aucun signe d'elle.

Lentement, je me suis mise à nager vers l'ultime trace de soleil couchant. Je l'ai perdue après un instant et j'ai dû me mettre sur le dos pour examiner le ciel. Pas de lune. Quelques nuages effilochés. J'ai repéré Arcturus, puis l'étoile Polaire. J'ai changé de cap pour continuer à nager vers l'ouest. Toujours sur le dos, pour ne pas trop fatiguer. Comme ça, je pourrais nager pendant deux ans. Pas de problème et, le cas échéant, vous pouvez toujours vous relaxer en vous arrêtant. Et puis, après tout, je n'étais pas pressée. Tout ce que je voulais, c'était atteindre l'Imperium du côté Arkansas.

Le plus important, c'était de ne pas être déportée vers le Texas.

Problème : comment naviguer correctement de nuit dans un fleuve large de plusieurs kilomètres afin d'atteindre une hypothétique berge côté ouest... sans dériver vers le sud ?

Impossible ? Oui, c'est vrai, le Mississippi n'arrête pas de faire des méandres fous, comme un serpent aux os brisés. Mais « impossible » n'est pas un terme qui s'applique au Mississippi. En trois portages totalisant moins de quatre-vingt-dix mètres, et en franchissant deux anses sur trente kilomètres tout au plus... *on peut se retrouver à plus de cent kilomètres en amont de son point de départ.* C'est ça, le Mississippi.

Je n'avais pas de carte, je n'y voyais rien, mais je savais seulement que je devais toujours aller vers l'ouest. Et c'est ce que j'ai fait. Toujours sur le dos, le regard sur les étoiles pour ne pas perdre

mon cap une seule seconde. Impossible de savoir si le courant me déportait vers le sud. Ma seule certitude, c'était que le fleuve allait toujours plus ou moins vers le sud et que, tôt ou tard, je me retrouverais sur la berge Arkansas.

Et c'est bien ce qui s'est produit. Une heure plus tard – ou deux ? –, alors que Véga était haute à l'est mais pas encore au méridien, j'ai pris conscience que la berge était au-dessus de moi, juste à ma gauche. Je me suis réorientée sans cesser de nager et, après un instant, j'ai rencontré un rocher auquel je me suis agrippée avant de me redresser avec précaution. J'ai pataugé dans quelques mares entre les écueils avant de prendre pied sur la rive.

Elle ne dépassait pas cinquante centimètres, à cet endroit. Mais il y avait une bonne couche de boue et de vase.

A la clarté des étoiles, il était difficile de distinguer le noir dense de l'eau des ténèbres de la végétation. Dans quelle direction aller ? La Polaire était occultée par les nuages mais Spica, au sud, et Antarès, au sud-est, restaient de bons repères.

Pour marcher vers l'ouest, il fallait couper droit à travers les fourrés noirs.

Ou bien retourner à l'eau, me laisser porter... et me retrouver demain à Vicksburg.

Non, merci.

Je me suis avancée dans la végétation.

Les quelques heures qui suivirent furent sans doute, ou presque, les plus longues de mon existence. Les plus mornes en tout cas. Je suis certaine qu'il existe des jungles plus denses et plus redoutables que la forêt du Mississippi inférieur. Mais il n'est pas question pour moi de les affronter sans avoir au moins une machette, ou même un couteau de scout !

Je suivais un parcours aussi tourmenté que celui du fleuve. Non, non, pas par-là ! Reviens sur tes pas ! Mais comment retrouver le nord ?

Je ne devais pas couvrir plus d'un kilomètre à l'heure. J'exagère peut-être. Ou bien c'est peut-être moins. Je passais le plus clair de mon temps, si j'ose dire, à me réorienter. Tous les dix ou vingt mètres.

Je sentais ou je devinais les mouches, les moustiques, les choses rampantes, et même les serpents, les vrais, les dangereux, des mocassins d'eau qui roulèrent sous mes pieds et disparurent en sifflant. Sans parler des oiseaux qui criaient, ululaient et trompetaient autour de moi, et battaient des ailes à mon approche pour disparaître dans des bruissements de feuilles quand ils ne s'envolaient pas en m'effleurant le visage. Je marchais dans une boue épaisse mais, parfois, cela devenait une vase gluante qui m'arrivait aux hanches et même au menton.

Trois ou quatre fois, je rencontrai de l'eau. Je réussis à ne pas dévier de ma direction. Quand je le pus, je nageai. C'étaient des bayous stagnants, à l'exception d'un bras d'eau au courant faible qui était peut-être un vague affluent du Mississippi. Quelque chose de très gros me frôla la jambe. Un poisson-chat géant ? Ils étaient censés vivre dans le fond. Un alligator ? En principe, il n'y en avait pas dans cette région. Une sorte de monstre du loch Ness, alors.

Il s'était bien écoulé sept ou huit siècles depuis le naufrage du *Skip* et du *Myrtle* quand je vis poindre l'aurore.

A environ un kilomètre à l'ouest, les hautes terres de l'Arkansas étaient discernables.

Un sentiment de triomphe et de soulagement m'envahit.

Mais aussi la faim, la soif, la fatigue, le picotement de quelques centaines de piqûres d'insectes et le sentiment d'être affreusement sale.

Cinq heures plus tard, je me trouvais en compagnie de Mr. Asa Hunter, dans son fourgon Studebaker attelé à un couple de mules de bonne race. Nous approchions d'une petite bourgade du nom d'Eudora. Je n'avais pas encore pu dormir mais j'avais eu droit à tout le reste – de l'eau, de la nourriture et un bon bain. Mrs Hunter s'était occupée de moi comme une vraie mère poule. Elle m'avait même prêté un peigne avant de me composer un splendide breakfast : œufs frits avec du bacon maison épais comme la main, pain de maïs, beurre, café, lait. En ingurgitant des parts énormes, je me dis que toute la boue de l'Old Man River valait bien un tel régal !

Elle insista pour laver ma combinaison souillée et je fus prête à repartir.

Je ne proposai pas d'argent aux Hunter. Il existe des humains qui ne possèdent que peu de biens mais qui sont riches en dignité et en orgueil. Leur hospitalité n'est pas à vendre. J'ai appris lentement à reconnaître ces qualités chez certains. Et, chez les Hunter, elles étaient évidentes.

Nous avons traversé le bayou de Macon, et le chemin est devenu une route peu à peu. Mr. Hunter a fait arrêter ses mules et il est descendu.

— Mademoiselle, je vous serais reconnaissant de bien vouloir descendre ici.

J'ai accepté sa main tendue.

— Quelque chose ne va pas, Mr. Hunter ? Vous ai-je offensé de quelque façon ?

— Non, mademoiselle, pas le moins du monde. (Il hésita.) Vous nous avez dit que votre bateau de pêche avait heurté un écueil, n'est-ce pas ?

— Oui...

— Ces écueils, c'est un sacré risque sur le fleuve... Hier soir, il s'est passé quelque chose. Deux explosions, du côté de Kentucky Bend. Très fortes. J'ai pu les entendre de chez nous. J'ai même vu la lueur.

Il s'est interrompu et je n'ai rien dit. Je savais que mon histoire avait été pour le moins faiblarde.

— Ma femme et moi, a repris Mr. Hunter, nous n'avons jamais eu d'ennuis avec la police impériale. Et nous n'en cherchons pas. Si vous marchez un petit peu en suivant cette route, vous arriverez à Eudora. Moi, je vais faire demi-tour pour retourner à la maison.

— Je comprends. Mr. Hunter, j'aimerais tant vous dédommager.

— Vous le pouvez.

— Vraiment ?

(Il n'allait pas me demander de l'argent ? Oh, non !)

— Si un jour vous trouvez quelqu'un dans l'ennui, pensez à nous et venez-lui en aide.

— Oh, mais bien sûr ! Bien sûr !

— Mais ne vous donnez pas la peine de nous écrire. Les gens qui reçoivent du courrier se font remarquer. Et nous ne voulons pas qu'on nous remarque.

— Je vois. Mais je ferai ce que vous m'avez demandé et je penserai à vous. Plutôt deux fois qu'une.

— C'est bien. Un bienfait n'est jamais perdu, mademoiselle. Mrs Hunter priera pour vous.

Des larmes me vinrent aux yeux.

— Dites-lui que moi non plus, je ne l'oublierai pas dans mes prières.

(Que m'arrivait-il ? Jamais je n'avais prié de ma vie. Mais... oui, j'étais décidée à le faire, rien que pour eux.)

— Merci, mademoiselle. Est-ce que je peux me permettre de vous donner un petit conseil ?

— J'en ai besoin. Je vous en prie.

— Vous n'avez pas l'intention de vous arrêter à Eudora ?

— Non. Je dois continuer vers le nord.

— C'est ce que vous nous avez dit, oui. Eudora, vous savez, ce n'est qu'un poste de police et quelques magasins. Plus loin, il y a Lake Village. Les Greyhounds s'y arrêtent. C'est à environ douze kilomètres. Si vous y arrivez avant midi, vous avez une chance d'attraper le bus. Mais il fait très chaud.

— J'y arriverai. Comptez sur moi.

— Alors, vous pourrez aller jusqu'à Pine Bluff, et même jusqu'à Little Rock. Mais ça va vous coûter cher.

— Mr. Hunter, vous avez été plus que gentil. Mais j'ai une carte de crédit. Avec ça, je peux payer.

Mes papiers et mon argent avaient été parfaitement protégés dans la ceinture étanche de Janet, celle qu'elle m'avait offerte des siècles auparavant. Quand je la reverrais, je la féliciterais.

— Parfait. Mais j'aimais mieux vous le dire. Une chose encore. Les gens par ici ne s'occupent que de ce qui les regarde. Si on vous pose des questions dans le bus, ne répondez pas. Ça sera mieux. Bonne chance.

Il s'est éloigné. J'aurais bien aimé l'embrasser mais les filles bizarres dans mon genre n'embrassent jamais les Mr. Hunter.

J'ai réussi à avoir le bus de midi et je me suis retrouvée à Little Rock à douze heures cinquante-deux très exactement. Une capsule pour le Nord était en partance à la station de métro et j'ai atteint Saint Louis vingt minutes après. J'ai appelé le Patron selon le code de contact.

— Le numéro de code que vous avez demandé n'est pas en service actuellement, a dit une voix. Ne quittez pas. Une opératrice va vous...

J'ai raccroché et je me suis éloignée très vite.

J'ai erré au hasard pendant plusieurs minutes, sans quitter le sous-sol, faisant semblant de m'intéresser aux vitrines des magasins.

J'ai finalement découvert un terminal dans un petit centre commercial et j'ai composé le code d'urgence.

— Votre appel codé n'est pas...

J'ai appuyé sur la touche d'annulation mais la voix a continué de débiter son message. J'ai quitté la cabine en courant pour éviter d'être photographiée, ce qui pouvait être catastrophique.

Pendant quelques minutes, je me suis mêlée à la foule. Quand j'ai été à peu près certaine que personne ne m'avait suivie, je suis descendue d'un niveau et j'ai pris le métro régional pour Saint Louis Est.

Je disposais d'un troisième code d'urgence, mais je n'avais pas l'intention de m'en servir dans l'immédiat, du moins sans préparation.

Je savais que le quartier général du Patron était à une heure de voyage, mais j'ignorais totalement sa situation. Je veux dire par là que je n'avais qu'une certitude : quand j'avais quitté l'infirmerie après mon traitement, il m'avait fallu très exactement soixante minutes en VEA. Et soixante minutes pour le voyage retour. Et quand j'avais été expédiée à Kansas City, il s'était également écoulé soixante minutes.

Donc, si je me fiais à la géographie, à la géométrie et au simple bon sens, ainsi qu'à ma connaissance des possibilités des VEA, le quartier général du Patron devait se situer aux alentours de Des Moines, plus ou moins. Mais « plus ou moins », dans ce cas précis, équivalait à une bonne centaine de kilomètres. Inutile de me livrer à des conjectures.

Dans Saint Louis Est, j'ai acheté une cape légère avec un capuchon et, un peu plus loin, un masque en latex, le moins ridicule possible. Ensuite, je me suis évertuée à brouiller les pistes avant de choisir un autre terminal. Mon idée était que le Patron avait été attaqué et, cette fois, durement touché. Mais je ne paniquais pas. Parce que j'avais été entraînée pour ne pas paniquer en état de crise.

Affublée de mon masque, le capuchon rabattu sur le front, je me suis donc présentée devant un terminal et j'ai composé le dernier code dont je disposais. Avec le même résultat. Et, une fois encore, la voix a refusé de se taire. J'ai battu en retraite en ôtant mon masque que j'ai laissé tomber quelques mètres plus loin, très lentement. J'ai tourné l'angle d'une ruelle, je me suis débarrassée de ma cape que j'ai jetée dans une poubelle. Puis je suis retournée à Saint Louis...

Et là, sans me laisser abattre, je me suis servie de ma carte de l'Impérial Bank de Saint Louis pour payer mon passage jusqu'à Kansas City. Une heure auparavant, à Little Rock, je n'avais pas eu la moindre crainte, mais depuis je savais qu'il était arrivé quelque chose au Patron. Et je me rendais compte que j'avais toujours eu la conviction presque religieuse que rien ne pouvait lui arriver, jamais.

A présent, j'étais bien obligée d'agir comme s'il avait été victime d'un attentat ou de je ne sais quoi. Ce qui signifiait que ma carte de crédit de Saint Louis (qui dépendait de son compte et non du mien) pouvait être périmée d'un moment à l'autre.

Quatre cents kilomètres plus loin, quinze minutes plus tard, j'étais à Kansas City. Je n'ai pas quitté le métro. En appelant le service de renseignements, j'ai appris que toutes les capsules étaient en circulation entre Kansas City, Omaha, Sioux Falls, Fargo et Winnipeg. Au-delà de Pembina, passé la frontière, cependant, tout était interrompu. Cinquante-six minutes plus tard exactement, je me suis retrouvée à la frontière du Canada britannique, au sud de Winnipeg. L'après-midi n'était pas encore trop avancé. Dix heures auparavant à peine je sortais de la vase du Mississippi pour me demander si j'étais dans l'Imperium ou le Texas.

A présent, j'avais une envie particulièrement pressante de quitter l'Imperium. Jusque-là, j'avais réussi à maintenir un écart d'un saut de puce entre moi et la police impériale, mais je n'avais plus le moindre doute : ils voulaient me parler. Et je n'avais pas du tout envie de leur dire quoi que ce soit parce que j'avais entendu pas mal de rumeurs sur la façon qu'ils avaient de conduire un interrogatoire. Les petits malins qui s'étaient occupés de moi des mois auparavant n'étaient que de doux amants comparés aux spécialistes de la police impériale qui vous grillaient définitivement le cerveau...

Quatorze heures plus tard, je n'étais qu'à vingt-cinq kilomètres à l'est de l'endroit où j'avais été dans l'obligation de quitter le réseau du métro. J'avais passé une heure à faire des achats, une autre à me nourrir, deux autres à consulter un spécialiste, six encore à dormir, et quatre heures, enfin, à me déplacer avec prudence à l'est de la barrière frontalière sans trop m'en approcher. A présent, l'aube pointait et l'heure était venue de franchir la barrière, tranquillement, puisque j'étais censée faire partie des équipes de réparation.

Pembina est à peine un village. Il m'a fallu retourner à Fargo pour dénicher un spécialiste, ce qui n'était rien en capsule. Le « spécialiste » dont j'avais besoin était du même genre que « Artistes & Cie » à Vicksburg, à cette différence près qu'il ne faisait aucune publicité dans l'Imperium. Pour le trouver, il me fallut un peu de temps et je dus graisser quelques pattes par mesure de prudence. Il était installé derrière un immeuble tout à fait banal, près de University Drive et de l'avenue principale.

Je portais encore la combinaison bleue avec laquelle j'avais plongé dans le Mississippi avant la destruction du *Skip to M'Lou*. Ce n'était pas par faiblesse sentimentale mais tout simplement parce que c'était le meilleur vêtement passe-partout que je connaisse. Avec ça, je pouvais me promener jusqu'à Luna City ou Ell-Cinq, où le monokini règne pourtant. Ça ne se froisse pas facilement mais ça se lave aisément, ça s'use au bout de quelques siècles, bref, c'est l'habit idéal de l'agent spécial qui ne veut pas se faire remarquer et qui ne tient pas à voyager avec des tonnes de garde-robe.

J'arborais une casquette passablement crasseuse sur laquelle j'avais épinglé l'insigne de « mon » syndicat, une ceinture à outils et, en bandoulière, des maillons de remplacement et un nécessaire à soudure.

Le tout bien fatigué, bien professionnel, y compris les gants de travail. Dans ma poche droite, j'avais un vieux portefeuille de cuir avec mes papiers d'identité qui prouvaient que j'étais « Hannah Jensen », de Moorhead. Une coupure de journal me montrait en collégienne, une carte de la Croix-Rouge disait que j'étais de groupe O, rhésus positif (ce qui était biologiquement exact) et que j'étais donneuse de sang, avec une interruption, pourtant, depuis six mois.

Je possédais quelques autres documents qui donnaient à Hannah Jensen une identité plus crédible, et même une carte Visa émise par la

banque de Moorhead, à laquelle, cependant, il manquait le code magnétique qui aurait permis son utilisation. Ce n'était qu'un morceau de plastique et le Patron devrait me féliciter pour lui avoir permis d'économiser ainsi pas mal de couronnes.

Le jour venait de se lever et j'estimais que j'avais environ trois heures maximum pour franchir la clôture puisque les hommes de la véritable équipe d'entretien prenaient leur service vers dix heures. Avant cette heure, Hannah Jensen devrait disparaître. Aujourd'hui, j'étais au bout de mes réserves : je n'avais plus d'argent liquide en couronnes. Bien sûr, il me restait encore ma carte de crédit, mais je me méfie des limiers électroniques. Mes trois tentatives pour contacter » le Patron, la veille, toutes avec la même carte, n'avaient-elles pas déclenché quelque sous-programme qui permettrait de m'identifier ? Certes, j'avais réussi à m'éclipser en me servant de nouveau de ma carte pour le métro... mais avais-je vraiment échappé à tous les pièges électroniques ? Impossible de le savoir avec certitude. Non, tout se résumait à cette clôture frontière que je devais franchir. Coûte que coûte.

J'avancais doucement, luttant contre une envie brûlante de me mettre à courir. Je cherchais un endroit où je pourrais tranquillement couper la clôture sans être vue. Ce qui était difficile car la terre était à nu sur une cinquantaine de mètres de part et d'autre. Ce qu'il me fallait, c'était la protection d'arbustes et de buissons, un peu comme les haies en Normandie.

Mais le Minnesota n'est pas la Normandie.

Dans le Nord, il est même rare d'y trouver des arbres. En tout cas, dans le genre de paysage où je me trouvais. J'étais en train d'examiner un bout de clôture en me disant qu'après tout, puisque personne n'était en vue, je ne risquais rien, quand un VEA de la police est apparu. Il avançait lentement, en suivant la clôture. J'ai levé la main en un geste amical et désinvolte et j'ai repris mon chemin vers l'est.

Mais ils ont fait demi-tour et ils se sont immobilisés à une cinquantaine de mètres. Je suis donc revenue sur mes pas, et les deux gars sont descendus. Ils appartenaient sans le moindre doute à la police de l'Imperium et pas à celle du Minnesota.

Le plus gentil m'a lancé :

— Qu'est-ce que vous faites ici à cette heure ?

— Je travaille, quand on ne m'interrompt pas.

— Impossible. Vous ne prenez jamais votre service avant huit heures.

— Ça, c'est ce que vous croyez, mon grand. Ça date de la semaine dernière.

— On n'a pas reçu de notification.

— Vous voulez que le surintendant vous envoie une lettre ?

Donnez-moi votre numéro et je lui ferai la commission.

— Te fous pas de moi, connasse. J'ai bien envie de t'embarquer.

— Allons-y. Ça me fera toujours un jour de repos. Et c'est vous qui expliquerez pourquoi le boulot n'a pas été fait.

— Laisse tomber.

Ils remontaient déjà dans leur VEA.

— Eh, les mignons ! Vous avez de quoi tirer une bouffée ?

Le pilote m'a dévisagée.

— Pas de ça en mission. Et tu ferais bien de faire comme nous.

— Pauvre lèche-cul !

Il a voulu me dire quelque chose, mais son petit copain a fermé le capot et ils ont décollé, juste au-dessus de moi, m'obligeant à m'accroupir. Je crois que je n'étais pas leur genre.

Je suis retournée auprès de la clôture en me disant que Hannah Jensen n'était pas très bien élevée. Elle n'avait pas la moindre excuse pour s'être montrée aussi grossière avec les Verts simplement parce qu'ils sont à vomir. Après tout, on laisse bien vivre les poux, les veuves noires, les morpions et les hyènes. Quoique je me demande souvent pourquoi.

Je me suis fait la réflexion que mes plans n'avaient pas été très bien conçus. Le Patron m'aurait sans doute donné une très mauvaise note. Pas très intelligent de découper cette clôture au grand jour, comme ça... Il valait mieux peut-être choisir un endroit plus protégé et revenir à la nuit tombée. Ou alors appliquer le plan numéro deux : essayer de passer la frontière à Roseau River.

Pour ça, je n'étais pas très enthousiaste. Dans cette région, les petits affluents du Mississippi sont du genre glacial. L'avant-veille, j'avais tâté des eaux de la Pembina, et je n'étais pas près de l'oublier. Brrr !

Non, le mieux était de me trouver un bout de clôture, de voir comment j'allais m'y prendre pour la découper, de me choisir un coin à l'abri des arbres, de dormir sous une bonne couche de feuilles en attendant la nuit. Mais, auparavant, il fallait répéter jusqu'au moindre geste afin que ça se passe comme dans du beurre...

J'étais en train de me dire ça quand, juste au sommet d'un petit talus, je suis tombée nez à nez avec un autre membre de l'équipe d'entretien, sexe mâle.

Quand on est en infériorité, on attaque. Ou bien dit-on que l'attaque est la meilleure défense ?...

— Qu'est-ce que vous foutez là, mon gros ?

— Je travaille sur la clôture. Et vous, mignonne ?

— Oh, ça va ! Laissez tomber ! Vous êtes sûr d'être sur le bon tronçon ? A moins que vous ne vous soyez trompé d'heure ?

J'ai remarqué, avec une pointe d'angoisse, que mon réparateur de

clôture était équipé, lui, d'un joli talkie-walkie. Mais il fallait bien que j'apprenne le métier.

— Tu parles ! C'est le nouvel horaire : j'arrive à l'aube et on me relève à midi. Et c'est peut-être vous qui me relevez, non ? Ouais, c'est ça. Vous vous êtes fichue dedans en lisant la grille. Je crois que je vais appeler pour vérifier.

— C'est ça, ai-je dit en faisant un pas en avant.

Il a hésité.

— D'un autre côté, on pourrait peut-être...

Moi, je n'ai pas hésité. Je ne tue pas tous ceux avec lesquels j'ai une petite divergence d'opinions et je ne voudrais pas, pour rien au monde, que ceux qui lisent ce journal pensent ainsi. Je ne lui ai occasionné aucune lésion irréversible. Je l'ai simplement endormi. Momentanément.

Ensuite, j'ai pris un rouleau d'adhésif dans ma ceinture et je lui ai attaché les poignets aux chevilles. Avec un peu de sparadrap assez large, j'aurais pu lui faire un bâillon, mais ce n'était pas le cas. Le plus urgent était de couper cette clôture et je pouvais très bien le laisser appeler les coyotes et les lapins à l'aide.

Une torche laser comme celle dont je disposais était tout aussi apte à trancher l'acier qu'à le souder. En quelques secondes, j'ai découpé une longueur bien suffisante pour pouvoir passer. A la seconde où je me relevais, j'ai entendu :

— Eh ! Laissez-moi aller avec vous !

J'ai hésité. Il m'a dit qu'il avait autant envie que moi de se tirer des pattes des Verts. Qu'il fallait absolument que je le détache.

Ce que j'ai fait dans la minute suivante était complètement idiot. J'ai pris mon couteau et j'ai tranché le ruban avec lequel je l'avais attaché. Eh oui ! Et je suis passée à travers le trou que j'avais découpé sans perdre un instant de plus. Je ne me suis même pas retournée pour voir s'il me suivait.

Au nord, à moins de cinq cents mètres, il y avait quelques arbres. Je me suis élancée dans cette direction à une vitesse record. Ma ceinture me ralentissait et je m'en suis débarrassée sans cesser de courir. L'instant d'après, la casquette a suivi et « Hannah Jensen » est retournée au néant avec les gants, la torche. Tout ce qu'il en restait, c'était un portefeuille.

Je me suis enfoncée dans les arbres avant de me retourner.

Mon ex-prisonnier était à mi-chemin entre la clôture et moi, et deux engins VEA convergeaient sur lui. Celui qui était le plus proche portait la feuille d'érable du Canada britannique. Je ne distinguais pas le blason de l'autre, qui franchissait la frontière.

Le VEA canadien se posa et mon ex-prisonnier parut se rendre sans difficulté. Ce qui était raisonnable, car le deuxième engin se

posait à deux cents mètres en territoire canadien, et il arborait le blason de l'Imperium. C'était sans doute celui auquel j'avais eu affaire.

Je ne suis pas une experte en droit international, mais il, me semble qu'on déclenche des guerres pour moins que ça. J'ai retenu mon souffle et augmenté ma perception auditive jusqu'à l'extrême limite.

Apparemment, il n'y avait pas non plus de spécialistes du droit parmi les policiers. L'altercation était bruyante et peu cohérente. Les Impériaux exigeaient la restitution du réfugié en invoquant le droit de poursuite. Un caporal de la Police Montée lui répondait (très justement, selon moi) qu'il ne s'applique qu'aux criminels pris en flagrant délit. Le seul « crime », ici, était le franchissement d'une frontière entre deux points d'entrée légaux, ce qui ne regardait en rien la police de l'Imperium.

— Et maintenant, virez-moi votre tacot et fichez le camp du Canada !

Le Vert jeta une réponse brève qui parut déplaire au Monté. Il claqua le capot de son cockpit et lança dans le haut-parleur :

— Je vous arrête pour violation de l'espace aérien du Canada britannique. Sortez et rendez-vous. N'essayez pas de décoller.

Bien sûr, le VEA impérial décolla immédiatement et refranchit la frontière. C'était sans doute ce que les Montés avaient voulu. Je suis restée où j'étais, parfaitement immobile. Maintenant, ils allaient avoir le temps de s'occuper de moi.

Mais ils ne parurent pas s'intéresser à moi et j'en conclus que mon compagnon de fuite avait à sa façon payé son passage. Il m'avait très certainement vue disparaître entre les arbres. Mais pas les policiers, j'en étais certaine. J'avais fait vite, parce qu'il était évident que découper ainsi la clôture allait déclencher l'alarme dans tous les postes de surveillance alentour. Et que les circuits allaient repérer avec précision le point exact d'effraction.

Mais il serait plus difficile d'établir le nombre de corps chauds qui étaient passés par la brèche. En tout cas, les efforts et les frais que cela supposait pouvaient décourager les meilleures volontés. Grâce à mon ex-prisonnier dont j'ignorerai toujours le nom, les Canadiens ne se lancèrent pas sur ma trace. Une équipe de réparation ne tarda pas à faire son apparition. Je les vis ramasser la ceinture à outils que j'avais abandonnée. Plus tard, une autre équipe apparut du côté impérial. Ils inspectèrent rapidement la réparation des Canadiens et repartirent.

Je me posai une ou deux questions. Si je me rappelais bien, mon prisonnier n'avait pas de ceinture quand il s'était rendu sans résistance. Donc, je pouvais en déduire qu'il l'avait cachée avant de franchir la clôture à ma suite. Il y avait sans doute été obligé puisque j'avais pu à peine me glisser dans la brèche.

Je reconstituai le scénario : les Canadiens avaient trouvé une ceinture à outils de leur côté. Les Impériaux en avaient trouvé une autre du leur. Résultat : ni les uns ni les autres n'avaient la moindre raison de penser que plus d'une personne avait franchi la frontière... aussi longtemps que mon ex-compagnon garderait le silence.

Je lui étais plutôt reconnaissante de sa courtoisie. Je connais certains hommes qui m'auraient gardé rancune du petit traitement que j'avais bien été dans l'obligation de pratiquer sur lui.

Je suis restée dans le bouquet d'arbres jusqu'à ce que la nuit revienne. Treize heures de morne ennui. Jusqu'à ce que je réussisse à rejoindre Janet (et Ian, peut-être), je n'avais pas la moindre envie que quelqu'un me voie. Un immigrant clandestin n'a pas besoin de publicité. Ce fut une longue journée, mais mon guru m'avait appris, par contrôle psychique, à dominer ma faim, ma soif et mon ennui, à demeurer calme, tous les sens en éveil. Quand la nuit fut tombée, je me décidai à sortir de ma retraite. Je ne connaissais le terrain que par les cartes que j'avais étudiées deux semaines auparavant. Mais je croyais le connaître bien. Ce qui m'attendait n'avait rien de bien complexe : il fallait couvrir cent dix kilomètres environ à pied avant que l'aube ne pointe et sans éveiller l'attention de quiconque.

Le trajet était tout aussi simple. D'abord vers l'est pour rencontrer la route qui menait de Lancaster (dans l'Imperium) à La Rochelle (Canada britannique), ville frontière facile à repérer. Ensuite vers le nord jusqu'aux faubourgs de Winnipeg, un grand tour de la ville vers la gauche, et la route nord très loin. Et le domaine Tormey encore moins. En fait, l'aube apparaissait quand j'ai aperçu les portes du domaine au loin. J'étais fatiguée, mais pas en aussi mauvaise forme que ça. Je suis capable de courir et de marcher style jogging pendant vingt-quatre heures d'affilée quand il le faut. J'avais surtout mal aux pieds et j'avais aussi très soif. J'ai appuyé sur le bouton de la sonnerie avec un soulagement immense.

J'entendis la voix familière :

— Ici le capitaine Ian Tormey. Vous entendez actuellement un enregistrement. Cette maison est sous la protection des Loups-Garous de Winnipeg. J'ai loué les services de cette société parce que je la juge compétente et que je crois que les rumeurs concernant les bavures dont elle serait coupable sont sans fondement. Les appels codés ne seront pas transmis mais le courrier sera acheminé. Merci de votre attention.

Ah, ça oui, Ian ! Merci du fond du cœur ! D'accord, je n'avais aucune raison de croire qu'ils allaient tous rester à la maison... mais l'idée ne m'avait même pas effleurée qu'il pourrait n'y avoir personne lorsque j'arriverais. J'avais fait un transfert, comme diraient les psys. Depuis que j'avais perdu ma famille de Nouvelle-Zélande, les Tormey

représentaient pour moi la « maison », et Janet, sans nul doute, la mère que je n'avais jamais eue.

D'un seul coup, j'ai eu le regret brûlant de la ferme des Hunter, de Vicksburg et de la présence rassurante de Georges.

Le soleil se levait. Bientôt, il y aurait du monde sur les routes. Et moi je n'étais qu'une étrangère en fuite, une renégate qui n'avait que quelques malheureux dollars canadiens, fatiguée, les idées floues, assoiffée et affamée.

Mais je n'avais pas à choisir entre mille solutions. Une seule était possible. Il fallait que je me terre une fois encore comme un animal.

On ne rencontre pas beaucoup de bois aux alentours de Winnipeg. Néanmoins, je me souvenais de quelques hectares sauvages, de l'autre côté de la route, quelque part derrière la propriété des Tormey. J'ai donc porté mes pas dans cette direction et je n'ai croisé qu'un seul véhicule, un fourgon de lait.

En quittant la route, j'ai rencontré des buissons et des fourrés, puis quelques arbres bienvenus. Le terrain était accidenté et j'ai franchi un minuscule ruisseau. Je me suis alors arrêtée en me demandant si je pouvais boire. Son eau était-elle potable ? Mes origines, en vérité, me mettent à l'abri de pas mal d'infections. L'eau était fraîche, sans arrière-goût. Après un instant, je me suis sentie beaucoup mieux. Mais il y avait toujours ce malaise au fond de mon cœur.

Je me suis avancée un peu plus profondément dans les buissons, en quête d'un endroit mieux protégé où je pourrais dormir. A cette distance d'une grande ville, je courais un risque énorme : n'importe quelle troupe de boy-scouts pouvait tomber sur moi en patrouillant. Non, ce qu'il me fallait, c'était un lieu abrité et inaccessible.

Je l'ai trouvé. Sur la pente d'un petit ravin, entouré de buissons d'épineux que j'ai immédiatement reconnus en tâtonnant.

Des épineux ?

Il m'a fallu encore dix bonnes minutes pour trouver. Au contact, c'était un bloc de rocher, une partie des moraines abandonnées par la dernière des grandes glaciations. Mais en vérité ce n'était pas de la roche naturelle. Il m'a fallu encore un bon moment pour le déséquilibrer. Ensuite, j'ai sauté dans le noir et, en me redressant, j'ai vu une inscription lumineuse devant moi : PROPRIETE PRIVEE – DEFENSE D'ENTREE.

Je me suis figée sur place. Janet m'avait dit que la commande qui désarmait les pièges mortels était « cachée à l'intérieur, pas très loin ».

Pas très loin ?... Et cachée où ?

Dans l'obscurité totale, on ne voyait que ces lettres menaçantes : *Toi qui entres ici, laisse toute espérance...*

(Allez, Vendredi, sors ta petite torche fonctionnant sur Shipstone éternelle. Mais ne va pas trop loin sinon...)

Ma petite torche. Elle était dans la combinaison que j'avais laissée à bord du *Skip to M'Lou*. Avec un peu de chance, en comptant sur la qualité de la pile, elle éclairait peut-être un peu le fond du Mississippi. Ça devait distraire les poissons.

Je n'avais même pas une allumette.

Si j'avais eu un scout sous la main, j'aurais toujours pu essayer de faire du feu en lui frottant une jambe contre l'autre. Oh, ça va, Vendredi ! On ne délire pas !

Je me suis laissée tomber sur le sol et j'ai versé quelques larmes. Le béton était froid et dur, mais je me suis étendue quand même. Je me suis endormie. C'était doux, agréable, tiède...

En me réveillant, très longtemps plus tard, je me suis aperçue que le sol était vraiment froid et dur. Mais je ne me sentais plus fatiguée. Je me sentais même presque bien. J'avais seulement faim, très faim. Je me suis massée consciencieusement avant de constater que le tunnel, devant moi, était illuminé.

L'inscription était toujours là, mais le tunnel était aussi clair qu'un living-room. Je me suis demandé d'où cette lumière pouvait bien provenir.

Mon cerveau s'est remis à fonctionner. L'inscription PROPRIETE PRIVEE était la seule source de lumière. Mes yeux s'étaient adaptés, c'est tout. Ça s'était, produit pendant mon sommeil. Et le phénomène, chez moi, était plus sensible que chez les humains.

J'ai commencé aussitôt à chercher la commande de neutralisation des pièges. Il fallait faire marcher mon cerveau à fond. Et c'est plus difficile que pour les muscles. Mais cela brûle quand même moins de calories. C'est la seule chose qui nous sépare nettement du singe, enfin presque. Si j'avais eu à cacher une commande ou un simple contact dans un endroit pareil, où l'aurais-je mis ?

La chose devait être suffisamment cachée pour que les intrus ne la trouvent pas aisément, mais il fallait aussi que Janet et ses époux protègent leur vie. Avec ce genre de facteurs, que pouvais-je faire ?

Ça ne devait pas être trop haut pour Janet. Donc, je pouvais l'atteindre aussi. Donc, cela se trouvait à ma portée sans que j'aie besoin de dénicher un tabouret.

Les lettres lumineuses de l'inscription se trouvaient à trois mètres environ de la porte. La commande ne devait pas se trouver très loin puisque Janet m'avait dit que le deuxième panneau, qui annonçait : DANGER DE MORT, se déclenchait tout près de là. « A quelques mètres. » Quelques, ça fait rarement plus de dix...

Je me suis avancée dans le tunnel jusqu'à me trouver immédiatement sous le panneau lumineux. Juste au-dessus, le haut du tunnel était indiscernable. Même pour mon regard. Alors, j'ai levé la main. Mes doigts ont aussitôt rencontré quelque chose qui pouvait être un bouton. J'ai appuyé.

Les lettres ont clignoté, puis se sont éteintes. Le plafond est devenu lumineux, tout au long du tunnel.

Des aliments surgelés et les moyens de les faire cuire, de grandes serviettes et de l'eau chaude, un terminal qui pouvait me donner les

dernières informations, des Shipstones, de la musique, de l'argent liquide en cas d'alerte, des piles, des armes, des munitions, des vêtements de toutes sortes qui étaient à ma taille puisqu'ils étaient à Janet, une horloge-calendrier qui m'indiqua que j'avais dormi treize heures d'affilée, un lit bien douillet qui était une invite à finir la nuit après avoir mangé et pris un bain et dévoré toutes les nouvelles du jour et de la veille... un sentiment de sécurité absolue qui me rasséra jusqu'à ce que je n'aie plus à me servir de mon contrôle psychique...

J'appris donc que le Canada britannique était revenu à l'état d'alerte premier degré. La frontière avec l'Imperium restait cependant fermée. Celle du Québec était toujours sous contrôle mais on commençait à accorder des passe-droits pour certains voyages d'affaires. Le problème le plus brûlant semblait être le montant des dédommagements que le Québec devrait verser pour ce que l'on considérait maintenant comme une attaque militaire due à une erreur ou à une faute stupide. Les mesures d'internement étaient encore appliquées mais on estimait qu'au moins quatre-vingt-dix pour cent des prisonniers québécois avaient été relâchés sur parole... Et vingt pour cent des citoyens de l'Imperium. J'avais bien fait malgré tout de ne pas me faire remarquer.

Mais, apparemment, Georges pourrait maintenant rentrer quand bon lui semblerait. Ou bien y avait-il des problèmes qui ne m'apparaissaient pas encore ?...

Le Conseil pour la Survie annonçait une troisième vague d'exécutions « exemplaires » dans dix jours... Les Stimulateurs semblaient s'aligner sur eux avec un jour de décalage, tout en condamnant nettement le Conseil pour la Survie. Cette fois-ci, les Anges du Seigneur n'avaient fait aucune déclaration, du moins aucune qui ait pu filtrer sur le réseau canadien.

Une fois encore, j'aboutis à diverses conclusions hasardeuses et excitantes : les Stimulateurs étaient une organisation bidon qui ne fonctionnait que par la propagande et ne disposait d'aucun moyen réel d'action. Les Anges du Seigneur étaient soit morts soit en fuite. Quant au Conseil pour la Survie, il devait disposer de fonds importants pour payer autant de crétins sacrifiés d'avance. Mais ce n'étaient que des suppositions que je devrais peut-être revoir après la troisième vague d'attentats si les cibles étaient atteintes et si le travail semblait exécuté par des professionnels dignes de ce nom. Ça me semblait improbable, mais j'avais une certaine expérience des estimations et des erreurs derrière moi.

Cependant, je n'arrivais pas à me faire la moindre idée de l'identité du responsable de ce stupide règne de la terreur. J'étais certaine que ce ne pouvait pas être une nation territoriale. Ça devait

être une multinationale, un consortium, mais je ne voyais pas non plus pourquoi exactement. A moins qu'il n'y eût derrière tout ça plusieurs individus particulièrement riches, avec un trou dans la cervelle...

J'ai composé « Imperium », « Mississippi », puis « Vicksburg ». Négatif. J'ai ajouté les noms des deux bateaux et essayé toutes les combinaisons. Toujours rien. Apparemment, ce qui m'était arrivé ainsi qu'à plusieurs centaines d'autres personnes avait été supprimé. Ou bien le sujet était-il considéré comme peu important ?

Avant de repartir, j'ai rédigé un petit mot à l'intention de Janet pour lui dire quels vêtements j'avais emportés, combien de dollars j'avais pris, en la priant d'ajouter tout ça à l'addition en cours. Je lui ai également donné le détail de ce que j'avais mis sur sa carte Visa : un trajet capsule de Winnipeg à Vancouver, une navette de Vancouver à Bellingham. Je ne me souvenais de rien d'autre. Avais-je payé le voyage jusqu'à San José avec ma carte, ou bien Georges avait-il déjà pris le relais ? Mes récépissés étaient au fond du Mississippi.

J'avais suffisamment de liquide pour quitter le Canada britannique (du moins je l'espérais !) et la tentation me vint de laisser la carte Visa avec mon petit mot. Mais une carte de crédit est une chose bien étrange et attirante. Avec ce petit rectangle de plastique, on peut faire des tas de choses. Non, c'était un devoir personnel que de protéger cette carte jusqu'à ce que je puisse la remettre en main propre à Janet. A n'importe quel prix. C'était en fait l'attitude la plus honnête.

Mais une carte de crédit, c'est une laisse, un élastique à la patte. Dans un univers de cartes de crédit, vous n'avez plus vraiment de vie privée. Ou, en tout cas, il faut beaucoup d'habileté et d'efforts pour la protéger. On ne sait jamais vraiment ce que fait un ordinateur à la seconde où vous glissez votre carte dans la fente. En tout cas, je préfère l'ignorer. Généralement, je me sens beaucoup mieux avec de l'argent liquide. De l'argent vrai. On a peu de chances d'avoir raison avec un ordinateur de banque. En fait, les cartes de crédit sont une sorte de malédiction qui s'est abattue sur le genre humain. Mais vous me direz que je ne suis pas vraiment humaine et que je ne peux pas juger sainement. De cela ainsi que de pas mal d'autres choses...

Le lendemain matin, j'étais prête à partir, habillée d'un magnifique ensemble pantalon trois-pièces bleu poudre. J'étais persuadée que Janet devait être absolument ravissante là-dedans et j'avais presque l'impression de l'être moi aussi malgré l'absence de miroir... J'avais eu l'intention de louer un équipage à Stonewall, mais je m'aperçus qu'il existait un omnibus à chevaux et un VEA de la Canadian Railways, l'un et l'autre allant à la station de métro

Perimeter & McPhillips, là où Georges et moi, précisément, nous avons abandonné notre lune de miel si bizarre. Je préfère les chevaux mais, cette fois, je choisis le moyen de locomotion le plus rapide.

Mes bagages étaient encore en transit au port, mais était-il possible que je les récupère sans que cela me désigne automatiquement comme une étrangère venue de l'Imperium ? J'ai pris la décision de demander leur réexpédition dès que je serais à l'extérieur du Canada britannique. En plus, ils avaient fait tout le chemin depuis la Nouvelle-Zélande. Si je pouvais me passer d'eux à présent, je le pourrais indéfiniment. Combien de gens sont-ils morts stupidement parce qu'ils ne voulaient pas se séparer de leurs bagages ?

J'ai toujours avec moi cet ange gardien à peu près efficace, perché sur mon épaule. Quelques jours seulement auparavant, Georges et moi avons utilisé les cartes de crédit de Ian et de Janet sans un haussement de sourcils pour filer vers Vancouver.

Cette fois, bien qu'une capsule fût en attente, je me suis dirigée vers le bureau de tourisme canadien. L'endroit était bourré à craquer et il n'y avait guère de risques que quelqu'un me surprenne, mais j'ai cependant attendu de trouver une console dans un coin. Dès que cela a été possible, j'ai composé le code de la capsule de Vancouver avant d'introduire la carte de Janet dans la fente.

Ce jour-là, apparemment, mon ange gardien était un peu plus éveillé que d'ordinaire. J'ai réussi à récupérer la carte et à m'éclipser en espérant que personne n'avait surpris l'odeur de plastique fondu. J'ai marché d'un pas rapide, le nez au vent.

Aux portillons d'accès, j'ai demandé un billet pour Vancouver. L'employé était plongé dans la lecture des pages sportives du *Winnipeg Free Press* et il m'a coulé un regard soupçonneux.

— Pourquoi vous ne vous servez pas de votre carte comme tout le monde ?

— Est-ce que vous vendez des billets ? Mon argent est-il valable ?

— Là n'est pas la question.

— Ça l'est pour moi. Je vous en prie, vendez-moi un billet. Et donnez-moi votre nom et votre matricule, selon ce qu'indique cette notice affichée là, derrière vous.

Je lui ai tendu le montant exact.

— Voilà votre billet.

Il n'a pas tenu compte de ma demande d'identification. Mais je ne tenais pas vraiment à un entretien houleux avec son supérieur en ce moment. J'avais simplement voulu créer une diversion.

La capsule était bourrée de passagers mais je n'eus pas à rester debout. Un preux chevalier rescapé du siècle précédent se leva pour m'offrir sa place. Il était jeune, plutôt pas mal et il était évident que sa galanterie était motivée par le rapide examen qu'il avait fait de ma

personne.

J'ai accepté avec un sourire. Il est resté près de moi et j'ai fait mon possible pour lui accorder une petite récompense en me penchant un peu en avant pour lui offrir un petit aperçu de ma poitrine. Cela parut le satisfaire et son intérêt ne faiblit pas durant les soixante minutes du voyage.

Comme nous débarquions à Vancouver, il me demanda si j'avais des projets pour le déjeuner. Parce qu'il connaissait un endroit vraiment épatant, le *Bayshore Inn*. Ou, si je n'aimais pas la cuisine japonaise...

Je lui ai dit que c'était impossible. Que je devais être à Bellingham à midi.

De façon surprenante, son visage s'est éclairé.

— Quelle coïncidence ! Moi aussi, je vais à Bellingham, mais je ne suis pas aussi pressé. Que diriez-vous de déjeuner là-bas ? D'accord ?

(Est-ce qu'il n'y a pas un article, quelque part dans les lois internationales, qui interdise de franchir les frontières dans des buts immoraux ? Mais l'invite ouverte de ce jeune homme pouvait difficilement être considérée comme « immorale ». Les êtres artificiels ne comprendront jamais vraiment le code sexuel des humains. Ils ne peuvent que le mémoriser afin d'éviter d'avoir trop d'ennuis. Et ce n'est pas facile, ledit code étant aussi embrouillé qu'un plat de spaghettis.)

Mon ultime tentative pour évincer le prince galant ayant échoué, j'étais dans l'obligation de prendre une décision rapide : ou bien je me montrais franchement cruelle, ou bien je cédaï. Je me suis dit : Vendredi, à présent tu es une grande fille. Si tu avais vraiment eu l'intention de ne pas lui laisser la moindre chance de te mettre dans son lit, c'était à l'instant où il t'a donné sa place dans la capsule de Winnipeg qu'il aurait fallu te décider.

J'ai pourtant fait une dernière, une très faible tentative.

— D'accord... si je paie l'addition.

Ça, c'était plutôt hypocrite. Nous savions l'un et l'autre que s'il me laissait payer, cela annulait la dette que je pouvais avoir pour une heure de voyage assise. Mais, d'un autre côté, les règles du jeu lui interdisaient d'invoquer cela puisque tout acte chevaleresque est désintéressé et pur, n'est-ce pas ?

Cette sale petite canaille sympathique et rusée décida de choisir la politique du petit rire gentil.

— C'est d'accord.

J'ai ravalé précipitamment mon étonnement.

— Et vous ne discuterez pas le moment venu ? C'est bien moi qui vous invite ?

— Pas question de discuter. Il est évident que vous ne voulez pas

m'être redevable d'un repas alors que c'est moi qui vous ai invitée. J'ignore ce que j'ai fait qui ait pu vous irriter ainsi. En arrivant à Bellingham, il y a un McDonald. Je prendrai un Big Mac et un Coca. Alors, nous serons amis.

— Je m'appelle Marjorie Baldwin. Et vous ?

— Trevor Andrews. Enchanté, Marjorie.

— Trevor. Joli prénom. Trevor, je dois vous dire que je vous trouve rusé, hypocrite, méprisable. Alors, conduisez-moi dans le meilleur restaurant de Bellingham, prenons tout ce qu'il y a de meilleur à la carte, et c'est vous qui réglerez. Je vais vous donner une chance de vous rattraper. Mais je ne crois pas que vous réussissiez à coucher avec moi, franchement. Je ne me sens pas très réceptive.

Ça, c'était un mensonge pur et simple. J'étais absolument réceptive et plutôt allumée, d'ailleurs. S'il avait eu mon superodorat, il aurait été très vite informé. Autant que moi. Un mâle humain ne peut rien cacher à une femelle artificielle aux sens améliorés. Mais ce que je perçois ne m'offense jamais. Il m'arrive évidemment parfois d'imiter le comportement des femmes humaines normales et de feindre d'être choquée, mais ce n'est pas souvent et j'essaie d'éviter ce genre de comédie car je ne suis pas du tout convaincue de mes talents d'actrice.

Durant le trajet de Vicksburg à Winnipeg, je n'avais pas ressenti le moindre besoin sexuel. Mais, après ma longue nuit de sommeil, un bon repas, un bain très chaud, mon corps semblait avoir retrouvé un rythme normal, et des envies normales. Pourquoi donc mentir ainsi à cet aimable étranger ? Il était inoffensif, après tout. L'était-il vraiment ? Oui, en termes rationnels... Pour l'heure, j'étais stérile, à moins de quelque intervention chirurgicale. Et je suis immunisée contre les quatre maladies vénériennes les plus courantes. A la crèche, on nous avait appris à considérer le sexe comme le sommeil, l'alimentation, le jeu, la conversation, la tendresse... Toutes choses qui font que la vie est encore supportable.

Si je lui mentais, c'était sans doute parce que les règles du ballet sentimental humain l'exigeaient. Et je comptais bien passer à ses yeux pour une humaine.

— Vous pensez que je vais perdre mon temps ? m'a-t-il demandé.

— Je le crains. Et j'en suis navrée.

— Vous vous trompez. Je n'essaie jamais de mettre une femme dans mon lit. Si elle veut par contre me mettre dans le sien, elle trouvera toujours un moyen de me le faire savoir. Et si elle ne le souhaite pas, pourquoi y prendrais-je du plaisir ? Mais il ne semble pas vous apparaître que le seul fait d'être assis avec vous et de déjeuner avec vous vaille largement le montant de l'addition et qu'il suffit de ne pas trop prêter attention aux petites stupidités qui sortent de votre adorable bouche.

— Stupidités ! Alors essayez de trouver un *très bon* restaurant. Maintenant, prenons la navette...

Je me suis embarquée avec la certitude que j'aurais certainement droit à un petit accrochage à l'arrivée. Mais le fonctionnaire de la DIS a longuement examiné les papiers de Trevor avant de valider sa carte de touriste, et il s'est contenté d'un vague regard sur ma MasterCard de San José avant de me la restituer. J'ai attendu un instant Trevor tout en contemplant l'enseigne clignotante du *Breakfast Bar* avec un doux sentiment de déjà vu.

— Si seulement j'avais vu avant cette magnifique carte en or que vous avez brandie, jamais je n'aurais proposé de vous offrir à déjeuner. Ma parole, vous êtes une riche héritière...

— Nous avons conclu un marché. Vous m'avez dit que ça valait bien le prix pour rester assis auprès de moi à écouter mes... stupidités.

— Oh ! vous devriez avoir honte !

— Arrêtez de vous plaindre. Où est ce fameux restaurant ?

— Ma foi, Marjorie... je dois vous avouer maintenant que je ne connais pas bien les restaurants de cette fascinante métropole. Est-ce que vous pourriez m'en citer un qui ait votre préférence ?

— Trevor, je dois dire que votre technique pour séduire me coupe le souffle.

— C'est ce que prétend ma femme.

— Je me disais bien que vous aviez l'air de porter un collier. Rangez sa photo. Ne me la montrez pas pour l'instant. Je vais essayer de trouver où déjeuner.

J'ai réussi à coincer l'officier de la DIS entre deux navettes et je lui ai demandé quel était le meilleur restaurant de Bellingham.

Il a pris un air songeur.

— Nous ne sommes pas à Paris, vous savez.

— OK, je l'ai remarqué.

— Ni même à La Nouvelle-Orléans. A votre place, je crois que j'irais au *Hilton*.

Je suis revenue rapporter la bonne nouvelle à Trevor.

— Apparemment, le restaurant du *Hilton* est le meilleur du coin. Au deuxième étage. C'est ça, ou bien nous envoyons des espions un peu partout pour fureter... Maintenant, voyons cette photo...

J'ai siffloté. Les blondes m'intimident toujours. Quand j'étais petite, j'étais persuadée que je pourrais avoir cette couleur de cheveux si on me frictionnait suffisamment longtemps.

— Trevor... si vous avez ça chez vous, pourquoi essayez-vous de ramasser n'importe quelle fille au hasard des rues ?

— Je vous ai ramassée au hasard, Marjorie ?

— Cessez donc d'esquiver.

— Vous n'arrivez pas à me croire, Marjorie, n'est-ce pas ? Alors,

vous allez encore dire des stupidités. Nous ferions mieux de grimper là-haut avant que des oliviers ne poussent dans nos Martini.

Le repas s'est très bien passé, mais Trevor n'avait pas l'imagination de Georges, sa connaissance de la gastronomie, ni son talent pour intimider le maître d'hôtel. Tout était bon, moyennement bon, très Amérique du Nord, et Bellingham rappelait Vicksburg.

J'étais inquiète : le fait de découvrir que la carte de Janet était périmée m'avait plus troublée que le fait de ne pas la trouver chez elle en compagnie de Ian. Est-ce qu'elle avait des ennuis ? Lui était-il arrivé quelque chose ?

Quant à Trevor, il semblait avoir perdu quelque peu de l'enthousiasme dont tout jeune chasseur devrait faire preuve quand le gibier est presque aux abois. Au lieu de me couvrir d'un regard lascif, il semblait préoccupé, lui aussi. Pourquoi ce changement d'attitude ? Parce que je lui avais demandé de voir la photo de sa femme ? Est-ce que je l'avais culpabilisé ce faisant ? Il m'a toujours semblé qu'un homme ne devrait jamais se lancer sur la piste des autres femmes s'il ne peut pas se permettre de tout raconter en regagnant son cher foyer, jusqu'aux détails les plus intimes.

Et puis, après tout, Trevor avait été le premier à parler de son épouse, non ?... Oui, à bien y réfléchir, c'était lui qui m'avait révélé son existence.

Il s'est un peu réveillé après le déjeuner. Je venais de lui dire de me rejoindre après le rendez-vous d'affaires qu'il avait parce que j'avais décidé de m'inscrire ici, au *Hilton*, de façon à bénéficier de tout le confort et des facilités des lieux pour passer différents appels par satellite (ce qui était exact), et que je resterais très certainement toute la nuit (encore exact). Alors, il n'avait qu'à me rejoindre au bar. Je me sentais très seule et je pensais sincèrement que je lui demanderais de rester jusqu'au matin avec moi.

— Je vous appellerai d'abord, m'a-t-il dit, pour que vous puissiez mettre l'autre à la porte, O.K. ? Ensuite seulement je monterai. Inutile de faire le voyage deux fois. Et je ferai monter le champagne aussi.

— Eh, doucement ! Je n'ai parlé que du bar, jusque-là. Pas encore de ma chambre.

— Marjorie, vous êtes vraiment très dure.

— Non, c'est vous qui l'êtes. Je sais ce que je fais. (J'ai obéi à un réflexe soudain.) Qu'est-ce que vous pensez des êtres artificiels ? Est-ce que vous accepteriez que votre sœur en épouse un ?

— Est-ce que vous connaissez quelqu'un qui le voudrait vraiment ? Ma sœur commence à ne plus être très jeune.

— N'essayez pas de vous dérober. Et vous, Trevor, est-ce que vous épouseriez un être artificiel ?

— Que diraient les voisins ? Non, écoutez, Marjorie, qu'est-ce qui vous permet de poser ce genre de question ? Vous avez vu une photo de ma femme. Les artefacts sont censés faire les meilleures épouses du monde, non ? Horizontalement ou verticalement...

— Vous voulez dire des concubines. Il est inutile de les épouser, n'est-ce pas ? Non seulement vous n'avez pas épousé un être artificiel, Trevor, mais tout ce que vous en connaissez, ce ne sont que les idées répandues, les mythes... D'ailleurs, vous ne parleriez pas d'artefacts.

— C'est ça... Je suis hypocrite, rusé, méprisable. Mais vous ne vous êtes pas doutée un instant que j'en étais un...

— Oh ! laissez tomber, Trevor... Vous n'êtes pas un être artificiel, sinon je le saurais déjà. Et s'il vous arrivait de coucher avec un « artefact », comme vous dites, vous n'accepteriez certainement jamais de l'épouser. Non, cette discussion est futile. Arrêtons-la. J'ai besoin de deux heures. Ne vous inquiétez pas si le terminal de ma chambre est constamment occupé. Laissez un message et je serai à vous dès que possible.

Je suis allée m'inscrire à la réception. J'ai demandé non pas la suite conjugale – ce qui, en l'absence de Georges, m'aurait semblé une extravagance un peu triste – mais une très bonne chambre avec un grand lit.

Je me suis mise au travail.

J'ai appelé le *Vicksburg Hilton*. Non, Mr et Mrs Perreault avaient quitté l'hôtel sans laisser d'adresse. Désolés !...

Moi aussi. Cette satanée voix synthétique me donnait toujours des frissons. J'ai appelé l'université McGill à Montréal et j'ai perdu vingt minutes à apprendre que, oui, le Dr Perreault était membre honoraire de l'université mais qu'il se trouvait maintenant à l'université de Manitoba. Le seul élément nouveau était que son ordinateur de Montréal synthétisait le français et l'anglais avec la même aisance tout en ne répondant jamais dans la langue qui convenait. Résultat amusant garanti. Quand même... ils étaient un peu trop malins, ces programmeurs.

J'ai ensuite essayé le code de Janet à Winnipeg et j'ai appris que son terminal était hors circuit sur demande de l'abonnée. Ce qui m'a amenée à me demander comment j'avais pu recevoir toutes ces informations dans le trou quelques heures seulement auparavant. « Hors circuit » ne s'appliquait-il qu'aux appels ?

Avec l'ANZAC, la promenade a été particulièrement longue avant qu'une voix humaine m'apprenne que le commandant Tormey était en congé à cause de l'état d'alerte et de l'interruption de tous les vols à destination de la Nouvelle-Zélande.

En composant le code de Ian à Auckland, je n'ai entendu que de la musique et l'habituelle invitation à laisser un message, ce qui n'était

guère surprenant puisque les vols semi-balistiques n'avaient pas repris. Mais j'avais eu le vague espoir de pouvoir joindre Betty ou Freddie.

Comment atteindre la Nouvelle-Zélande alors qu'il n'y avait plus aucun vol semi-balistique ? Impossible de chevaucher un hippocampe. Est-ce que les cargos acceptaient encore des passagers ? En tout cas, je ne pensais pas que leur hébergement à bord était prévu. N'avais-je pas entendu dire que certains d'entre eux n'avaient même pas d'équipage ?

J'estimais que ma connaissance des différents moyens de voyage de notre vieille planète et au-delà était supérieure à la moyenne requise pour être agent professionnel, tout simplement parce que je suis un courrier, une messagère, et que je me sers fréquemment de moyens que les touristes ne peuvent emprunter et qui sont ignorés de la plupart des voyageurs de commerce. Et c'est pour cela que la simple idée de n'avoir jamais vraiment réfléchi au problème que représentait un arrêt total des SB me vexait effroyablement. Mais il devait bien exister un moyen de pallier cela. Il en existe *toujours* un. Et mon petit cerveau se mit à fonctionner là-dessus en me promettant de me donner la solution plus tard.

J'ai ensuite appelé l'université de Sydney. J'ai eu d'abord un ordinateur, puis enfin une voix humaine qui me dit connaître le Pr Farnese qui était, pour le moment, en congé annuel. Non, il n'avait laissé aucune adresse ou code privé où le joindre. Désolé. Mais le service de nuit pourrait peut-être m'aider.

L'employé que j'ai eu au bout du fil semblait plutôt seul et j'eus toutes les peines du monde à arrêter son bavardage pour qu'il m'avoue enfin qu'il pouvait joindre n'importe qui sauf Federico ou Elizabeth Farnese.

Pour finir, j'ai appelé le dernier contact que j'avais espéré pouvoir laisser de côté : Christchurch. Il existait une faible chance, très faible, pour que le Patron ait transmis un message pour moi au moment où il s'était replié – pour autant que ce repli n'ait pas été un désastre absolu.

Il existait une faible chance pour que Ian, dans l'impossibilité de m'envoyer un message dans l'Imperium, ait décidé de l'adresser à mon ancien domicile avec l'espoir qu'il me soit réexpédié. Je me souvenais de lui avoir donné le code d'appel de Christchurch quand il m'avait confié celui de son appartement d'Auckland. J'ai donc appelé mon ex-domicile...

Et j'ai reçu un choc.

« Le service du terminal que vous appelez est interrompu. Les appels ne sont pas retransmis. En cas d'urgence, veuillez contacter Christchurch au code suivant :... »

Ce code, je le reconnaissais. C'était celui du bureau de Brian.

Je me suis embrouillée un instant dans les fuseaux horaires. Mais oui, il devait être un peu plus de dix heures du matin en Nouvelle-Zélande, et j'avais de grandes chances de trouver Brian à son bureau. J'ai composé le code, le satellite m'a fait attendre quelques secondes, puis j'ai vu son visage étonné se former sur l'écran.

— Marjorie !

— Oui, Marjorie. Comment vas-tu ?

— Pourquoi m'appelles-tu ?

— Brian, je t'en prie ! Nous avons été mariés durant sept ans. Est-ce que nous pourrions au moins nous parler poliment ?

— Excuse-moi. Que puis-je faire pour toi ?

— Je suis désolée de te déranger au bureau mais le terminal de ton domicile semble hors service. Brian, tu as certainement entendu les informations. Toutes les communications avec l'Imperium de Chicago sont interrompues depuis l'état d'urgence. Je veux dire les attentats. Ce que les journalistes appellent le jeudi Rouge. C'est pour ça que je me trouve en Californie. Je n'ai pas réussi à retourner chez moi. Est-ce que tu pourrais me dire si des messages ou du courrier sont arrivés pour moi ? Tu comprends, je n'ai rien reçu.

— Ça, je ne peux pas te le dire. Désolé.

— Mais tu dois bien savoir si quelque chose m'a été expédié ? Si seulement je savais qu'un message m'a été envoyé, cela pourrait m'être utile.

— Voyons voir. Il y a bien tout cet argent que tu as retiré... mais non, tu as dû emmener le récépissé avec toi.

— Quel argent ? De quoi parles-tu ?

— Mais de l'argent que tu as exigé, en menaçant de faire un scandale. Plus de soixante-dix mille dollars. Marjorie, je suis surpris que tu aies le culot de te montrer... alors que par tes mensonges, par ta froide cupidité, tu as réussi à détruire toute notre famille.

— Brian, mais de quoi parles-tu, mon Dieu ? Je n'ai rien fait de tout ça, je n'ai rien pris, pas un penny... Comment aurais-je pu détruire la famille ? C'est moi qui ai été mise à la porte. Je nageais en plein bonheur quand on m'a demandé de faire mes bagages. J'ai été virée en quelques minutes, Brian. C'est ça, « détruire la famille » ? Est-ce que tu peux me donner des explications ?

Brian s'est exécuté. Il m'a donné froidement tous les détails. Bien entendu, tout mon comportement allait de pair avec mes mensonges et cette allégation absurde selon laquelle j'étais un artefact vivant, un être artificiel, ce qui obligeait ma famille à l'annulation.

J'ai bien tenté de lui rappeler que je lui avais prouvé que j'avais été physiquement améliorée, que je lui avais montré mes pouvoirs, mais il n'a pas voulu m'écouter. Apparemment, mes souvenirs ne cadraient pas avec les siens. Quant à cette question d'argent, je

mentais. Il avait bel et bien vu le récépissé avec ma signature au bas.

Je l'ai interrompu pour lui hurler que cette signature était un faux et que je n'avais pas touché un seul dollar de la famille.

— Donc, tu accuses Anita d'avoir fait des faux. C'est encore mieux que le plus gros de tes mensonges.

— Je ne l'accuse de rien. Mais je n'ai pas reçu le moindre argent de la famille, c'est tout ce que j'ai à dire.

Mais j'accusais bel et bien Anita et nous le savions, lui et moi. Et j'accusais peut-être Brian du même coup. Je me rappelais que Vickie m'avait dit une fois qu'Anita ne mouillait que pour les comptes bancaires bien pleins... Je lui avais dit de se taire et de ne pas être aussi médisante. Mais, par la suite, j'avais entendu d'autres échos sur la frigidité d'Anita. Ce qui était insupportable pour un EA. A bien y repenser, il semblait possible qu'elle ait mis toute sa passion dans la famille, dans sa réussite financière, son prestige, son pouvoir au sein de la communauté.

Si tel était le cas, elle devait me haïr. Je n'avais pas détruit sa famille, mais en me chassant, elle avait mis en déséquilibre tout le jeu de dominos. Tout s'était sans doute écroulé peu après mon départ... Vickie était allée à Nukualofa et elle avait commencé une procédure de divorce et de règlement financier. Ensuite, Douglas et Lispeth avaient quitté Christchurch, ils s'étaient mariés chacun de leur côté et avaient suivi le même genre de procédure.

Faible réconfort : Brian m'apprit que j'avais eu non pas six mais sept voix contre moi lors du vote. Était-ce mieux ? Oui. Car Anita avait décidé que les voix seraient réparties selon les parts d'actions. Brian, Bertie et elle avaient voté en premier, ce qui avait suffi à provoquer mon éviction, mais Doug, Vickie et Lispeth s'étaient abstenus.

C'était vraiment un réconfort infime. Ils n'avaient pas tenté de contrer Anita, et ils ne m'avaient même pas prévenue de ce qui était en train de se tramer. Ils s'étaient abstenus et ils avaient attendu tranquillement que la sentence soit exécutée.

J'ai demandé à Brian comment allaient les enfants et il m'a dit d'un ton tranchant que ça ne me concernait plus. Puis il a ajouté qu'il était occupé et qu'il allait me quitter. Mais les chats ? lui ai-je encore demandé.

Il a explosé.

— Marjorie, est-ce que tu n'as vraiment pas de cœur ? Tu as fait tellement de chagrin à tout le monde, et voilà que tu me demandes ce que sont devenus les chats...

— Brian, je veux savoir, c'est tout, ai-je lancé en essayant de dominer ma fureur.

— Je crois qu'ils ont été envoyés à la S.P.A. Ou à l'institut

médical. Allez, au revoir. Et ne me rappelle plus !

Comment ? L'institut médical ? M. Carpette ligoté sur un billard et un carabin penché sur lui avec un scalpel à la main ? Je ne suis pas végétarienne et je n'ai jamais protesté contre la vivisection, mais si cela doit être, ô mon Dieu, si vous existez, faites qu'on ne se serve pas d'animaux qui étaient persuadés d'être des gens ! S.P.A. ou institut médical... M. Carpette et les chatons étaient sans doute tous morts à présent. Si les vols SB avaient encore été possibles, je crois bien que j'aurais pris le risque de regagner le Canada et de prendre une navette jusqu'à la Nouvelle-Zélande avec le vague espoir de sauver mon vieux copain le chat. Mais Auckland, par les moyens traditionnels, était aussi loin que Luna City. Non, je n'avais pas l'ombre d'une chance...

Je me suis mise sous contrôle mental intense afin de rejeter les problèmes que je ne pouvais résoudre, de libérer mon esprit... Mais M. Carpette ronronnait toujours en se frottant contre ma jambe.

Un voyant rouge clignotait sur le terminal. J'ai regardé l'heure. Les deux heures s'étaient écoulées et ce devait certainement être Trevor.

Allons, Vendredi, décide-toi. Mets un peu d'eau froide sur tes yeux, descends et laisse-le essayer de te convaincre. Ou bien dis-lui de monter, emmène-le au lit et pleure sur sa poitrine. Commence par ça, parce que en ce moment tu n'as pas vraiment envie d'amour. Tu veux seulement l'épaule accueillante d'un homme. Laisse-toi aller, et très vite l'envie reviendra. Tu le sais. Les larmes des femmes sont un aphrodisiaque puissant pour la plupart des hommes, ton expérience te l'a appris. (Cryptosadisme ? Machisme pur ? Peu importe.)

Dis-lui de monter. Prépare-lui un verre. Essaie peut-être de te mettre un peu de rouge à lèvres, d'être sexy. Non ! au diable le rouge à lèvres ! De toute façon, il ne tiendrait pas longtemps. Non, accepte-le dans ton lit, c'est tout. Donne-lui tout ce que tu as à donner.

J'ai laissé un sourire flotter sur mon visage et j'ai appuyé sur la touche de réponse du terminal. Et j'ai entendu la voix du robot de l'hôtel.

— Nous avons une gerbe de fleurs pour vous. Puis-je vous la faire monter ?

— Certainement.

(Une gerbe de fleurs ? C'était mieux qu'une paire de claques, après tout.)

Quand j'ai ouvert la porte, je me suis trouvée nez à nez avec une gerbe grande comme un berceau. Le garçon d'étage l'a déposée au milieu de la chambre. Des roses ! De grandes roses rouges ! J'ai décidé instantanément que Trevor avait droit à un traitement que Cléopâtre elle-même ne réservait qu'à ses intimes.

J'ai ouvert l'enveloppe jointe. Je m'attendais à trouver une simple carte avec quelques mots pour me demander d'appeler le salon. Mais c'était une lettre.

*Ma chère Marjorie,
J'espère que ces roses seront au moins aussi bien accueillies que je l'aurais peut-être été.*

(Vraiment ? Mais qu'est-ce qu'il voulait dire ?)

Je dois vous avouer que je me suis enfui. J'ai compris que je ne devais pas insister pour m'imposer à vous.

Je ne suis pas marié et je ne l'ai jamais été. J'ignore qui est cette jolie femme dont je vous ai montré la photo. Ainsi que vous me l'avez fait comprendre, les gens de ma sorte ne sont pas aptes au mariage. Oui, chère jeune dame, je suis un être artificiel. « Ma mère était une éprouvette et mon père un bistouri. » Je ne devrais donc pas essayer de séduire les femmes vraiment humaines. Oui, je trompe mon monde et je passe généralement pour un être humain, mais je préfère vous dire la vérité avant que vous ne l'appreniez vous-même.

Oui, je préfère que vous sachiez maintenant plutôt que de vous blesser plus tard.

Bien entendu, mon nom de famille n'est pas Andrews, puisque les gens comme moi n'ont pas de famille.

Je ne peux m'empêcher de rêver que vous soyez vous-même un être artificiel. Vous êtes si jolie, tout autant que sexy, et ce n'est probablement pas votre faute si vous ne cessez de bavarder à propos de questions comme les êtres artificiels, que vous ne comprenez pas vraiment. Vous me rappelez une petite femelle fox-terrier que j'ai eue autrefois. Elle était mignonne et très affectueuse, mais elle avait toujours l'air prête à dévorer le monde entier. Je dois avouer que je préfère les chats et les chiens à la plupart des gens parce que jamais ils ne me reprochent de n'être pas totalement humain.

J'espère que ces roses vous apporteront du plaisir.

Trevor.

Je me suis essuyé les yeux, je me suis mouchée et j'ai gagné le bar aussi vite que j'ai pu, puis le terminal de la navette... Et j'ai guetté, j'ai attendu, et j'ai attendu encore et encore. Finalement, un policier m'a remarquée et s'est approché de moi. Il m'a demandé si j'avais besoin de quelque chose.

Je lui ai dit la vérité, en partie du moins, et il m'a laissée tranquille. J'ai attendu encore. Très longtemps. Le policier est revenu

auprès de moi.

— Ecoutez... si vous insistez, je vais vous demander votre identité et votre certificat médical. Mais je n'en ai vraiment pas envie. J'ai une fille qui a à peu près votre âge, et si elle se trouvait dans votre situation, je crois que j'aurais de la reconnaissance pour le flic qui la laisserait partir. En tout cas, laissez-moi vous dire que vous ne devriez pas faire ça : rien qu'à voir votre frimousse, on se dit que vous n'avez pas assez de nerf.

Un instant, je me suis dit que j'allais lui montrer ma carte de crédit en or. Je doute qu'il se trouve une fille au monde sur n'importe quel trottoir pour trimbaler ce genre de passeport. Mais mon bon vieux flicard avait l'air convaincu d'être mon vieux père et j'avais suffisamment humilié le monde pour une journée. Alors je l'ai remercié du fond du cœur et je suis retournée à l'hôtel.

Les humains sont tellement sûrs d'eux qu'ils repèrent un EA au premier coup d'œil... Tu parles ! Même entre nous, nous sommes incapables de nous reconnaître. Trevor était le premier homme que j'aie connu avec lequel j'aurais pu me marier la conscience parfaitement claire. Et c'est moi qui l'avais repoussé.

Il était trop sensible !

Qui est trop sensible, Vendredi ? N'est-ce pas toi ?...

Bon sang ! la plupart des humains rejettent les gens de ton espèce. Si on corrige trop souvent un chien, il devient enragé. Et quand je repensais à ma chère famille néo-zélandaise, je me disais qu'Anita était probablement très fière de m'avoir persécutée. Parce que je ne suis pas humaine.

Le score de la journée était donc de neuf pour les humains, zéro pour Vendredi.

Janet me manquait terriblement.

J'ai fait la sieste. J'étais mise en vente et les acheteurs venaient m'examiner les dents. J'ai fini par en mordre un et le commissaire priseur m'a fait goûter de son fouet juste un peu avant que je me réveille en sursaut. Ma chambre du *Hilton Bellingham* m'a paru être le paradis.

Après un moment, j'ai passé les appels que j'aurais dû passer en priorité. Mais je n'aime pas appeler la Lune, peut-être à cause du décalage de temps.

J'ai donc appelé d'abord ma banque, la Cérès and South Africa Acceptances. En vérité, ce n'était pas ma banque mais celle du Patron. L'une des banques qui dépendaient de lui, en tout cas. Celle qui payait mes factures, pour tout dire.

Le décalage supraluminique rend sans doute les conversations avec les voix synthétiques encore plus pénibles. C'est avec un soulagement d'autant plus immense que j'ai enfin entendu un être humain. Quand l'image est apparue, j'ai découvert une femelle absolument somptueuse qui semblait avoir été louée pour être la réceptionniste la plus décorative de l'univers. Il faut dire qu'un sixième de pesanteur est beaucoup plus efficace qu'un soutien-gorge. Je lui ai demandé si je pouvais converser avec l'un des responsables de la banque.

— Je suis l'une des vice-présidentes, me dit-elle. Vous avez réussi à persuader notre ordinateur que vous aviez besoin des conseils d'un de nos responsables. C'est très habile car notre ordinateur est généralement plutôt borné. Que puis-je pour vous ?

Je lui ai fait un résumé de ma très improbable histoire.

— Il m'a donc fallu deux semaines pour regagner l'Imperium et, en arrivant, je me suis aperçue que tous mes contacts étaient annulés. Est-ce que votre banque dispose d'un nouveau code ou d'une nouvelle adresse pour moi ?

— Nous allons voir. Quel est donc le nom de votre société ?

— Eh bien, elle en a plusieurs. Par exemple, System Enterprises.

— Le nom de votre employeur ?

— Il n'en a pas. Pas vraiment. Il est assez âgé, costaud, borgne, ridé. Et il ne se déplace que très lentement, avec deux cannes... Ça vous va ?

— C'est à voir... Vous m'avez dit que votre MasterCard avait été émise par l'Impérial Bank de Saint Louis... Est-ce que vous pouvez

m'en donner le numéro ? Très lentement.

Je me suis exécutée.

— Vous voulez la photographier ?

— Non, non... Maintenant, donnez-moi une date.

— 1066.

— 1492, a-t-elle lancé.

— 4004 avant Jésus-Christ.

— 1776 !

— 2012 !

— Vous avez un sens de l'humour plutôt sinistre, miss Baldwin.

D'accord, j'admets que vous êtes sans doute miss Baldwin. Et si vous ne l'êtes pas, je ne jouerais pas beaucoup sur votre peau après le prochain contrôle. Les petites malignes ne font vraiment pas rire Deux-Cannes. Reprenons ce code d'appel, voulez-vous ?

Je l'ai répété.

Une heure plus tard, je passais de nouveau devant le palais de la Confédération de San José. Je me dirigeais une fois encore vers la California Commercial Crédit Bank, fermement résolue à ne plus me mêler de quoi que ce fut, tentative d'assassinat ou pas. Je me retrouvais exactement au même point que... deux semaines auparavant, non ? Si je devais ensuite aller jusqu'à Vicksburg, j'en deviendrais folle.

Mais je n'avais pas rendez-vous avec les gens de la banque. Je devais rencontrer des avocats dont le cabinet était situé dans le même building, à un autre étage. Je les avais appelés depuis Bellingham après avoir obtenu le code de leur terminal par la Lune.

A l'instant précis où je tournais à l'angle du building, une voix me susurra à l'oreille :

— Miss Vendredi.

Je me retournai. La femme portait la tenue des Yellow Cabs[14].

— Goldie !

Il m'avait fallu une seconde pour la reconnaître.

— Vous avez appelé un taxi ! Il faut traverser la Plaza et prendre la rue. Impossible de stationner ici.

Emportée par une douce vague d'euphorie, je me suis mise à raconter n'importe quoi en traversant la Plaza. Mais Goldie m'a fait signe de me taire.

— Vous avez appelé un taxi, miss Vendredi. Le Maître ne veut pas que nous nous fassions remarquer en quoi que ce soit.

— Mais depuis quand m'appelle-t-on « miss » ?

— C'est comme ça. La discipline s'est durcie. Si l'on m'a envoyée, c'est par une faveur toute spéciale, et aussi parce que je leur ai expliqué que je pouvais t'identifier sans mot de passe.

— D'accord. Parfait. Maintenant, tu ne m'appelles plus « miss » sauf en cas de nécessité absolue. Bon Dieu, Goldie ! je suis tellement heureuse de te voir que je crois que je vais pleurer...

— Moi aussi. Surtout que tout le monde te considère comme morte depuis lundi. J'ai beaucoup pleuré. Et je n'ai pas été la seule.

— Comment ? Moi, morte ? Mais jamais je n'ai été vraiment en danger. C'est la vérité. J'étais seulement perdue. Mais maintenant, vous m'avez retrouvée.

— Je suis tellement heureuse !

Dix minutes plus tard, j'entrais dans le bureau du Patron.

— Vendredi au rapport, monsieur.

— Vous êtes en retard.

— J'ai suivi l'itinéraire touristique, monsieur. Le Mississippi en bateau à aubes.

— Oui, j'ai entendu parler de ça. Il semble que vous soyez l'unique survivante. Je voulais seulement vous faire remarquer que vous étiez en retard aujourd'hui. Vous avez passé la frontière à douze heures cinq... et il est maintenant dix-sept heures vingt-deux...

— Mais bon sang, Patron ! J'ai eu des problèmes !

— Les courriers sont censés résoudre tous les problèmes sans être retardés le moins du monde, Vendredi.

— Mais je n'étais pas en mission ! Je ne portais aucun message. J'étais en congé et vous n'avez pas le droit de m'engueuler comme ça. Et si vous n'aviez pas déménagé sans me prévenir, je n'aurais pas eu le plus petit ennui. Il y a seulement deux semaines, je me trouvais à San José, ici même, et vous m'aviez sous la main !

— Il y a treize jours exactement.

— Patron, je crois que vous tergiversez et que vous refusez de reconnaître que tout cela est votre faute.

— Bien, j'ad mets cela, ne serait-ce que pour que nous cessions de nous quereller et de perdre du temps. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour vous prévenir, et sans utiliser les moyens de routine, Vendredi. Je suis désolé d'avoir échoué. Vendredi, que puis-je bien faire pour vous persuader que vous êtes pour notre organisation un agent d'une valeur extrême, unique ? Pour ce qui concerne les événements appelés jeudi Rouge...

— Patron ! Est-ce que nous avons participé à ça ?

— Qu'est-ce qui vous permet d'entretenir des soupçons aussi ignobles ? Mais non. Notre service de renseignements avait prévu ça. En partie grâce aux informations que vous avez rapportées de Ell-Cinq. Nous avons commencé à prendre les mesures nécessaires. A temps, du moins à ce que nous croyions. Mais les premières attaques ont eu lieu bien avant nos pronostics les plus pessimistes. Nous étions

encore en plein transfert pour le jeudi Rouge et il a fallu franchir la frontière en force. Je veux dire à coups de pots-de-vin, mais sans violence. Nous avons lancé la notification de changement d'adresse et de code, mais ce n'est que lorsque nous avons pu rétablir les communications à partir d'ici que nous nous sommes aperçus que vous n'aviez pas accusé réception.

— Pour la simple raison que je n'ai absolument rien reçu !

— Je vous en prie, Vendredi. Lorsque je me suis aperçu que vous n'aviez pas accusé réception, j'ai essayé de vous appeler en Nouvelle-Zélande. Vous savez sans doute que les liaisons par satellite ont été interrompues...

— Je l'ai entendu dire.

— L'appel est passé trente-deux heures après. J'ai parlé à une certaine Mrs Davidson. La quarantaine, les traits marqués. C'était le leader de votre groupe-S ?

— Oui, c'est bien Anita. La maîtresse à bord. La reine, quoi...

— C'est l'impression que j'ai eue. Et aussi que vous étiez maintenant *persona non grata*.

— Je suis certaine que c'était plus qu'une impression. Allez, Patron, qu'est-ce qu'elle vous a raconté, cette vieille garce ?

— Oh ! presque rien. Que vous aviez quitté la famille sans prévenir. Que vous n'aviez laissé aucune adresse ni aucun code d'appel. Qu'elle refusait d'en prendre un pour vous, quel qu'il soit. Qu'elle était trop occupée. Que Marjorie avait semé la pagaille en partant. Elle m'a à peine dit au revoir.

— Patron, elle avait votre adresse de l'Imperium. Et également celles de Luna City, de Cérès and South Africa à cause de mes versements mensuels.

— J'avais compris. Mon représentant en Nouvelle-Zélande (ça, c'était bien la première fois que j'en entendais parler !) m'a déniché l'adresse du bureau de Brian Davidson, le mari senior de votre groupe. Il s'est montré un peu plus poli que la femme, et plus coopératif. C'est lui qui nous a appris quelle navette vous aviez empruntée au départ de Christchurch, ce qui nous a conduits au vol SB d'Auckland à Winnipeg. Là, nous vous avons perdue pendant quelque temps, jusqu'à ce que mon agent découvre que vous aviez quitté le port en compagnie du commandant de la navette SB. Nous avons alors contacté ce capitaine Tormey. Il s'est montré parfaitement courtois mais vous n'étiez plus là. J'ai le plaisir de vous dire, d'ailleurs, que nous avons rendu service au capitaine Tormey en lui faisant savoir que la police locale s'apprêtait à les arrêter, lui et son épouse.

— Mais pourquoi, grands dieux ?

— Ils sont accusés d'avoir hébergé un étranger ainsi qu'une ressortissante de l'Imperium durant l'état d'urgence. En vérité, le

bureau de Winnipeg se désintéresse absolument de vous ou du Dr Perreault. Ce sont les Tormey qu'ils veulent. Les charges retenues contre eux sont plus graves. Un certain lieutenant Melvin Dickey serait porté disparu. La dernière trace qu'ils aient de lui est une simple déclaration faite au quartier général de la police. Selon lui, il était sur le point de se rendre au domicile des Tormey pour arrêter Perreault. On soupçonne un meurtre.

— Mais ils n'ont aucune preuve contre Janet et Ian !

— Non, certainement pas. C'est bien pour ça que la police veut les coffrer pour n'importe quel motif. Autre chose : le VEA du lieutenant Dickey s'est écrasé près de Fargo, dans l'Imperium. Il était vide. La police cherche des empreintes. Ils s'en occupent sans doute en ce moment même puisque la frontière entre le Canada et l'Imperium aurait été rouverte il y a une heure.

— Oh, mon Dieu !

— Du calme, Vendredi. Il y avait des empreintes dans les débris de l'engin, c'est vrai. Et ce n'étaient pas celles du lieutenant Dickey. Elles correspondaient aux empreintes déposées par le capitaine Tormey dans le dossier personnel de l'ANZAC. J'ai dit : elles *correspondaient*. A présent, elles n'existent plus. Vendredi, il se peut que j'aie jugé plus prudent de déplacer notre quartier général hors de l'Imperium, mais je n'ai pas perdu tout contact dans la région. Il me reste des agents. Et quelques retours de service à espérer. Non, il ne reste pas la moindre trace d'empreintes du capitaine Tormey dans la carcasse de ce VEA. Elles ont été remplacées par toutes sortes d'autres empreintes. Des gens vivants ou morts...

— Patron, je crois que je vais vous baiser les pieds.

— Du calme. Je n'ai pas fait cela dans l'intention de couper l'herbe sous les pieds de la police canadienne. Notre agent à Winnipeg est un psychologue. Selon lui, le capitaine Tormey et son épouse sont parfaitement capables de tuer si leur existence est menacée mais, dans le cas d'un policier, cela supposerait des conditions paroxysmiques. Et le Dr Perreault, toujours selon notre agent, semble encore moins susceptible d'user de violence létale.

— C'est moi qui ai tué Dickey.

— C'est bien ce que j'ai pensé. Il n'y avait aucune autre explication possible. Est-ce que vous souhaitez en discuter maintenant ? Et, avant tout, cela me concerne-t-il ?

— Eh bien... peut-être pas. Mais vous vous êtes mêlé de cette affaire en effaçant ces empreintes, Patron. Je l'ai tué parce qu'il menaçait Janet Tormey avec son arme. Je sais que j'aurais pu le neutraliser. Mais je l'ai tué. Parce que je le voulais.

— Je serais infiniment déçu, Vendredi, s'il vous advenait de blesser simplement un policier, car un policier blessé est plus

dangereux qu'un tigre. Mais j'avais reconstitué les faits à peu près tels que vous me les exposez. Je supposais que vous cherchiez à protéger le Dr Perreault, puisqu'il semble faire pour vous un époux acceptable.

— Oui, c'est vrai. Mais c'est parce que ce crétin braquait son arme sur Janet que j'ai réagi. Ça m'a mise hors de moi. Patron, jusqu'à cet instant, je n'avais pas conscience que j'aimais Janet. Je ne pensais pas que je pouvais aimer une femme aussi intensément. Vous savez mieux que moi comment j'ai été conçue, ou du moins vous l'avez deviné. Est-ce qu'il y a quelque chose au niveau glandulaire ? hormonal ?

— Je connais très exactement la façon dont vous avez été conçue mais je ne veux pas en discuter avec vous. Il est inutile que vous sachiez. Vos glandes ne sont pas différentes de celles de n'importe quel humain normal. Et, pour être plus précis, j'ajouterai que vous n'avez aucune redondance au niveau du chromosome Y. Tous les humains acquièrent des perturbations glandulaires durant leur conception. En vérité, l'humanité est divisée en deux camps : ceux qui le savent et ceux qui l'ignorent. Mais arrêtons ce bavardage inepte. Ça ne convient pas à un génie.

— Alors, je suis un génie, à présent. Bravo, Patron !

— Pas d'impertinence. Vous êtes un supergénie mais vous n'êtes pas encore près de prendre conscience de votre potentiel. Les génies créent leurs propres règles, à propos du sexe comme d'autre chose. Il en est toujours ainsi parce qu'ils ne peuvent se plier aux usages stupides des inférieurs. Mais revenons à nos moutons. Est-il possible que ce corps soit retrouvé ?

— Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de risques.

— Pas d'autre point dont vous auriez aimé discuter avec moi ?

— Euh... non, je ne crois pas.

— Donc, je n'ai pas besoin d'en savoir plus et je suppose que les Tormey regagneront leur domicile dès que la police aura conclu au non-lieu en l'absence de *corpus delicti*. Certes, le *corpus delicti* ne requiert pas absolument l'existence d'un cadavre, mais il est extrêmement difficile d'établir une inculpation de meurtre sans cadavre. Si l'on arrêtrait les Tormey, un bon avocat les ferait libérer en cinq minutes. Et croyez-moi, ils auraient un *excellent* avocat. Mais il vous sera peut-être agréable d'apprendre que vous les avez aidés à quitter le pays.

— Moi ? Mais comment ?

— Vous et le Dr Perreault. Lorsque vous avez quitté le Canada britannique en empruntant leurs identités et en utilisant leurs cartes de crédit. Vous avez laissé une trace de leur passage qui prouve à l'évidence que les Tormey ont fui le pays immédiatement après la disparition du lieutenant Dickey. A tel point que la police a passé plusieurs jours à essayer de les faire suivre dans la Confédération

californienne. Mais je dois avouer que je suis plutôt surpris que les Tormey n'aient pas été arrêtés à leur domicile. Car, apparemment, mon agent n'a pas eu la moindre peine à les rencontrer et à les interroger.

(Moi, ça ne m'étonnait pas. Si un flic se montrait, hop ! il finissait dans le trou. Mais pour n'importe qui d'autre, et si Ian disait que tout était O.K...)

— Patron, est-ce que votre agent de Winnipeg a cité mon nom ? Je parle de « Marjorie Baldwin », bien entendu.

— Oui. Sinon, Mrs Tormey ne l'aurait jamais laissé entrer. Et sans l'aide des Tormey, je crois que je n'aurais pas pu retrouver votre trace. Nous nous sommes donc mutuellement rendu service. Ils vous ont aidée à vous enfuir, et nous les avons aidés à notre tour. Tout est bien qui finit bien.

— Mais comment vous y êtes-vous pris ?

— Vendredi, vous tenez vraiment à le savoir ?

— Ma foi... non.

(Quand est-ce que je saurai me tenir ? Si le Patron avait souhaité réellement me révéler sa méthode, il l'aurait fait.)

Il a contourné son bureau. Ça m'a fait un choc. D'ordinaire, il ne se déplace guère et, dans son ex-bureau, le plateau à thé était toujours à portée de sa main. Mais cette fois, il n'avait plus de cannes. Il était dans une chaise roulante. Il est allé jusqu'à une petite table et a commencé à manipuler une théière et des tasses.

Je me suis levée.

— Puis-je vous servir ?

— Merci, Vendredi. Oui, volontiers.

Il est retourné derrière son bureau et je me suis occupée du thé. Ce qui m'a permis de lui tourner le dos. Et c'était bien ce que je voulais.

Il n'y a aucune raison d'être choqué par le fait qu'un infirme décide d'abandonner ses cannes pour un fauteuil roulant, aucune. C'est une simple question d'efficacité. Mais, dans ce cas précis, il s'agissait *du Patron*. Si les Égyptiens se réveillaient un matin pour découvrir que les pyramides ont disparu et que le sphinx a un nouveau nez, ils ne seraient pas plus bouleversés que je ne l'avais été en découvrant le Patron dans un fauteuil roulant. Il y a certaines choses – et certaines gens – qui ne changent jamais.

Je lui ai donc servi son thé – deux sucres, un rien de lait chaud –, avant de me servir à mon tour, puis je suis revenue m'asseoir en gardant une expression calme. Le Patron se sert des instruments les plus avancés de la technologie moderne et ses façons demeurent celles d'un autre âge. Si une femme s'offre pour lui servir le thé, je sais qu'il accepte de bonne grâce mais que la chose prend l'aspect d'une sorte

de petite cérémonie.

Il se mit à bavarder à propos de sujets variés tandis que nous dégustions notre thé. Je lui ai rempli de nouveau sa tasse, mais pas la mienne.

— Vendredi, vous avez si souvent changé de nom et de carte de crédit que nous étions constamment à la traîne. Jamais nous n'aurions pu vous suivre jusqu'à Vicksburg si nous n'avions deviné votre plan par rapport à votre parcours. Je n'ai pas pour principe de me mêler des agissements de mes agents, même lorsqu'ils sont couverts de près, mais je dois dire que j'étais sur le point de vous écarter de cette expédition sur le Mississippi qui était vouée à la destruction...

— Patron, à quoi rimait cette expédition ? Je n'ai pas cru un seul mot de ce qu'on m'a raconté.

— Un *coup d'État* [15]. Plutôt maladroit. L'Imperium avait eu trois directeurs successifs en trois semaines... et celui qui est au pouvoir actuellement n'est pas mieux que les autres et n'a pas plus de chances de durer... Vendredi, pour le genre de travail qui est le mien, une tyrannie bien menée est préférable à un gouvernement libéral. Mais une tyrannie bien conduite est aussi rare qu'une démocratie efficace. Pour me résumer, je dirai que nous vous avons perdue à Vicksburg parce que vous avez agi sans la moindre hésitation. Vous vous êtes embarquée avec cette troupe de clowns avant même que notre agent de Vicksburg soit au courant de votre engagement. Cela m'a contrarié. Je dois lui passer un savon, d'ailleurs.

— C'est inutile, Patron. J'ai fait très vite. Jamais il n'aurait pu me suivre. Et s'il m'avait collé au train, j'aurais pris le large de toute façon.

— Oui, oui, je connais votre technique... Mais vous comprendrez mon irritation en apprenant que l'on ne perdait pas votre trace dans un premier temps, puis que vous étiez morte, vingt-quatre heures plus tard.

— Peut-être pas... A Nairobi, il y a eu ce type qui me suivait de trop près et il n'a eu l'occasion de le raconter à personne. Si vous me faites suivre de nouveau, Patron, prévenez quand même vos agents...

— Vendredi, je n'ai pas pour habitude de vous faire suivre. Non, avec vous, je préfère les points de contrôle. Heureusement pour nous, vous n'êtes pas restée morte longtemps. Les terminaoux de mes agents de Saint Louis ont été piratés par le gouvernement, mais je peux encore les utiliser. Quand vous avez tenté de nous contacter par trois fois sans vous faire prendre, j'en ai déduit que ce ne pouvait être que vous. Et j'en ai eu la confirmation lorsque vous avez rallié Fargo.

— Qui est l'agent de Fargo ? L'artiste ?

Le Patron n'a pas paru m'entendre.

— Vendredi, il faut que je travaille à présent. Faites votre

rapport. Court.

— Oui, monsieur. J'ai quitté ce bateau d'excursion en entrant dans l'Imperium et j'ai gagné Saint Louis, où j'ai découvert que tous les codes de contact étaient grillés. Je suis allée jusqu'à Fargo, puis je suis passée au Canada britannique à vingt-six kilomètres à l'est de Pembina. De là, je suis allée à Vancouver, puis à Bellingham, puis ici.

— Aucun ennui en route ?

— Aucun, monsieur.

— Pas de nouveaux développements pouvant présenter un intérêt professionnel ?

— Non, monsieur.

— Quand vous en aurez le temps, enregistrez-moi un rapport détaillé pour analyse. Ne vous gênez pas pour supprimer les détails que vous ne désiriez pas donner. J'aurai besoin de vous dans les deux ou trois semaines qui viennent. Demain matin, l'école reprend pour vous. A 0900.

— Comment ?

— Ne vous rebiffez pas. Ça n'ajoute rien à votre beauté. Vendredi, ce que vous avez fait est très bien mais il est grand temps que vous exerciez votre véritable profession. A ce stade, devrais-je ajouter. Vous êtes terriblement ignorante et il faut que nous changions cela. Donc, demain matin.

— Oui, monsieur.

(Ignorante ? Vieux salopard. Bien sûr, j'avais été heureuse de le retrouver. Mais ce fauteuil roulant continuait de me troubler.)

Le *Pajaro Sands* est d'ordinaire une pension balnéaire. Il est perdu au fond de la baie de Monterey, pas très loin d'un coin tout aussi perdu : Watsonville. Watsonville est un port pétrolier d'importance mondiale, pourtant, et il a tout le charme d'une vieille crêpe sans confiture. La seule distraction, ce sont les casinos et les bordels de Carmel, à plus de cinquante kilomètres de là. Mais je ne joue pas et je ne tiens pas à payer pour mon plaisir sexuel, même pour les divertissements exotiques que l'on trouve en Californie. Carmel échappait au Patron sans doute parce que c'était trop loin pour un trajet à cheval, sauf durant le week-end, qu'il n'y existait aucune liaison directe par capsule et que le Patron n'utilisait les VEA que pour le travail, même si la Californie était très libérale en ce qui concernait les licences des véhicules à énergie.

Les vraies distractions, au *Pajaro Sands*, étaient dans la nature : le soleil, le sable et les vagues.

J'avais aimé le surf jusqu'à ce que je le maîtrise parfaitement. Ensuite, cela m'avait ennuyée. Je passais mes journées à bronzer un peu, à nager un peu et à regarder les grands pétroliers. Généralement, il y avait toujours à bord un homme de quart pour nous observer à la jumelle.

Personne ne s'ennuyait parce que nous avions tous accès aux terminaux. De nos jours, les gens se sont tellement habitués aux ordinateurs qu'ils oublient facilement que ce sont de merveilleuses fenêtres sur le monde extérieur. C'est parfois mon cas. On finit par n'utiliser l'ordinateur que pour certains services. Pour payer les factures, téléphoner, suivre les informations, et on néglige ses fonctions les plus enrichissantes. Si l'on paie, on peut tout obtenir d'un terminal, sauf de se glisser dans votre lit.

De la musique ? Je pouvais écouter un concert en direct de Berkeley aussi bien qu'un récital donné à Londres dix ans auparavant par un artiste mort. La musique est toujours aussi « vivante », aussi proche que si l'on était dans la salle. Le temps importe peu aux électrons. Dès qu'une information est entrée dans le réseau, le temps est gelé. Tout ce qu'il suffit de se rappeler, c'est que les trésors infinis du passé sont à votre portée dès que vous pianotez sur les touches.

Le Patron m'avait envoyée faire mes études à un terminal et je crois que je disposais de facilités que n'importe quel étudiant d'Oxford, de la Sorbonne ou de Heidelberg, né plusieurs années

auparavant, m'aurait enviées.

Avant tout, je n'avais pas eu le sentiment d'être expédiée à l'école.

Pour ma première journée, on me demanda de me présenter au bibliothécaire en chef. Le Pr Perry était un vieux bonhomme affable que j'avais connu pendant ma formation de base. Il me parut harassé, ce qui était concevable puisque la bibliothèque du Patron était sans nul doute la chose la plus énorme et la plus complexe qui eût été transférée de l'Imperium au *Pajaro Sands*. Le professeur avait encore quelques semaines de travail devant lui avant que tout soit en ordre. Et le Patron, évidemment, exigeait que tout soit impeccable. La tâche n'était certainement pas facilitée par le fait que le Patron tenait par-dessus tout à la collection de livres imprimés qu'il préférait aux cassettes ou aux disquettes et autres microfiches.

En me voyant, Perry a eu l'air contrarié, puis il m'a désigné une console dans un coin.

— Miss Vendredi, pourquoi ne pas vous asseoir par-là ?

— Que suis-je censée faire ?

— Eh bien... c'est difficile à expliquer. On va certainement vous le dire. Voyez-vous, je suis affreusement débordé et je manque de personnel. Pourquoi ne pas commencer par vous familiariser avec le matériel en étudiant n'importe quel sujet ?

Je n'ai rien remarqué de vraiment spécial. Il existait quelques clés supplémentaires pour l'accès à d'autres bibliothèques importantes. Celles de Harvard, de l'Atlantic Union à Washington ou du British Muséum. On pouvait être interconnecté avec elles sans intervention humaine. Il n'était même pas nécessaire de se raccorder au réseau général. Il était également possible d'avoir une interface avec la bibliothèque du Patron, celle qui se trouvait justement tout à côté de moi. Je pouvais lire ses gros livres reliés si j'en avais envie, en tournant les pages grâce au clavier, sans sortir les volumes de leur environnement d'azote, bien entendu.

En parcourant l'index de la bibliothèque de l'université de Tulane, ce même matin, à la recherche d'éléments historiques sur Vicksburg, je suis tombée sur un renvoi qui concernait les différents types de spectres des étoiles et je m'y suis arrêtée. J'ignorais pourquoi il y avait un tel renvoi ici, mais ils arrivent souvent de manière inopinée dans un texte.

J'étais encore en train de me nourrir de données sur l'évolution stellaire quand le Pr Perry est venu me proposer d'aller déjeuner.

J'ai accepté mais, auparavant, j'ai pris quelques notes sur différentes sortes de mathématiques que je voulais étudier. L'astrophysique est un domaine passionnant mais, pour s'y aventurer, il faut posséder à fond le langage nécessaire.

L'après-midi, je me suis replongée dans le vieux Vicksburg et j'ai trouvé un renvoi concernant *Show Boat*, une comédie musicale sur cette période historique. J'ai passé le reste de la journée à regarder des spectacles de Broadway qui dataient de l'époque où la grande Fédération américaine n'était pas encore tombée en morceaux. Pourquoi n'écrivent-ils donc plus ce genre de musique de nos jours ? Ces gens-là avaient dû tellement s'amuser ! Après *Show Boat*, j'ai regardé *My Fair Lady* et j'ai vu ensuite qu'il m'en restait encore des tas d'autres. C'était donc ça, les études ?

Le lendemain, j'ai pris la décision de m'attacher à des sujets professionnels dans lesquels j'accusais quelque faiblesse. J'avais la certitude que mes tuteurs (quels qu'ils soient) ne me laisseraient guère de temps pour mes choix propres. Et l'entraînement que j'avais suivi m'avait appris que les journées devaient faire vingt-six heures. Mais, à l'heure du breakfast, mon amie Anna m'a demandé :

— Vendredi, est-ce que tu peux me parler de l'influence de Louis XI sur la poésie lyrique française ?

J'ai ouvert de grands yeux.

— Qu'y a-t-il à gagner ? Louis XI... Ça ne me dit rien. C'est comme un nom de fromage. Les seuls vers de français dont je me souviens sont : *Mademoiselle from Armentières*...

— Mais le Pr Perry a dit que c'était à toi que je devais m'adresser.

— Il plaisantait.

Quand je suis retournée à la bibliothèque et que papa Perry a levé les yeux de sa console, je lui ai dit :

— Bonjour. Anna me dit que vous lui avez conseillé de me consulter à propos de l'influence de Louis XI sur la poésie française ?

— Mais oui, certainement. Mais j'aimerais que vous ne me dérangiez pas pour l'instant. Ce programme est très compliqué, voyez-vous...

Il s'est penché de nouveau sur la console et m'a rejetée de son univers.

Agacée, frustrée, j'ai composé le code Louis XI. Deux heures plus tard, je suis sortie prendre l'air. Je n'en savais pas plus sur la poésie. Tout ce que je pouvais dire, c'est que le Roi-Araignée n'avait pas été un protecteur des arts. Mais j'avais appris des tas de choses sur la politique au XV^e siècle. Des choses violentes.

Jusqu'à la fin de la journée, j'ai exploré la poésie française depuis 1450. Ça m'a semblé plutôt bon par moments. A mon avis, la langue française se prêtait mieux à la poésie que l'anglais. Il fallait vraiment l'art magique d'un Edgar Poe pour infuser quelque beauté dans les dissonances anglaises. Quant à l'allemand, il ne me semble guère fait pour exprimer un quelconque lyrisme poétique. Ce n'est nullement la faute à Goethe ou Heine, mais un défaut inhérent à une langue rude et

désagréable. L'espagnol, par opposition, est si musical et doux que n'importe quel message publicitaire peut passer pour une poésie plus caressante à l'oreille que des vers libres récités en anglais.

En tout cas, je ne savais toujours pas quelle avait pu être l'influence de Louis XI sur la poésie française de son temps.

Un certain matin, j'ai retrouvé *ma* console déjà prise. Je me suis tournée vers Perry.

— Oui, nous sommes particulièrement débordés aujourd'hui, miss Vendredi. Pourquoi ne vous servez-vous pas du terminal de votre chambre ? Il est doté des mêmes contrôles et, si vous avez besoin de me consulter, vous pouvez le faire encore plus rapidement qu'ici. Vous composez « local sept », votre code, et je demanderai à l'ordinateur de vous donner la priorité. Ça vous va ?

— Parfait. Qu'est-ce que je dois étudier aujourd'hui ?

J'aimais beaucoup la chaude camaraderie qui régnait dans la grande bibliothèque mais je me disais également que, dans ma chambre, je pourrais au moins me déshabiller sans risquer de choquer le bon professeur.

— Mon Dieu... N'y a-t-il donc aucune matière qui soit digne de votre intérêt ? J'ai horreur d'importuner le Numéro Un.

J'ai donc gagné ma chambre et repris l'exploration de l'histoire de France à partir de Louis XI. Ce qui m'a amenée aux colonies d'outre-Atlantique, aux problèmes économiques, à Adam Smith et à la politique pure. J'en ai conclu qu'Aristote avait eu une bonne période mais que Platon était un escroc. On m'a appelée trois fois depuis le restaurant, la dernière fois pour me signifier que si je n'arrivais pas dans la seconde, je n'aurais droit qu'à des plats froids. Il y avait aussi un petit message de Goldie qui menaçait de venir me chercher par les cheveux.

Je suis donc descendue en hâte, les pieds nus, en bouclant ma combinaison. Anna m'a demandé ce que j'avais pu faire d'aussi absorbant et urgent.

— Ça ne te ressemble pas, Vendredi, ma chérie.

Goldie et elle déjeunaient souvent ensemble, indifféremment avec ou sans hommes. Les pensionnaires formaient une espèce de club ou de fraternité, particulièrement bavarde et bruyante tout autant qu'affectueuse.

— J'améliorais mon cerveau. Vous avez devant vous La Plus Haute Autorité Mondiale.

— Sur quoi ? a demandé Goldie.

— Sur n'importe quoi. Posez vos questions. Je réponds dans la seconde aux plus faciles. Mais vous devrez attendre jusqu'à demain pour les plus difficiles.

— Prouve-le, dit Anna. Combien d'anges peuvent s'asseoir sur la

pointe d'une aiguille ?

— Ça, c'est facile. On mesure le diamètre du cul des anges. On mesure la pointe de l'aiguille. On divise A par B. C'est à peine bon pour un étudiant de première année.

— Tu parles... Quel bruit fait une main qui applaudit ?

— Encore plus facile. Tu branches un enregistreur sur un terminal. Tu applaudis d'une main et tu écoutes.

— A toi, Goldie. Je crois bien qu'elle a mangé du lion, aujourd'hui.

— Quelle est la population de San José ?

— Ah ! ça, c'est nettement plus difficile ! Il va falloir que tu attendes demain.

Nous avons continué à plaisanter comme ça pendant un bon mois avant que l'idée ne s'insinue en moi que quelqu'un (le Patron, sans aucun doute) voulait bel et bien faire de moi « La Plus Haute Autorité Mondiale » dans tous les domaines de la connaissance.

Il avait existé un homme auquel on avait collé ce titre. J'étais tombée sur ses références en me débattant pour répondre aux multiples questions stupides qui m'arrivaient de tous les côtés. Par exemple : réglez votre terminal sur « recherche ». Composez en succession : « Culture nord-américaine », « Langue anglaise », « Milieu du XX^e siècle », « Comédiens », « Plus Haute Autorité Mondiale ». La réponse est « Pr Irwin Corey ». C'est drôle et on ne s'en lasse pas.

Pendant ce temps, on me gavait comme une oie.

Mais je n'en souffrais pas. Souvent, l'un ou l'une de mes amis m'invitait à partager son lit. Je ne me souviens pas d'avoir jamais refusé. Nous nous donnions généralement rendez-vous pendant notre bain de soleil et cela ajoutait un peu d'excitation au plaisir d'être allongé sur la plage. Tout le monde était gentil et courtois, et il était possible de répondre : « Oh ! je suis désolée, mais Terence m'a demandé le premier. Demain, peut-être ? Non, alors plus tard, d'accord ? » sans risquer de blesser personne. C'était l'un des points faibles du groupe-S auquel j'avais appartenu : les choix semblaient se faire au niveau des mâles mais non sans tension.

On me posait de plus en plus de questions absurdes. J'étais juste en train de pénétrer dans l'univers de la poterie Ming quand un message apparaissait sur le terminal pour me dire que quelqu'un désirait savoir quels étaient les rapports entre la longueur de la barbe des hommes, celle des jupes et le prix de l'or. Mais j'avais cessé de m'étonner. Avec le Patron, tout peut arriver. Pourtant, cette dernière question me paraissait encore plus stupide que les autres. Pourquoi devait-il exister un quelconque rapport ? La barbe des hommes ne m'avait jamais intéressée le moins du monde. C'est souvent dur, sale et ça pique. Quant aux jupes des femmes, je connaissais encore moins

de détails.

Mais on m'avait appris à ne pas esquiver les questions, même si elles me semblaient totalement absurdes. Pour celle-là, donc, j'ai fait appel à toutes les archives, à toutes les données, en programmant les associations les plus improbables.

Ensuite, j'ai demandé à la machine de classer toutes les informations par catégories.

Du diable si je n'arrivais pas à trouver un quelconque rapport !

Au fur et à mesure que les informations me parvenaient, j'ai pris conscience que le seul moyen d'en tirer parti était de demander à l'ordinateur de me projeter un graphique en trois dimensions et en couleurs. C'était très beau ! Impossible de savoir comment ces trois variables pouvaient coïncider, mais c'était pourtant le cas. Et j'ai fini ma journée en modifiant les échelles. X par rapport à Y, par rapport à Z selon différentes combinaisons. Augmentation, diminution, rotation... Je cherchais d'éventuelles relations cycloïdiques au-delà des plus apparentes. J'ai remarqué une double courbe sinusoïdale qui ne cessait d'apparaître à chaque rotation de l'holo. Et soudain, sans raison particulière, j'ai décidé de soustraire la ligne double des taches solaires.

Eurêka ! C'était tout à coup aussi net et absolu qu'une poterie Ming ! Avant l'heure du dîner, j'avais mon équation. Une simple ligne qui résumait toutes les données idiotes que j'avais tirées du terminal pendant cinq jours. J'ai composé le code du chef, enregistré l'équation, plus quelques variables sans commentaire. Je voulais obliger ce petit plaisantin anonyme à me demander mon opinion personnelle.

J'ai reçu la réponse que je méritais : *Aucune question.*

J'ai continué à jouer des variations sur ce thème pendant toute la journée suivante. Je choisissais un groupe de telle ou telle année et, en observant les visages barbus des mâles et les jambes des femmes, je parvins à déterminer avec suffisamment de précision les variations du taux de l'or par rapport au cycle des taches solaires et – ce qui était le plus surprenant – la stabilité des structures politiques.

La sonnerie de mon terminal a retenti. Pas de visage sur l'écran. Juste un message : *Le centre opérationnel demande analyse immédiate de la possibilité que les épidémies de peste des VI^e, XIV^e et XVII^e siècles aient été la conséquence d'une conspiration politique.*

Fichtre !

Tout à coup, j'avais l'impression d'être tombée au milieu d'une bande de jeux dingues.

D'accord ! La question que l'on me posait était tellement complexe qu'il me faudrait peut-être rester seule un bon bout de temps pour l'étudier. Ça me convenait tout à fait.

J'ai commencé par un listing de tous les sujets qui me venaient à l'esprit : peste, épidémiologie, poux, rats, Daniel Defoe, Isaac Newton, conspirations, franc-maçonnerie, rosicruciens, Kennedy, Oswald, Booth[16], Pearl Harbor, la grippe espagnole, la peste bubonique, etc.

En trois jours, ma liste était devenue dix fois plus longue.

En une semaine, je pris conscience qu'une vie entière ne saurait suffire à explorer le sujet. Mais on m'avait demandé de le faire. Quant à « l'analyse immédiate »... Je décidai de travailler consciencieusement au moins cinquante heures par semaine mais à mon gré et à mon rythme, sans que nul ne me tanne... A moins que quelqu'un ne se manifeste pour m'expliquer face à face pourquoi je devais forcer le train et travailler différemment.

Ça se passa bien pendant des semaines.

Je fus réveillée au beau milieu de la nuit par mon terminal. C'était la sonnerie d'urgence. Je l'avais éteint comme d'habitude en allant me coucher. Pour une fois, j'étais seule.

— D'accord, d'accord, ai-je répondu d'une voix endormie. Parlez et dites-moi quelque chose de vraiment passionnant.

Pas d'image. Mais la voix était celle du Patron.

— Vendredi, pour quand prévoyez-vous la prochaine épidémie de peste noire ?

— Dans trois ans. En avril. Elle éclatera à Bombay et se répandra immédiatement sur le monde. Et sur les autres planètes au premier transfert.

— Merci. Et bonne nuit.

J'ai replongé ma tête dans l'oreiller et je me suis rendormie aussitôt.

Comme à l'accoutumée, je me suis réveillée à sept heures, je suis restée un moment sans bouger dans mon lit et je me suis dit que oui, c'était bien le Patron qui m'avait appelée durant la nuit et à qui j'avais donné cette réponse absurde.

(Allez, Vendredi, maintenant, il faut grimper les Treize Marches.)

J'ai composé le « un local ».

— Ici Vendredi, Patron. C'est à propos de ce que je vous ai dit cette nuit. Je plaide la folie momentanée.

— Pas du tout. Venez me voir à dix heures quinze.

J'ai résisté à la tentation de passer les trois heures qui me restaient dans la position du lotus et égrenant un chapelet. Mais j'ai la ferme conviction que l'on ne doit pas attendre la fin du monde le ventre vide. Ce matin-là, justement, il y avait des figues fraîches avec de la crème, du corned-beef aux œufs pochés, et des muffins anglais avec de la véritable marmelade d'oranges de la Knot's Berry Farm. Du lait frais. Et du café de Colombie. Je me sentis tellement mieux après avoir goûté de tout ça que je passai une heure à essayer d'établir une

relation mathématique entre l'histoire de la peste et la date qui avait surgi comme ça dans ma cervelle endormie. Je n'en trouvai aucune mais, quand même, je commençais à discerner une vague forme dans la courbe dont je disposais quand le terminal a sonné pour m'avertir que l'heure du rendez-vous était dans trois minutes.

J'étais prête. Sauf que j'avais résisté à l'envie de me faire couper les cheveux.

— Vendredi au rapport, monsieur.

Je n'avais pas une seconde de retard.

— Asseyez-vous. Pourquoi Bombay ? J'aurais plutôt pensé à Calcutta...

— C'est probablement lié au régime des moussons. Les puces, par exemple, ne peuvent pas supporter la chaleur et la sécheresse. Parce que leur corps est composé d'eau à quatre-vingts pour cent. En dessous de soixante, la puce meurt. Donc, un temps sec et chaud n'est pas favorable à la propagation d'une épidémie. Mais, Patron, tout cela n'a pas de sens. C'est absurde. Vous me réveillez en plein milieu de la nuit pour me poser une question idiote à laquelle je donne une réponse idiote sans vraiment avoir conscience de ce que je raconte. J'ai probablement pris ça dans un rêve... Vous savez, j'ai fait des cauchemars à propos de la peste noire et il y a vraiment eu une épidémie qui s'est propagée à partir de Bombay. En 1896...

— Pas aussi grave que le type Hong Kong, trois ans plus tard. Vendredi, la section analytique du Centre opérationnel dit que la prochaine épidémie de peste noire ne commencera qu'un an après vos prévisions. Et pas à Bombay, mais à Djakarta et à Hô Chi Minh City.

— Mais c'est totalement absurde ! Désolée, monsieur, mais je crois que j'étais encore dans mon cauchemar. Patron, est-ce que je ne pourrais pas étudier des choses plus agréables que les rats, les puces et la peste noire ? Je vais finir par ne plus dormir.

— Vous le pouvez. Pour la peste, c'est fini.

— Bravo !

— A moins que votre exceptionnelle curiosité intellectuelle ne fasse apparaître des prolongements nouveaux. C'est aux Opérations de s'en occuper à présent. Mais ils tiendront compte de vos prévisions et non des analyses mathématiques qui ont été faites.

— Je le répète : ce que je vous ai dit est dépourvu de sens, Patron.

— Vendredi, votre plus grande faiblesse, c'est que vous n'avez pas conscience de votre force. Est-ce que nous n'aurions pas l'air de crétins si l'épidémie éclatait un an avant la date qu'ils ont prévue ? Ce serait une catastrophe. Non, un an d'avance pour les mesures de prophylaxie, ça ne fera de mal à personne, bien au contraire...

— Est-ce que nous allons vraiment tenter d'empêcher l'épidémie ?

(Durant toute l'histoire, les gens ont combattu les rats et les puces.)

— Grands dieux, non ! Ce serait d'ailleurs un contrat beaucoup trop important pour notre organisation. Et je n'accepte jamais les contrats trop importants. Ensuite, d'un point de vue strictement humanitaire, il n'est pas très opportun de neutraliser un processus normal de dépopulation. La peste est une chose abominable mais rapide. La famine est tout aussi efficace... mais ô combien plus lente et cruelle...

Il a fait une grimace avant de reprendre :

— Non, le rôle de notre organisation se limitera à empêcher *Pasteurella pestis* de quitter cette planète. Comment nous y prendre ? Répondez-moi immédiatement.

(Ridicule ! N'importe quel service de santé, placé devant ce dilemme, aurait déboursé des fonds de recherche, mis au point un programme avec un délai de cinq ans pour une recherche cohérente...)

J'ai répondu instantanément :

— Faites-les exploser.

— Les colonies spatiales ? Ça me semble une solution pour le moins radicale.

— Non, les puces. Pendant les guerres planétaires du XX^e siècle, quelqu'un a découvert qu'on pouvait tuer les puces et les poux en les amenant à haute altitude. Ils explosent. A cinq mille mètres environ, si je me souviens bien, mais on peut vérifier par expérience. J'ai pensé à cela parce que j'ai remarqué que la Station de la Vrille du mont Kenya était située au-dessus de cette altitude critique. Et tout le trafic spatial, ou presque, passe aujourd'hui par la Vrille. Ou bien il y a encore la méthode plus simple de la chaleur et de la sécheresse – mais elle n'est pas aussi rapide. En tout cas, Patron, l'élément essentiel, c'est qu'il ne faut faire *absolument aucune exception*. Un seul cas d'immunité diplomatique ou de VIP échappant aux contrôles, et c'est cuit. Un petit toutou, un minet, des souris blanches... En cas de forme pneumonique, Ell-Cinq deviendra une cité fantôme en une semaine. Ou Luna City.

— Si je n'avais pas autre chose à vous confier, c'est vous qui vous en occuperiez, Vendredi. Et les rats ?

— Je ne veux plus rien avoir à faire avec tout ça, Patron. Mais tuer un rat, ce n'est pas un vrai problème. On le met dans un sac. On le passe à la hache. On tire dessus. On le met dans l'eau, puis on fait brûler le tout. Pendant ce temps, sa compagne aura donné douze petits ratons pour le remplacer. Patron, vous savez bien que nous n'avons jamais pu venir à bout des rats. Dès que nous relâchons le combat, ils se multiplient et ils reviennent. (J'ai ajouté d'un ton aigre :) Je crois qu'ils sont nos successeurs.

Cette histoire de peste m'avait vraiment déprimée, je crois.

— Expliquez-vous.

— Si *l'Homo Sapiens* ne s'en sort pas, s'il continue à chercher à se détruire, les rats sont prêts à prendre sa place.

— Billevesées. Pure idiotie. Je pense que vous exagérez la volonté de mort des humains. Nous avons disposé des moyens de nous suicider depuis de nombreuses générations et ces moyens ont été en bien des mains. Rien n'est arrivé. D'abord, pour nous remplacer, les rats auraient besoin de cerveaux beaucoup plus développés, de corps capables de les supporter. Ils devraient apprendre à se déplacer sur deux pattes et à utiliser leurs pattes antérieures pour manipuler les objets. Et il leur faudrait un cortex bien plus important pour contrôler tout cela. Pour *remplacer* l'homme, n'importe quelle autre espèce doit *devenir* comme l'homme. Mais n'en parlons plus. Avant d'abandonner le sujet de la peste, quelles sont vos conclusions à propos de la théorie des conspirations politiques ?

— Ce concept est inepte. Vous avez précisé le VI^e, le XIV^e et le XVII^e siècle... Ce qui implique des caravanes, des bateaux, et pas la moindre connaissance dans le domaine de la bactériologie. L'abominable Dr Fu Manchu élevant des millions de rats et donc de puces dans sa retraite bien cachée... Supposons que les rats soient infestés de bacilles, comme ça, sans connaissances théoriques... Comment atteindra-t-il sa cible ? Par bateau ? En quelques jours de voyage, tous les rats auront crevé et l'équipage sera mort. Encore plus difficile par voie de terre. Non, pour qu'une telle conspiration aboutisse à ces époques, il aurait fallu toute la science moderne et donc une très grosse machine à voyager dans le temps. Patron, qui a pu poser une question aussi idiote ?

— Moi.

— Je me disais bien que ça vous ressemblait. Mais pourquoi ?

— Cela vous a amenée à étudier le sujet selon un angle bien plus large, non ?

— Eh bien... (J'avais passé plus de temps à étudier l'histoire politique que la maladie elle-même.) Oui, je le suppose.

— Vous le savez très bien.

— Oui, admettons. Patron, il n'existe aucune épidémie bizarre ressemblant à une conspiration. Ou bien alors, nous avons trop de documents qui se contredisent. S'il y a eu conspiration dans le passé, disons il y a une génération ou plus, il devient impossible de faire toute la vérité. Est-ce que vous avez entendu parler de John Fitzgerald Kennedy ?

— Oui. C'était un chef d'État de la Fédération. Elle se situait alors entre le Canada – le Canada britannique et le Québec – et le royaume du Mexique. Il a été assassiné.

— Oui, c'est lui. Il a été tué devant des centaines de témoins et tout a été enregistré, avant, pendant, après. Toutes ces preuves ont abouti à ceci : personne n'a jamais su qui l'avait tué, combien de personnes avaient tiré sur lui, pourquoi et, s'il y avait eu conspiration, qui avait fait partie de cette conspiration. On ne peut même pas avoir la certitude que le meurtre ait été préparé à l'étranger ou dans le pays. Patron, vous voyez bien que si l'on n'arrive pas à faire la lumière sur un assassinat aussi récent et à propos duquel on a tellement enquêté, nous n'avons que peu de chances de connaître les détails de ce qui a pu se passer sous Jules César, non ? Tout ce que l'on peut dire, c'est que les gens qui étaient au pouvoir ont écrit la version que l'on trouve dans les livres d'histoire. Ce n'est pas plus valable ou honnête qu'une autobiographie.

— Vendredi, généralement, une autobiographie se doit d'être sincère et honnête !

— Pardon ? Qu'est-ce que vous avez fumé, Patron ?

— Ça suffit. Une autobiographie est généralement honnête mais elle n'est jamais exacte.

— Tout ça m'échappe un peu.

— Pensez-y, Vendredi, je ne peux pas vous consacrer plus de temps aujourd'hui : vous bavardez trop et vous changez sans cesse de sujet. Vous êtes donc priée de tenir votre langue pendant que je vous expose certaines choses importantes. Vous travaillez désormais en permanence pour l'état-major. Vous avez pris de l'âge, vos réflexes se sont un peu ralentis. Je ne veux plus vous risquer sur le terrain...

— Mais je ne me plains pas !

— Silence ! Il ne faut pas que vous rouilliez. Passez un peu moins de temps devant la console et un peu plus en exercices. Un jour, vos réflexes améliorés vous sauveront encore une fois la vie. Et pas seulement la vôtre. Entre-temps, pensez un peu au jour où il vous faudra conduire votre existence sans aide. Vous devriez quitter cette planète. Elle n'a plus rien à vous donner. La balkanisation de l'Amérique du Nord a mis un terme à notre ultime chance d'éviter le déclin de la civilisation de la Renaissance. Vous devriez penser non seulement aux mondes du système solaire, mais à ceux qui se trouvent au-delà, dans les autres systèmes. On y trouve des planètes primitives aussi bien que les plus évoluées. Vous devriez vous enquérir des conditions d'immigration pour chacune d'elles. Vous aurez besoin d'argent. Voulez-vous que mes agents récupèrent les fonds qui vous ont été soustraits en Nouvelle-Zélande ?

— Comment savez-vous cela ?

— Allons, allons ! Nous ne sommes pas des enfants !

— Est-ce que j'ai le droit de réfléchir auparavant ?

— Mais oui. A propos de ce projet d'émigration, je vous conseille

d'écarter définitivement la planète Olympia. Sinon, je n'ai pas d'autres directives à vous donner. Quand j'étais plus jeune, je pensais pouvoir changer le monde. Ce n'est plus le cas à présent mais, pour des raisons émotionnelles qui me sont propres, je dois continuer de me battre. Mais vous, Vendredi, vous êtes jeune et vos liens affectifs avec l'humanité sont lâches. Jamais je n'aurais évoqué cela avant que vous n'ayez rompu toute attache avec les êtres qui vous étaient chers, en Nouvelle-Zélande...

— Mais je n'ai rien rompu du tout ! On m'a foutue à la porte à coups de pied dans le cul, oui !

— D'accord. Vous avez deux missions dans l'immédiat : étudier le complexe Shipstone et ses connexions extérieures. Ensuite, la prochaine fois que nous nous verrons, je veux que vous me disiez très exactement comment repérer une société malade. C'est tout.

Le Patron se tourna vers sa console comme si je n'existais plus. Je me suis levée mais je n'avais pas l'intention de me voir donner congé comme ça. Il ne m'avait pas laissé une seconde pour poser certaines questions importantes.

— Patron, est-ce que je n'ai pas de mission plus précise ? Je veux dire, je dois seulement étudier des hypothèses qui ne débouchent sur rien ?

— Tout cela débouche sur quelque chose. Et votre mission est précise. D'abord, étudier. Ensuite, vous réveiller au milieu de la nuit pour répondre à des questions absurdes.

— Et rien que cela ?

— Qu'est-ce que vous voulez ? Des anges, des trompettes ?

— Eh bien... peut-être un simple travail. J'étais un courrier. Qu'est-ce que je suis au juste maintenant ? Le bouffon du roi ?

— Vendredi, j'ai l'impression que vous prenez une tournure de pensée désagréablement bureaucratique. Un simple travail ! Vous êtes à présent une analyste intuitive dépendant du quartier général et vous n'adresserez vos rapports qu'à moi seul. Ce qui suppose une obligation formelle et absolue : il vous est interdit de discuter de tout sujet sérieux avec n'importe quel membre de la section analytique. Vous pouvez coucher avec n'importe lequel ou laquelle d'entre eux, mais votre conversation devra être limitée aux sujets les plus banals.

— Patron, il m'arrive de souhaiter que vous n'ayez pas passé autant de temps sous mon lit !

— Ce n'était que dans le souci de protéger notre organisation. Vendredi, vous savez parfaitement que l'absence d'Yeux et d'Oreilles signifie qu'ils sont dissimulés. Croyez-moi : je protège et je protégerai l'organisation sans vergogne.

— Ça, je n'en doute pas. Patron, une dernière question : qui est derrière le Jeudi Rouge ? Et est-ce qu'il y en aura un quatrième ? Que

signifie tout cela ?

— Réfléchissez-y vous-même. Si je vous le disais, ce ne serait pas pareil. Non, étudiez la question à fond et il se peut qu'une nuit, quand vous serez profondément endormie et seule, je vous demande la réponse. Alors, vous saurez.

— Pour l'amour de Dieu ! Est-ce que vous savez toujours quand je dors seule ?

— Toujours. Et maintenant, disparaissez.

En quittant le saint des saints, j'ai rencontré Goldie qui arrivait. J'étais encore sous le coup de la colère et je lui ai juste adressé un signe de tête. Ce n'est pas que j'avais quoi que ce soit contre Goldie. Le Patron ! Qu'il aille au diable ! Sale voyeur arrogant et dominateur ! J'ai regagné ma chambre et je me suis remise au travail, juste pour essayer de me calmer.

J'ai composé les noms et les adresses de toutes les sociétés Shipstone. Pendant qu'ils passaient en imprimante, j'ai demandé les histoires existant sur le complexe. L'ordinateur m'en a donné deux, une histoire officielle de la société combinée avec une biographie de Daniel Shipstone, et une histoire non officielle qualifiée de « scandaleuse ».

Puis il m'a suggéré d'autres sources d'information.

J'ai demandé au terminal de m'imprimer les deux ouvrages ainsi que les textes émanant d'autres sources s'ils ne dépassaient pas quatre mille mots, qu'ils soient ou non résumés. Puis j'ai consulté la liste des sociétés :

Shipstone Estate, Inc.
 Shipstone Memorial
 Shipstone Estates
 Shipstone Tatipanaire
 Shipstone Cylio
 Shipstone Aden
 Shipstone Deep Water
 Shipstone Africa, Ltd.
 Shipstone Gentle Valley.
 Shipstone Korothee
 Ecole Billy Shipstone pour les
 enfants handicapés
 Interworld Transport
 Corporation
 Réservoir d'arrivée de Wolf Creek
 Page 171.
 Refrigérateurs de Año Nuevo
 Société mondiale Shipstones
 Artériaux

En parcourant cette liste, j'ai éprouvé un enthousiasme très mitigé. Je savais que le trust Shipstone était plus qu'important – qui ne dispose pas d'une dizaine de Shipstones à portée de la main ? Sans compter les gros éléments, dans les fondations de nos maisons ? Mais, soudain, il réapparaissait que l'étude de ce monstre pouvait me

prendre la vie entière. Et les Shipstones ne me passionnaient plus particulièrement.

J'étais en train de ruminer sur tout ça quand Goldie est venue me dire en passant qu'il était temps d'aller grignoter un bout.

— Et on m'a aussi donné des instructions pour que tu ne passes pas plus de huit heures par jour devant ton terminal et que tu profites de ton week-end chaque semaine.

— Vraiment ? Quel vieux tyran !

Nous nous sommes dirigées vers le réfectoire.

— Vendredi...

— Oui, Goldie ?...

— Tu trouves que le Maître est plutôt difficile à vivre, n'est-ce pas ?

— Non. Toujours impossible. Constamment.

— Mmm... oui, sans doute. Mais tu ignores peut-être qu'il vit dans une constante souffrance. Et il ne se drogue plus.

Nous avons fait quelques pas en silence tandis que je digérais cette information.

— Goldie... qu'est-ce qui ne va pas chez lui ?

— Rien, en réalité. Je dirais même qu'il est en bonne santé. Du moins pour son âge...

— Et quel âge a-t-il ?

— Je ne le sais pas vraiment. D'après tout ce que j'ai pu rassembler, il devrait avoir dépassé la centaine. Mais je ne pourrais dire de combien d'années exactement.

— Oh non ! Goldie, quand j'ai commencé à travailler pour lui, il devait avoir à peine dépassé les soixante-dix ans. Il avait déjà des cannes pour marcher mais il était très en forme. Il se déplaçait presque aussi vite que n'importe qui.

— Ma foi... ce n'est pas très important. Mais tu ne devrais pas perdre de vue qu'il n'est pas facile. S'il te fait de la peine, c'est à cause de ce qu'il ressent. En tout cas, je dois dire qu'il a la plus haute estime pour toi...

— Qu'est-ce qui te le fait croire ?

— Ah, ça suffit ! J'ai suffisamment parlé de mon vieux malade... Mangeons un bout...

Je me suis penchée sur le complexe Shipstone en évitant d'étudier les Shipstones. Ce que je veux dire, c'est que le seul moyen de comprendre cela, c'est de retourner à l'école, de se spécialiser en physique, de se plonger dans l'étude des plasmas, de se faire engager par une des sociétés dépendant de la Shipstone et de se montrer si dévoué, si brillant, si loyal que l'on finit par se retrouver dans les plus hauts étages de la fabrication.

Pour cette belle ascension, il faut compter une bonne vingtaine d'années et j'aurais dû commencer vers dix ans. J'estimais donc que le Patron n'avait certainement pas prévu ce genre d'itinéraire pour moi.

Maintenant, voyons un peu la propagande, officielle ou non :

Prométhée, un bref résumé accompagné d'une biographie concise des découvertes fondamentales de Daniel Thomas Shipstone, docteur en philosophie, diplômé de l'Académie militaire, docteur ès sciences, et de l'Association de bienfaisance qu'il fonda.

... ainsi le jeune Daniel Shipstone vit immédiatement que le problème de l'énergie ne résidait pas dans une réduction mais dans le transport. L'énergie est partout, autour de nous – dans la lumière solaire, le Vent, les torrents des montagnes, dans les gradients de température, le charbon, le pétrole, les minerais radioactifs, les plantes. Et tout particulièrement dans les profondeurs des océans et de l'espace. Là, l'énergie est disponible en quantités qui dépassent la raison humaine.

Ceux qui parlaient de « raréfaction des sources » et qui en appelaient à l'« économie d'énergie » ne comprenaient pas la situation. La manne céleste continuait de pleuvoir sur nous et nous n'avions besoin que d'un seau pour la recueillir. Encouragé par sa fidèle épouse Muriel – née Greentree – qui se remit au travail pour subvenir aux besoins de la famille, le jeune Shipstone démissionna de son poste à la Commission nucléaire pour devenir le génial inventeur que l'on connaît, le héros mythique américain par excellence. Après sept ans d'efforts et de privations, il avait mis au point, de ses seules mains, la première pile Shipstone. Il avait découvert que...

Ce qu'il avait découvert, c'était le moyen de stocker encore plus de kilowattheures dans un volume plus petit que tous ceux dont avaient pu rêver des générations d'ingénieurs avant lui. Parler de « pile améliorée », comme l'avaient fait certains journalistes de l'époque, c'était comparer une bombe H à un « superpétard ». Non, ce qu'avait réussi Shipstone, c'était la totale destruction de la plus importante industrie du monde occidental (si l'on excepte la fabrication de religions).

Pour la suite, il fallait puiser dans les histoires à scandales et les diverses sources indépendantes, car je n'avais pas la moindre confiance dans la version édifiante et sucrée de la société Shipstone. On attribuait à Muriel Shipstone les déclarations suivantes :

« Écoute, mon grand héros, tu ne vas pas déposer ce brevet. Qu'est-ce que ça te rapporterait ? Il durerait dix-sept ans tout au

plus... et on n'en tiendrait même pas compte dans les trois quarts du monde. Si tu le déposais, tu peux être sûr que l'Edison, la Standard et les autres t'attaqueraient de toutes les façons possibles. Mais tu m'as dit toi-même que tu te faisais fort de leur apporter un de tes gadgets et que même avec la meilleure de leurs équipes de recherche, ils se casseraient le nez, que tout ce qu'ils pouvaient obtenir, c'est que ça leur pète à la figure. C'est bien ce que tu m'as dit, non ?

« Oui, bien sûr. S'ils ne savent pas comment insérer le...

« *Chut !* Je ne veux rien savoir. Et tu sais que les murs ont des oreilles. Non, pas de déclarations fantaisistes : nous commençons à fabriquer, c'est tout. Là où l'énergie est la moins chère aujourd'hui. Où donc ?... »

L'auteur du pamphlet s'en prenait au monopole « cruel et inhumain » du complexe Shipstone sur les besoins essentiels des « pauvres gens de par le monde ». Ce qui n'était pas très évident à mes yeux. Ce que la Shipstone et toutes les sociétés qui en étaient issues avaient fait, c'était fournir en grande quantité et à bas prix ce qui avait été rare et coûteux... C'était ça, être cruel et inhumain ?

Les sociétés de la Shipstone n'ont aucun monopole sur l'énergie. Elles ne contrôlent pas le pétrole, ni l'uranium ou le charbon. Elles se contentent de louer des hectares de désert... mais il en reste encore bien assez pour le soleil. Quant à l'espace, c'est la même chose : il est techniquement impossible d'intercepter plus d'un pour cent de l'énergie solaire qui se perd dans l'orbite de la Lune. Faites le calcul vous-même, sinon vous ne me croirez pas.

Alors, où est donc le crime ?

a) Les sociétés Shipstone sont accusées de fournir de l'énergie à la race humaine à des prix très inférieurs à ceux de leurs concurrents.

b) Elles refusent obstinément et de façon très antidémocratique de partager leur secret sur le montage final d'une Shipstone.

Aux yeux de la population, cela constitue un crime capital. Mon terminal me fournit d'ailleurs un certain nombre d'articles à propos du « droit légitime des peuples à tout savoir », de l'« insolence des grands monopoles », et autres manifestations d'un courroux profond.

D'accord, le complexe Shipstone se présente comme un véritable dinosaure. Il fournit de l'énergie à bas prix à des milliards de gens qui en ont besoin, et de plus en plus au fil des années. Mais ce n'est pas un monopole parce qu'il ne possède en fait aucun pouvoir. Il se contente de stocker et d'expédier selon les nécessités. Les milliards de clients de la Shipstone pourraient la ruiner en l'espace d'une nuit en revenant aux sources d'énergie classiques : le charbon, le bois, le pétrole, l'uranium... Et en redistribuant cette énergie dans tous les continents

par le cuivre, l'aluminium, dans des trains, des pétroliers, des containers...

Mais mon terminal me disait que personne ne souhaitait vraiment retourner aux jours anciens, quand le paysage avait été détérioré au-delà de toute limite, quand l'air avait été empoisonné, qu'il était devenu porteur d'agents cancérigènes et de poisons, quand la masse des ignorants était terrifiée par l'énergie nucléaire dont en fait elle ne savait rien, quand tout ce qui pouvait faire fonctionner les choses était rare et coûteux... Non, personne ne souhaitait sincèrement retrouver ce cher passé... Même les plus extrémistes des opposants au complexe n'avaient qu'un souci en tête : une énergie malléable et bon marché... Non, tout ce qu'ils désiraient, c'était que la Shipstone disparaisse.

« Le droit légitime des peuples à tout savoir... » A savoir quoi, bon Dieu ? Daniel Shipstone, nanti des plus hautes connaissances en physique et mathématiques, s'était mis tout seul au travail et il en avait bavé pendant sept ans pour découvrir une loi de la nature qui lui avait permis de construire sa première pile, sa première Shipstone.

N'importe qui aurait pu faire ce qu'il avait fait. Il n'avait même pas déposé un brevet. Les lois de la nature sont à la disposition de tous les hommes. C'est ce qu'avaient compris les Néanderthaliens, blottis les uns contre les autres dans le froid, dévorés par les parasites.

Non, dans ce cas précis, le « droit » des peuples évoquait le droit de quiconque à devenir pianiste de concert sans étudier le solfège.

Mais je n'ai pas réellement le droit de m'exprimer à ce propos : je ne suis pas humaine et je n'ai pas exactement les mêmes droits que les autres.

Que l'on préfère la version style saccharine de la société Shipstone ou la version vitriol de ses détracteurs, les faits essentiels concernant Daniel Shipstone restent les mêmes. Ils sont publics et indéniables. Mais ce qui me surprit vraiment (ce qui me choqua, en fait), ce fut ce que j'appris quand je me plongeai dans l'étude du management, de la direction et de la gestion.

Mon premier soupçon me vint en consultant la liste des sociétés dépendant de la Shipstone. Certaines ne portaient pas son nom... Il était même question de Coca-Cola...

Ian m'avait dit que l'Interworld avait été à la base de la destruction d'Acapulco. Est-ce que cela signifiait que les actionnaires de Daniel Shipstone avaient bel et bien décidé d'assassiner deux cent cinquante mille innocents ? Les mêmes personnes qui dirigeaient les meilleurs hôpitaux du monde pour les enfants handicapés ? Et Sears-Montgomery... Nom de Dieu, moi-même j'avais des actions de ces magasins ! Est-ce que j'étais pour autant partie prenante d'un meurtre qui avait été perpétré à Acapulco ?

J'ai demandé le display des interconnexions des différents conseils administratifs du complexe, des holdings et des filiales, des parts et des rôles. Les résultats que j'ai obtenus m'ont paru tellement stupéfiants que j'ai demandé le listing de tous les actionnaires détenant au moins un pour cent d'actions.

J'ai passé les trois jours suivants à jouer avec tout ça, à mettre les facteurs en ordre et à essayer de meilleurs moyens d'approche pour l'énorme masse d'informations qui affluait en réponse à mes deux questions.

Finalement, j'ai pu écrire mes conclusions :

a) Le complexe Shipstone n'est qu'une seule et même société. Il donne simplement l'illusion d'être réparti en vingt-huit entités différentes.

b) Les administrateurs et/ou les actionnaires du complexe détiennent le contrôle de tous les rouages des principales nations territoriales existant dans le système solaire.

c) Potentiellement, la Shipstone constitue un gouvernement à l'échelle planétaire (ou même solaire ?). Impossible d'établir si elle agit en contrôlant directement les diverses sociétés qui ne sont pas censées faire partie de l'empire Shipstone ou si elle se comporte ouvertement comme un pouvoir en place.

d) Tout ça me fait peur.

J'avais noté un détail concernant une filiale de la Shipstone – Morgan Associates – et j'ai demandé une liste des sociétés et des banques dépendantes. Je n'ai pas vraiment été surprise d'apprendre que la société dont je dépendais pour mes dépenses et mon crédit (la MasterCard de Californie) appartenait en fait à celle qui garantissait mes salaires (la Cèrès and South Africa Acceptances) et qu'elle avait ses équivalents : Maple Leaf, Visa, Crédit Québec, etc. Certes ce n'était pas vraiment nouveau : les théoriciens de la fiscalité avaient toujours prévu ce type de système, aussi loin que je me souvenais. Mais, dans ces circonstances, je ne voyais qu'une chose : tous ces conseils d'administration étaient en interconnexion, de même que les actionnaires.

J'ai obéi à une impulsion et j'ai demandé : « Qui te possède, toi ? »

Et j'ai obtenu comme réponse : « Programme nul. »

J'ai reformulé ma question avec les plus grandes précautions. L'ordinateur qui correspondait à ce terminal était particulièrement sophistiqué et, d'ordinaire, il s'arrangeait des formulations non orthodoxes. Mais il existe des limites à ce que l'on peut espérer des machines dans le domaine de la compréhension verbale. Une question comme celle-là exigeait une exactitude sémantique absolue.

Mais, de nouveau, j'ai eu droit à : « Programme nul. »

J'ai décidé de continuer à creuser cette idée. En posant la nouvelle question, j'ai suivi point par point la grammaire, le langage de l'ordinateur ainsi que son protocole :

« Qui est le propriétaire du traitement d'information dont tous les terminaux se trouvent au Canada britannique ? »

La réponse s'est affichée et a clignoté plusieurs fois avant de s'effacer – sans que je l'aie ordonné :

« Les informations requises ne se trouvent pas dans mes banques de mémoire. »

Cela m'a fait peur. J'ai laissé tomber, je suis allée nager et me mettre en quête d'un compagnon pour la nuit sans attendre qu'on vienne me le demander. J'étais surexcitée, je me sentais superseule et j'avais absolument besoin d'un corps chaud et vibrant contre le mien. Pour me « protéger » d'une machine intelligente qui refusait de me dire qui elle était vraiment.

Pendant le breakfast, le lendemain matin, le Patron me fit savoir que je devais le rejoindre à dix heures. J'ai obéi, quelque peu intriguée, pourtant, parce que je n'avais pas eu le temps d'accomplir mes deux missions : la Shipstone et les signes d'un déclin de la société.

Lorsque je suis arrivée, il m'a simplement tendu une lettre à l'ancienne, sous enveloppe, qui avait été transmise par des moyens matériels. Et je l'ai reconnue car c'était moi qui l'avais expédiée – à Janet et Ian. Le plus surprenant, cependant, c'est qu'elle se trouvait entre les mains du Patron, puisque j'avais utilisé une fausse adresse d'expéditeur. En l'examinant, je me suis aperçue qu'elle avait été réexpédiée à San José, au cabinet d'avocats qui m'avait servi de contact avec le Patron.

— Si vous voulez bien me la rendre, je l'enverrai au capitaine Tormey... quand je saurai où il se trouve.

— Eh bien... quand vous saurez où sont les Tormey, je pense que je leur écrirai une autre lettre. Celle-là ne veut pas dire grand-chose.

— C'est tout à votre honneur.

— Vous l'avez lue, Patron ? (Va au diable !)

— Je lis tout ce qui a été adressé au capitaine et à Mrs Tormey, ainsi qu'au Dr Perreault. Et ce, à leur demande.

— Je vois... (On ne me dit jamais rien, à moi !) Si j'ai écrit ça, avec cette fausse adresse et tout, c'est à cause de la police de Winnipeg. Elle aurait pu l'intercepter.

— C'est ce qui s'est passé sans aucun doute. Non, je pense que vous avez fait le nécessaire pour brouiller les pistes, Vendredi. Je regrette de ne pas vous avoir, dit que tout ce qui leur était adressé me parvenait immanquablement. Du moins ce que la police réexpédie.

Vendredi, j'ignore où sont les Tormey, mais il me reste une ressource, une méthode de contact que je peux utiliser une fois seulement. Pour cela, il faut que la police abandonne toutes les charges retenues contre eux. Cela fait des semaines que j'attends. Et rien ne vient. J'en conclus donc que la police de Winnipeg tient à les inculper pour la disparition de ce lieutenant Dickey. Alors, je vous pose de nouveau la question : est-ce qu'il est possible que l'on retrouve le cadavre ?

J'ai réfléchi, en me basant sur les hypothèses les plus pessimistes. Si la police pénètre dans la maison, que risquait-elle de trouver ?

— Patron, est-ce que la police est déjà entrée dans les lieux ?

— Évidemment. Le lendemain du départ des Tormey.

— Dans ce cas, ils n'ont pas retrouvé le corps. S'ils l'avaient fait depuis mon retour ici, est-ce que vous le sauriez ?

— Probablement. Mes contacts avec le quartier général de Winnipeg sont imparfaits, mais je paie très cher pour des informations de première valeur.

— Savez-vous ce qu'ils ont fait des animaux ? Il y avait quatre chevaux, un chat avec cinq chatons, un cochon et sans doute quelques autres bestioles.

— Vendredi... vous vous laissez guider par votre intuition. Mais où allez-vous exactement ?

— Patron, je ne sais pas précisément comment ce cadavre est caché. Mais Janet Tormey est architecte. Et elle est spécialiste de la défense des immeubles et des doubles niveaux. Si je sais ce qu'elle a fait de ces animaux, j'aurai peut-être une idée... à propos des risques qu'il y a de voir ce cadavre retrouvé...

— Nous en discuterons plus tard. Bon, dites-moi quels sont les signes d'une maladie de société ?

— Pour l'amour de Dieu ! Je suis encore en train d'apprendre l'étendue du complexe Shipstone et vous me demandez ça !

— Vous ne la connaîtrez jamais vraiment. Si je vous ai confié deux missions, en même temps, c'est afin de vous changer les idées. Mais ne me dites pas que vous n'avez même pas réfléchi une seconde à ma deuxième question.

— J'y ai pensé un peu, c'est tout. J'ai lu Gibbon et j'ai étudié la Révolution française. J'ai lu aussi Smith : *From Yalu to Precipice*.

— Passablement doctrinaire. Il faudrait aussi que vous consultiez Penn : *les Derniers Jours du pays de la liberté*.

— Oui, monsieur. J'ai également fait quelques recoupements. C'est un mauvais signe que les citoyens d'un pays cessent de s'identifier à ce pays pour se porter vers un groupe. Un groupe ethnique. Ou une religion. Ou un langage. N'importe quoi.

— Un très mauvais signe, Vendredi. C'est du particularisme. Jadis, on considérait que c'était un vice réservé à l'Espagne mais, de

nos jours, il frappe toutes les nations.

— Je ne connais pas assez bien l'Espagne. La domination des mâles sur les femelles semble constituer l'un des symptômes. Je suppose que l'inverse pourrait se révéler identique mais je n'ai pas encore rencontré de cas semblables dans ce que j'ai étudié jusqu'alors. Mais pourquoi pas, Patron ?

— Ça, c'est à vous de me le dire. Continuez.

— Pour autant que j'aie appris, avant qu'une révolution éclate, la population doit perdre toute foi dans la police et la justice.

— Élémentaire.

— Et puis... Le taux des impôts est important, ainsi que celui de l'inflation et de la productivité. Mais ce sont des facteurs archiconnus. Tout le monde sait qu'un pays est sur la mauvaise pente dès que la balance de ses paiements est déséquilibrée. Mais je me suis aussi intéressée aux petits signes, aux symptômes de folie, comme on dit parfois. Par exemple, saviez-vous qu'il est illégal d'être nu quand vous n'êtes pas à votre domicile ? Et même à votre domicile pour autant que quelqu'un ait la possibilité de vous voir ?

— C'est le type de loi plutôt difficile à appliquer, non ? Et quel sens lui voyez-vous ?

— Oh ! personne ne l'applique. Mais elle n'a pas été abrogée non plus. Et la Confédération est surchargée de textes de lois de ce type. Il me semble que ces lois qui ne sont pas appliquées et qui ne le seront jamais dégradent toutes les autres. Patron, est-ce que vous saviez que la Confédération de Californie subventionnait les putains ?

— Non, je ne l'avais pas remarqué. Pour qui ? Pour les forces armées ? Pour la population pénitentiaire ? A moins qu'on ne veuille en faire un service public. Je dois avouer que cela me surprend plutôt.

— Il ne s'agit de rien de tout cela ! Le gouvernement les paie pour qu'elles se tiennent tranquilles. Pour les retirer du marché, c'est tout. Mais ça ne marche pas. Elles encaissent leur chèque... et elles retournent chasser le client. Quand elles ne font pas ça pour le plaisir, ce qui bousille le marché. C'est pour ça que le syndicat des putes, qui a soutenu le projet de loi à sa création, essaie maintenant de mettre au point un système pour attaquer la loi de subvention. Mais ça ne marchera pas non plus.

— Pourquoi, Vendredi ?

— Patron, les lois pour endiguer les grandes marées ne marchent jamais. C'est ce que disait le roi Canut. Vous le savez certainement, non ?

— Je voulais m'assurer que vous le saviez, Vendredi.

— Je me considère comme insultée... J'ai quelque chose d'excellent. Dans la Confédération californienne, il est illégal de refuser un crédit à quiconque sous prétexte qu'il a été déclaré en

faillite antérieurement. Le crédit est un droit civil.

— Je suppose que ça n'est pas appliqué.

— Je n'ai pas encore fait de recherches à ce propos, Patron. Mais je pense qu'un emprunteur ne serait pas tellement en position favorable pour essayer de soudoyer un juge. Il faut cependant que je vous cite les symptômes les plus courants : violence, attentats, meurtres, vols, terrorisme sous toutes ses formes. Émeutes également, mais j'estime que de multiples incidents répétés jour après jour détériorent une société plus que ne le ferait une flambée de colère qui se calmerait après quelque temps. Je crois que c'est tout ce que j'ai à dire pour l'heure. Ah oui... je peux aussi citer la conscription arbitraire, l'esclavage et les pressions de toutes sortes, les emprisonnements sans jugement ni même tribunaux d'exception... mais toutes ces choses sont évidentes : l'histoire en est saturée.

— Vendredi, je crois bien que vous avez laissé passer le symptôme le plus alarmant.

— Vraiment ? Et quel est-il ? Ou bien devrai-je chercher à tâtons ?

— Mmm... Pour une fois, je vais vous le dire. Mais je compte sur vous pour faire les recherches nécessaires. Réfléchissez. Les sociétés malades montrent tous les symptômes que vous m'avez cités... mais une société *mourante*, invariablement, devient rude et grossière. Les usages se perdent. Le manque de considération pour autrui se manifeste dans tous les cas. La courtoisie s'estompe... Tout cela a plus de sens encore que les émeutes.

— Vraiment ?

— Mais oui... J'aurais dû vous obliger à explorer cela par vous-même et vous comprendriez à présent. Ce symptôme est d'autant plus significatif qu'un individu qui le présente ne le considère nullement comme un signe de déséquilibre mais comme la preuve élémentaire de sa force, de son pouvoir. Pensez-y, Vendredi. Penchez-vous sur la question. Vous verrez qu'il est trop tard pour sauver cette société-ci. Je parle de l'humanité entière, et pas seulement des clowns qui résident en Californie. Donc, nous devons prévoir des monastères pour l'Age des Ténèbres qui va s'abattre sur nous. Les enregistrements électroniques sont trop fragiles, et il faudra prévoir des livres, du papier solide, de l'encre. Mais ça ne suffira pas. La réserve en prévision de la renaissance à venir devra se situer dans l'espace. (Le Patron s'interrompt et prit une profonde inspiration.) Vendredi ?

— Oui, monsieur ?

— Veuillez mémoriser ce nom et cette adresse.

Il pianota sur la console. La réponse apparut sur le grand écran et je la mémorisai aussitôt.

— Ça y est, Vendredi ?

- Oui, monsieur.
- Faut-il les répéter ?
- Non, monsieur.
- Vous en êtes absolument certaine ?
- Vous pouvez les répéter si vous le souhaitez, monsieur.
- Mmm... Vendredi, est-ce que vous pourriez être assez gentille pour me verser une tasse de thé avant de vous retirer ? J'ai l'impression que mes mains tremblent, aujourd'hui.
- Avec plaisir, monsieur.

Le lendemain, à l'heure du breakfast, je ne vis ni Goldie ni Anna. Je mangeai donc seule et assez vite. Ce qui était tout aussi bien. A l'instant où je me levai, j'entendis la voix d'Anna dans le haut-parleur :

— Votre attention, s'il vous plaît. J'ai le pénible devoir de vous annoncer que, durant la nuit, notre président est décédé. Selon ses volontés, il n'y aura pas de service funéraire. Son corps a été incinéré. Une réunion aura lieu à neuf heures dans la salle de conférences afin de débattre de l'avenir de notre société. Chacun de vous y est convié.

Jusqu'à neuf heures, j'ai pleuré. Pourquoi ? Parce que j'éprouvais du chagrin à mon égard, je suppose. C'est sûrement ce qu'aurait pensé le Patron. Jamais il ne s'était apitoyé sur lui-même. Il disait que c'était le pire des vices. Et sans doute le plus démoralisant.

Mais je m'apitoyais sur moi, c'est vrai. Nous avions toujours eu des prises de bec, même lorsqu'il avait fait de moi une Libre Personne. Et je regrettais à présent tous ces moments où je m'étais montrée insolente, cruelle.

Et puis, je me suis dit que le Patron n'aurait certainement pas apprécié que je me montre obéissante, soumise, prête à épouser toutes ses opinions. Il était ce qu'il était, et moi aussi, et notre existence avait été durant quelques années une parfaite association, même si nous ne nous étions jamais pris la main. Pour Vendredi, c'était vraiment un record difficile à battre.

Je me demandai s'il avait jamais deviné, au début, que j'aurais été prête à lui sauter sur les genoux s'il me l'avait demandé. Non, il ne s'en était sans doute jamais douté. Et ce genre d'idée ne lui était pas venu, fort probablement. Mais c'était le seul et unique père que j'aie jamais eu.

La grande salle de conférences était absolument bondée. Même aux heures des repas, je n'avais jamais vu autant de monde. La plupart des visages me semblaient inconnus. J'en ai conclu que certains agents avaient été rappelés d'urgence. Anna était assise à une table, devant, avec une femme inconnue. Elle avait devant elle des dossiers, un énorme terminal et toute la paperasserie d'une secrétaire. L'inconnue avait environ son âge mais avec une expression austère qui contrastait avec la douceur d'Anna.

A neuf heures deux, l'inconnue martela la table.

— Silence, je vous prie ! Je me présente. Je suis Rhoda

Wainwright, vice-présidente de cette société et conseillère de feu le Dr Baldwin. En tant que telle, je suis dès à présent présidente *pro tem* et responsable des affaires courantes. Aucun d'entre vous n'ignore qu'il était lié à cette société par contrat personnel avec le Dr Baldwin.

Est-ce que j'avais signé un tel contrat ? « Dr Baldwin ? » J'étais stupéfaite. Était-ce vraiment le nom du Patron ? Comment se faisait-il que ce soit mon *nom de guerre*[\[18\]](#) ?

C'était lui qui l'avait choisi ? Mais cela faisait si longtemps.

— ... Désormais vous êtes des agents libres. Nous formons une élite et le Dr Baldwin avait l'espoir que toutes les sociétés indépendantes d'Amérique du Nord recruteraient parmi nos rangs quand la mort le libérerait. Des agents de recrutement se trouvent dans chacune des petites salles de conférences et dans le salon. Vous répondrez à l'appel de votre nom et vous recevrez votre dû. Vous pourrez le vérifier mais je vous demande de ne pas demeurer sur place à discuter. Vous devrez attendre pour cela que tous vos camarades aient reçu leur enveloppe. N'oubliez pas que toute cette nuit durant...

M'engager auprès d'une autre société comme ça, tout de suite ? Vraiment ? Combien d'argent me restait-il ? J'étais probablement presque fauchée, même en comptant ce que j'avais gagné dans cette loterie idiote. Avec tout ce que je devais encore à Janet pour sa carte Visa. Voyons voir... J'avais donc gagné deux cent trente grammes quarante d'or fin déposés sur mon compte MasterCard au cours du jour. J'avais retiré la valeur de trente-six grammes en liquide et... Mais il fallait aussi tenir compte de l'Impérial Bank de Saint Louis. Et Georges devrait accepter le remboursement de la moitié de...

Quelqu'un appelait mon nom.

C'était Rhoda Wainwright. Et elle avait l'air irritée.

— Miss Vendredi, je vous en prie, hâtez-vous. Voici votre enveloppe. Veuillez signer ici. Maintenant, si vous voulez bien vous retirer pour vérifier...

J'ai jeté un coup d'œil sur le reçu.

— Je signerai quand j'aurai vérifié.

— Miss Vendredi ! Vous retardez les règlements !

— Je vais m'écarter. Mais je ne signerai pas tant que je n'aurai pas comparé le contenu de cette enveloppe avec le reçu.

— Ça va, Vendredi, dit Anna. J'ai déjà vérifié.

— Merci. Mais je tiens à procéder comme pour tous les documents : voir d'abord.

La Wainwright semblait sur le point de me réduire en bouillie, mais je me suis écartée de quelques mètres et j'ai vérifié le contenu : trois passeports à trois noms, un choix de pièces d'identité diverses, et un virement au nom de « Marjorie Vendredi Baldwin » sur la Cérés and South Africa Acceptances de deux cent quatre-vingt-dix-sept

grammes trois d'or. Cela m'a surprise, mais pas autant que le dernier document : des certificats d'adoption en bonne et due forme signés de Hartley M. Baldwin et Emma Baldwin pour l'enfant de sexe féminin Vendredi Jones, rebaptisée Marjorie Vendredi Baldwin, datés de Baltimore, Maryland, Union atlantique. Rien à propos de la crèche Landsteiner ou de John Hopkins, mais la date correspondait à mon départ de la crèche.

Il y avait aussi deux certificats de naissance : l'un pour Marjorie Baldwin, née à Seattle, l'autre au nom de Vendredi Baldwin, née d'Emma Baldwin, à Boston, Union atlantique.

Deux choses apparaissaient comme absolument certaines à propos de ces documents : ils étaient tous faux mais totalement fiables. Le Patron n'avait jamais fait les choses à moitié.

— Ça va, Anna, ai-je dit simplement avant de signer.

Elle a pris le reçu.

— Viens me voir après.

— D'accord. Où ?

— Vois ça avec Goldie.

— Miss Vendredi ! Votre carte de crédit ! (Ça, c'était encore la Wainwright.)

— Oh... (Oui, c'était normal. Le Patron n'était plus, la société était en dissolution et je ne pourrais plus me servir de ma carte de Saint Louis.) Voilà...

Elle a tendu la main.

— Annulez-la devant moi, s'il vous plaît. Trouvez-la ou découpez-la, comme vous voudrez...

— Oh, ça suffit ! Elle sera incinérée avec les autres, quand j'aurai vérifié tous les numéros de compte.

— Miss Wainwright... si je dois abandonner une carte de crédit à mon nom, elle doit être détruite, endommagée, rendue inutilisable sous mes yeux.

— Vous êtes plutôt irritante ! Est-ce que vous ne faites donc jamais confiance à qui que ce soit ?

— Jamais.

— Alors, il va falloir que vous attendiez ici jusqu'à ce que tout le monde ait été appelé.

— Non, je ne pense pas.

A mon avis, la MasterCard de Californie est faite de verre phénolique laminé. En tout cas, la carte est dure, comme toutes les cartes de crédit. J'avais jusqu'alors pris grand soin de ne pas montrer mes pouvoirs parce qu'à mon avis ce n'était ni opportun ni courtois. Mais, dans cette circonstance particulière, j'ai pris la carte et je l'ai déchirée en quatre morceaux que j'ai tendus à Wainwright.

— Je pense que vous pourrez encore lire le numéro.

— Parfait !

Elle semblait aussi ennuyée que moi. Au moment où je me détournais, elle m'a lancé :

— Miss Vendredi ! Votre autre carte, je vous prie !

— Quelle carte ?

Comment pouvait-on priver quelqu'un de cet outil absolu de la vie moderne ? Une carte de crédit valable. Sans même lui laisser un peu d'espèces. Non, c'était vraiment peu pratique. Fâcheux. Pénible. J'étais certaine que le Patron n'aurait pas approuvé.

— La MasterCard de... Californie... miss Vendredi... émise à San José. Veuillez me la restituer.

— Ça n'a rien à voir avec la société. J'ai déposé ce crédit à mon seul nom.

— Cela me semble difficile à croire. Votre crédit est en effet garanti par la Cérès and South Africa. C'est-à-dire par nous. Nos affaires sont en liquidation. Vous voudrez donc bien me rendre cette carte.

— Je crois que vous mélangez tout. C'est bien la Cérès and South Africa qui effectue les paiements, mais le crédit est à mon nom. Il ne vous concerne en rien.

— Je crois que vous n'allez pas tarder à apprendre ce qui nous concerne ! Votre compte va être soldé !

— Ça, c'est un risque que vous courez. Le procès est gagné d'avance. Non, vous feriez mieux de vérifier cela très soigneusement.

Je me suis éloignée. Je ne tenais pas à ajouter un seul mot. J'étais tellement furieuse, tout à coup, que j'en avais oublié mon chagrin.

J'ai regardé autour de moi et j'ai vu Goldie. Elle était assise et attendait. Elle a tapoté sur la chaise à côté d'elle.

— Anna m'a dit de te rejoindre.

— Exact. J'ai réservé au *Cabaña Hyatt* de San José pour Anna et moi, mais je leur ai dit que nous serions peut-être trois. Tu veux venir ?

— Si vite ? Vous avez déjà rassemblé toutes vos affaires ?

Mais moi, qu'avais-je donc à rassembler ? Mes bagages de Nouvelle-Zélande étaient encore en transit à Winnipeg et j'avais toutes les raisons de penser que la police avait placé les scellés sur eux et qu'ils étaient condamnés à rester là-bas jusqu'à ce que Janet et Ian soient totalement blanchis.

— Je me disais que j'allais peut-être rester ici cette nuit, mais je n'ai pas vraiment réfléchi.

— Tout le monde peut dormir ici cette nuit, mais ce n'est pas vraiment conseillé. La direction – je veux dire : la nouvelle direction – tient à expédier les choses aujourd'hui même. Le déjeuner sera le dernier repas servi. Pour le dîner, ce sera sandwich pour ceux qui

seront encore là. Pour le breakfast, ceinture.

— Bon sang ! Mais jamais le Patron n'aurait prévu ce genre de plan !

— Ce n'est pas lui qui l'a prévu. C'est cette femme. Le Maître avait pris des accords avec son partenaire, qui est mort il y a six ans. Mais ça n'a plus d'importance : il faut partir. Tu viens ?

— Oui, je suppose. Mais il faut d'abord que je voie ces agents recruteurs. J'ai besoin d'un job.

— Non. N'y va pas.

— Pourquoi, Goldie ?

— Moi aussi, j'ai besoin d'un job. Mais Anna m'a mise en garde. Tous les recruteurs qui sont là aujourd'hui se sont arrangés avec la Wainwright. S'il y en a d'intéressants, on pourra toujours les contacter au Marché de l'Emploi à Las Vegas, sans avoir affaire avec cette vieille tortue. Moi, je sais ce que je veux : je veux être chef infirmière dans un hôpital pour mercenaires. Et je trouverai tout ça à Las Vegas. Ils sont tous représentés.

— Je crois que j'irai aussi. Goldie, jamais encore je n'ai eu à chercher un emploi. Je suis un peu perdue.

— Tu verras, ça se passera très bien.

Trois heures après un déjeuner rapidement expédié, nous étions à San José. Deux VEA faisaient la navette entre le *Pajaro Sands* et la National Plaza. Wainwright se débarrassait aussi vite que possible de nous tous. En partant, j'avais aperçu deux chariots traînés par six chevaux chacun. Papa Perry veillait au chargement, l'air exténué. Je me suis demandé ce qu'il allait advenir de la bibliothèque du Patron. J'ai éprouvé une bouffée de tristesse en me disant que jamais plus je n'aurais l'occasion de devenir une grosse tête. Pourtant, je m'intéresse à tout et un terminal relié à toutes les bibliothèques du monde est un luxe sans prix.

Et tout à coup, en observant les opérations de chargement, un souvenir m'est revenu et j'ai été au bord de la panique.

— Anna, qui était la secrétaire du Patron ?

— Mais il n'en avait pas. Je l'aidais quelquefois quand j'en avais le temps. Mais rarement.

— Il avait une adresse de contact pour mes amis Ian et Janet Tormey. Qu'est-elle devenue ?

— Si elle n'est pas là-dedans... (elle a sorti une enveloppe de son sac et me l'a donnée), elle est perdue définitivement... car il m'avait donné l'ordre depuis longtemps de faire le nécessaire sur son terminal personnel si jamais il venait à mourir. Je devais composer un certain programme. Je sais qu'il ne pouvait s'agir que d'un programme d'effacement, bien qu'il ne me l'ait jamais dit. Toutes les banques-

mémoire ont été effacées. Est-ce que c'était une affaire personnelle ?

— Très personnelle.

— Alors, il n'en reste plus trace. A moins que tu ne trouves quelque chose là-dedans.

Sur l'enveloppe, je ne lisais que « Vendredi ».

— Tu aurais dû recevoir ça avec le reste, a ajouté Anna. C'est moi qui l'ai prise. Cette vieille peau lisait tout ce qui lui passait entre les mains. Et je savais que cela venait directement de M. Deux-Cannes, le Dr Baldwin, je veux dire... Non, je ne tenais vraiment pas à ce qu'elle mette son nez dedans. (Elle a soupiré.) J'ai travaillé toute la nuit avec elle. Je me demande comment j'ai pu ne pas la tuer.

— Il fallait bien qu'elle signe tout, a dit Goldie.

Un des officiers de notre état-major nous accompagnait, un certain Burton McNye, un garçon calme qui n'exprimait que rarement son opinion. Pourtant, cette fois, il intervint :

— Je suis navré que vous vous soyez contrôlée, Anna. Regardez-moi : je n'ai pas d'argent liquide, je me sers de ma carte de crédit pour tout. Cette conne a refusé de me donner mon chèque avant que je ne lui aie rendu ma carte de crédit. Qu'est-ce qui se passe pour un virement sur une banque de la Lune ? Est-ce qu'on peut l'encaisser en liquide ? Je crois que je vais dormir au *Plaza*, cette nuit.

— Mr. McNye...

— Oui, miss Vendredi ?

— Je ne suis plus « miss » Vendredi. Simplement Vendredi.

— Et moi, c'est Burt.

— O.K., Burt. J'ai un peu d'espèces et une carte de crédit sur laquelle Wainwright n'a pas pu mettre les pattes. Bien qu'elle ait essayé. Vous avez besoin de combien ?

Avec un sourire, il m'a tapoté le genou.

— J'ai entendu dire des tas de choses agréables sur vous, et il semble bien qu'elles soient exactes. Merci, ma chérie, mais je vais essayer de m'en tirer seul. D'abord, je vais aller porter ça à la Bank of America. S'ils ne veulent pas me le payer en liquide, ils me feront peut-être une avance. Sinon, j'irai au building de la C.C.C. et je m'accrocherai au bureau jusqu'à ce qu'on m'ait trouvé un lit. Bon sang ! le chef aurait certainement fait le nécessaire pour que nous ayons tous quelques centaines de dollars en espèces. Mais Wainwright a voulu nous forcer à signer avec tous ses copains. Si elle la ramène encore, je crois bien que je suis assez remonté pour me souvenir de tout ce qu'on m'a appris pendant la formation de base.

— Burt, n'essayez pas de vous en prendre à un avocat à mains nues. La seule façon de le faire, c'est avec un autre avocat, plus malin. Écoutez, nous allons arriver au *Cabaña*. Si vous n'arrivez pas à obtenir du liquide, acceptez mon offre. Ça ne me dérange pas.

— Merci, Vendredi. Mais je crois que je vais essayer de la faire cracher. Vraiment.

Goldie nous avait réservé un petit appartement. Il y avait une grande chambre avec un lit hydropneumatique, ainsi qu'un living dont le divan faisait lit double. Je me suis assise pour lire la lettre du Patron pendant qu'Anna et Goldie allaient à la salle de bains. J'ai pris leur suite et, quand je suis sortie du bain, je les ai trouvées dans le grand lit, profondément endormies. Ce qui n'était pas surprenant, étant donné la tension nerveuse qu'elles avaient supportée. Je n'ai pas fait le moindre bruit et j'ai lu ma lettre :

Ma chère Vendredi,

Ceci est l'ultime occasion de m'adresser à vous et je dois donc vous faire part de certaines choses que je n'ai pu vous dire lorsque j'étais vivant et que j'étais votre employeur.

A propos de vos origines : vous avez toujours fait montre d'une grande curiosité à ce propos, et c'est compréhensible. Étant donné que votre fonds génétique provient de plusieurs sources et que toutes les archives les concernant ont été détruites, je ne peux guère vous en parler. Mais je peux néanmoins citer deux sources dont vous devriez être fière, qui sont, pour l'histoire, Mr et Mrs Joseph Green. Dans un cratère, près de Luna City, il existe un mémorial à leurs noms, mais il n'y a rien d'autre à voir dans cette région de la Lune et cela ne justifie guère l'expédition éventuelle. Si vous interrogez la Chambre de Commerce de Luna City à cet égard, vous obtiendrez sans doute une cassette avec l'histoire détaillée de ce qu'ils ont accompli. Quand vous l'écoutez, vous comprendrez pourquoi je vous avais demandé de ne pas juger les assassins. L'assassinat n'est généralement pas un travail honorable... mais il existe d'honorables tueurs qui peuvent devenir des héros. Écoutez la cassette et jugez par vous-même.

Les Green ont été mes collègues neuf années durant. Leur métier était dangereux et je leur ai demandé de bien vouloir déposer du matériel génétique, sperme et ovules. Quand ils ont été tués, j'ai demandé une analyse qui a révélé qu'ils étaient incompatibles. La fertilisation directe aurait provoqué le renforcement des facteurs allélomorphes négatifs[19].

Quand il devint possible de créer des êtres artificiels, ces gènes, par contre, purent être utilisés séparément. Vous êtes le résultat de la seule réussite car toutes les autres combinaisons tentées à partir des mêmes gènes ont échoué. Un bon ingénieur génétique travaille un peu comme un bon photographe : il écarte tout ce qui ne lui semble pas atteindre la perfection. Mais nul ne travaillera plus à partir des gènes des Green...

Il est impossible de définir quels sont les rapports qui vous unissent à eux, mais ils pourraient être comparés à ceux qui unissent une femme à

son arrière-arrière-grand-père. Bien sûr, vous provenez d'autres sources, mais vous devez être assurée d'une chose : tout a été sélectionné afin de recomposer en vous le meilleur de l'Homo sapiens. Tel est votre potentiel, que vous décidiez ou non de l'utiliser.

Avant la destruction des archives vous concernant, j'ai cédé à ma curiosité et j'ai dressé la liste de vos origines ethniques. Pour autant que je puisse m'en souvenir, vous êtes : finlandaise, polynésienne, amérindienne, inuit, irlandaise, swazi, coréenne, hindi, anglaise. Sans mentionner différents éléments venus d'ailleurs. Vous voyez que jamais vous ne pourrez vous offrir le luxe d'être raciste car ce serait une façon de vous mordre la queue !

Tout cela pour vous dire que les meilleurs matériaux ont été sélectionnés afin de vous concevoir, sans distinction d'origines. Mais c'est pure chance que vous soyez aussi jolie.

(« Jolie ! » Patron, vous savez, j'ai un miroir. Est-ce que vous étiez bien quand vous avez écrit cela ? D'accord, j'ai de bonnes mensurations, je suis une athlète, mais c'est bien pour ça qu'on m'a créée. En tout cas, cela me fait plaisir...)

Un dernier point sur lequel je vous dois une explication sinon des excuses. Il avait été bien entendu que vous seriez élevée par des parents comme une enfant naturelle. Mais, alors que vous ne dépassiez guère cinq kilos, on m'a envoyé en prison. Ultérieurement, bien sûr, je suis parvenu à m'évader, mais je n'ai pas pu revenir sur Terre jusqu'au lendemain de la Deuxième Révolte atlantique. Et vous gardez encore les cicatrices de cette situation malheureuse, je le sais. J'espère qu'un jour vous vous débarrasserez enfin de la crainte et de la méfiance que vous entretenez à l'égard des « humains ». Cela ne vous rapporte rien et ce serait même un handicap. Il viendra bien un jour où vous prendrez émotionnellement conscience de ce que vous savez déjà par votre intellect. C'est-à-dire qu'ils sont jetés comme vous dans le grand fleuve du Temps.

Que puis-je ajouter ? Ce concours malheureux de circonstances vous a rendu trop sentimentale, trop vulnérable. Ma chérie, il faut que vous vous guérissiez de votre culpabilité, de votre peur, de votre honte. Je crois que vous avez réussi à ne plus vous apitoyer sur vous-même

(Ça, c'est sûr !)

mais, sinon, il faut vous y attacher. Je pense que vous êtes immunisée contre les tentations de la religion. Si tel n'est pas le cas, je ne puis vous aider, pas plus que je ne le pourrais si vous veniez à être sous l'emprise d'une drogue. Il arrive que la religion soit une source de bonheur et je

n'entends pas interdire le bonheur à qui que ce soit. Mais c'est un réconfort pour les faibles et non pour les forts – et forte, vous l'êtes. Le grand défaut de toute religion, c'est que, dès que l'on admet certaines propositions de la foi, on est incapable de les juger. On peut se plonger dans le brasier de la foi ou vivre dans l'incertitude de la raison – mais jamais les deux à la fois.

Il me reste une dernière chose à vous dire : je suis heureux et fier d'être l'un de vos « ancêtres ». Non pas l'un des principaux, mais une part de mon schéma génétique se retrouve en vous. Vous êtes non seulement ma fille adoptive mais aussi un peu ma fille naturelle. Et j'en suis vraiment très fier.

Vous me permettez donc de terminer en vous disant ce que je ne vous ai jamais dit durant le temps de ma vie :

je vous aime.
Hartley M. Baldwin.

J'ai remis la lettre dans l'enveloppe et je me suis recroquevillée pour pleurer, sur moi-même, sur le monde. Je me suis plongée dans le pire des vices sans la moindre honte. Il fallait que je lubrifie un peu ma psyché.

Ensuite, je me suis redressée, je suis allée me passer de l'eau sur le visage et j'ai décidé qu'il était temps de cesser de pleurer sur le Patron. J'étais heureuse et flattée qu'il m'ait adoptée et j'étais presque rassurée de savoir qu'il y avait un peu de lui en moi – mais il restait le Patron. Je savais qu'il m'aurait autorisée à me laisser aller à une petite catharsis émotionnelle, mais aussi qu'il n'aurait pas apprécié que cela se prolonge trop.

Mes copines épuisées ronflaient toujours à poings fermés ; aussi j'ai fermé la porte avant d'aller m'asseoir devant le terminal. J'ai glissé ma carte dans la fente et j'ai composé le code de Fong, de Tomosawa, etc.

Le visage qui est apparu sur l'écran m'était familier.

Je me suis dit qu'avec la faible gravité, inutile de porter des soutiens-gorge. Si j'habitais Luna City, je crois que je me contenterais d'un monokini. Et je me déplacerais avec des échasses et un diamant dans le nombril.

— Excusez-moi. J'ai dû composer le code de la Cérès and South Africa, mais je voulais appeler Fong, Tomosawa, Rothschild, Fong et Finnegan. Ça doit être un tour de mon subconscient. Navrée de vous avoir dérangée et merci pour l'aide que vous m'avez apportée il y a plusieurs mois.

— Eh, mais vous ne vous êtes pas trompée ! Je suis Gloria Tomosawa, associée de Fong, Tomosawa, maintenant que grand-père

s'est retiré. Mais cela n'a rien à voir avec mon poste de vice-présidente de la Cérès and South Africa Acceptances. Nous sommes légalement une filiale de la banque. Et je suis la conseillère principale, ce qui veut dire que c'est à moi que vous devrez avoir affaire. Tout le monde ici a de la peine, vous savez. J'espère que vous n'êtes pas perdue, miss Baldwin, à cause de la mort du docteur...

— Eh ! est-ce que vous pouvez me répéter tout ça ?

— Désolée. D'ordinaire, quand les gens appellent la Lune, ils tiennent à ce que la conversation soit aussi brève que possible. Vous voulez que je reprenne tout ça, phrase par phrase ?

— Non, non. Je crois que j'ai compris en gros. Le Dr Baldwin m'a laissé des instructions. Il me demande d'être présente à la lecture de son testament ou que je me fasse représenter. Je ne pourrai pas y être. Quand cela aura-t-il lieu et pouvez-vous me conseiller quelqu'un qui puisse me représenter à Luna City ?

— La lecture du testament aura lieu dès que nous aurons été officiellement avisés du décès par la Confédération de Californie, ce qui pourrait intervenir à tout moment puisque notre représentant à San José a déjà payé. Quelqu'un pour vous représenter ? Je me demande... A moins que je ne fasse valoir que grand-papa Fong était l'avocat de votre père à Luna City depuis des années... Donc, ayant hérité de ses charges, maintenant que votre père est mort, j'hérite également de vous en tant que cliente... Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, bien entendu.

— Oh ! miss Tomosawa... ou bien est-ce Mrs ? vous seriez prête à faire cela ?

— Je suis prête, cela me ferait plaisir et c'est Mrs. J'ai un fils qui doit avoir votre âge.

— Impossible !

(Cette beauté aurait le double de mon âge ?)

— Tout à fait possible. Ici, à Luna City, nous vivons à l'ancienne, pas comme en Californie. Nous nous marions, nous faisons des enfants et toujours dans le même ordre. Je ne pourrais jamais rester demoiselle avec un fils de cet âge, voyez-vous.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je pensais à l'âge de votre fils. On ne peut pas concevoir un enfant à cinq ans, non ?

Elle a souri.

— Vous êtes trop mignonne. Vous devriez épouser mon fils. Il a toujours rêvé d'une héritière.

— Moi, une héritière ?

Elle se fit grave.

— Eh bien... il m'est interdit de révéler quoi que ce soit jusqu'à ce que votre père soit déclaré officiellement décédé. Pour nous, à Luna City, il est encore vivant. Mais ce n'est qu'une question d'heures. J'ai

dû ouvrir le testament pour des modifications avant de le replacer dans mon coffre. Je sais ce qu'il contient. Ce que je vais vous apprendre, vous ne le saurez officiellement que demain. Vous êtes une héritière, c'est vrai, mais je ne crois pas que les coureurs de dot s'intéressent à vous. Vous n'allez pas recevoir un gramme d'or. Mais la banque – c'est-à-dire moi – a reçu pour instruction de vous subventionner dans tous les cas où vous désireriez quitter la Terre. Si vous choisissez la Lune, nous vous paierons le voyage. Si vous décidez de partir pour une des nouvelles planètes, nous vous offrirons un couteau de scout et nous prierons pour vous. Si vous décidez de vous installer sur des mondes riches comme Kauai ou Halcyon, le trust paiera votre voyage, vos parts de capital et vous aidera à démarrer. Mais si vous décidez de ne pas décoller de la Terre, à votre mort les fonds seront reversés au trust. Mais votre émigration reste au premier rang. Une seule exception : si vous choisissez Olympia, ce sera à vous de payer. Nous ne vous aiderons en rien.

— Le Dr Baldwin a fait allusion à cela, déjà. Qu'y a-t-il de particulier concernant Olympia ? Je ne me souviens pas d'avoir jamais entendu ce nom.

— Vraiment ? Non, peut-être, vous êtes si jeune... C'est là-bas que sont partis tous ces surhommes. Mais, en fait, cet avertissement n'a aucune valeur puisque la compagnie n'envoie plus aucun vaisseau là-bas. Ma chérie, je crois que vous allez avoir une sacrée note de communications.

— Oui, je sais. Mais cela me coûterait encore plus si je devais vous rappeler. Non, ce qui m'inquiète, c'est de payer pour les communications ultraluminiques avec leurs délais. Est-ce que vous pouvez me répondre pour la Cérès and South Africa ? Je veux dire, changer de casquette pour un moment ? J'ai besoin de conseils.

— J'ai plusieurs casquettes, alors, allez-y. Demandez-moi ce que vous voulez. C'est gratuit.

— Non, non, je tiens à payer.

— On croirait entendre feu votre père.

— Ce n'était pas vraiment mon père. En tout cas, je n'ai jamais pensé à lui en tant que tel.

— Je sais tout cela, ma chère. J'ai vu des documents vous concernant. Mais lui, il vous considérait comme sa fille. Il était abusivement fier de vous, je crois. La première fois que vous m'avez appelée, j'ai été follement intéressée, mais je ne devais rien vous dire. Et maintenant, à quoi pensez-vous ?

Je lui ai expliqué les ennuis que j'avais eus avec Wainwright à propos des cartes de crédit.

— Bien sûr, la MasterCard de Californie m'a donné un plafond de crédit qui dépasse mes moyens et mes besoins. Mais cela la regarde-t-il

vraiment ? Je n'ai même pas touché à mon premier dépôt et je vais maintenant verser mon salaire et mes indemnités. Deux cent quatre-vingt-dix-sept grammes d'or fin.

— Rhoda Wainwright n'a jamais rien valu en tant qu'avocate. A la mort de Mr. Esposito, votre père aurait dû changer de cabinet. Bien entendu, le montant de votre crédit MasterCard ne la regarde en rien. Miss Baldwin...

— Appelez-moi Vendredi.

— Vendredi, feu votre père était non seulement directeur de cette banque mais aussi l'un des principaux actionnaires. Bien que vous ne receviez pas la moindre fortune directement, il faudrait que vous vous endettiez énormément avant que votre compte passe au rouge. Donc, ne vous inquiétez pas. Mais, à présent, c'est fini pour le *Pajaro Sands*, et il me faut par conséquent une nouvelle adresse en ce qui vous concerne.

— Eh bien... pour le moment, vous êtes la seule adresse que j'aie.

— Je vois. Donnez-m'en une dès que vous le pourrez. D'autres personnes ont le même problème et je crois que Rhoda Wainwright n'a fait que l'aggraver. Il y a aussi certaines autres personnes qui devraient être présentes à la lecture du testament. Elle aurait dû les convoquer, ce qu'elle n'a pas fait. A présent, elles ont toutes quitté le *Pajaro Sands* : Savez-vous où je peux joindre Anna Johansen ? Ou Sylvia Havenisle ?

— Je connais une certaine Anna qui se trouvait avec moi au *Sands*. Elle avait la charge des archives. L'autre personne m'est inconnue.

— Ce doit être la bonne Anna. Elle est mentionnée comme « employée sous le sceau du secret ». Quant à Havenisle, c'est une infirmière...

— Oh ! mais dans ce cas, elles sont là toutes les deux, juste derrière la porte que je regarde. Elles dorment. Et elles ne se réveilleront pas avant demain matin, je crois bien.

— Vraiment, c'est mon jour de chance. Dites-leur, s'il vous plaît, quand elles se réveilleront, qu'elles devraient elles aussi se faire représenter à la lecture du testament. Mais ne les réveillez pas maintenant.

— Est-ce que vous pourriez les représenter ?

— Avec votre agrément, certes, oui. Mais il faut qu'elles m'appellent. Et j'ai besoin de leur nouvelle adresse, comme pour vous. Où êtes-vous en ce moment ?

Je le lui ai dit avant de couper la communication. Pendant un moment, j'ai essayé d'assimiler les événements. Gloria Tomosawa me rendait tout plus facile. J'ai toujours pensé qu'il existe deux races d'avocats : ceux qui consacrent tous leurs efforts à vous faciliter la vie

et ceux qui ne sont que des parasites.

J'ai entendu un petit jingle. Une lampe rouge s'était allumée et je suis retournée précipitamment vers le terminal. C'était Burton McNye. Je lui ai dit de monter mais de faire moins de bruit qu'une souris. Je l'ai embrassé quand il est arrivé tout en me demandant s'il avait été de ceux qui m'avaient aidée à échapper au « Major »... Il faudrait que je lui pose la question le moment venu.

— Tout s'est passé sans problème, m'a-t-il dit. La Bank of America a accepté mon dépôt et m'a avancé quelques centaines d'ours pour la nuit. Ils m'ont dit qu'un versement serait effectué en or sur Luna City dans les vingt-quatre heures. Ça, plus la réputation de notre ex-employeur, ça suffit à me remettre sur pied. Il est donc inutile que je vous dérange cette nuit.

— Est-ce que je dois applaudir ? Burt, c'est justement le moment de m'inviter à dîner. Dehors. Parce que mes petites camarades ressemblent à des zombies. Elles ont passé une nuit blanche, hier.

— Mais il est encore trop tôt...

Il n'était pas encore trop tôt pour ce que nous avons fait quelques minutes après. Je n'avais pas prévu ça, juré, mais Burt m'a soutenu dur comme fer qu'il n'avait pensé qu'à cela pendant le trajet depuis le *Pajaro Sands*. Je ne l'ai pas cru. Je l'ai interrogé sur la fameuse nuit de la ferme et sur la bataille, et il s'est révélé qu'il avait bien fait partie du commando. Selon lui, il avait été maintenu en réserve en cas de coup dur et à aucun moment il n'avait risqué sa vie. Mais ils m'avaient tous dit la même chose à propos de cette nuit, et je n'avais pas oublié non plus que le Patron m'avait avoué que tout le monde avait été réquisitionné vu que les effectifs étaient plus que réduits.

Il n'a pas protesté quand j'ai commencé à le déshabiller.

Burt était exactement l'homme qu'il me fallait à ce moment précis. Il s'était passé trop de choses et, émotionnellement, j'étais harassée. L'amour est un tranquillisant plus efficace que n'importe quelle drogue et bien meilleur pour le métabolisme. Je ne vois pas pourquoi la plupart des humains le considèrent avec tant de gravité quand ils n'en font pas un drame. Cela n'a rien de vraiment compliqué. En fait, c'est la chose la plus simple du monde, comme de se nourrir.

Pour se rendre à la salle de bains dans cette suite, il était inutile de traverser la chambre, sans doute parce que le living pouvait faire fonction de seconde chambre. Nous nous sommes lavés ensemble. Ensuite, j'ai entrepris d'enfiler ma merveilleuse combinaison en Superskin, celle avec laquelle j'avais appâté Ian le printemps dernier. C'était en fait à cause de lui, de Janet et de Georges que j'avais choisi

de la mettre ce soir. Mais j'avais la tranquille certitude que je les retrouverais, maintenant. Je retrouverais leur piste grâce à Betty et Freddie.

Burt a poussé quelques grognements d'animal en rut en me découvrant dans ma Superskin. Je lui ai dit que c'était exactement l'effet que je visais, parce que je n'avais pas honte d'être une femelle et que j'étais heureuse de ce que nous avons fait ensemble. A présent, j'étais détendue et presque heureuse, et je tenais à payer le dîner pour lui prouver ma reconnaissance.

En entendant cela, il m'a provoquée en duel. Je me suis abstenue de lui dire que je ne tenais pas à casser quelques os de mâle ce soir. Je me suis contentée de rire.

J'ai laissé un petit mot pour mes deux camarades.

Nous sommes revenus très tard. Elles n'étaient plus là. Burt et moi, nous nous sommes couchés. Quand, plus tard, je me suis réveillée, j'ai vu Anna et Goldie qui traversaient la chambre sur la pointe des pieds. Mais j'ai fait semblant de continuer à dormir. Il serait bien assez tôt au matin.

A mon deuxième réveil, j'ai vu Anna penchée sur moi. Et elle n'avait vraiment pas l'air contente de me voir au lit avec un homme. Il est certain que j'avais deviné ses penchants depuis longtemps et aussi qu'elle éprouvait quelque... disons... affection à mon égard. Mais, au fil des mois, elle semblait s'être calmée et je l'avais rayée de mon esprit comme étant un problème qu'il me faudrait régler un jour. Elle et Goldie étaient simplement des copines.

— Ne faites pas cette mine, jeune fille, a dit Burt d'un ton plaintif. Je suis venu m'abriter de la pluie.

— Je n'ai rien dit, a-t-elle répliqué d'un ton un peu trop sec. Je me demandais seulement comment faire le tour du lit pour accéder au terminal sans vous réveiller tous les deux. Je voudrais commander mon breakfast.

— Tu commandes pour nous tous ? ai-je demandé.

— Mais bien sûr ! Qu'est-ce que tu veux ?

— Un peu de tout, et aussi des frites. Chérie, tu me connais. Du moment que c'est vivant, je peux le tuer et le manger tout cru avec les os.

— Pour moi, c'est pareil, a dit Burt.

— Eh, vous en faites du bruit ! (Goldie venait d'apparaître sur le seuil en bâillant.) Vous devriez vous rendormir, bande de bavards !

En la regardant, je me suis dit qu'Anna n'avait vraiment aucune raison de m'en vouloir d'avoir passé la nuit avec Burt. Goldie semblait radieuse et totalement satisfaite. C'était presque indécent, en fait.

— Cela signifie « port d'attache », disait Goldie. Et il devrait y

avoir un trait d'union parce que personne ne peut prononcer ni même épeler un nom pareil. Alors, on m'appelle Goldie, c'est tout. C'était facile avec le Maître, puisqu'il n'encourageait pas l'emploi des prénoms. Mais ça n'a rien à voir avec Mrs Tomosawa. Elle m'a tellement entendue bafouiller qu'elle m'a demandé de l'appeler Gloria.

Nous étions à la fin d'un gigantesque breakfast. Mes copines avaient l'une et l'autre conversé avec Mrs Tomosawa, la lecture du testament avait eu lieu et elles étaient l'une comme l'autre (ainsi que Burt, à ma grande surprise) un peu plus riches. Nous nous apprêtions à partir pour Las Vegas. Trois d'entre nous avaient l'intention d'y trouver du travail, mais Anna voulait simplement nous accompagner.

Ensuite, nous avait-elle dit, elle irait en Alabama.

— Je sais que je me fatiguerai peut-être de tirer ma flemme, mais j'ai promis à ma fille que je me retirerais du boulot, et c'est le moment rêvé. Il faut bien que je retrouve mes petits-enfants avant qu'ils deviennent trop grands, non ?

Anna, une grand-mère ? On n'est jamais sûr de rien dans cet univers.

Las Vegas, c'est un cirque à trois pistes qui aurait la gueule de bois.

Je m'y plais toujours pendant un moment. Mais, quand j'ai fait le tour des attractions, j'en arrive toujours à ne plus supporter les lumières, le bruit, la musique, la frénésie. Quatre jours à Las Vegas, c'est beaucoup.

Nous sommes arrivés aux environs de dix heures parce que nous étions partis assez tard. Nous avons tous des démarches financières à faire. Pour ma part, j'avais dû me rendre à la MasterCard pour y déposer mon dernier versement.

En fait, telle avait été mon intention. Mais Mr. Chambers m'avait arrêtée net en me demandant d'un ton abrupt :

— Vous voulez vraiment que nous prélevions vos impôts là-dessus ?

Des impôts ? Quelle atroce suggestion ! Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Qu'est-ce que cela signifie, Mr. Chambers ?

— Cela signifie : les impôts sur le revenu exigés par la Confédération. Si vous acceptez que nous nous en chargions, vous n'avez qu'à remplir le formulaire. Nous paierons la somme exigée et nous la déduirons de votre compte sans que cela vous crée le moindre ennui. Nous prélevons simplement une commission très minime. Sinon, vous pouvez faire vous-même les calculs nécessaires, remplir les formules et vous préparer à payer.

— Mais vous ne m'avez pas parlé de tout ça quand j'ai ouvert mon compte l'autre jour.

— Mais il s'agissait de la Loterie nationale ! Le lot vous appartient, entièrement ! C'est ce que veut la démocratie. Et puis, après tout, le gouvernement y trouve son compte puisque c'est lui qui est à la tête de la loterie...

— Je comprends. Mais combien prend-il ?

— Franchement, miss Baldwin, c'est au gouvernement que vous devriez poser cette question, pas à moi. Si vous voulez bien signer ici... je me chargerai moi-même de remplir le reste.

— Un instant. Que signifie cette « commission » ? Et l'impôt dont vous parlez est de combien ?

C'est comme ça que je suis partie sans effectuer mon versement et, une fois encore, ce pauvre Mr. Chambers en a été pour ses frais

avec moi.

Même avec les lois bizarres de la Confédération californienne, je n'étais pas persuadée d'avoir à acquitter des impôts sur mes revenus. Ce que j'avais gagné, je l'avais fait hors du pays, et je ne voyais vraiment pas quels droits la Californie pouvait avoir sur mon salaire. Non, il me fallait un bon avocat bien véreux.

Je suis retournée au *Hyatt*. Goldie et Anna étaient absentes mais Burt était là. Je lui ai expliqué mon affaire parce que je savais qu'il s'était occupé de comptabilité et de logistique.

— C'est discutable. Tous les contrats passés avec le président étaient personnels et il était précisé qu'ils étaient « libres de toute taxe ». Dans l'Imperium, les pots-de-vin étaient d'ailleurs renégociés chaque année. Ici, je pense qu'il aurait fallu que Mr. Esposito – ou Mrs Wainwright – paie quelque chose. Tu devrais lui poser la question.

— Ça me ferait mal !

— Évidemment. Mais elle aurait dû avertir l'Eternal Revenue et payer ce qu'il y avait à payer – après avoir négocié avec eux, bien entendu. Peut-être qu'elle détourne une partie de l'argent, je ne sais pas... Mais, de toute façon, il te reste un passeport, non ?

— Bien sûr. Toujours.

— Alors, sers-t'en. C'est comme ça que nous allons jouer. Je ferai transférer mon argent quand je saurai où je dois atterrir. Entre-temps, il sera plus en sécurité sur la Lune.

— Burt, je suis presque certaine que Wainwright a la liste de tous les passeports. Tu crois qu'ils vont nous filtrer au départ ?

— Et alors ? Elle ne peut pas se permettre de donner sa liste aux confédérés sans être en règle elle-même. Non, tu vas payer la taxe habituelle et tu passeras sans problème.

Ça, c'était raisonnable. Je comprenais. Pendant un moment, j'avais été tellement indignée que j'avais cessé de raisonner comme un courrier professionnel.

Nous avons franchi la frontière de l'Etat Libre de Las Vegas à Dry Lake. Le commandant ne s'est arrêté que le temps de nous laisser présenter nos timbres d'émigration de la Confédération. Nous avions tous un passeport de rechange avec la petite prime à l'intérieur et ça s'est passé sans problème. Dans l'Etat Libre, il n'était plus question de pourboire : tous les visiteurs étaient les bienvenus.

Dix minutes après, nous nous inscrivions au *Dunes*, dans le même type de suite que nous avions eue à San José, si ce n'est qu'à Vegas on qualifiait cela d'« appartement orgie ». Ce qui n'avait rien d'évident. Un miroir au plafond et la présence d'Alka-Seltzer et d'aspirine dans la salle de bains ne justifient en rien ce nom. Mon instructeur en doxyologie en aurait ri. Mais je suppose que tout le monde n'a pas eu

l'avantage de recevoir notre formation. Qui aurait pu leur apprendre tout ça ? Leurs parents ? Ce vieux tabou d'inceste si répandu parmi les humains est-il un tabou qui leur interdit même d'en parler ?

J'espère un jour pouvoir éclaircir toutes ces choses. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui ait pu me donner la réponse. Peut-être Janet le pourra-t-elle un jour...

Nous nous sommes retrouvés pour le dîner, puis Anna et Burt sont allés au casino pendant que Goldie et moi nous promenions dans Industrial Park. Burt nous avait déclaré que, avant de chercher du travail, il voulait libérer un peu la vapeur. Anna, elle, ne nous avait rien dit mais je pensais qu'elle avait sans doute décidé de prendre un peu de plaisir dans les coins chauds avant de reprendre sa carrière de grand-mère. Seule Goldie semblait vraiment décidée à trouver un emploi dès le premier jour. Pour ma part... eh bien, je voulais réfléchir d'abord.

Il était probable et presque certain que j'allais émigrer. C'était ce que voulait le Patron et cette seule raison me semblait suffisante. Mais en plus, en étudiant les symptômes du déclin des sociétés, ainsi qu'il me l'avait demandé, j'avais découvert certaines choses que je connaissais depuis longtemps sans les avoir analysées. Mais je n'ai jamais vraiment porté un regard critique sur les sociétés que j'ai connues. Il faut comprendre qu'un être artificiel est toujours plus ou moins un étranger. Jamais je n'appartiendrais à aucun pays. Pourquoi donc espérer ?

Mais, en me penchant sur la question à la demande du Patron, je m'étais aperçue que cette bonne vieille planète n'était pas particulièrement en bonne santé. La Nouvelle-Zélande reste un endroit agréable, de même que le Canada britannique, mais lorsqu'on les explore en profondeur, on détecte les mêmes signes de déclin que partout ailleurs.

Cependant, il ne fallait pas trop presser les choses. Changer de planète, on ne fait pas ça deux fois dans sa vie, à moins d'être fabuleusement riche, ce qui n'était pas mon cas. Je ne pouvais espérer être subventionnée que pour une seule émigration. J'avais donc intérêt à me choisir une très bonne planète parce que je n'aurais plus les moyens de revenir en arrière.

Et puis... où était donc Janet ?

Le Patron avait été en possession d'une adresse ou d'un code d'appel – pas moi !

Il avait une oreille dans la police de Winnipeg – pas moi !

Le Patron possédait un réseau de renseignements à l'échelle planétaire – pas moi !

Bien sûr, je pouvais faire quelques tentatives téléphoniques de temps en temps. Je pouvais entrer en contact avec l'ANZAC ou

l'université de Manitoba. Oui, tout cela, je le ferais le temps venu. Je pouvais aussi insister sur ce code à Auckland, et même appeler l'université de Sydney.

Et si j'échouais, qu'est-ce que je pourrais bien faire de plus ? Je pouvais essayer d'aller à Sydney et de soudoyer quelqu'un pour avoir l'adresse du Pr Farnese. Mais ça coûterait cher. Je réalisais à présent que tous ces voyages qui avaient été si faciles dans le passé seraient désormais peut-être impossibles. Rallier la Nouvelle-Galles du Sud sans vol semi-balistique devait coûter une fortune. Il fallait prévoir le métro, le bateau et parcourir les trois quarts de la planète... Non, ce n'était ni facile ni bon marché.

Je pouvais peut-être signer un engagement à San Francisco sur un tanker à Shipstone ou un cargo à voiles... Non, je perdrais trop de temps.

Et si je louais les services d'un détective privé à Sydney ? Ça me coûterait combien ? Est-ce que c'était dans mes moyens ?

Trente-six heures après la mort du Patron, j'apprenais enfin la valeur exacte d'un gramme d'or.

Il fallait résumer les choses ainsi. Jusqu'à présent, je n'avais connu que trois modes d'économie :

a) En mission, je dépensais ce qu'il fallait ;

b) A Christchurch, je dépensais un peu mais pas trop grâce à la famille ;

c) A la ferme, puis au quartier général, et enfin au *Pajaro Sands*, je n'avais rien eu à dépenser. Ou presque. Mon contrat prévoyait la pension totale. Je ne buvais pas et je ne jouais pas. Si Anita ne m'avait pas sucée comme elle l'avait fait, je crois que j'aurais accumulé une somme honnête.

J'avais mené une existence sans souci et j'ignorais presque tout de l'argent.

Mais je n'ai pas besoin d'un terminal pour de simples calculs d'arithmétique. J'avais réglé ma note au *Hyatt* en espèces. C'est avec ma carte de crédit que j'avais payé le voyage jusqu'à l'État Libre mais j'en avais soigneusement déduit le montant. Au *Dunes*, j'ai noté les tarifs, que j'aie à régler en espèces ou avec la carte.

Il m'est apparu aussitôt que séjourner dans des hôtels de première catégorie épuiserait très rapidement jusqu'à mon dernier gramme d'or, même si je me passais de vêtements, de restaurants et d'amis. Conclusion, ou bien je trouvais un job ou bien j'embarquais sans perdre de temps pour un long voyage aller simple vers une des colonies stellaires.

Il m'était venu un soupçon affreux : le Patron m'avait toujours payée plus que je ne valais. D'accord, je suis un bon agent de transmission, un excellent courrier. Mais quel était en réalité le salaire

moyen d'un courrier ?

Je pouvais m'engager comme soldat et j'étais certaine de devenir assez rapidement sergent. Ça ne me tentait pas vraiment, mais il se pouvait bien que ce soit ma seule issue. La vanité ne fait pas partie de mes défauts. Je sais très bien que je ne suis pas très douée pour la plupart des emplois civils.

J'étais écartelée par un dilemme. Je ne voulais pas partir seule pour une planète étrangère. Cette idée m'effrayait. J'avais perdu ma famille néo-zélandaise, le Patron était mort, et j'avais le sentiment d'être un pauvre petit chat perdu. Le ciel m'était tombé sur la tête, mes quelques amis étaient partis aux quatre vents. Il ne m'en restait que trois et nous nous séparerions bientôt. Et je m'étais débrouillée pour perdre Georges, Ian et Janet.

Même dans la fête de Las Vegas, j'étais épouvantablement seule.

J'aurais voulu que Janet, Ian et Georges quittent la Terre avec moi. Ainsi, je n'aurais pas eu peur. L'exil serait devenu une croisière joyeuse.

Et puis... et puis, il y avait la Mort Noire. La peste qui allait éclater sur le monde.

Oui, bien sûr, j'avais dit au Patron que cette prédiction nocturne était totalement absurde. Mais son service de prévisions avait annoncé la même chose, dans quatre ans et non trois. Ce qui était vraiment une mince consolation !

J'étais obligée de considérer sérieusement ce que j'avais annoncé. Il fallait que je prévienne Ian, Janet et Georges.

Je n'espérais guère pouvoir les effrayer. Avec eux, ce serait difficile. Je voulais simplement leur dire : « Si vous ne voulez pas quitter la Terre, essayez seulement de tenir compte de mon avertissement. Restez loin des grandes villes. Et faites-vous vacciner dès que ce sera possible. Mais n'oubliez surtout pas ce que je vous ai dit. »

Industrial Park se trouve sur la route du barrage Hoover, et c'est là qu'a lieu le marché du travail. Las Vegas est interdit aux VEA, mais il existe des trottoirs roulants, dont un qui conduit à Industrial Park. Au-delà, pour gagner le barrage ou Boulder City, il existe une ligne de VEA. J'avais l'intention de l'emprunter puisque la Shipstone de la Vallée de la Mort occupe une partie du désert entre Vegas et Boulder City. Elle y a installé une station de recharge, et je voulais la voir pour compléter mon enquête.

Est-ce qu'il était possible que le complexe Shipstone se trouve derrière le jeudi Rouge ? Je ne voyais aucune raison particulière. Mais, pourtant, il fallait que la société responsable soit assez riche pour couvrir le monde et atteindre même Cérès en une seule nuit. Il

n'en existait pas beaucoup. Ou bien s'agissait-il d'un riche magnat ou d'une association ? Non, là non plus je ne voyais pas comment ça pouvait être possible. Le Patron était mort, et je ne le saurais peut-être jamais. J'avais l'habitude de le secouer, mais c'était toujours vers lui que je me tournais quand je ne comprenais pas vraiment quelque chose. Jamais encore je n'avais mesuré à quel point je dépendais de lui.

Le marché du travail de Vegas est une vaste place couverte. On y trouve tout : des succursales plus ou moins fantoches du *Wall Street Journal*, des courtiers qui n'ont que leur chapeau comme bureau, qui bavardent sans arrêt et ne s'asseyent jamais, des annonces, des affiches, des panneaux de publicité et une foule énorme de gens qui me rappelaient un peu Vicksburg et le fleuve mais qui sentaient quand même meilleur.

Les compagnies militaires ou paramilitaires s'étaient regroupées à l'est de la place. J'ai suivi Goldie. A chaque fois, elle laissait son nom et ses états de service. Nous nous étions arrêtées en ville pour faire tirer des copies de sa feuille d'états et elle avait engagé une secrétaire pour le courrier.

— Vendredi, m'avait-elle dit, je crois que je vais ficher le camp du *Dunes*. Tu as vu le tarif des chambres, non ? C'est très confortable, mais j'ai le sentiment qu'ils me vendent mon lit tous les jours. Et je ne peux vraiment pas m'offrir ça. Peut-être que tu peux te le permettre, toi...

— Non. Je ne peux pas.

Je m'étais pris une adresse postale et je m'étais promis de la transmettre à Gloria Tomosawa. J'avais payé une année d'avance et cela m'avait procuré un sentiment de sécurité bizarre. C'était comme si j'étais chez moi, j'avais un point d'attache.

Goldie ne signa pas de contrat durant ce premier après-midi, mais elle n'en parut pas contrariée.

— Il n'y a aucune guerre en ce moment, c'est tout. Mais je sais bien que la paix ne dure jamais plus d'un mois ou deux. Alors, ils enrôleront de nouveau et je serai sur leurs listes. En attendant, je vais m'inscrire sur les registres de demandes de la municipalité. J'ai appris une chose : une infirmière ne risque pas de mourir de faim. Depuis un siècle, la demande n'a fait qu'augmenter.

Le deuxième recruteur auquel elle rendit visite – il représentait les Rectificateurs de Royer, la Colonne de César et les Moissonneurs de la Nuit, toutes organisations de réputation mondiale – se tourna vers moi quand il en eut fini avec elle.

— Et vous ? Vous êtes infirmière également ?

— Non. Je suis agent de transmission et de combat. Un courrier.

— Il n'y a pas beaucoup de demandes pour ça. De nos jours, quand on n'a plus de terminal, on utilise le courrier express.

Je me suis sentie piquée au plus vif. Le Patron m'avait assez souvent expliqué mon métier.

— Mais moi, je vais n'importe où. Et même quand il n'y a plus de courrier postal ni d'ordinateur. Comme pendant le dernier état d'urgence.

— C'est vrai, a dit Goldie. Elle ne se vante pas.

— Peut-être, mais il n'y a pas de demande pour cette spécialité. Est-ce que vous savez faire autre chose ?

— Quelle est votre meilleure arme ? Je suis prête à me battre en duel contre vous, avec n'importe quelles règles. Téléphonez à votre veuve.

— Bon Dieu, quelle petite garce ! Vous me rappelez un fox-terrier que j'ai eu. Écoutez, ma chérie, je ne peux pas jouer avec vous aujourd'hui parce qu'il faut que je m'occupe de ce bureau. Maintenant, dites-moi la vérité et je vous inscris sur ma liste.

— Excusez-moi, chef. Je n'aurais pas dû vous parler comme ça. D'accord, je suis un courrier d'élite. Ce qu'on me confie, je le délivre, et je suis très bien payée pour ça. Pour le reste... eh bien, c'est vrai, je dois être la meilleure, à mains nues ou armée, parce qu'il faut que je passe, à tout prix, parce que rien ne doit m'arrêter. Vous pouvez m'inscrire pour le combat, bien sûr, si vous le voulez. Mais si la solde n'est pas extrêmement importante, je préfère rester ce que je suis.

— D'accord. Mais n'espérez pas grand-chose. Les gens pour qui je travaille n'utilisent des agents de liaison que pendant les combats.

— Mais je fais ça aussi ! Je passe partout.

— Ou bien vous vous faites descendre. (Il sourit.) Je pense qu'ils préfèrent utiliser des surchiens. Écoutez, ma belle, une société corporative aura certainement plus de propositions à vous faire qu'une organisation militaire, non ? Pourquoi n'allez-vous pas voir une des grandes multinationales ? Elles sont toutes représentées ici. Et elles ont plus d'argent que nous. Beaucoup plus.

Je l'ai remercié et nous sommes parties. J'ai suivi les conseils insistants de Goldie et je me suis arrêtée à la poste locale pour me faire tirer des copies de mes états de service. J'étais prête à diminuer mes exigences mais Goldie m'en a violemment dissuadée.

— Non ! Augmente-les, au contraire ! C'est ta meilleure chance. Ceux qui auront vraiment besoin de t'employer paieront ce que tu demandes. Ou alors ils essaieront de marchander et ils te rappelleront. Mais il n'est pas question que tu diminues tes prix. Ma chérie, ils sont là pour avoir les meilleurs.

J'ai donc laissé une copie de mes états à chaque multinationale. Je n'espérais pas vraiment ferrer le gros poisson, mais il fallait bien

qu'on sache ce que j'avais fait jusque-là.

A l'heure de la fermeture, nous sommes allées dîner. Anna et Burt étaient déjà là, l'air un peu chavirés. Ils n'étaient pas vraiment ivres, mais il y avait quelque chose de lourd dans leurs mouvements.

— Gentes filles ! a lancé Burt. Regardez-moi. Vous avez devant vous un homme extraordinaire !

— Je crois que tu es un peu saoul.

— C'est exact, Vendredi, mon amour. Mais tu as aussi devant toi l'homme qui a fait sauter la banque du *Monte Carlo*. Un génie de la finance et du jeu. Un vrai. Il faut me toucher pour le croire.

Telle avait été mon intention, du moins plus tard dans la nuit.

— Anna, est-ce que Burt a vraiment fait sauter la banque ?

— Non, mais il n'en était pas loin. (Elle a roté avec beaucoup d'élégance.) Excusez-moi. On a joué un peu ici, et ensuite au *Flamingo*, pour changer. Et puis on est allés à l'hippodrome de Santa Anita. Burt a joué un gros paquet sur une jument qui s'appelait comme sa mère. Burt a touché et, en sortant, on est tombés sur une roulette. Vous savez ce qu'il a fait ? Il a tout mis sur le double zéro.

— Il avait vraiment trop bu, a dit Goldie.

— Non, je suis un génie !

— En tout cas, c'est le double zéro qui est sorti[20]. Et Burt a mis tout ça sur le noir, et le noir est sorti. Puis il a touché le rouge, et le croupier a appelé son patron. Burt avait vraiment l'intention de les faire sauter, mais ils ont fixé la limite à cinq kilodollars.

— Bouseux ! SS ! Crapules ! J'aurais dû me trouver une autre table !

— Pour tout perdre ! a dit sèchement Goldie.

— Goldie, ma vieille, je crois que tu manques de respect envers un homme aussi... aussi formidable...

— Oui, c'est vrai, il aurait pu aussi bien tout perdre, a dit Anna, mais j'ai tenu à ce qu'il suive les conseils du chef de table. On s'est fait encadrer par six shérifs de casino et on est allés à la Lucky Strike State Bank pour déposer tout ça. Sinon, je crois que je ne l'aurais pas laissé partir. Vous vous imaginez en train de vous promener avec cinq cent mille dollars du *Flamingo* au *Dunes* ? Et en espèces ! Je crois qu'il n'aurait même pas traversé la rue.

— Idiote ! Le taux de criminalité à Las Vegas est inférieur à celui de n'importe quelle autre ville d'Amérique du Nord ! Anna, mon petit amour, je ne t'épouserai pour rien au monde, même si tu me le demandais à genoux. Je crois que je vais plutôt te dévorer toute crue.

— Mais oui, mon chéri. Et à propos de dévorer, je crois que nous allons y penser sérieusement. Caviar, truffes...

— Oui, et champagne. Vendredi, Goldie, Annie... on va célébrer la naissance d'un génie mathématique. On aura même du faisan et des

filles qui danseront sur la table.

— Mais oui, ai-je dit.

— Alors, dépêchons-nous avant que tu ne changes d'idée. Anna, combien as-tu dit que j'avais raflé ?

— Tu n'as qu'à leur montrer, Burt.

Burt a brandi un relevé de compte, l'air béat. Ça faisait cinq cent quatre mille dollars. Un demi-million d'unités de la seule monnaie à peu près stable du continent nord-américain. A peu près trente et un kilos d'or fin. Je crois effectivement que je n'aurais jamais traversé une rue de Vegas avec ça.

Mais ça valait de sabler le champagne.

Pour ça, nous sommes allés au *Stardust*. Burt a donné au maître d'hôtel ce qu'il fallait, et peut-être plus, et le dîner a été réussi, et on a eu plein de girls et de boys, et j'ai préféré les filles, peut-être parce qu'elles riaient sans cesse, qu'elles avaient l'air propres, qu'elles sentaient bon, ce qui n'était pas le cas des garçons qui, d'ailleurs, semblaient plus s'intéresser aux garçons.

Nous avons même eu droit à un magicien qui faisait s'envoler des pigeons de son chapeau. J'ai un faible pour le cirque, pour les prestidigitateurs et les magiciens, et j'ai regardé bouche bée en oubliant de boire.

Celui-là avait dû passer un pacte avec Satan. Il a demandé à l'une des girls de remplacer son assistante. Elle avait des chaussures à talons aiguilles, un chapeau, un sourire, et c'était tout.

Il a commencé à cueillir des pigeons sur son joli petit corps. Je n'en croyais pas mes yeux.

Quand nous sommes revenus au *Dunes*, Goldie a voulu voir le spectacle, mais Anna avait plutôt envie d'aller au lit. C'est donc moi qui suis restée avec Goldie. Burt nous a demandé de lui garder une place et il a accompagné Anna.

Mais il n'est pas revenu. Quand nous sommes montées, j'ai eu la surprise de trouver la porte de l'autre chambre fermée. Avant le dîner, j'avais eu le pressentiment que Burt ne me calmerait pas les nerfs deux nuits de suite. Mais il avait merveilleusement accompli ce que j'attendais de lui, et je n'avais aucune raison de lui en vouloir.

J'ai craint un instant que Goldie n'apprécie pas, mais elle s'est contentée de se mettre entre les draps, de rire en repensant aux pigeons du magicien, puis elle s'est endormie. Quand je me suis couchée à mon tour, elle ronflait doucement.

Au matin, encore une fois, je fus réveillée par Anna. Mais elle avait l'air radieuse.

— Bonjour, mes chéries ! Allez faire pipi et brossez-vous les dents. Le breakfast va arriver tout de suite. Burt sort juste du bain, alors ne perdez pas une seconde !

Après la deuxième tasse de café, Burt a dit :

— Eh bien, chérie ?

— Maintenant ? a fait Anna.

— Mais oui, vas-y.

— D'accord. Vendredi et Goldie, mes chéries... nous espérons que vous nous accorderez un petit peu de votre temps dans la matinée. Nous vous aimons l'une et l'autre et nous voudrions absolument que vous soyez avec nous. Nous nous marions ce matin.

Goldie et moi, nous avons été parfaites dans notre grand numéro de stupéfaction et de ravissement. Tout le monde s'est levé en même temps pour embrasser tout le monde. Dans mon cas, le plaisir était sincère, pas la surprise. Je pense que pour Goldie, c'était exactement le contraire. Mais je n'ai rien dit.

Ensuite, avec Goldie, nous sommes parties acheter des fleurs. Nous devions nous retrouver à la chapelle de Gretna Green. C'est avec soulagement que je me suis aperçue que Goldie semblait aussi heureuse que moi.

— Je crois qu'ils iront très bien ensemble. Jamais je n'ai vraiment cru à l'intention d'Anna de devenir une grand-mère professionnelle. C'est une forme de suicide. J'espère que tu n'es pas contrariée ?

— Moi ? Pourquoi ?

— Mais... il a couché avec toi la nuit dernière, non ? Et aujourd'hui, voilà qu'il l'épouse. Je connais certaines filles qui le prendraient plutôt mal...

— Grands dieux, pourquoi ? Je n'aime pas Burt. Je l'apprécie et je suis heureuse qu'il m'ait sauvé la vie une certaine nuit. Disons que j'ai voulu le remercier. Et il s'est montré tellement tendre avec moi. Mais ce n'est pas une raison pour que je fiasse encore d'autres nuits avec lui, tu sais.

— Tu as raison, Vendredi. Mais les filles de ton âge ne pensent pas toutes comme toi.

— Je ne sais pas, mais ça me paraît évident. Toi, tu n'as pas été blessée. C'est la même chose pour moi.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Je veux dire que c'est la même chose, non ? Tu as bien couché avec Anna la nuit d'avant. Tu n'as pas l'air de prendre trop mal ce qui se passe.

— Pourquoi ? Je devrais ?

— Les deux situations me semblent parallèles. En fait, je dois dire que tu me surprends un peu. Je ne connaissais pas tes penchants. Bien sûr, je connais ceux d'Anna et je dois dire qu'elle m'a plutôt surprise en couchant avec Burt. J'ignorais même qu'elle acceptait de toucher aux hommes. Et qu'elle avait été mariée.

— Oui, je pense qu'on peut avoir ce genre d'opinion. Anna et

moi, nous nous aimons depuis des années et nous nous le sommes souvent prouvé au lit. Mais nous ne sommes pas réellement « amoureuses ». L'une comme l'autre, nous sommes attirées par les hommes. Lorsque Anna t'a pratiquement soufflé Burt, j'ai applaudi. Je me suis sentie un peu triste pour toi, mais pas trop, avec tous les hommes qui te tournent autour depuis des années. Je dois avouer que je ne m'étais pas attendue à un mariage aussi rapide, mais je trouve cela merveilleux. Regarde : une orchidée dorée... on prend ça ?

— Un moment. (Je l'ai arrêtée à quelques pas de la porte.) Goldie... je me souviens que quelqu'un a participé à l'assaut de la ferme, cette fameuse nuit. Avec un brancard. Pour moi.

Elle a eu l'air irritée.

— Je crois qu'il y a des gens qui bavardent trop.

— J'aurais dû le dire plus tôt. Je t'aime. Plus que Burt, et depuis plus longtemps. Je n'ai pas besoin de l'épouser et je ne peux pas me marier avec toi. Je ne peux que t'aimer, simplement. D'accord ?

En vérité, j'ai peut-être épousé Goldie, d'une certaine façon. Quand Anna et Burt furent légalement mariés, nous sommes tous retournés à l'hôtel. Burt avait décidé de s'installer dans la « suite conjugale » (pas de miroir au plafond, décoration en rose et blanc au lieu du noir et rouge habituel) bien plus coûteuse que toutes les autres. Goldie et moi, nous avons quitté l'hôtel et nous avons sous-loué une petite baraque au début de Fremont, au bout de Charleston. Ce qui nous mettait à quelques minutes à pied du trottoir roulant. Ce qui nous permettait d'aller au marché du travail et, dans le cas de Goldie, de visiter les divers hôpitaux de la ville. Autrement, nous aurions été obligées de louer un buggy et un cheval, ou bien des bicyclettes.

Ce n'était qu'une banale maison mais, moi, j'avais l'impression que c'était une villa de conte de fées avec des roses grimpantes tout autour de la porte. Mais en réalité, il n'y avait pas la moindre rose, la façade était d'une aveuglante laideur et le seul raffinement de modernité était un terminal à service limité. Mais, pour la première fois de ma vie, j'avais une maison à moi, j'étais une « maîtresse de maison », ou presque. La maison de Christchurch n'avait jamais vraiment été à moi. J'y avais été comme une invitée.

Quel plaisir incroyable que d'acheter sa première casserole !

Pour le premier jour, je me suis retrouvée seule dans la maison puisque Goldie avait été appelée pour une garde de vingt-trois heures à sept heures du matin. Pendant qu'elle dormait, je me suis confectionné mon premier dîner, qui n'a pas été un succès. J'ai versé quelques larmes sur mes pommes de terre calcinées.

J'ai acheté des graines de pois de senteur que j'ai semées devant le seuil pour essayer de remplacer ces roses imaginaires.

Mais j'ai découvert que le jardinage, comme la cuisine, avait ses secrets. Quand il fut évident que mes graines ne germeraient pas, je suis allée à la bibliothèque de Las Vegas et j'ai achevé un livre, un vrai d'autrefois avec des pages dépliantes et plein de photos. Je l'ai avalé et mémorisé. J'étais théoriquement devenue une parfaite jardinière.

Il m'a fallu résister à une tentation : celle d'acheter un petit chat. Goldie pouvait partir à n'importe quel moment, elle me l'avait dit. Même sans me dire au revoir.

Si j'avais un chat, je me ferais un point d'honneur de ne pas l'abandonner. Un courrier ne peut se permettre de s'encombrer d'un

chat. Et puis, moi aussi, j'étais appelée à partir.

Oui, la vie d'une femme au foyer est pleine de joies. Il y avait des fourmis dans le sucre, une canalisation d'eau s'était rompue une nuit... Goldie m'avait aidée à améliorer mes talents de cuisinière, et j'avais appris à confectionner des Martini dry comme elle les aimait : quatre mesures de gin Beefeater pour une de Noilly Prat. On remue lentement... Je trouve le Martini dry trop dur pour moi mais je comprends qu'une infirmière épuisée après toute une nuit en ait besoin.

Si Goldie avait été un homme, je crois bien que j'aurais fait le nécessaire pour ne plus être stérile, et c'est avec joie que j'aurais eu des enfants, des pois de senteur et des chats.

Burt et Anna partirent pour l'Alabama durant cette période et nous étions convenus de ne pas perdre la trace des uns et des autres. Ils n'avaient pas l'intention de s'installer en Alabama, cependant. Anna s'était dit qu'elle devait quand même aller voir sa fille et lui présenter par la même occasion son nouvel époux. Ensuite, ils avaient l'intention de passer un contrat avec une organisation militaire ou paramilitaire. Ils iraient au combat tous les deux. Ils en avaient assez de la bureaucratie. C'était leur vie, après tout.

Je visitais fréquemment le marché du travail parce que je n'oubliais pas que le jour approchait où il faudrait impérativement que je parte. Goldie, elle, travaillait tous les jours et elle avait insisté pour payer tous les frais domestiques. Je savais ce que ça coûtait et j'avais insisté pour partager. Une chose était certaine : même dans cette petite maison, je ne tiendrais pas longtemps quand Goldie serait partie.

Mais, après tout, une villa n'est pas faite pour y vivre seule.

J'essayais toujours de contacter Georges, Ian et Janet, ainsi que Betty et Freddie, mais je me limitais à deux appels par mois, vu l'importance des notes de terminal.

Deux fois par semaine, je passais une demi-journée au marché du travail. Je visitais tout. J'avais perdu tout espoir de trouver un emploi de courrier mais j'insistais auprès des multinationales qui, c'était vrai, employaient quelquefois des courriers expérimentés. Je m'étais faite à l'idée que mes talents étaient peu communs et je consultais toutes les annonces, j'écoutais toutes les propositions. Le Patron m'avait laissé entendre que j'étais une espèce de superfemme et j'avais le sentiment très net que les superfemmes n'étaient pas très demandées.

J'ai songé à suivre des cours pour être croupière ou chef de salle dans un des casinos. Mais je me suis dit que cela me prendrait des mois et que ce ne serait pas une vie, ni même un moyen de la gagner. Rien qu'une façon de survivre.

Pourtant, je m'aperçus qu'il existait d'autres solutions possibles

auxquelles je n'avais pas songé. Par exemple :

Mère à louer

bébés & compagnie

Tarif unique en cas de naissance multiple.

Commission selon accord personnel.

Examen par physiométriste de votre choix.

bébés & compagnie

LV 7962 M 4/3

Oui, je pouvais essayer de passer un contrat avec Bébés & Compagnie... ou alors travailler en indépendante. Ma stérilité réversible était un avantage en ma faveur. Les loueurs de mères redoutent par-dessus tout d'engager une femme qui soit enceinte au moment précis d'accepter l'ovule. La stérilité n'est pas un problème pour eux puisqu'il ne s'agit pas de provoquer l'ovulation mais de travailler sur la chimie du sujet afin de favoriser l'implantation. Pour eux, en fait, l'ovulation est un danger permanent.

Faire pousser des enfants pour les autres pouvait être un palliatif, pas une solution. Mais ça rapportait.

On demande

Une femme de 90 jours

pour vacances spatiales.

Tous frais payés, indice de luxe 9 +

Échelon physique S/W, tempérament 8

Taux aphrodisiaque 7 et plus.

Client offre licence de procréation de l'Imperium cessible à épouse de vacances en cas de procréation ou stérilisation 120 jours au choix.

Contactez Amelia Trent, courtière en sexe agréée.

18/20 New Cortez Mezzanine

Ce n'était pas une trop mauvaise affaire pour quelqu'un qui avait besoin de trois mois de vacances et qui appréciait la roulette russe. Pour moi, le fait de tomber enceinte n'était pas vraiment un danger et mon taux aphrodisiaque était nettement supérieur à 7. Nettement ! Mais la prime, dans l'État Libre de Vegas, n'est pas aussi importante que cela et ce client anonyme pouvait se révéler parfaitement odieux, sinon, quelles raisons aurait-il eues de louer une parfaite étrangère pour partager son lit pendant ses vacances ?

Urgent

Recherchons deux ingénieurs spatio-temporels sexe indifférent pour design

à n dimensions.
*Risque de dislocation temporelle irréversible. Participation –
Dédommagement – Assurance
Termes particuliers à négocier
Babcock & Wilcox, Ltd.
Contacter Wall Street Journal, LV*

Ça, c'était exactement ce qu'il me fallait. L'ennui, c'est que je n'avais pas la plus petite qualification dans ce domaine.

La Première Eglise plasmatique (« Au commencement était le Plasma, vide et informe ») était présente sur le mail. Les heures de service étaient affichées. Une annonce plus discrète attira mon regard :

*La prochaine vierge sera sacrifiée le 22 octobre
à 2 h 51*

Cela aussi, c'était un emploi sûr, mais je ne me sentais pas qualifiée. Pourtant, c'était fascinant. J'étais encore en train de rêver devant cette annonce quand un type arriva et l'effaça pour la remplacer par une autre. Je me rendis compte alors que j'avais raté le dernier sacrifice et que le prochain n'aurait lieu que dans deux semaines. Ma curiosité était piquée.

— Vous sacrifiez réellement des vierges ? ai-je demandé.

— Pas moi. Je ne suis qu'un acolyte. Mais... en fait, il n'est pas absolument exigé qu'elles soient vierges. Il faut seulement qu'elles en aient l'air. (Il me toisa.) Vous, par exemple, vous feriez l'affaire. Vous voulez entrer et dire un mot au prêtre ?

— Non, non... Vous me dites qu'il les sacrifie lui-même ?

— Vous n'êtes pas d'ici, n'est-ce pas ?

J'admis que non.

— Eh bien, c'est comme ça. Ici, si on veut tourner un film de meurtres, à midi on aura fait le plein pour la distribution. Et personne ne vous demandera si les meurtres sont vrais ou non. C'est comme ça que ça se passe.

Peut-être que j'étais une vraie paysanne à Vegas.

On trouvait aussi tout un tas d'annonces pour des boulots extra-planétaires. Ça n'était pas mon rayon. Si je devais émigrer, je recevrais une subvention suffisante et je pourrais avoir le choix entre Proxima, c'est-à-dire la banlieue, et n'importe quel monde jusqu'au Royaume, qui est si loin du Soleil qu'on ne peut l'atteindre que par transmission n . Mais on avait appris depuis peu que le Royaume était interdit aux immigrants, à l'exception de certains artistes ou savants qui pouvaient négocier individuellement leur entrée. Mais je n'avais pas réellement

envie de terminer dans le Royaume, même si sa réputation de richesse somptueuse était exacte. C'était bien trop loin ! Je préférais Proxima. Pour moi, ils étaient comme des voisins. Depuis la Nouvelle-Zélande, leur soleil est une grande étoile brillante dans le ciel. Ils me semblaient sympathiques rien qu'à cause de cela.

Pourtant, une fois encore, j'ai relu toutes les annonces :

La Division des Transuraniques de Golden, un monde de Procyon-B, avait besoin d'ingénieurs expérimentés pour superviser les kobolds. Contrat de cinq ans renouvelable, avec primes. Nulle part, il n'était mentionné que, sur Golden, un humain non modifié avait une espérance de vie inférieure à cinq ans.

Les HyperSpaces engageaient du personnel pour la ligne du Royaume, via Proxima, Outpost, Fiddler's Green, Forest, Botany Bay, Halcyon et Midway. Cela représentait quatre mois à partir de la Station Stationnaire. Un mois payé d'avance en quittant la Terre ou Luna. J'ai d'abord consulté les demandes pour un ultra-astrogateur, un ingénieur de trame, un spécialiste des communications, et un médecin, avant de passer aux autres rubriques :

Maître d'hôtel, steward, serveur, charpentier, plombier, électricien, électronicien, informaticien, cuisinier, boulanger, pâtissier, barman, chef du personnel, croupier, holographiste, assistant dentiste, chanteur, chanteuse, professeur de danse, superviseur des jeux, secrétaire-valet, professeur d'art, professeur de jeux, maître nageur, infirmière, nurse, maître d'armes, metteur en scène, musicien (vingt-trois instruments étaient mentionnés), maquilleuse, masseur ou masseuse, magasinier, directeur des ventes, moniteur d'excursion...

Et ce n'était qu'un faible échantillon, un aperçu. Tout ce qui se fait sur Terre se fait dans l'espace. Et certaines spécialités qui ne concernaient que les astronefs étaient totalement mystérieuses. Qu'est-ce que pouvait faire, par exemple, un « kippsman de catégorie 2/c » ?

L'une des professions non citées était celle de « fille de compagnie ». Les HyperSpaces sont un employeur toutes catégories. Mais, si l'on veut vraiment être engagée pour les emplois non techniques, il vaut mieux être jeune, jolie, en bonne santé, bisexuelle, avec du tempérament...

Le commandant du port lui-même était commissaire de bord du vieux *Newton*. Quand il était en croisière, il veillait à ce que les passagers de première classe aient *tout* ce qu'ils pouvaient désirer. Et ils payaient très cher pour l'avoir. Il montrait autant de talent et de conscience professionnelle en tant que commandant du port. On prétendait qu'il favorisait les couples mariés ou non s'ils savaient travailler au lit, ensemble ou chacun de leur côté. On racontait qu'un couple gigolo-pute avait fait fortune comme ça en quatre croisières. Ils étaient professeurs de danse le matin, de natation l'après-midi, et ils

buvaient, dansaient et distrayaient leurs « clients » la nuit... Ils avaient dû se retirer parce qu'ils ne plaisaient plus et aussi parce qu'ils étaient usés par tout ce qu'ils avaient absorbé pour se maintenir en forme.

Je ne crois pas que l'argent me tentait vraiment à ce point. Je peux très bien passer une ou deux nuits blanches, mais il faut que je rattrape régulièrement mon sommeil.

Je me suis demandé pourquoi les HyperSpaces, qui ne possédaient seulement que quatre vaisseaux, pouvaient constamment engager du personnel.

— Vous ne savez pas ? m'a demandé l'assistante au recrutement.

Je lui ai dit que non.

— C'est à cause de la désertion. C'est un problème majeur. Fiddler's Green, par exemple, est une escale tellement merveilleuse que l'officier commandant le *Dirac* a abandonné son vaisseau il y a quelques années de cela. La compagnie n'a pas trop de problèmes de recrutement ici, remarquez... Mais si vous habitez Rangoon, Canton ou Bangkok et que vous vous retrouviez en train de décharger une cargaison sur Halcyon... est-ce que vous ne profiteriez pas de la plus petite inattention du contremaître pour ficher le camp ? Non, ce n'est pas un secret... Le seul moyen pour quitter la Terre, ou même Luna, quand on en a envie, c'est de s'engager sur un vaisseau et de se débrouiller pour s'éclipser. Moi, je le ferais si je pouvais...

— Et pourquoi ne le pouvez-vous pas ?

— Parce que j'ai un fils de six ans.

(Ça, je l'avais mérité !)

Parmi les annonces, quelques-unes excitaient l'imagination :

Nouvelle planète – Ouverte récemment

Type T-8

Danger maximum garanti

Couples ou groupes uniquement

Plan de survie augmenté

Churchill & Sons, entrepreneurs

Las Vegas 96/98

Je me souvins que Georges m'avait dit que tout ce qui atteignait le 8 à l'indice terrestre devait correspondre à des primes conséquentes. Mais, depuis, j'en avais appris plus. Ce 8, c'était l'indice de la Terre elle-même. Ce pays où je vivais n'avait pas été conquis facilement. Il avait fallu le violer, le changer. Il avait été fait pour les serpents et les iguanes et on avait dépensé des tonnes d'or et d'eau pour que l'homme puisse y vivre.

Cette histoire de « danger maximum garanti » m'intriguait. Est-ce que cela voulait dire qu'il fallait savoir courir ? Je n'avais pas

réellement envie de commander une escouade d'amazones et de voir mes petites camarades se faire tuer. Mais j'étais prête à affronter un tigre à dents de sabre ou ce genre de bestiole parce que je savais que j'avais quelques chances de l'assommer avant qu'il ait compris.

Oui, une T-8 serait peut-être un meilleur point de chute pour Vendredi qu'un paradis bien poli comme Fiddler's Green.

D'un autre côté, ce « danger maximum » pouvait être dû à des volcans ou à une radioactivité ambiante trop élevée. Qui peut avoir envie de devenir tout bleu et lumineux ? Allons, Vendredi, décide-toi.

Je suis restée jusqu'à très tard sur le mail parce que Goldie était encore de garde de nuit. J'ai donc traîné jusqu'à l'heure de la fermeture.

A mon retour, j'ai trouvé la maison obscure, ce qui m'a laissé à penser que Goldie avait dormi toute la journée. Avec un peu de chance, je pourrais lui préparer un bon petit breakfast avant qu'elle ne se réveille. Je suis entrée le cœur léger... et j'ai réalisé alors que la maison était vide. Vous savez ce que c'est : une maison vide a une odeur différente, les sons y résonnent différemment. Je me suis précipitée dans la chambre. Le lit était vide. Il n'y avait personne dans la salle de bains. Alors, j'ai allumé toutes les lampes et j'ai trouvé son message sur l'imprimante du terminal.

Vendredi, ma chérie,

Je crois que tu ne seras pas de retour avant mon départ, et c'est sans doute mieux ainsi parce que nous pleurerions toutes les deux et que ça ne changerait rien.

Les choses se sont passées différemment de ce que j'espérais. Je suis restée en contact avec mon ex-employeur, le Dr Krasny, et il m'a appelée alors que je venais de me mettre au lit. Il dirige une nouvelle antenne chirurgicale pour les scouts de Sam Houston. Des scouts de combat, bien entendu. Je ne peux pas te dire où nous serons mais (brûle ce message après lecture) si tu continues vers l'ouest à partir de Plainview, tu risques de nous rencontrer vers Los Llanos Estacados, avant Portales.

Où allons-nous ? Ça, c'est absolument secret. Mais si nous n'atteignons pas Ascension, certaines épouses ne tarderont pas à toucher une pension. J'ai appelé Anna et Burt et ils doivent me retrouver à El Paso à dix-huit heures dix

(Dix-huit heures dix ? Mais Goldie est déjà au Texas !)

parce que le Dr Krasny m'a promis qu'ils pourraient avoir de l'emploi pour eux, soit dans les unités combattantes, soit comme auxiliaires

médicaux. Pour toi aussi, ma chérie, il y aurait quelque chose. Comme combattante, si c'est encore ce que tu veux. Ou alors, tu peux être engagée comme technicienne médicale 3. Tu travaillerais avec moi et tu pourrais passer sergent médecin, parce que je connais tes qualités. Ce serait tellement formidable de nous retrouver tous les quatre – tous les cinq, je veux dire – comme avant.

Mais je ne veux pas te forcer la main. Je sais que tu es inquiète au sujet de tes amis canadiens. Si tu penses qu'il vaut mieux que tu ne prennes pas d'engagement pour être libre de les rechercher, fais-le. Mais si tu as besoin d'un peu d'action et d'argent, viens vite à El Paso. L'adresse est Panhandle Investments, El Paso Division, Bureau des Opérations, Facteurs d'Environnement, à l'attention de John Krasny, ingénieur en chef Ne ris pas. Mémorise ça et détruis-le immédiatement.

Mais quand il sera question de l'opération dans les bulletins d'informations, tu pourras nous joindre directement par le bureau de Houston. Entre-temps, je suis simple « employée du personnel » aux « Facteurs d'Environnement ».

Que Dieu dans sa bonté veille sur toi et te protège.

Avec tout mon amour,
Goldie.

J'ai détruit le message avant de me coucher. Je n'avais pas envie de dîner.

Le lendemain matin, je suis retournée au marché du travail. J'ai demandé à voir Mr. Fawcett, l'agent des HyperSpaces, et je lui ai dit que je voulais signer comme capitaine d'armes mais que je ne voulais pas être armée.

Ce crétin vaniteux m'a éclaté de rire au nez. Il a regardé son assistante mais elle détournait ostensiblement les yeux. Je me suis contenue et j'ai demandé gentiment :

— Pouvez-vous m'expliquer ce qu'il y a de si drôle ?

— Ecoutez, ma poulette, « maître d'armes », comme le nom l'indique, désigne une profession vouée aux mâles. Mais nous pourrions très bien vous engager comme « maîtresse » dans d'autres services.

— Votre annonce spécifie que vous êtes égalitaires sur le plan de l'emploi. Ce qui signifie que « maître d'hôtel » équivaut à « maîtresse d'hôtel », « steward » à « stewardess ». Est-ce exact ?

Le sourire a disparu de son visage.

— C'est exact. Mais nous mentionnons aussi « physiquement en mesure d'accomplir sa tâche ». Un maître d'armes est un policier à bord de n'importe quel vaisseau. Et un maître d'armes sans arme, c'est un flic qui aurait les mains nues. Qui serait censé arrêter une bagarre ou remettre de l'ordre comme ça, rien qu'avec ses mains. Il est évident que ce n'est pas dans vos cordes. Alors ne venez pas me raconter que vous allez vous plaindre au syndicat.

— Non. Mais vous n'avez même pas pris la peine de lire mes états de service.

— Je ne vois pas ce que cela changerait. Néanmoins... (Il a jeté un regard distrait sur la feuille.) Il est mentionné que vous êtes courrier de combat. Quoi que cela signifie...

— Ça signifie que quand j'ai un boulot à faire, personne ne peut m'arrêter. Et si on essaie vraiment, ça se passe mal. Un courrier n'a jamais d'armes. Il m'arrive parfois d'avoir un couteau laser ou une cartouche à gaz, c'est tout. Mais je ne me débrouille qu'avec mes mains nues. C'est comme ça que j'ai été entraînée.

Il a regardé plus attentivement.

— Oui, je vois que vous avez été formée aux arts martiaux. Mais ça ne signifie pas pour autant que vous pourrez venir à bout de

n'importe quelle brute de cent kilos qui fera une tête de plus que vous. Non, chérie, ne me faites pas perdre mon temps. Même moi, vous ne pourriez pas m'arrêter.

J'ai simplement contourné son bureau, je l'ai attrapé par le col et je l'ai expédié jusqu'à la porte avant qu'il s'en soit rendu compte. Son assistante a pris grand soin de ne rien voir.

— C'est comme ça que je m'y prends quand je ne veux pas faire de mal à quelqu'un, ai-je dit. Mais je veux être testée face au plus costaud parmi vos maîtres d'armes. Je peux lui casser un bras. A moins que vous ne me demandiez de lui briser le cou.

— Eh ! Je ne regardais pas quand vous m'avez empoigné !

— Bien sûr. C'est comme ça qu'il faut s'y prendre avec un ivrogne excité, par exemple. Mais vous me voyez bien en ce moment, non ? Alors, on recommence. Vous êtes prêt ? Cette fois, je vais peut-être vous faire un peu mal, mais pas trop. En tout cas, je ne vous casserai rien.

— Restez où vous êtes ! C'est ridicule. On n'engage pas des maîtres d'armes parce qu'ils ont appris des trucs orientaux. On a besoin de types costauds, qui impressionnent au premier coup d'œil. Comme ça, ils n'ont même pas besoin de se battre.

— D'accord. Alors, engagez-moi comme flic en civil. Donnez-moi une robe de soirée, dites que je suis hôtesse. Et quand quelqu'un descendra votre flic costaud d'un grand coup dans le plexus, je serai là pour le secourir.

— Nos maîtres d'armes n'ont pas besoin d'être secourus.

— Ça se peut, mais les gros costauds sont en général lents et maladroits. Ils ne savent pas se battre la plupart du temps parce que, justement, ils n'ont jamais eu à apprendre. Ils sont parfaits pour faire régner le calme pendant une partie de cartes. Ou pour s'occuper des ivrognes. Mais supposez que votre commandant ait *vraiment* besoin d'aide. Pour une émeute. Une mutinerie. Alors, il vous faudra quelqu'un qui sache vraiment se battre. Quelqu'un comme moi.

— Laissez vos coordonnées à mon assistante. Mais ne nous appelez pas.

De retour à la maison, je me suis demandé qui je pourrais bien approcher, maintenant. Ou bien devais-je partir pour le Texas ? Avec Mr. Fawcett, j'avais commis la même erreur stupide, impardonnable que j'avais commise avec Brian. Le Patron aurait eu honte de moi. Jamais je n'aurais dû porter la main sur un homme à qui je demandais un emploi. Jamais. Vendredi, tu es vraiment stupide !

Ce n'était pas d'avoir raté ce job qui me contrariait, mais d'avoir perdu du même coup toute chance de travailler pour les HyperSpaces. D'accord, il fallait que je mange, mais je voulais avant tout faire un voyage avec l'un des vaisseaux des HyperSpaces pour visiter une

bonne moitié des mondes colonisés.

J'avais décidé de suivre le conseil du Patron, mais je répugnais vraiment à choisir une planète comme ça, en lisant des brochures. Non, je voulais voir quelques échantillons. Je voulais faire mon marché.

Par exemple : Eden avait eu droit à plus de publicité favorable que n'importe quelle autre planète dans l'espace. Mais il fallait attendre la liste de ce qu'elle avait à offrir : un climat très semblable à celui de la Californie du Sud sur la plus grande partie de sa masse continentale ; pas de prédateurs dangereux, pas d'insectes nuisibles ; sa gravité de surface était de neuf pour cent inférieure à celle de la Terre, le taux d'oxygène de l'atmosphère légèrement supérieur à onze pour cent ; quant à l'environnement métabolique, il était tout à fait compatible avec celui de la Terre, et le sol était si riche que deux ou trois récoltes par an y étaient chose commune ; et le paysage, partout, était magnifique ; quant à la population, elle était encore au-dessous du seuil des dix millions.

Alors, où était le problème ? Je l'ai découvert un soir, à Luna City. Un officier du vaisseau m'avait emmenée dîner. La compagnie estimait Eden à sa plus haute valeur depuis le jour de sa découverte et le vantait comme le monde parfait pour se retirer. Ce qui est vrai. Après l'installation de la première colonie, ceux qui débarquèrent étaient vieux et riches.

Le gouvernement d'Eden est une république démocratique. Mais elle n'a rien à voir avec celle de la Confédération californienne. Pour avoir le droit de vote, un citoyen doit être âgé d'au moins soixante-dix ans et doit acquitter ses impôts. (Entre autres, il doit être propriétaire.)

Les résidents de vingt à trente ans travaillent dans les services publics. Si vous pensez que ça veut dire avant tout qu'il faut veiller sur les vieux, vous ne vous trompez pas, mais cela implique aussi toutes les tâches les plus rebutantes qui exigeraient des salaires élevés et des primes s'il ne s'agissait de conscription.

Est-ce qu'il en était question dans les brochures ?

Laissez-moi rire tristement !

Il me fallait vraiment être au courant de tous les détails secrets concernant chacun des mondes colonisés avant d'acheter mon billet aller. Mais j'avais gâché ma meilleure chance en voulant « prouver » à Mr. Fawcett qu'une femelle sans arme peut venir à bout de n'importe quel gros singe. J'étais maintenant sur sa liste noire.

Le Patron détestait qu'on pleure sur le lait renversé autant que l'on s'apitoie sur soi-même. J'avais perdu toute chance d'être engagée par les HyperSpaces et il était grand temps pour moi de quitter Las

Vegas avant de n'être plus solvable. Si je n'avais pas les moyens de m'offrir le Grand Tour, il me restait quand même une ressource pour tout savoir des planètes colonisées : bavarder avec les plus cultivés parmi les membres des équipages.

Il y avait un endroit où j'étais certaine de les retrouver : la Station Stationnaire, tout en haut de la Vrille. Les cargos ne s'approchent pas de la Terre au-delà d'Ell-Quatre ou Ell-Cinq, c'est-à-dire qu'ils se placent sur l'orbite lunaire sans avoir les désagréments du puits gravifique de Luna. Mais les long-courriers abordent à la Station Stationnaire. C'est là qu'ils débarquent leurs passagers. Tous ceux des HyperSpaces : le *Dirac*, le *Newton*, le *Forward* et le *Maxwell* partent de la Station. C'est d'ailleurs là qu'ils sont révisés, et le complexe Shipstone y a une succursale destinée à l'origine à vendre de l'énergie aux vaisseaux et plus particulièrement aux gros vaisseaux.

Tous ceux qui arrivent ou qui partent se retrouvent à la Station. Rares sont ceux qui dorment à bord car la plupart ont envie de manger et de boire.

Je n'apprécie pas la Vrille et guère plus la Station. Si l'on excepte la vue toujours changeante et très spectaculaire de la Terre, elle n'a à offrir que des prix exorbitants et des chambres minuscules. Les variations de gravité y sont imprévues et pénibles, et vous avez toujours l'impression que votre bol de potage va vous arriver dans la figure la seconde d'après.

Mais, si l'on n'est pas trop regardant, il y a des jobs disponibles. Et je pouvais très bien y subsister le temps d'avoir une idée nette des possibilités des colonies.

J'avais même une petite chance de pouvoir doubler Fawcett en trouvant un engagement sur les HyperSpaces à partir de la Station. Traditionnellement, les vaisseaux engageaient du personnel à la dernière minute pour combler les défections. Si l'occasion se présentait, cette fois je ne me laisserais pas aller à la provocation et je postulerais pour un emploi de femme de chambre, de serveuse, d'hôtesse... pour autant que cela me permette d'être engagée pour le Grand Tour.

Et quand j'aurais choisi ma demeure entre les étoiles, j'espérais pouvoir y retourner sur le même vaisseau, mais en tant que passagère de première classe, mon billet payé selon la volonté capricieuse de mon père adoptif.

J'ai informé le propriétaire de mon petit trou de souris, puis j'ai expédié quelques problèmes avant de partir pour l'Afrique. L'Afrique... Est-ce qu'il fallait que je passe par Ascension ? Ou bien les vols SB avaient-ils repris ? L'Afrique me rappela brusquement Goldie, Anna, Burt et le bon Dr Krasny. Il fallait que j'arrive en Afrique avant eux. Il y avait probablement une guerre en préparation et il me fallait

fuir cet endroit comme la peste.

La peste ! Il fallait que je prépare immédiatement un rapport pour Gloria Tomosawa et mes amis d'Ell-Cinq, Mr et Mrs Mortenson. Il me semblait peu probable que quiconque parvienne à les convaincre qu'une épidémie de peste noire allait éclater avant deux ans. Moi-même, d'abord, je n'y avais pas cru. Mais je pouvais toujours semer l'inquiétude dans l'esprit des gens responsables et espérer que des mesures seraient prises contre les rats, que les contrôles sanitaires seraient renforcés au passage des barrières d'Immigration et Santé. Ce qui pouvait permettre au moins de sauver Luna et certaines colonies.

C'était improbable, mais ça valait le coup d'essayer.

La dernière chose qu'il me restait à faire, c'était de tenter encore une fois de joindre mes amis. Jusqu'à ce que je revienne de la Station ou (on peut toujours espérer !) du Grand Tour, il me serait difficile d'appeler Sydney, ou Winnipeg.

A moins de disposer d'une fortune. J'avais appris depuis une date récente qu'il y avait une grande différence entre le fait de vouloir quelque chose et la possibilité de se l'offrir.

J'ai composé le code des Tormey à Winnipeg, déjà résignée à entendre l'habituelle déclaration de mise hors service.

Mais j'obtins presque aussitôt le *Pirates Pizza Palace* !

— Désolée. Je crois que je n'ai pas tapé le bon code.

J'ai recommencé, très lentement.

Une fois encore J'ai vu sur l'écran : *Pirates Pizza Palace*.

Cette fois, j'ai dit :

— Excusez-moi de vous déranger. J'appelle depuis l'Etat Libre de Las Vegas et j'essaie désespérément de joindre un ami à Winnipeg. J'ignore ce qui se passe.

— Vous avez composé quel code ? m'a demandé une voix très amicale.

Je le lui ai dit.

— C'est le bon code. Nous sommes la meilleure pizzeria du Canada britannique. Mais nous avons ouvert il y a dix jours tout juste. Peut-être ce code était-il celui de votre ami ?

J'ai admis que c'était possible, j'ai remercié et j'ai coupé la communication. J'ai réfléchi un instant avant d'appeler l'ANZAC de Winnipeg en maudissant ce pauvre petit terminal qui ne pouvait pas me donner la moindre image dès que j'appelais hors de Vegas. Pour quelqu'un qui essaie de jouer les détectives privés, c'est difficile. Quand j'ai eu l'ordinateur de l'ANZAC, j'ai demandé l'officier de service.

— Bonjour, je suis Vendredi Jones, une amie du commandant et de Mrs Tormey. Je suis de Nouvelle-Zélande. J'essaie de les joindre chez eux mais je n'y arrive pas. Je me disais que, peut-être, vous

pourriez m'aider.

— Je crains que non.

— Vraiment ? Vous n'auriez même pas une petite idée ?

— Non, je suis désolée, mais le commandant Tormey a donné sa démission. Il a touché ses indemnités et sa pension. Je crois savoir qu'il a vendu sa maison. Il doit donc être parti. La seule adresse que nous ayons est celle de son beau-frère à l'université de Sydney. Mais nous ne pouvons vous la communiquer.

— Je crois que vous voulez parler du Pr Federico Farnese, du département de biologie.

— C'est exact. Je vois que vous le connaissez.

— Oui, Freddie et Betty sont de vieux amis. Je les ai connus alors qu'ils habitaient à Auckland. Eh bien, je crois que je vais attendre de rentrer chez moi pour appeler Freddie et savoir ce qu'il sait à propos de Ian. Merci pour votre aide.

— De rien. Quand vous aurez le commandant, dites-lui que l'officier navigant junior Pamela Heresford lui fait toutes ses amitiés.

— Je n'oublierai pas.

— Si vous revenez nous voir, j'ai de bonnes nouvelles pour vous. Les vols semi-B d'Auckland ont repris normalement. Nous avons fait dix jours d'essais sur les cargos et nous sommes à présent certains qu'on ne peut plus saboter les appareils. Nous offrons un tarif spécial à moins quarante pour cent sur tous les vols. Nous voudrions bien récupérer tous nos vieux amis.

Je l'ai remerciée encore une fois mais je lui ai expliqué que, à partir de Vegas, il valait mieux que je parte de Vandenberg, puis j'ai coupé avant d'être obligée de me lancer dans d'autres mensonges.

Une fois encore, je me suis assise pour réfléchir à tout ça. A présent que les SB avaient repris, fallait-il d'abord que j'aille à Sydney ? Il existait un vol hebdomadaire Le Caire-Melbourne. S'il n'avait pas repris, il était peut-être possible d'emprunter le métro, puis les engins flotteurs en passant par Singapour, Rangoon, Delhi, Téhéran, Le Caire, puis Nairobi. Mais ce serait long, pénible, risqué, et je serais à la merci de n'importe quel conflit local. Je pourrais aussi bien me retrouver au Kenya sans le moindre sou pour prendre la Ville.

Il restait une dernière ressource. Désespérée.

J'ai appelé Auckland et j'ai entendu sans surprise un ordinateur me déclarer que le code de Ian était annulé. J'ai vérifié l'heure qu'il était à Sydney, puis j'ai appelé l'université en composant directement le code du département de biologie sans passer par les services administratifs.

J'ai immédiatement reconnu l'accent.

— Irène, ici c'est Marjorie Baldwin. J'essaie toujours de retrouver

mon agneau perdu.

— Mon Dieu ! Mon amour, j'ai vraiment tout fait pour transmettre votre message. Mais le professeur n'est jamais revenu. Il nous a quittés. Il est parti.

— Mais où ?

— Si vous saviez combien de gens aimeraient bien le savoir ! Je ne devrais pas vous le dire. On a nettoyé tout son bureau et il ne reste rien chez lui – rien ! C'est tout ce que je peux vous dire, parce que personne ne sait exactement ce qui a pu se passer.

Après cette communication pour le moins troublante, j'ai décidé d'appeler les Loups-Garous de Winnipeg. J'ai visé au plus haut de l'échelle. Le personnage que j'ai eu se qualifiait de commandant adjoint des gardes de Winnipeg. Je lui ai décliné ma véritable identité (Marjorie Baldwin), l'endroit d'où je l'appelais (Las Vegas) et je lui ai dit ce que je voulais : une quelconque indication sur la situation de mes amis.

— C'était votre société qui gardait leur demeure avant qu'elle ne soit mise en vente. Pouvez-vous me dire qui l'a achetée, ou par quelle agence elle a été vendue ?

— Ecoutez, mignonne, je peux sentir un flic même à travers un terminal. Dites à votre chef qu'il n'obtiendra rien de plus cette fois que la dernière.

J'ai gardé mon calme.

— Je ne suis pas un flic mais je comprends pourquoi vous pensez ça. Je suis à Las Vegas et vous pouvez en avoir confirmation.

— Ça ne m'intéresse pas.

— Très bien. Le commandant Tormey possédait une paire de morgans noirs. Pouvez-vous me dire qui les lui a achetés ?

— Barrez-vous, flicard !

Ian avait eu un jugement excellent : les Loups-Garous étaient exceptionnellement loyaux envers leurs clients.

Avec beaucoup de temps et d'argent, je pouvais trouver une piste ou un indice à Winnipeg ou Sydney. Avec des si...

Laisse tomber, Vendredi : tu les as perdus. Tu es seule.

Est-ce que tu as tellement envie de revoir Goldie que tu es prête à te jeter dans une guerre en Afrique orientale ?

Mais Goldie, elle, n'en a peut-être pas autant envie. Pas au point de quitter cette guerre – ça ne te dit rien, ça ?

Oui, ça me dit quelque chose que j'ai toujours eu horreur d'admettre. J'ai toujours plus besoin des gens qu'ils n'ont besoin de moi. C'est cela, ta vieille insécurité, Vendredi, et le Patron le savait, de même qu'il savait à quoi elle était due.

D'accord, partons pour Nairobi demain. Aujourd'hui, il faut absolument rédiger ce rapport sur la peste noire pour Gloria et les

Mortenson. Ensuite, une bonne nuit de sommeil... Ah... la différence de fuseaux horaires est de onze heures. Il va falloir partir tôt. Alors, ne t'inquiète pas pour Janet et Cie avant d'être revenue du haut de la Vrille et d'avoir une idée nette de ce que tu feras ensuite. Tu pourras toujours dépenser ton dernier gramme d'or à essayer de retrouver leur piste. Parce que Gloria Tomosawa commencera à s'occuper de tout dès que tu lui auras dit quelle planète tu as choisie.

J'ai vraiment passé une très bonne nuit de sommeil.

Le lendemain matin, j'avais déjà fait mes bagages : même vieux sac et rien de plus dedans – et je vaquais dans la cuisine quand la sonnerie du terminal a retenti.

C'était cette charmante fille des HyperSpaces qui avait un gamin de six ans.

— Quelle chance j'ai de vous avoir ! Mon patron a un boulot pour vous.

(Timeo Danaos et dona ferentes.) J'ai attendu la suite.

Le visage stupide de Fawcett est apparu sur l'écran.

— Vous m'avez dit que vous étiez courrier, c'est cela, non ?

— Le meilleur qui soit.

— Vous avez intérêt à l'être dans ce cas. C'est une mission hors Terre. D'accord ?

— D'accord.

— Notez ça. Franklin Mosby. Les Découvreurs Associés. Appartement 600, Shipstone Building, Beverly Hills. Maintenant, faites vite. Il veut vous voir avant midi.

Je n'ai pas noté l'adresse.

— Mr. Fawcett, ça vous coûtera cent dollars, plus l'aller retour en métro. D'avance, bien entendu.

— Comment ? Ridicule !

— Mr. Fawcett, je vous soupçonne de m'en vouloir. Ça pourrait bien vous paraître drôle de m'envoyer là-bas pour rien, uniquement pour me faire perdre une journée complète et le prix d'un aller retour pour Los Angeles.

— On peut dire que vous êtes bizarre, vous. Ecoutez, vous pouvez venir chercher le prix de votre billet ici, au bureau, après avoir rencontré Mosby. Il faut que vous partiez sans perdre une minute. Quant à ces cent dollars... je peux vous dire où vous pouvez vous les mettre ?

— Ne vous en donnez pas la peine. En tant que flic du bord, je ne peux espérer qu'un salaire de flic, mais comme courrier, je suis le meilleur, et si cet homme veut réellement ce qu'il y a de mieux, il paiera sans hésiter. (J'ai ajouté :) Vous n'êtes pas quelqu'un de sérieux, Mr. Fawcett. Au revoir.

J'ai coupé la communication.

Il m'a rappelée sept minutes plus tard. Les mots semblaient lui arracher la gorge.

— Votre billet aller retour et votre argent seront prêts à la station. Mais je retiendrai cette somme sur votre salaire et vous la restituerez si vous n'obtenez pas ce job. De toute façon, je prends ma commission.

— Je ne rendrai cette somme sous aucun prétexte et vous n'aurez aucune commission parce que vous n'êtes pas mon agent. Vous pourrez peut-être obtenir quelque chose de Mosby mais, dans ce cas, ça ne saurait être pris sur mon salaire ou sur le dédommagement de cette entrevue. Et je n'ai pas non plus l'intention d'attendre à la station. Si vous êtes sérieux en affaires, vous me ferez porter ça ici.

— Vous êtes vraiment impossible !

Son visage a quitté l'écran mais il n'a pas coupé. Son assistante l'a remplacé.

— Ecoutez, ce job est vraiment urgent. Est-ce que vous voulez bien que nous nous rencontrions à la station, sous le New Cortez ? Je vais faire aussi vite que possible et j'aurai votre billet ainsi que votre argent.

— Certainement, chérie. Avec plaisir.

J'ai appelé mon propriétaire. Je lui ai dit que je mettais la clé dans le réfrigérateur et qu'il pouvait peut-être éviter que les provisions qui s'y trouvaient ne soient gâchées.

Ce que Fawcett ignorait, c'est que rien n'aurait pu m'empêcher d'aller à ce rendez-vous. Le nom et l'adresse étaient ceux que le Patron m'avait demandé de mémoriser avant sa mort. Jusqu'à présent, je n'avais rien fait parce qu'il ne m'avait pas dit pourquoi il voulait que je les mémorise. Maintenant, j'allais savoir.

Sur la porte, on lisait simplement :

DECOUVREURS ASSOCIE
SPECIALISTES EN PROBLEMES HORS TERRE

En entrant, je suis tombée sur une réceptionniste qui m'a dit :

— La place est prise, ma jolie. Par moi.

— Je me demande si vous la garderez longtemps. J'ai rendez-vous avec Mr. Mosby.

Elle m'a détaillée sans vergogne, tranquillement.

— C'est pour la place de call-girl ?

— Merci. Où est-ce que vous vous faites teindre les cheveux ? Écoutez, je suis envoyée par les HyperSpaces, bureau de Las Vegas. Chaque seconde qui passe coûte des ours à votre patron. Je suis Vendredi Jones et je vous demande de m'annoncer.

— Vous voulez rire ?

Elle a effleuré sa console et chuchoté. J'ai ouvert mes oreilles.

— Frankie, il y a là une espèce de pouffiasse qui dit qu'elle a rendez-vous avec toi. Elle prétend que ce sont les Hypos de Vegas qui l'envoient.

— Bon Dieu ! Je t'ai déjà dit de ne pas m'appeler comme ça au bureau. Fais-la entrer.

— Je ne crois pas qu'elle vienne de la part de Fawcett. Est-ce que tu essaierais de me doubler ?

— Tais-toi et envoie-la-moi.

Elle a redressé la tête.

— Asseyez-vous. Mr. Mosby est en conférence actuellement. Il vous recevra dès qu'il sera libre.

— Ça n'est pas du tout ce qu'il vous a dit.

— Vraiment ? Et comment vous savez ça ?

— Il vous a dit de ne plus l'appeler Frankie au bureau et de me faire entrer. Vous avez râlé, il vous a dit de la fermer et de me faire entrer immédiatement. Donc, j'y vais et vous feriez bien de m'annoncer.

Mosby avait l'air du type de la cinquantaine qui essaie d'en paraître trente-cinq. Un bronzage coûteux, des vêtements assortis, un grand sourire éclatant et des yeux glacés. Il m'a fait asseoir dans le fauteuil des visiteurs.

— Pourquoi avez-vous mis si longtemps ? J'avais dit à Fawcett que je voulais vous voir avant midi.

J'ai regardé mon doigt, puis la pendule de son bureau.

— Douze heures quatre minutes. J'ai parcouru cent cinquante mètres plus un trajet en métro, et cela depuis onze heures. Vous voulez que je retourne à Las Vegas et que je recommence pour voir si je peux faire mieux ? Ou bien est-ce que nous discutons affaires ?

— J'ai dit à Fawcett de faire le nécessaire pour que vous preniez le dix heures. Bien... Si je comprends, vous avez besoin d'un emploi...

— Je ne suis pas affamée, si c'est ce que vous voulez dire. On m'a dit que vous aviez besoin d'un courrier pour une mission hors Terre. (J'ai sorti une copie de mes états de service.) Ça, ce sont mes qualifications. Jetez-y un coup d'œil et, si vous le voulez bien, parlez-moi du travail. Je vous écouterai attentivement et je vous dirai ensuite si ça m'intéresse ou non.

Il a vaguement regardé la feuille.

— Les rapports disent que vous êtes dans une mauvaise passe...

— Non, j'ai seulement faim. Parce qu'il est l'heure de déjeuner. Vous pouvez prendre connaissance de mes salaires sur cette feuille. Et nous pouvons négocier, mais seulement dans le sens d'une augmentation, bien sûr.

— Vous êtes sacrément sûre de vous. Comment va Kettle Belly ?

— Qui donc ?

— Je vois ici que vous avez travaillé pour System Enterprises. Alors je vous demande : « Comment va Kettle Belly ? » Kettle Belly Baldwin.

(Est-ce que c'était vraiment un test ? Ou bien tout avait-il été calculé depuis l'heure du breakfast pour que je craque ? Dans ce cas, il valait mieux me contrôler.)

— Le président de System Enterprises était effectivement le Dr Hartley Baldwin. Mais jamais je n'ai entendu personne l'appeler Kettle Belly.

— J'ai toujours pensé qu'il avait un doctorat ou quelque chose comme ça... Mais, dans le métier, tout le monde l'appelle Kettle Belly. Comment va-t-il ?

(Attention, Vendredi !)

— Il est mort !

— Oui, je sais. Mais je me demandais si vous étiez au courant. Vous savez, dans cette profession, on est toujours piégé. Bon, voyons cette poche marsupiale.

— Pardon ?

— Ecoutez. Je suis pressé. Montrez-moi votre nombril.

(S'il y avait eu une fuite, à quel moment s'était-elle produite ? Voyons... Nous avons éliminé toute l'autre équipe. C'était du moins

ce que le Patron pensait. Ce qui ne signifie pas que cela ne pouvait pas venir d'eux, que l'information n'avait pas filtré avant qu'ils soient tous nettoyés. En tout cas, ça ne change rien, comme aurait dit le Patron, il y a eu fuite.)

— Frankie, mon ami, si vous voulez jouer à touche-nombril avec moi, je dois vous prévenir que la blonde décolorée qui se trouve à la réception nous écoute et qu'elle enregistre certainement aussi.

— Mais non, elle n'écoute pas. Elle a reçu des instructions en ce sens.

— Si elle les suit tout comme elle obéit à votre ordre de ne plus vous appeler Frankie au bureau... Ecoutez, Mr. Mosby, vous avez commencé à discuter de choses ultra-confidentielles dans des conditions d'insécurité absolue. Si vous voulez vraiment qu'elle participe officiellement à cet entretien, dites-lui d'entrer. Sinon, mettez-la hors circuit. Mais, désormais, il faut que tout se déroule sous condition de secret absolu.

Il a tapoté son bureau puis, brusquement, il est sorti. La porte n'était pas vraiment isolée, et j'ai entendu quelques éclats sonores, plus ou moins étouffés. Lorsqu'il est revenu, il avait l'air perturbé.

— Elle est partie déjeuner. Maintenant, cessez de me faire des remarques. Si vous êtes ce que vous prétendez être, Vendredi Jones, également connue sous le nom de Marjorie Baldwin, ex-courrier de Kettle – je veux dire du Dr Baldwin, président de System Entreprises –, vous possédez une poche artificielle chirurgicalement placée derrière votre nombril. Montrez-la-moi. Prouvez votre identité.

J'ai réfléchi. Qu'on me demande de prouver mon identité, c'était plutôt logique. L'identification par les empreintes est une fumisterie, du moins dans notre profession.

Il était à présent évident que ma poche nombrilaire n'était plus un secret. Elle ne me serait jamais plus utile. Mais, en cet instant, je pouvais m'en servir pour prouver mon identité. Que j'étais moi ? Ça me paraissait absurde, dans un cas comme dans l'autre.

— Mr. Mosby, vous avez payé cent dollars pour avoir une entrevue avec moi.

— Exactement. Mais jusque-là, je n'ai entendu que des critiques...

— Désolée. On ne m'a encore jamais demandé de montrer mon nombril, tout simplement parce que c'était un secret bien gardé. Du moins, c'est ce que je croyais. Apparemment, tel n'est plus le cas, puisque vous semblez être au courant. Ce qui veut dire pour moi que je ne pourrai plus m'en servir pour des missions confidentielles. Si la mission que vous avez pour moi exige que je l'utilise, il conviendrait peut-être que vous revoyiez tout ça. Un secret, même à demi percé, c'est comme une fille un petit peu enceinte.

— Ma foi... oui et non...

Je lui ai donc montré ma poche. J'y garde en permanence une petite sphère de nylon d'un centimètre de diamètre afin que ma poche ne rétrécisse pas entre deux missions.

Sous son regard attentif, j'ai éjecté la sphère, puis je l'ai remise en place. Ainsi, il a pu voir qu'il était impossible de différencier mon nombril d'un nombril normal.

Il s'est penché et l'a examiné très attentivement.

— Ça ne contient pas grand-chose.

— Dans ce cas, vous feriez peut-être mieux de louer les services d'un kangourou.

— Non, ça ira. Juste, mais ça ira. Vous porterez ce qu'il y a de plus précieux dans cette galaxie, mais en fait cela ne tient pas trop de place. Vous pouvez vous rezipper. Nous allons déjeuner et sous aucun prétexte il ne faut que nous soyons en retard.

— Qu'est-ce que tout cela signifie ?

— Je vous le dirai en route. Dépêchez-vous.

Un attelage nous attendait déjà dehors. Tout en haut de Beverly Hills, dans les collines du même nom, il existe un très vieil hôtel qui sent très fort l'argent, un parfum qui ne me déplaît pas. Entre les divers incendies et le Grand Tremblement de terre, il a été reconstruit plusieurs fois. Mais il garde toujours la même apparence, bien que je me sois laissé dire que, la dernière fois, il a été conçu pour être à l'épreuve du feu et des séismes.

Au petit trot, il nous a fallu une vingtaine de minutes pour aller du Shipstone Building à l'hôtel. Mosby en a profité pour me fournir certaines explications.

— Au moins, m'a-t-il dit, nous pouvons être à peu près certains qu'il n'y a aucune Oreille qui se balade pour nous écouter...

(Je me suis demandé s'il croyait réellement à ce qu'il disait. Je voyais déjà trois emplacements parfaits pour des Oreilles : mon sac, ses poches et les banquettes de notre véhicule. Et il en existait certainement beaucoup d'autres. Mais c'était son problème. Moi, je n'avais plus de secret depuis que mon nombril était devenu une fenêtre ouverte sur le monde.)

— Alors, parlons rapidement. Je suis d'accord sur votre prix. De plus, il y aura une prime quand le travail aura été accompli. Vous devez aller jusqu'au Royaume. Vous êtes payée pour ça. Quatre mois, c'est-à-dire l'aller retour, même si votre mission n'est prévue qu'à l'aller. Vous recevrez votre prime dans la capitale impériale. Quant au salaire... un mois d'avance, le reste au départ. D'accord ?

— D'accord. (Il fallait que j'évite d'avoir l'air trop enthousiaste. Un voyage aller retour jusqu'au Royaume ? Mais mon pauvre vieux, hier encore je cherchais à embarquer comme femme d'équipage...) Et

mes frais ?

— Vous n'en aurez pas trop. Sur ces long-courriers de luxe, tout est compris.

— Oui, je sais : excursions au sol, argent de poche, bingo, boissons... Ce qui représente quand même au moins vingt-cinq pour cent du prix du billet. Si je dois jouer le rôle d'une riche touriste, il faut quand même que je tiennne ma place. Je suppose que c'est ma couverture ?

— Eh bien... oui. D'accord, d'accord... On ne va pas se battre pour quelques milliers de dollars puisqu'il faut que vous soyez une parfaite Garce en Or. Vous notez tout et on vous remboursera à la fin du voyage.

— Non. C'est vous qui avancez l'argent. Vingt-cinq pour cent du prix du billet. Je ne veux pas tenir des notes parce que ça ne cadrerait pas avec mon personnage.

— D'accord, d'accord, encore une fois ! Maintenant, taisez-vous et laissez-moi parler un peu. Nous serons bientôt arrivés. Vous êtes un être artificiel.

Depuis longtemps, je n'avais pas ressenti un tel frisson glacé. Je me suis reprise après un instant et j'ai décidé de lui faire payer très cher cette remarque crue et cruelle.

— Vous cherchez intentionnellement à me blesser ?

— Non, pas du tout. Ne le prenez pas mal. Vous et moi, nous savons qu'a priori rien ne peut permettre de distinguer un être artificiel d'un être naturel. Vous emporterez avec vous, en état de stase, un ovule humain modifié. Il sera placé dans votre poche nombriltaire, et la température constante ainsi que l'élasticité intérieure protégeront la stase. Quand vous atteindrez le Royaume, vous attraperez la grippe ou quelque chose de ce genre, et vous entrerez à l'hôpital. On prélèvera alors ce que vous aurez transporté, on vous réglera la prime qui vous est due et vous sortirez de l'hôpital... avec la satisfaction d'avoir permis à un jeune couple d'avoir un bébé parfait alors que tout les amenait à redouter d'avoir un enfant malformé. La Maladie de Noël.

J'ai immédiatement su que l'histoire était en grande partie exacte.

— La dauphine, ai-je dit.

— Quoi ? Ne soyez pas stupide !

— Et il s'agit de quelque chose de plus grave que la Maladie de Noël qui ne pourrait frapper une personne de sang royal. Cela concerne le Premier citoyen lui-même puisque, cette fois, la succession passe par sa fille et non par un fils. Ce job est plus risqué et plus important que vous ne me l'avez dit... Donc, le prix augmente d'autant.

Les deux magnifiques chevaux bais ont continué de faire résonner

leurs sabots sur la chaussée de Rodeo Drive pendant une bonne centaine de mètres avant que Mosby me réponde.

— D'accord, Que Dieu nous vienne en aide si jamais vous parlez. Mais vous ne survivriez pas longtemps. Nous augmentons la prime. Et...

— Je vous conseille fortement de doubler la prime, tout simplement, et de la déposer sur mon compte avant que nous entrions en phase. Vous savez comme moi à quel point les gens se montrent oublieux pour ce genre de chose.

— Je ferai tout mon possible. Maintenant, nous allons déjeuner avec Mr. Sikmaa, et vous êtes censée ne pas savoir qu'il représente le Premier citoyen avec le rang d'ambassadeur extraordinaire et de ministre plénipotentiaire. A présent, redressez-vous et pensez à bien vous tenir à table.

Quatre jours plus tard, une fois encore je devais bien me tenir à table puisque je me retrouvais à la droite du commandant du H.M.S. *Forward*. Mon nom était désormais miss Marjorie Vendredi et j'étais si outrageusement riche que j'avais été conduite jusqu'à la station dans le propre yacht antigrav de Mr. Sikmaa. Je m'étais retrouvée à bord du *Forward* sans avoir à me préoccuper de détails aussi vulgaires que les contrôles de santé, les passeports et tout ça... Mes bagages m'avaient suivie – véritable caravane de malles de vêtements coûteux, de bijoux, de lingerie – mais il y avait une foule de gens pour s'en occuper et je n'eus à me soucier de rien.

J'avais passé trois jours en Floride, dans ce qui pouvait ressembler à un hôpital mais qui était, je le savais, un laboratoire de génétique somptueusement équipé. Je devinai très vite duquel il pouvait s'agir mais je gardai mes suppositions pour moi sur tout sujet qui ne me concernait pas directement. J'eus droit aux examens physiques les plus poussés que j'aie jamais subis. J'ignore pour quelle raison ils ont établi pour moi un bulletin de santé réservé d'ordinaire aux chefs d'État et aux présidents des multinationales, mais je suppose qu'ils avaient des raisons de prendre toutes les précautions possibles pour quelqu'un qui était chargé de protéger et de livrer un ovule qui, dans quelques années, deviendrait le Premier citoyen du Royaume le plus riche de l'univers connu. Oui, j'avais vraiment tout intérêt à ne pas trop bavarder.

Mr. Sikmaa ne me prit absolument pas comme Fawcett et Mosby, je veux dire à rebrousse-poil. Dès qu'il eut décidé que je faisais l'affaire, il renvoya Mosby à ses affaires et se montra si accommodant que je n'eus pas la moindre occasion de surenchérir. Vingt-cinq pour cent pour les dépenses courantes ? Mais ce n'était pas assez. Disons cinquante pour cent. « Voilà, prenez. En or et en bons d'or sur Luna.

Et si vous avez besoin de plus, dites-le au trésorier du bord et vous signerez un virement sur moi. Non, nous n'allons pas établir de contrat écrit. Pas pour cette mission. Dites-moi simplement ce que vous voulez et vous l'aurez. Dans ce petit livret, vous apprendrez tout sur vous et votre passé. Durant ces trois jours, vous aurez tout le temps de mémoriser ça et, s'il vous advenait d'oublier de le brûler, ne vous inquiétez pas. Il s'autodétruira au bout de ces trois jours. Il est imprégné d'une substance spéciale. Ne vous étonnez pas si les pages deviennent jaunes et cassantes au matin du quatrième jour. »

Mr. Sikmaa avait vraiment pensé à tout. Avant que nous quittions Beverly Hills, il fit venir un photographe qui prit des clichés de moi sous tous les angles, en talons hauts, pieds nus, de profil ou de dos.

Quand mes bagages arrivèrent à bord du *Forward*, tous les vêtements m'allaient parfaitement, la coupe et les couleurs me convenaient à merveille. Tout cela portait des griffes prestigieuses d'Italie, de Paris ou de Bei-Jing.

Je ne connais pas grand-chose à la haute couture et en fait je ne m'y retrouve guère. Je ne sais pas quoi porter ni quand.

Mais Mr. Sikmaa avait également pensé à ça. Dans le sas, une ravissante petite créature orientale se présenta à moi sous le nom de Shizuko et m'annonça qu'elle était attachée à mon service personnel. Depuis l'âge de cinq ans, j'avais appris à me laver et à m'habiller seule et je n'avais pas besoin d'une femme de chambre mais, encore une fois, je devais accepter et me taire.

Shizuko me conduisit jusqu'à la cabine BB qui n'avait pas tout à fait les dimensions d'un terrain de volley-ball. Il apparut aussitôt (c'était du moins ce que disait Shizuko) qu'il nous restait à peine le temps de me préparer pour le dîner. Cela me parut exagéré, vu que nous étions encore à trois heures de l'heure normale du repas. Mais Shizuko insista avec fermeté. Je devais apparemment lui obéir car il ne faisait pas le moindre doute que c'était Mr. Sikmaa qui l'avait placée à mon service.

Elle me donna un bain. A l'instant où le vaisseau passa en phase, il y eut une brusque variation de la gravité et Shizuko réussit à me maintenir en équilibre avec de tels réflexes que j'ai compris qu'elle avait une grande habitude des vaisseaux à trame spatio-temporelle. Pourtant, elle ne semblait vraiment pas assez âgée pour ça.

Elle passa une heure complète à s'occuper de mon visage puis de ma coiffure. J'avais toujours fait ma toilette seule quand je l'avais jugé nécessaire ; quant à mes cheveux, je me contentais généralement de chasser les mèches de mes yeux ou de me peigner d'un coup de main. J'ai compris très vite que j'étais une vraie souillon. Shizuko était encore occupée à me transformer en déesse de la Beauté et de l'Amour quand le petit terminal de la cabine a sonné. Des lettres sont apparues

sur l'écran tandis que le message sortait de l'imprimante :

Le Maître du vaisseau des HyperSpaces
FORWARD
requiert le plaisir de la compagnie de
MISS VENDREDI
afin de partager sherry et conversation
dans la cabine du commandant
à dix-neuf heures zéro zéro

J'ai été surprise. Mais pas Shizuko. Elle venait de sortir une robe de cocktail. Elle couvrait une très grande surface de ma peau mais, pourtant, je n'avais jamais été aussi indécente.

Shizuko refusa péremptoirement d'être à l'heure. Elle se débrouilla pour nous faire arriver dans la cabine du commandant à dix-neuf heures sept. L'hôtesse de croisière connaissait déjà mon nom, apparemment, et le commandant me baisa la main. Oui, le statut de VIP à bord d'un long-courrier était infiniment préférable à un poste de capitaine d'armes.

Le « sherry » annoncé comportait un choix de high-balls, de Mort Noire d'Islande, de Pluie de Printemps (une boisson du Royaume, absolument mortelle !), de bière danoise, de quelque chose de rose venu de Fiddler's Green et de véritable Sueur de Panthère, entre autres. Il y avait également trente et une sortes de canapés. Je ne pris qu'un verre de sherry, et encore : un tout petit, et je refusai une bonne vingtaine de fois ces canapés pourtant bien tentants.

Ce qui s'avéra physiquement être une bonne chose car le vaisseau ne comptait pas moins de huit services par jour. Une fois encore, j'avais fait le compte exact, comme pour les canapés : premier café du matin (avec pâtisseries), breakfast, petit rafraîchissement de milieu de matinée, en-cas, thé de l'après-midi avec sandwiches et re-pâtisseries, hors-d'œuvre à l'heure du cocktail, dîner (avec sept plats !), buffet de minuit. Mais si vous aviez une petite faim à n'importe quelle heure, il y avait toujours des petits snacks à votre disposition.

Le vaisseau comportait deux piscines, un gymnase, un bain turc et un sauna. Deux fois le tour de la promenade principale, cela représentait un kilomètre. Mais c'était loin d'être suffisant avec toutes ces agapes. Mon problème serait de pouvoir encore trouver mon nombril une fois arrivée dans la capitale impériale.

C'est le Dr Jerry Madsen, officier de médecine junior, qui semblait à peine assez âgé pour être interne, qui m'a enlevée à la réception. Il m'a ensuite attendue après dîner. (Il ne faisait pas partie de la tablée du commandant et dînait en compagnie des autres officiers dans le carré.) Il m'emmena au Salon Galactique, où nous

avons dansé avant de voir un show avec chanteurs, danseurs et jongleur-magicien. Je me suis souvenue de ce prestidigitateur avec ses pigeons, et de Goldie, et j'en ai éprouvé une bouffée de nostalgie que j'ai aussitôt chassée.

Deux autres jeunes officiers, Tom Udell et Jaime Lopez, vinrent nous rejoindre. Quand ce fut l'heure de la fermeture, ils m'accompagnèrent jusqu'à un petit cabaret appelé *le Trou Noir*. Je refusai obstinément de boire quoi que ce fut mais j'acceptai de danser. Finalement, le Dr Jerry se débrouilla pour évincer ses deux amis et il me raccompagna seul à la cabine BB à une heure plutôt tardive pour la vie intérieure du vaisseau.

Shizuko m'attendait. Elle portait un kimono de cérémonie, des mules de soie et elle était maquillée. Elle s'inclina devant nous, nous annonça qu'elle serait à notre disposition à l'autre extrémité du salon – la chambre était isolée par un paravent – et elle nous servit ensuite du thé et des petits gâteaux.

Après quelque temps, Jerry s'est levé, il m'a souhaité bonne nuit et il s'est retiré. Alors, Shizuko m'a déshabillée et elle m'a mise au lit.

Je n'avais pas vraiment conçu de plans à propos de Jerry, mais il aurait pu sans doute me convaincre facilement. Je connais ma mesure. Mais l'un comme l'autre, nous savions que Shizuko était assise là, à nous attendre, les mains croisées, qu'elle nous guettait. En fait, Jerry ne m'a même pas donné un petit baiser en partant.

Même à Christchurch, je n'avais pas été chaperonnée d'aussi près. Est-ce que cela faisait partie de tout ce qui n'était pas stipulé par écrit dans mon contrat ?

Un astronef – un hyperastronef – est un endroit formidablement passionnant. Bien sûr, pour comprendre comment une telle masse peut se propulser, il faut une certaine connaissance en géométrie multidimensionnelle et en mécanique ondulatoire. Ce qui me faisait défaut, quoique l'envie ne me manquât pas de m'y mettre et de rattraper ce grave retard dans mon savoir.

Les fusées : ce n'était pas compliqué, ainsi que Newton nous l'avait démontré. L'antigravité était longtemps restée un mystère jusqu'à ce que le Dr Forward nous l'explique et que nous appliquions ses principes. Aujourd'hui, l'antigrav est partout. Mais comment expliquer qu'un vaisseau de plus de cent mille tonnes (si j'en croyais le commandant) pût atteindre une vitesse mille huit cents fois supérieure à celle de la lumière ?

Impossible à savoir. Ce vaisseau est doté des Shipstones les plus importantes que j'aie jamais vues... mais Tim Flaherty (deuxième ingénieur-assistant du bord) me dit qu'elles ne sont utilisées que jusqu'à mi-course pour chaque bond, et qu'elles n'utilisent ensuite que l'énergie « parasitaire », c'est-à-dire la chaleur résiduelle du vaisseau, des services auxiliaires, des cuisines, etc.

Cela me semble une violation de la Loi de conservation de l'énergie. Mais Tim me dit que ça fonctionne un peu comme un funiculaire : on rapporte toujours ce que l'on amène.

Le principe de navigation est encore plus opaque. Il n'est d'ailleurs pas question de navigation, mais de cosmonautique. Mais j'ai l'impression que l'on se moque un peu de moi : les officiers de passerelle m'ont dit que les spécialistes en cosmonautique n'étaient là que pour la figuration humaine et que c'était l'ordinateur qui faisait tout. Mr. Lopez, l'officier en second, va plus loin encore : les officiers ne sont là que pour des raisons syndicales.

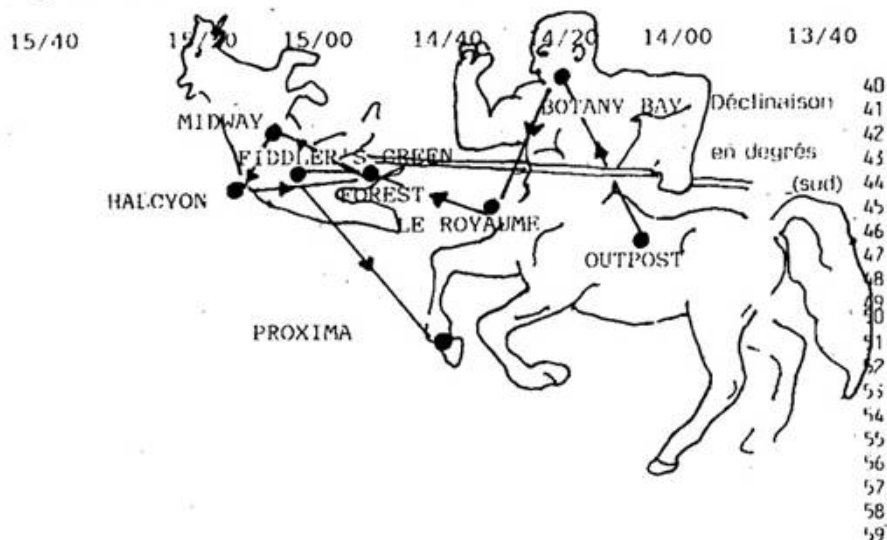
Mais je ne possède pas assez de maths pour comprendre vraiment les problèmes.

En tout cas, j'ai appris une chose : à Las Vegas, je pensais encore que le Grand Tour était le circuit inévitable : Terre, Proxima, Outpost, Fiddler's Green, Forest, Botany Bay, Halcyon, Midway, le Royaume et retour. Je croyais aveuglément aux affiches de recrutement. Faux. Archifaux. Chaque voyage est redéfini. Généralement, chacune des neuf planètes est visitée, mais le seul facteur fixe de chaque croisière, c'est que la Terre se trouve au point de départ et le Royaume à près de

cent années-lumière de distance. Quant aux étapes, elles sont sélectionnées à chaque fois à l'aller comme au retour. Il existe cependant une règle à respecter : quand on s'éloigne de la Terre, la distance doit croître régulièrement à chaque escale, et au contraire elle doit diminuer lorsque l'on revient vers la Terre. Cela n'est pas aussi compliqué qu'il semble. Et ça laisse une certaine marge de flexibilité. Ces neuf systèmes stellaires sont plus ou moins alignés selon une ligne droite. Prenez par exemple la disposition du Centaure et du Loup par rapport à la Terre, quoique je n'aie jamais vu un vrai centaure, et encore moins un loup... Mais c'est ainsi que les étoiles se regroupent dans le ciel de la Terre. Il faut aller jusqu'en Floride pour les voir, celles-là. Et encore, à l'œil nu, vous risquez de ne distinguer qu'Alpha du Centaure.

Constellations du Centaure et du Loup dans le ciel de la Terre

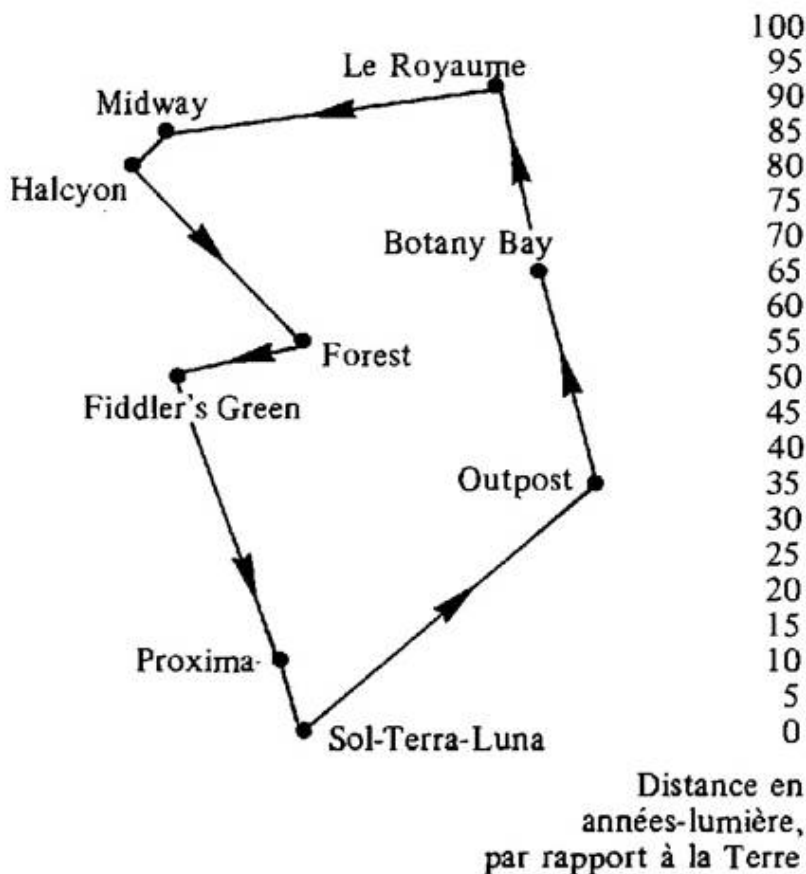
Degré d'ascension en heures et minutes (1 h = 15 degrés d'arc)



Mais Alpha Centauri (Rigil Kentaurus) est la troisième étoile la plus brillante dans le ciel de la Terre. Elle se compose en fait de trois étoiles : une primaire, très chaude, sœur du Soleil, couplée avec une étoile plus timide, le troisième élément tournant autour des deux premiers à un quinzième d'année-lumière environ. Des années auparavant, Alpha du Centaure avait été baptisée Proxima. Puis quelqu'un s'était avisé de mesurer avec précision la distance par rapport à la Terre de ce troisième « cousin », et c'était à lui seul qu'était désormais réservée l'appellation de « Proxima ».

Mais, lorsque les premiers colons avaient débarqué sur la troisième planète d'Alpha Centauri (le jumeau de Solà), ils l'avaient appelée Proxima. Depuis, les astronomes vétillieux étaient morts et le nom donné par les colons à leur monde était resté.

Mais regardez seulement ce deuxième schéma :



Parmi les quelques centaines de passagers du vaisseau, je devais être la seule à ignorer que notre prochaine escale ne serait pas Proxima. Mr. Lopez (qui me faisait visiter la passerelle) me regarda comme une enfant attardée. Mais, en vérité, ce n'était pas exactement mon cerveau qui l'intéressait. Je n'ai pas osé lui expliquer que j'avais été embarquée au dernier moment. Et puis, après tout, le genre de Riche Garce que je jouais n'était pas censée être particulièrement futée.

D'habitude, le vaisseau s'arrête à Proxima à l'aller et au retour. Mr. Lopez m'expliqua patiemment que, cette fois-ci, ils n'emportaient qu'une très petite cargaison et quelques passagers à destination de Proxima, ce qui était insuffisant pour équilibrer le coût de l'escale. L'une et les autres étaient donc restés en attente. Le *Maxwell*, le mois

prochain, les conduirait à bon port. Pour ce voyage, le *Forward* ne rallierait Proxima que sur le chemin du retour, probablement avec des passagers et du fret en provenance des sept autres systèmes. Mr. Lopez m'expliqua encore (mais je ne comprenais toujours pas) que toute trajectoire interstellaire était pratiquement gratuite alors qu'une escale planétaire revenait très cher.

Notre route était donc (regardez le deuxième croquis) : Outpost d'abord, puis Botany Bay, le Royaume, Midway, Halcyon, Forest, Fiddler's Green, Proxima et retour sur Terre.

Ce qui n'était pas pour me déplaire, bien au contraire ! J'allais être soulagée de la cargaison la plus précieuse de la galaxie moins d'un mois après avoir quitté la Station Stationnaire.

Maintenant, passons au troisième croquis.

Déclinaison en abscisse et distances en années-lumière en ordonnée. Cela semble plutôt logique, mais si vous vous reportez au deuxième diagramme, vous vous apercevrez que la patte qui va de Botany Bay à Outpost, et qui semble effleurer la photosphère du soleil de Forest, passe en réalité à plusieurs années-lumière au large. Non, pour avoir un schéma à peu près exact, il faut trois dimensions. Il suffit pour cela de prendre les croquis, de les programmer dans votre terminal afin d'obtenir un hologramme. D'ailleurs, il y en a effectivement un sur la passerelle et, en l'examinant, on comprend tout beaucoup plus clairement.

C'est un peu comme le plan d'une maison.

Quand Mr. Lopez m'a donné une copie d'imprimante, il m'a prévenue : les données sont élémentaires. Bien entendu, en braquant un télescope sur telle ou telle coordonnée, vous repérerez l'étoile que vous cherchez, mais pour de véritables mesures scientifiques ou cosmonautiques, vous aurez besoin de calculs plus précis. Et c'est là qu'intervient la notion d'« époque », qui signifie en clair qu'il faut corriger en permanence les données en fonction du mouvement de l'étoile visée. Et toutes les étoiles bougent. C'est le soleil d'Outpost qui est le plus lent. Il suit à peu près le déplacement de la galaxie, du moins pour notre région stellaire. Mais l'étoile primaire de Fiddler's Green (Nu 2 Lupi) a un vecteur de cent trente-huit kilomètres/seconde. Entre deux visites du *Forward*, à cinq mois d'écart, cela signifie que le soleil de Fiddler's Green se sera déplacé d'un milliard et demi de kilomètres. Ce qui ne laisse pas de poser certains problèmes. Selon Mr. Lopez, tout repose sur le commandant et sur son habileté à sortir un vaisseau de phase hyperspatiale suffisamment près d'une planète sans entrer en collision avec un objet... une étoile, par exemple ! Cela revient vraiment pour moi à piloter un VEA les yeux bandés !

Mais je n'ai pas l'intention de devenir pilote de vaisseau

hyperspatial avant longtemps et le commandant Van Kooten me paraît tout à fait fiable.

Shizuko n'est pas la seule garde que l'on m'ait donnée. Je crois bien en avoir identifié quatre autres et je ne suis pas certaine d'être au bout du compte. Certainement pas, en fait, quoique je n'aie repéré personne à proximité immédiate.

Je suis paranoïaque ? On le dirait bien, mais ce n'est pas le cas. Je suis une professionnelle qui a réussi à demeurer en vie. Ce vaisseau où je me trouve emporte six cent trente-deux passagers de première classe, quelque soixante officiers, un équipage important, et la population habituelle d'hôtes, d'hôtesse, de maîtres d'hôtel, de professeurs de danse, de croupiers, etc. Pour ces derniers, il est bon de noter qu'ils sont jeunes, souriants pour la plupart et qu'ils se préoccupent beaucoup du bonheur des passagers.

Les passagers... A bord du *Forward*, un passager de moins de soixante-six ans (moi, par exemple) est une rareté. En faisant le compte, nous obtenons deux filles de moins de vingt ans, un garçon, deux jeunes femmes et un couple d'héritiers en lune de miel... Tous les autres passagers de première classe relèvent de la gériatrie. Ils sont vieux, très vieux, très riches, très égocentriques – si l'on excepte une petite poignée de personnes sympathiques qui ont réussi à prendre de l'âge sans devenir amères.

Mais il restait quand même quelques hommes que je n'avais pas pris en compte. Dans la première classe ? Oui, puisqu'ils dînaient dans le salon Ambrosia. Des voyageurs de commerce ou, du moins, qui étaient à bord pour leurs affaires ? Peut-être... Mais, si j'en croyais le premier assistant à l'économe, les voyageurs de commerce se contentaient de la deuxième classe.

Jerry Madsen m'accompagnait au *Trou Noir* avec ses copains et, le lendemain matin, c'était Jimmy Lopez qui allait avec moi jusqu'à la piscine. Dans la salle de jeu, j'étais toujours censée partager une main avec Tom...

Une fois ou deux, ce n'est qu'une coïncidence, mais dès que je passe trois jours à l'extérieur de ma somptueuse cabine BB, je suis certaine que l'un de mes quatre courtisans, au moins, sera en vue dès que je sortirai.

Déclinaison Sud en degrés d'arc

- 40

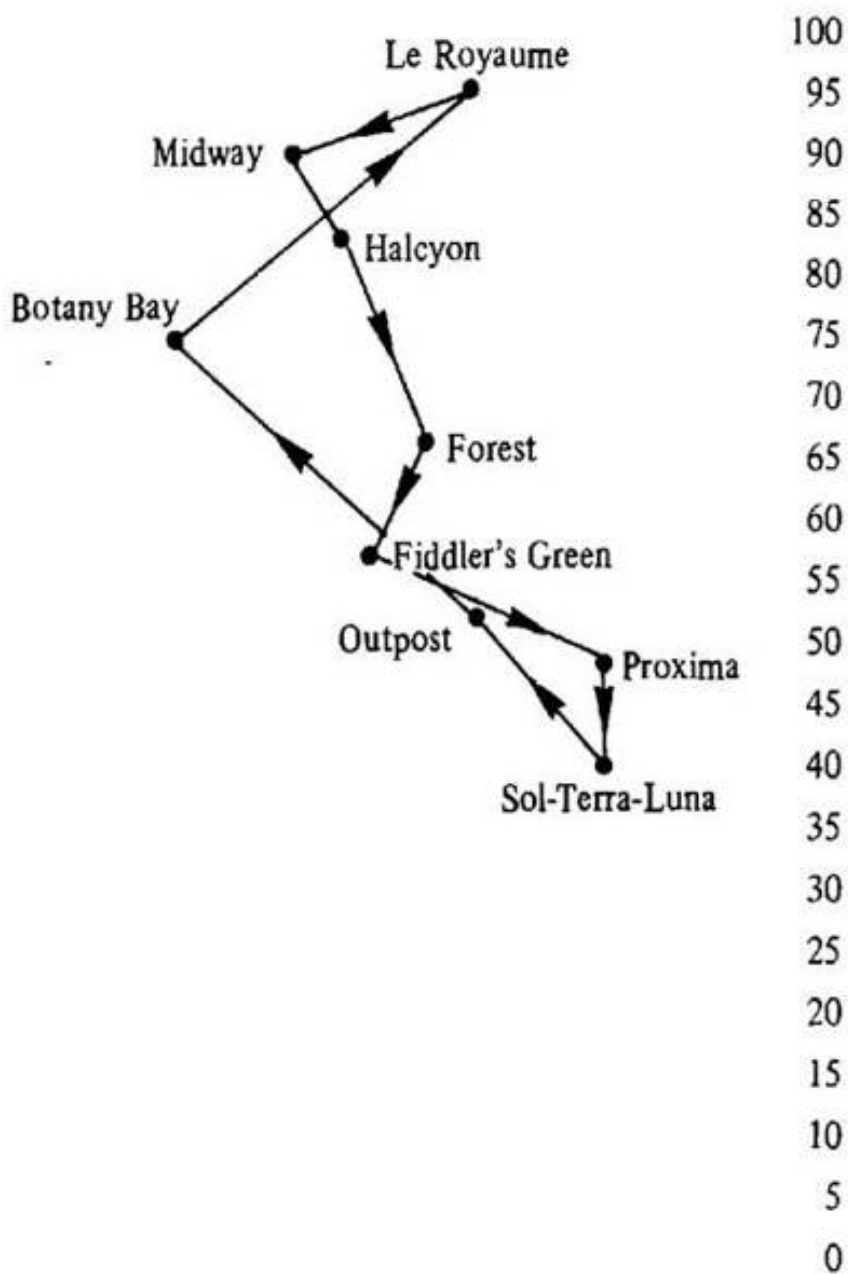
- 45

- 50

- 55

- 60

- 65



Distance en
années-lumière
de la Terre.

Pour autant que la géométrie de l'espace que nous nous partageons le permette.

Mr. Sikmaa m'avait impressionnée en me disant que je portais en moi le bien le plus précieux de l'univers. Pourtant, je ne m'étais pas attendue à ce qu'il mette en place des gardes dans tout le vaisseau...

Est-ce qu'il pensait vraiment que quelqu'un pouvait me voler mon nombril ?

A moins que toutes ces ombres qui me suivaient ne soient pas envoyées par Mr. Sikmaa... Toute cette affaire avait-elle été montée avant mon départ de la Terre ? Mr. Sikmaa m'avait paru être un professionnel véritable... mais que devais-je penser de Mosby et de sa secrétaire si jalouse ? Non, je n'avais pas la moindre idée... et le peu que je connaissais de la politique du Royaume ne m'aidait en rien.

Plus tard : la plupart des jeunes femmes du bord me surveillent, mais elles prennent le relais des hommes quand elles sont au sauna, chez le coiffeur, la maquilleuse, etc. En vérité, elles ne me perturbent jamais mais je ressens leur présence. Déjà... j'ai hâte de livrer mon précieux colis. Et de profiter en toute liberté de ce voyage. Fort heureusement, la meilleure part commence après le Royaume. Outpost est un monde glacé, à tel point qu'aucune excursion n'y est prévue. Par opposition, Botany Bay, à ce que l'on dit, est une planète très agréable que je tiens à visiter parce qu'il est très probable que je décide d'y immigrer plus tard.

Données concernant huit planètes coloniales ainsi que leurs soleils

Dist. Années- Lum.	Nom	N° Cat.	Type	Spectr.	Temps Magn.	Décl.	Notes partic.
40.7	Outpost	DM 54 5466	G8	5300	5.5	13 h 53	Froide
67.9	Botany Bay	DM 44 9181	G4	5900	4.7	4 h 12 -44/46	Type terrestre
98.7	Le Royaume	DM 51 8206	G5	5700	5.4	14 h 24 -53/43	Empire très riche
4.38	Proxima	Alpha Cent. A	G2	5600	4.35	14 h 36 -60/38	La plus ancienne colonie
57.15	Forest	DM-48 9494	G5	55500	5.1	14 h 55 -48/39	Nouvelle planète primitive
50.1	Fiddler's Green	Nu (2) Lupi	G2	5800	4.7	15 h 18 -48/08	Secret
90.5	Midway	DM 47 9926	G5	5600	6.1	15 h 20 -47/44	Théocratie
81.45	Halcyon	DM 49 9653	G5	5300	5.7	15 h 26 -49/47	Secret
-	Sol	-	G2	5800	4.8		

Le Royaume...

On le décrit comme merveilleux, riche, et j'ai très envie de le visiter. Mais pas du tout de m'y installer. Son gouvernement jouit d'une certaine réputation, mais il constitue une dictature au même titre que l'Imperium de Chicago. Et j'ai suffisamment souffert de ça. Et je n'ai pas la moindre envie de demander un visa d'immigrante.

Officiellement, Mr. Sikmaa ne m'a jamais précisé ce que je ne devais pas faire, mais je n'ai nullement l'intention de pousser trop loin ma chance.

Un autre endroit que j'aimerais visiter mais où je ne pourrais pas vivre, c'est Midway : deux soleils, c'est déjà beaucoup, mais avec le pape en exil... C'est très particulier : les messes y ont lieu en public !... Le commandant Van Kooten aussi bien que Jerry m'assurent avoir vu cela de leurs propres yeux...

J'ai presque envie de faire comme eux. Cela n'a rien de dangereux et je n'aurai sans doute plus la moindre chance de faire comme eux.

Bien sûr, je vais aussi visiter Halcyon et Fiddler's Green. Il doit bien y avoir quelque justification pour les tarifs extravagants qui correspondent à ces planètes...

Quant à Forest... On dit que ce monde ne présente guère d'intérêt pour un touriste, mais j'aimerais bien l'explorer un peu, et même attentivement. C'est la colonie la plus récente installée par la Terre et elle est encore totalement dépendante de la planète mère et du Royaume en ce qui concerne l'outillage et l'équipement sophistiqués.

Mais n'est-ce pas précisément le moment rêvé pour s'installer dans une colonie ?...

Jerry me semble plutôt réservé à ce sujet. Il me conseille tous les jours d'apprendre à vivre dans la jungle avant de décider de mon avenir. Il prétend que le retour au stade primitif est largement surestimé...

Je ne sais pas. Il faudrait peut-être que je pose la question au commandant. Que j'en appelle au droit d'asile en cas d'alerte...

Hier soir, au *Stardust Theater*, il y avait une comédie musicale que je voulais voir : *Un Yankee du Connecticut et la reine Guinevere*. En principe, ça devait être drôle, avec de la musique ancienne, des pages et des chevaux. J'y suis allée seule. Ou presque, puisque je ne pouvais pas me passer de mes gardes du corps.

Un homme, « le Numéro Trois », ainsi que je l'appelle – bien que sur la liste des passagers il s'appelle « Howard J. Bullfinch », de San Diego –, m'a constamment suivie... ce qui est inhabituel même s'il n'est jamais à moins d'une pièce de distance. Peut-être pensait-il qu'il avait perdu ma trace quand les lumières devenaient plus diffuses. Je ne sais pas, en fait. Sa présence me distrayait. Quand la reine plantait

ses crocs dans un Yankee pour ensuite le traîner dans son boudoir, plutôt que de penser à tout ce qui pouvait se passer de savoureux dans l'holotank, j'essayais d'analyser toutes les odeurs qui me parvenaient, ce qui n'est pas commode dans un théâtre bondé.

Quand le spectacle s'est achevé et que les lumières sont revenues, je me suis portée vers la travée latérale, imitée par mon suiveur. Je lui ai adressé un sourire et je me suis éclipsée par la porte du fond. Il m'a suivie. J'ai atteint un petit escalier. J'ai trébuché sur l'une des quatre marches et, quand je suis tombée, il m'a retenue.

— Merci, lui ai-je dit. Vous méritez que je vous offre un verre au *Centaur Bar*.

— Oh ! mais non, voyons !

— Mais si, mais si ! Et vous allez m'expliquer pourquoi vous me suivez, qui vous a demandé de le faire et pas mal d'autres choses...

Il a hésité.

— Vous faites erreur.

— Certainement pas, mon petit. Si vous préférez, nous pouvons en discuter avec le commandant...

Il a eu un petit sourire sceptique. (Ou bien cynique ?)

— Vous faites erreur mais vous êtes persuasive. J'insiste pourtant pour vous inviter.

— Je veux bien. En fait, vous me le devez.

J'ai choisi une table dans le fond pour éviter que nous soyons à portée d'oreille des autres consommateurs... c'est-à-dire à la merci de n'importe quelle Oreille en vadrouille. Mais, à bord d'un vaisseau, il est totalement impossible d'échapper à une Oreille...

Quand on nous eut amené les consommations, je demandai presque silencieusement :

— Est-ce que vous savez lire sur les lèvres ?

— Pas très bien, me répondit-il sur le même niveau sonore.

— Ça ira. Espérons que le bruit environnant trompera l'Oreille s'il y en a une. Dites-moi une chose avant tout : est-ce que vous avez violé une autre femelle sans défense récemment ?

C'est là qu'il a craqué. Il ne pouvait pas faire autrement parce que j'avais frappé très dur. Il a eu la courtoisie de respecter mon intelligence en me répondant :

— Miss Vendredi, comment m'avez-vous reconnu ?

— A l'odeur. Vous étiez assis trop près de moi. Ensuite, j'ai testé votre voix. Et puis, en tombant sur les marches, je vous ai obligé à me serrer contre vous. Et c'était suffisant pour vous reconnaître. Maintenant, dites-moi : est-ce qu'il y a une Oreille à proximité de nous ?

— Probablement. Mais il se peut qu'elle n'enregistre rien pour l'instant et que personne ne la contrôle...

— Ça fait quand même encore trop...

J'ai réfléchi. Nous promener bras dessus, bras dessous ? Cela pourrait déranger l'Oreille si elle n'était pas sous pilotage permanent, mais il était également possible que mon petit camarade ait une balise sur lui. Ou que je sois piégée. La piscine ? Les relais acoustiques sont toujours moins efficaces dans l'eau, d'accord, mais j'avais réellement besoin d'un peu plus d'intimité.

— Laissez tomber votre verre et venez avec moi.

Je l'ai conduit à ma cabine BB. Shizuko nous a laissés entrer sans difficulté. Pour autant que je pouvais en juger, elle montait la garde vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Elle ne dormait qu'en même temps que moi. En tout cas, c'était ce que je pensais. Je lui ai demandé :

— Quelle est la suite du programme, Shizuko ?

— Une réception donnée par le commissaire de bord, mademoiselle. A dix-neuf heures...

— Je vois. Eh bien, est-ce que vous pouvez aller faire un tour quelque part et revenir d'ici à une heure ?...

— Non. Une demi-heure.

— Une heure !

— Bien, maîtresse, dit-elle humblement, mais pas sans que j'aie noté le regard qu'elle avait décoché à mon compagnon et son signe de menton presque imperceptible.

Quand elle eut disparu et que la porte fut verrouillée, j'ai demandé :

— C'est vous qui êtes le patron ou bien elle ?

— Ça peut se discuter. Peut-être vaudrait-il mieux parler de « coopération d'agents indépendants »... Cela décrit mieux la situation.

— Je vois. C'est une vraie professionnelle. Dites-moi, mon petit ami, est-ce que vous savez où se trouvent les Oreilles ici ou bien est-ce que vous allez m'indiquer comment les détruire ? Est-ce que nous allons discuter de votre lamentable passé ? L'enregistrer sur bande ? Vous comprenez : il n'y a vraiment rien qui puisse m'embarrasser à ce sujet. Après tout, je n'étais que l'innocente victime. Mais ce que je veux avant tout, c'est que vous parliez sans embarras, en toute liberté.

Il ne me dit pas un mot : il tendit simplement l'index vers ma couchette, sur le côté, au-dessus de mon oreiller, vers ma salle de bains. Puis il me montra son œil avant de me désigner l'encoignure de ma couchette.

J'acquiesçai. Puis je pris deux chaises que j'installai loin de ma couchette, hors de portée de l'Œil qu'il m'avait indiqué. Ensuite, je composai le code du chœur de Salt Lake City sur le terminal : sincèrement, je ne pensais pas qu'une Oreille pourrait supporter cela.

— Mon cher petit camarade, est-ce que vous avez une bonne raison à invoquer pour que je ne vous liquide pas dans la minute qui suit ?

— Parce que vous le feriez ? Comme ça ? Sans même m'avoir écouté ?

— Pourquoi pas ? Vous m'avez violée. Vous le savez aussi bien que moi. Mais je vous donne quand même une chance. Est-ce que vous avez une seule bonne raison à invoquer pour éviter que je ne vous exécute sur-le-champ ?

— Si vous posez la question comme ça... Non, vraiment, je n'en vois aucune...

Vraiment, on peut dire que les hommes me tuent...

— Ecoute, mon joli, tu es vraiment impossible ! Est-ce que tu es incapable de comprendre que je ne veux pas te tuer et que je me cherche désespérément une excuse ? Mais il faut que tu m'aides. Comment est-ce que tu t'es retrouvé dans ce genre d'histoire ? A violer une fille bâillonnée ?

Je l'ai laissé ruminer un moment.

— Tout ce que je peux dire, c'est qu'on m'aurait sûrement descendu si je ne vous avais pas violée.

— Vraiment ? (Je ne ressentais que du mépris pour lui.)

— Ce n'est pas exactement ça. Écoutez, je vous ai violée parce que j'en avais vraiment envie. D'accord ? Et maintenant, vous voulez que je vous aide ? Vous préféreriez que ça ressemble à un suicide ?

— Ce n'est pas nécessaire.

— Vous ne pourrez jamais vous enfuir, vous le savez bien. Et un cadavre, à bord, c'est vraiment très embarrassant.

— Non, je ne crois pas : Pas vraiment... On vous a engagé pour me surveiller. Est-ce que vous pensiez qu'on pourrait me faire quoi que ce soit ? En tout cas, vous saviez que je vous laisserais filer. Mais je veux d'abord certaines explications. Comment avez-vous pu échapper à l'incendie ? Dès que je vous ai repéré à l'odeur, j'ai été stupéfaite. Je vous croyais vraiment mort.

— Je ne me suis pas retrouvé dans l'incendie. Je me suis enfui avant.

— Vraiment ? Et pourquoi ?

— Pour deux raisons. J'avais prévu de m'éclipser dès que j'aurais appris ce que je devais apprendre. Mais c'est surtout à cause de vous...

— Mon joli, ne compte pas sur moi pour écouter ce genre de bobard. Qu'est-ce que tu comptais apprendre ?

— J'ai échoué. Je n'ai rien appris. Je voulais savoir la même chose qu'eux : pourquoi vous étiez allée à Ell-Cinq. Je les ai entendus vous interroger et j'ai compris que vous ne saviez rien. Alors, je me suis enfui, et vite...

— Oui, c'est vrai... Je n'étais qu'une espèce de pigeon voyageur. Et un pigeon voyageur ne sait jamais à quelle guerre il participe, non ? Ils ont perdu leur temps en me torturant...

Il a paru bouleversé.

— Ils vous ont torturée ?...

— Vous essayez de jouer à l'innocent ?

— Mais non ! Je sais que je suis coupable. Je vous ai violée et je ne le nie pas. Mais je ne savais pas qu'ils vous avaient *torturée*. C'est stupide et démodé. Tout ce que je sais, c'est qu'ils vous ont administré de la drogue de vérité, mais vous avez continué à rabâcher la même histoire. J'ai donc compris que vous ne faisiez que leur dire la vérité et que j'avais tout intérêt à ficher le camp. C'est ce que j'ai fait. Et en vitesse.

— Plus vous me parlez, plus cela soulève de questions... Pour qui vous travailliez, pourquoi, et pour quelle raison vous ont-ils laissé filer... Qui était le Major ? Et pour quelle raison particulière voulaient-ils tous savoir ce que je transportais ? Pourquoi sont-ils allés jusqu'à lancer une opération militaire et à me couper le sein ? *Pourquoi ?*

— Ils vous ont fait ça ? (Il avait vraiment l'air bouleversé.) Que quelqu'un m'explique les hommes. Avec des diagrammes et des tas de légendes...

— Oh, j'ai eu droit à la régénération totale. Je vous montrerai ça plus tard, si vous répondez à toutes mes questions. Parce que maintenant, il faut que nous parlions.

Il m'a dit qu'il était agent double. Il avait d'abord été officier de renseignements au sein d'une organisation paramilitaire dirigée par les laboratoires de Muriel Shipstone. C'est ainsi qu'il avait réussi à s'infiltrer dans l'organisation du Major...

— Eh ! Une minute ! Est-ce qu'il est vraiment mort dans l'incendie ? Ce type que tout le monde appelait le Major ?

— J'en suis à peu près certain. Mais Mosby doit vraiment être le seul à savoir.

— Mosby ? Franklin Mosby ? Des Découvreurs ?

— Oui. J'espère qu'il n'a pas de frère. Ça suffit d'un comme ça. Mais son organisation n'est qu'une façade. Il travaille en réalité pour la Shipstone.

— Mais vous m'avez dit que vous travailliez vous aussi pour eux. Pour les labos de la Shipstone...

Il a eu l'air franchement surpris.

— Mais toute cette histoire du jeudi Rouge n'était qu'une bagarre de palais. Tout le monde sait ça. Les types au pouvoir se battaient entre eux.

— On dirait bien que je n'étais pas dans le coup, ai-je dit en

soupirant. D'accord : vous travaillez pour la Shipstone. Mais pourquoi s'en prendre à moi ?

— Est-ce que je peux vous dire que je l'ignore, miss Vendredi ? Je ne sais d'ailleurs pas ce que je devais trouver à votre propos. Vous êtes censée être un agent de Kettle Belly Bald...

— Taisez-vous ! Si vous voulez parler du Dr Baldwin, n'utilisez pas son surnom...

— Navré. Mais vous étiez censée être un agent de System Enterprises, non ? Vous dépendiez du Dr Baldwin, et nous en avons eu la confirmation quand vous vous êtes rendue à son quartier général.

— Là, je vous arrête encore. Est-ce que vous faisiez partie de la bande qui m'a sauté dessus ?

— Non, et je suis heureux de vous le dire. Vous avez tué deux types et un autre est mort plus tard. Vendredi, vous faites une sacrée bagarreuse...

— Ça va. Continuez.

— Ecoutez-moi... Le Dr Baldwin ne faisait pas vraiment partie de l'organisation, du système... Quand on a monté le jeudi Rouge...

— Le jeudi Rouge ? Qu'est-ce que cela a à voir avec notre affaire ?

— Eh bien, tout... Ce que vous portiez devait modifier le programme. Au minimum... Je crois que le Conseil pour la Survie – c'est pour lui que les sbires de Mosby travaillaient – avait tout compris. Ils ont d'ailleurs décampé avant d'être prêts. C'est d'ailleurs peut-être pour ça que rien ne s'est produit depuis. Mais je n'ai jamais eu l'occasion de voir une analyse.

(Moi non plus. Et je n'en aurais sans doute jamais la chance. Je me remémorai brusquement avec nostalgie les quelques moments auxquels j'avais eu droit devant le terminal du *Pajaro Sands*. Quels étaient exactement les présidents qui avaient été tués pendant le Jeudi Rouge ? Et quelles avaient été les conséquences sur les cours de la Bourse ? Je crois que les réponses les plus importantes ne figurent jamais dans les livres d'histoire. Le Patron m'avait demandé d'apprendre ce genre de choses, d'essayer de me frayer un chemin vers les réponses utiles. Mais, avec sa mort, mon éducation s'était brusquement arrêtée...)

— Est-ce que Mosby vous a engagé pour ce boulot ? Pour rester collé derrière moi ?

— Non, pas du tout... Je n'avais qu'un contact avec lui. J'ai été engagé par un agent recruteur qui travaillait pour un attaché culturel de l'ambassade du Royaume à Genève. Mais ça n'a rien de honteux, vraiment... Nous veillons sur vous. Du mieux que nous pouvons.

— Sans un petit viol à la clé, ça doit être dur.

— Très.

— Quelles sont les instructions que vous avez reçues à mon propos ? Vous êtes combien à bord ? C'est vous qui dirigez ?

Il a hésité.

— Mademoiselle, vous me demandez de trahir mes employeurs. Je pense que vous savez comme moi que ça ne se fait pas dans notre métier.

— Tu parles, Charles. Vous savez parfaitement que votre vie dépend de vos réponses. Essayez seulement de vous rappeler ce qui est arrivé à la bande qui m'a sauté dessus à la ferme du Dr Baldwin.

— Je m'en souviens. J'y ai souvent repensé. Oui, c'est moi qui dirige l'opération. Il n'y a que Tilly qui ne dépende pas de moi.

— Qui est-ce ?

— Désolé. Je veux dire Shizuko. A l'université de Californie, elle s'appelait Matilda. Matilda Jackson. Il y avait deux mois que nous attendions au *Sky High Hotel*...

— Nous. Qui, nous ? Et n'essayez pas de m'apprendre le code du mercenaire. Shizuko sera là d'un instant à l'autre.

Il m'a débité rapidement la liste. Pas de surprise. Je les avais tous repérés. Quelle bande d'amateurs ! Le Patron n'aurait pas toléré ça.

— Continuez.

— On nous a prévenus que nous embarquions à bord du *Forward* vingt-quatre heures avant. On m'a donné des holos de vous. Quand je vous ai reconnue, j'ai failli m'évanouir.

— Pourquoi ? Les photos étaient si mauvaises que ça ?

— Non, non, elles étaient parfaites. Mais je croyais que vous étiez morte. Je veux dire, dans l'incendie. Et... oui, je dois dire que j'en ai eu de la peine.

— Merci beaucoup... Donc, vous êtes sept et c'est vous qui dirigez. Mais pourquoi ai-je besoin de sept chaperons ?

— Ça, je pensais que vous pourriez me le dire. Mais je ne peux que vous rapporter mes instructions. Il faut que vous atteigniez le Royaume en parfait état de santé. Sans une égratignure. Dès notre arrivée, un officier mandaté par le palais viendra à bord et vous lui serez confiée. A partir de là, ce sera son problème. Mais nous ne toucherons notre prime qu'après l'examen physiologique auquel vous serez soumise.

J'ai réfléchi un moment. Cela semblait correspondre tout à fait avec les préoccupations de Mr. Sikmaa. Pourtant... quelque part, ça sonnait faux... Tout cadrerait mais... Sept personnes, employées à plein temps, rien que pour m'éviter de tomber dans un escalier ? Non...

— Bon, ai-je dit, je ne vois vraiment pas d'autre question à vous poser pour le moment, mon vieux. Du moins jusqu'à ce que Shizuko revienne. Je veux dire, « Tilly ».

— D'accord. Pourquoi ne m'appellez-vous jamais par mon

prénom, Vendredi ?

— Ça vous fait quelque chose ? Vous ne voulez quand même pas que je vous appelle « Howard J. Bullfinch », non ?

— En règle générale, on m'appelle Pete...

— Parce que votre prénom est Peter ?

— Non, pas du tout... C'est Percival.

J'ai eu beaucoup de mal à me retenir de rire.

— Ah ! Percival... Toute la légende... L'homme brave... Mais je crois bien que Tilly doit attendre à la porte. Il est l'heure de mon bain. Un dernier mot, cependant : est-ce que vous savez pourquoi vous respirez encore ?

— Non.

— Parce que vous m'avez laissée pisser. Avant de m'attacher sur ce lit...

— Oui... Et je me suis fait engueuler pour ça...

— Pourquoi ?

— Le Major voulait que vous pissiez sur vous. Il disait que cela vous ferait craquer plus vite.

— Quel crétin ! Pete, mon vieux, c'est en fait à ce moment-là que j'ai décidé que votre cas n'était pas désespéré...

Outpost, ce n'est pas grand-chose. Le soleil est de classe G8, ce qui le met tout en bas de la liste, puisque le soleil de la Terre est G2. Il est affreusement plus froid. Mais ce qui compte, c'est qu'il soit de type G. Là, je me laisse influencer par Jerry. Selon lui, il est quand même probable que nous arrivions à nous installer sur des planètes dont le primaire n'est pas du type solaire, mais tout dépend du taux de radiations mortelles et du spectre visuel... De toute façon, il existe près de quatre cents étoiles de type G entre la Terre et le Royaume... Ce qui représente un programme de colonisation plutôt important dans les années à venir.

Prenons une étoile de type G. Il faut que la planète visée soit à une distance particulière. Pour n'être ni trop chaude ni trop froide. Avec une gravité suffisante pour retenir son atmosphère. Une atmosphère qui devra être mûrie afin d'entretenir la vie-telle-que-nous-la-connaissons. (Pour ce qui est de la vie-telle-que-nous-ne-la-connaissons-pas, c'est un sujet fascinant, mais sur lequel il conviendrait de revenir un peu plus tard. De même que sur les cyborgs ou les êtres artificiels considérés comme des colons...)

Mais Outpost est un cas limite. Le taux d'oxygène de son atmosphère est tellement pauvre qu'il faut marcher très lentement au bord de la mer. Sa distance par rapport à son soleil est telle qu'elle ne connaît que deux saisons : la froide et la glaciale. Elle n'est presque pas inclinée sur son axe : résultat, l'hiver est toujours là, où que vous soyez. Oh ! il existe bien une espèce de saison de part et d'autre de l'équateur, mais, bien sûr, c'est l'hiver qui dure le plus longtemps... C'est la Loi de Kepler qui veut ça... En tout cas, cela me passionne. Pourquoi ? Parce que je n'ai jamais été plus loin que Luna. Et Outpost est à plus de quarante années-lumière de la Terre.

Je m'étais couchée à dix heures après avoir passé une bonne soirée. A deux heures, je m'étais levée pour aller à la salle de bains. J'avais fermé la porte parce que, d'ordinaire, Shizuko arrivait immédiatement derrière moi.

J'ai vomi immédiatement.

Ce qui m'a surprise. Bien sûr, je suis quelquefois malade, par exemple lorsque j'emprunte la Vrille. Durant des heures. Mais, depuis le départ, à bord du *Forward*, je n'avais plus rien ressenti. Si ce n'est la secousse immédiatement après le passage en phase pour lequel nous avions été prévenus...

Est-ce que la gravité artificielle était parfaitement stable à présent ? Impossible d'en être sûre. En tout cas, j'avais été aussi malade que sur la Vrille...

Je me suis rincé la bouche avant de me laver les dents.

Je me suis dit : Ma petite Vendredi, ça n'est pas à cause de ça que tu vas te priver de visiter cette jolie planète. De plus, tu as pris deux kilos de trop et il faut que tu les perdes. D'accord ?

Après cette petite entrevue avec mon estomac, je suis sortie. Shizuko (alias Tilly) m'a aidée à enfiler une combinaison, et je me suis rendue au sas à tribord. Depuis que j'étais au courant du rôle véritable de Shizuko, je la supportais mal. Et j'avais tort, sans doute. Mais les espions ne sont pas toujours très justes ni magnanimes. En fait, je ne me montrais pas vraiment injuste avec Shizuko : je faisais tout mon possible pour l'ignorer. Mais ce matin-là en particulier, je ne me sentais pas du tout sociable.

Mr. Woo, vice-trésorier du bord, chargé des excursions au sol, se trouva sur mon chemin.

— Miss Vendredi... votre nom ne figure pas sur ma liste.

— En tout cas, j'ai signé. Vous feriez bien d'appeler le commandant.

— Non, je ne peux pas.

— Vraiment ? Alors, en ce cas, je vais m'asseoir ici. Mais je dois vous prévenir, Mr. Woo : si vous entendez me servir une excuse à propos d'une erreur...

— Mmm... Oui, je suppose qu'il s'agit effectivement d'une erreur. Pourquoi n'entrez-vous pas ? Juste le temps de vérifier.

Il ne s'est pas du tout opposé au fait que Shizuko me suive. Nous avons emprunté une très longue coursive jusqu'à une pièce qui évoquait vaguement l'intérieur d'un VEA omnibus avec sa double console de contrôle, ses sièges et son immense baie. Pour la première fois, brusquement, je voyais la lumière du soleil.

La lumière du soleil d'Outpost, en vérité. Très blanche. Et la courbure de la planète se dessinait sur un fond noir et dense.

L'étoile primaire elle-même n'était pas visible. Shizuko et moi, nous nous sommes bouclées dans nos sièges, un peu comme pour un vol SB.

Mr. Woo est arrivé un instant après. Il s'est penché vers moi.

— Miss Vendredi, je regrette, mais vous n'êtes toujours pas sur la liste.

— Vraiment ? Et qu'en pense le commandant ?

— Je ne suis pas parvenu à le joindre.

— Eh bien, voilà votre réponse. Je reste.

— Non. C'est impossible. Je suis navré.

— Vraiment ? Et comment comptez-vous me transporter ?

— Miss Vendredi, je vous en prie, pas de scandale.

Mon voisin intervint :

— Jeune homme, vous tenez vraiment à vous rendre ridicule ? Cette jeune dame est passagère de première classe et je l'ai remarquée à la table du commandant. Alors, disparaissiez et trouvez quelque chose de mieux à faire.

Mr. Woo se retira, l'air blessé. Une lumière rouge clignota, une sirène retentit et une voix déclara :

— Nous quittons notre orbite. Préparez-vous à la poussée !

Pour moi, ce fut une très mauvaise journée.

Trois heures pour atteindre la surface, deux heures au sol, trois heures pour remonter. Le tout agrémenté d'un morne exposé sur Outpost. Le pire fut sans doute d'être obligés de rester à l'intérieur pendant le séjour au sol. On nous servit des sandwiches et du café dans un minuscule bar-salon. Tout ce que nous pouvions voir, c'était la sortie des immigrants et le débarquement du fret.

Le paysage était hivernal. Des collines basses couvertes de neige. Une végétation rabougrie. Le fret fut chargé sur plusieurs plateaux à roues traînés par une énorme machine qui crachait de la fumée noire, exactement comme dans les vieux livres pour enfants.

— Je me demande comment on peut avoir envie de s'installer dans un coin pareil, dit une femme près de moi.

Son compagnon lui décocha une banalité du genre : « C'est la volonté du Seigneur. »

Le voyage de retour me parut interminable.

J'ai immédiatement appelé mon ami Jerry Madsen, le chirurgien, et j'ai demandé à le voir professionnellement.

Il m'a dit qu'il m'attendait dans son cabinet.

Dès que je suis arrivée, contrairement à son habitude, il ne m'a pas tendu ma petite ration de pilules mais il m'a fait entrer dans sa salle d'examen.

— Miss Vendredi... voulez-vous que j'appelle une infirmière ? Ou préférez-vous avoir affaire à une doctoresse ? Je peux appeler le Dr Garcia, mais je risque de la réveiller. Elle a été de service toute la nuit...

— Jerry, que se passe-t-il ? Qu'est-ce que tout cela signifie ? C'est ridicule... Je voulais seulement quelques-unes de ces pilules contre le mal de mer. Les roses... Pourquoi ne m'appellez-vous plus Marj ?

— Asseyez-vous, miss Vendredi... je veux dire, Marj... Nous ne pouvons prescrire ce type de médicament dans les cas de grossesse. Vous comprenez, il y a un risque génétique.

— Oh ! ça va. Laissez tomber... Je ne suis pas enceinte, que je sache !

— Ça, il faut voir, Marj... Mais il existe d'autres drogues qui sont

aussi efficaces pour le cas où...

J'ai eu droit à tous les tests plus quelques autres avant que Jerry condescende à me donner une pilule bleue à prendre avant le dîner, une jaune pour me faire dormir, et une autre, bleue encore, à prendre avant le breakfast.

— D'accord, elles ne sont peut-être pas aussi drastiques que celles que vous vouliez, Marj, mais elles feront l'affaire. Et vous serez au moins certaine de ne pas avoir un bébé avec des jambes à l'envers ou je ne sais quoi... Je vous appellerai demain matin.

— Je croyais que les résultats des tests de grossesse étaient instantanés, de nos jours...

— Encore heureux pour vous que je n'aie pas à recommencer. Et dites-vous que votre grand-mère jugeait ça à son tour de taille.

Je l'ai embrassé et il n'a pas vraiment protesté.

Ses pilules m'ont permis d'apprécier le dîner et le breakfast aussi.

Ensuite, je suis restée dans ma cabine. Il m'a appelée comme convenu.

— Marj, accrochez-vous. Vous me devez une bouteille de champagne.

— *Quoi ?* Jerry... vous êtes totalement fou. Vous avez perdu la tête.

— Absolument. Mais, dans notre métier, ça n'est pas un handicap. Venez me voir et nous allons vous mettre un petit régime au point. Quatorze heures, ça vous va ?

— Non, tout de suite.

Jerry m'a convaincue facilement. Il m'a expliqué tous les tests. Les miracles, ça existe. J'étais vraiment enceinte. C'était donc pour ça que j'avais eu l'impression que mes seins étaient plus mous depuis quelque temps.

Je ne suis pas absolument stupide. Dès que j'eus accepté l'évidence, la vieille loi de Sherlock Holmes me donna la solution : où et comment cela s'était passé. Dès que je fus dans ma cabine, je passai dans la salle de bains et je me déshabillai. Puis je m'étendis sur le sol, les mains autour de mon nombril, et je bandai mes muscles abdominaux.

La petite sphère de nylon sortit et je m'en emparai immédiatement.

Je l'examinai attentivement. Pas de doute : c'était bien la même que j'avais toujours portée, sauf lorsqu'elle était remplacée par un message. Ce n'était rien de plus qu'une petite sphère de nylon translucide. Pas question d'ovule en stase. Je l'ai remise à sa place.

Ainsi, ils m'avaient menti. Je m'étais interrogée à propos de cette « stase ». Je n'en avais entendu parler que pour des températures cryogéniques, au degré de l'azote liquide et même plus bas encore.

Mais cela regardait Mr. Sikmaa et je ne prétends pas être biologiste. Je ne suis qu'un courrier et mon devoir est de livrer les messages. Les colis.

Mais quel genre de colis dans le cas présent ? Pas celui qui se trouve dans ton nombril. Non, un peu plus loin, dans ton ventre. Un colis qui t'a été implanté une certaine nuit, en Floride. Un colis qui prend de l'importance en neuf mois. Voilà qui perturbe un peu tes plans pour le Grand Tour, n'est-ce pas ? Si ce fœtus est bien ce qu'il doit être, une chose est certaine : ils ne te laisseront pas quitter le Royaume comme ça.

Mais bon sang ! s'ils voulaient une mère-hôtesse, pourquoi ne me l'ont-ils pas dit ? Je me serais montrée conciliante.

Eh, un instant ! C'est la *dauphine* qui doit donner naissance à un héritier, à son bébé. Tout le truc repose là-dessus : la dauphine doit donner un héritier au trône, un héritier exempt de tout défaut, né d'elle et devant témoins : quatre docteurs de la cour, trois infirmières et une bonne dizaine de représentants de la cour. Pas question de toi, affreux être artificiel, avec ton faux certificat de naissance ! Pauvre monstre !

On revenait donc au scénario original avec une petite variation : miss Marjorie Vendredi, riche touriste, se rend en visite dans le Royaume pour jouir des fastes de la capitale impériale... elle attrape un mauvais rhume et elle entre à l'hôpital. Et... Non, non ! Comment imaginer que la dauphine condescende à séjourner dans un hôpital comme n'importe quelle plébéienne ?

D'accord. Autre solution : tu entres à l'hôpital comme on te l'a annoncé. A trois heures du matin, tu quittes ta chambre sur une civière, un drap sur toi et tu te retrouves au palais. Et alors ? Combien faudra-t-il de temps aux praticiens de Sa Grâce pour effectuer le transfert ? Oh ! ça va, Vendredi : laisse tomber. Tu ne le sais pas et tu n'as pas besoin de le savoir. Quand elle sera prête, ils vous mettront toutes les deux sur des tables d'opération et la chose sera faite. L'enfant est encore bien petit.

Ensuite, tu toucheras ton pécule et tu pourras repartir. Est-ce que le Premier citoyen te remerciera en personne ? Non, probablement pas. Mais... Arrête, Vendredi ! Ne rêve pas. Tu as appris ça en formation de base, le Patron te l'a enseigné : « L'ennui, avec ce type de mission, c'est que lorsque l'agent l'a accomplie, il lui advient quelque chose de permanent, qui l'empêche de parler, sur le moment ou plus tard. Aussi, *quelle que soit la prime promise, il convient de rejeter ce type de mission.* »

J'ai réfléchi sans cesse à ce problème pendant que le vaisseau se dirigeait vers Botany Bay. J'essayais de trouver une faille quelque part. Je me souvenais du cas classique de Kennedy. Son assassin présumé avait été liquidé trop tôt pour qu'on puisse entendre son témoignage. Il y avait eu aussi ce dentiste qui avait abattu Huey Long et qui s'était suicidé quelques secondes après. Et puis, pendant toute la Guerre Froide, des agents innombrables avaient imprudemment traversé devant des voitures lancées à toute allure alors qu'ils venaient à peine de remplir leur mission.

Oui, je sais, tout cela a l'air un peu trop mélodramatique. Mais c'est mon ventre qui est en jeu. Il n'y a pas une personne dans l'univers habité qui ne sache que le Premier citoyen est monté sur le trône en passant sur quelques centaines de cadavres et que son fils s'y maintient en étant plus impitoyable encore.

Est-ce qu'il va me remercier pour avoir participé à l'amélioration de sa lignée ? Ou bien va-t-il m'envoyer pourrir dans ses oubliettes ?

Ne te fais pas d'illusions, Vendredi : savoir trop de choses est un crime capital. Du moins en politique. S'ils avaient vraiment eu l'intention de bien te traiter, tu ne serais pas enceinte, voyons. Donc, tu dois bien admettre qu'il ne t'arrivera rien de très agréable quand ils auront prélevé leur précieux fœtus.

La solution était évidente.

Ce qui l'était moins, c'était comment la mettre en pratique.

Non, ce n'était pas par erreur que mon nom n'avait pas fait partie de la liste des excursionnistes d'Outpost.

Le lendemain soir, à l'heure du cocktail, j'ai retrouvé Jerry et je lui ai demandé de me faire danser. C'était une valse classique et il a pu me demander au creux de l'oreille :

— Comment ça se passe ?

— Avec les pilules bleues, c'est mieux. Jerry, qui est au courant, à part vous et moi ?

— Eh bien, il s'est passé une chose bizarre. J'ai eu tellement de travail que je n'ai pas eu le temps d'ouvrir un dossier. Toutes les notes vous concernant sont dans mon coffre.

— Et le technicien du labo ?

— Lui aussi était submergé et j'ai tout fait moi-même.

— Bien, bien. Et ces notes... est-ce qu'il est possible qu'elles soient perdues ? Ou brûlées ?

— Non, dans ce vaisseau, on ne brûle jamais rien. L'ingénieur du conditionnement est contre. Nous recyclons. Mais n'ayez crainte, jeune fille : votre honteux secret est en sûreté.

— Jerry, vous êtes un véritable ami. Et s'il n'y avait pas mon chaperon, je crois que vous pourriez être responsable de ce bébé. Vous vous souvenez de ce premier soir ?...

— Je ne risque pas de l'oublier. J'ai fait une poussée de frustrationnisme aiguë.

— Ce n'est pas moi qui l'ai engagée. On me l'a collée. C'est pire qu'une sangsue. Est-ce que vous auriez une idée pour lui échapper ?

— Je vais réfléchir. En tout cas, on ne peut pas compter sur mon cabinet. Pour y arriver, il faut traverser une dizaine de cabines d'officiers. Attention : voilà Jimmy.

Il fallait absolument que ma condition reste secrète.

Si j'atteignais le Royaume, je ne pouvais m'attendre qu'à une chose : la fin. Une fin parfaitement légale et discrète dans une chambre d'hôpital. Bien propre.

Refuser de quitter le bord ? Non, je me souvenais de ce que m'avait révélé mon petit copain le violeur. Dès que nous serions arrivés, un garde du palais monterait à bord.

Donc, il fallait absolument que je quitte le vaisseau *avant* d'atteindre le Royaume. C'est-à-dire à l'escale de Botany Bay. Je n'avais pas le choix.

Il suffisait d'emprunter la coursive de sortie, de descendre l'échelle de coupée en disant au revoir à tout le monde...

Mais je n'étais pas dans un bateau ! Le *Forward*, en orbite de stationnement, serait encore à trente-cinq mille kilomètres de la planète. Et le seul moyen de débarquer, c'était d'emprunter une des navettes.

Vendredi, est-ce que tu peux croire un seul instant qu'ils vont t'autoriser à le faire ? Ils t'ont laissée t'amuser à Outpost mais, cette fois, ils ne t'accorderont pas une seule chance. Mr. Woo ou quiconque sera dans le sas et ton nom ne figurera pas sur la liste. Et il y aura un flic du bord. Qu'est-ce que tu comptes faire dans ce cas ?

Ma foi... Je vais me battre, leur cogner dessus, enjambe leurs corps et me trouver un siège bien confortable. Ça, tu peux le faire, Vendredi. On t'a tout appris.

Et après ? La navette ne part pas tout de suite. Une équipe de brutes arrive et tu te retrouves avec une aiguille de sédatif. Ensuite, on te colle dans la cabine BB jusqu'à l'arrivée de l'envoyé du palais.

La violence, cette fois, ce n'est pas la bonne solution.

Que reste-t-il ? Le charme ? La corruption ?

Et la sincérité ?

Mais oui. Va trouver le commandant. Raconte-lui ce que

Mr. Sikmaa t'a promis, comment tu t'es fait avoir. Montre-lui le résultat des tests de grossesse. Dis-lui que tu veux débarquer sur Botany Bay parce que tu as peur. Que tu repartiras vers la Terre. Il est charmant. Il t'a montré des photos de ses filles. Il te prendra sous sa protection.

Et qu'en penserait le Patron ?

Il te dirait qu'on t'a placée à la droite du commandant, à sa table.

Pourquoi ?

Que tu as été installée dans l'une des plus luxueuses cabines du bord. *Pourquoi ?*

Et sept personnes veillent tout spécialement sur toi.

Et te commandant l'ignorerait ?

Quelqu'un a rayé ton nom de la liste des excursions sur Outpost.

Qui ?

Et qui est propriétaire des HyperSpaces ? Trente pour cent des parts appartiennent à Interworld, qui est plus ou moins contrôlé par le groupe Shipstone. Et trois banques du Royaume en détiennent onze pour cent.

Conclusion : rien à attendre du gentil commandant Van Kooten.

Les choses commencèrent à changer un peu à moins de trois jours de l'arrivée à Botany Bay. J'avais passé mon temps à échafauder des plans d'évasion plus ou moins futiles.

Ce soir-là, au dîner, j'ai parlé au commandant des divers projets d'excursion que j'avais envisagés en lui demandant ce qu'il en pensait. J'en ai profité pour me plaindre de n'avoir pas été sur la liste d'Outpost et lui demander de vérifier personnellement que je serais bien sur celle de Botany Bay. Comme si le commandant d'un long-courrier interstellaire n'avait que cela à faire s'occuper du bien-être de miss Riche Garce. Mais il n'a pas tiqué. Ce qui voulait peut-être simplement dire qu'il était aussi bien entraîné que moi à mentir.

Ce soir-là, au *Trou Noir*, j'ai retrouvé mes trois chevaliers servants : le Dr Jerry Madsen, « Jaime » Jimmy Lopez et Tom Udell. Tom est subrécargue adjoint, et je n'ai jamais su vraiment ce que cela représente. En tout cas, il porte un galon de plus que les autres. Durant ma première nuit à bord, Jimmy m'avait assuré solennellement que Tom était le concierge en chef.

— Je suis aussi déménageur, avait ajouté Tom quand je l'avais interrogé.

Dans moins de soixante-douze heures, nous serons au large de Botany Bay. J'ai découvert ce que Tom avait réussi à faire. La navette de tribord allait être chargée avec le fret destiné à la colonie.

— Celle de bâbord a été chargée à la Vrille, m'expliqua-t-il. Mais il fallait la navette de tribord pour Outpost. On a donc été obligé de faire un transfert. Ce qui représente un foutu travail.

— C'est très bon pour la forme, Tommy. Méfie-toi des bourrelets.

— Parle pour toi, Jaime.

Je leur ai demandé comment on procédait au chargement.

— J'ai l'impression que les sas sont vraiment très petits.

— On ne charge pas par là. Vous aimeriez jeter un coup d'œil ?

Nous nous sommes donné rendez-vous pour le lendemain matin.

Et j'ai appris pas mal de choses.

Les soutes du *Forward* sont tellement énormes qu'on risque des poussées d'agoraphobie. Mais celles des navettes supportent très bien la comparaison. On y trouve des engins monstrueux. Des machines, des appareils hors du commun. On livrait à Botany Bay un turbogénérateur Westinghouse grand comme un immeuble, et j'ai demandé à Tom comment ils espéraient déplacer ça.

— Par la magie, m'a-t-il dit en souriant. Il me faut juste quatre hommes. Ils enveloppent le truc dans un filet métallique, ils placent dessus une boîte pas plus grande qu'une mallette... et hop !

Une unité antigrav. Plus ou moins semblable à celle qui permet à n'importe quel VEA de se déplacer...

Avec des précautions infinies, en utilisant des perches et des câbles, ils sont parvenus à faire passer ce monument de la soute du *Forward* à celle de la navette.

Tel était le rôle du subrécargue : veiller à ce que chacun des éléments du fret soit livré conformément au contrat et dûment protégé contre les poussées de gravité et les chocs.

Ensuite, Tom me montra le local réservé aux passagers immigrants.

— Il y a plus de demandes pour Botany Bay que pour n'importe quelle autre planète. Quand nous repartirons, je crois qu'il ne restera personne en troisième classe.

— Ce sont tous des Australiens ?

— Oh non ! En tout cas, il y en a au moins un tiers qui ne le sont pas. Mais ils parlent tous anglais. C'est la seule colonie qui exige la pratique courante d'une langue. Ils sont persuadés que si leur nouveau monde n'a qu'une seule langue, ce sera l'a paix... Mais les guerres civiles ont toujours été les plus atroces de toute l'histoire du monde. Et il n'y avait pas de problème de langage.

Je n'avais pas d'opinion personnelle à ce sujet. Nous avons quitté la navette par le sas des passagers et Tom a refermé sur nous. C'est alors que je me suis rappelé que j'avais oublié mon écharpe.

— Tom ! Je crois bien que je l'ai laissée dans le compartiment des émigrants...

— Non... mais nous allons bien la retrouver.

Il a redéverrouillé la porte du sas. L'écharpe était bien là où je l'avais laissée tomber. Je la lui ai passée autour du cou. Son visage

s'est approché du mien et, pendant un instant, j'ai bien failli le remercier comme il le méritait. Mais il était encore de service.

Cette porte avait un verrou à combinaison. A présent, je pouvais l'ouvrir.

Quand nous avons regagné le vaisseau, il était presque l'heure du déjeuner. Shizuko, comme d'habitude, s'affairait à mon entretien.

— Je n'ai pas envie d'aller déjeuner dans le salon. J'aimerais mieux grignoter quelque chose ici. Je veux d'abord prendre une douche et passer une autre robe.

— Que désirez-vous, miss Vendredi ? Je vais passer la commande.

— Pour deux, en ce cas.

— Pour moi aussi ?

— Oui. J'ai horreur de manger seule. Et je n'ai vraiment pas envie de m'habiller, aujourd'hui. Allez, composez-nous un menu.

Je me suis enfuie vers la salle de bains.

Je l'ai entendue appeler l'office mais, à la seconde même où je sortais du bain, elle était déjà là, avec une grande serviette bien douce. J'étais à peine sèche que le serveur automatique a sonné. Pendant qu'elle ouvrait le tiroir de distribution, j'ai installé une petite table dans un coin. Elle s'est contentée d'un haussement de sourcils. J'ai programmé un peu de musique sur le terminal, du rock classique, et j'ai poussé le son.

Shizuko, pendant ce temps, avait disposé un couvert sur la table. Je l'ai regardée bien en face et je lui ai dit, assez fort pour qu'elle m'entende :

— Il manque un couvert.

— Comment ?

— Ça suffit, Matilda, laissez tomber. La farce est terminée. Je voulais seulement que nous puissions bavarder un peu.

Elle a eu une hésitation presque imperceptible.

— D'accord, miss Vendredi.

— Vous feriez aussi bien de m'appeler Marj, sinon je vais être obligée de vous appeler miss Jackson. Ou alors, dites Vendredi. C'est mon vrai nom. Il faut que nous causions. Ce n'est pas que j'aie quoi que ce soit contre votre numéro de servante fidèle, mais il ne sert plus à rien et nous sommes entre nous. Et je sais très bien me sécher après un bain.

Un sourire a effleuré ses lèvres.

— Mais j'ai eu du plaisir à m'occuper de vous, miss Vendredi... je veux dire Marj...

— Merci. Et maintenant, mangeons un peu.

Je lui ai servi un peu de sukiyaki.

— Ça vous rapporte quoi ?

— Qu'est-ce qui est censé me rapporter, Marj ?

— Eh bien... de veiller sur ma petite personne. De me livrer à la garde du palais quand nous atteindrons le Royaume...

— C'est le tarif normal du contrat. Et c'est mon patron que l'on paie. Je suis censée recevoir une prime mais, pour ma part, je ne crois aux primes que lorsque je les dépense.

— Je vois. Matilda, je vais fiche le camp à Botany Bay. Et vous allez m'aider.

— Appelez-moi Tilly. Vraiment ?

— Vraiment. Parce que je vais vous payer bien plus que ce que vous pourriez espérer.

— Vous pensez vraiment que vous pouvez m'acheter aussi facilement ?

— Oui. Parce que vous vous trouvez devant un choix. Ou passer de mon côté. (Il y avait une grande cuillère en acier entre nous. Je l'ai prise entre mes doigts et je l'ai écrasée en une seconde.) Ou bien mourir. Et vite. Qu'en pensez-vous ?

Elle a pris la cuillère.

— Marj, inutile d'en faire un drame. Nous trouverons bien une solution. (En quelques coups de pouce, elle a redressé la cuillère.) Où est le problème ?

J'ai regardé la cuillère pendant une seconde.

— Votre mère était un tube à essais...

— Et mon père un scalpel, oui. Comme le vôtre. C'est pour ça qu'on m'a recrutée. Mais parlons encore. Pourquoi voulez-vous fuir ? Ça va être l'enfer pour moi.

— Et la mort pour moi si je n'y arrive pas.

Je lui ai expliqué le marché que j'avais passé, que j'étais enceinte, et que j'estimais que mes chances de survie dans le Royaume étaient plutôt minces.

— Alors, combien vous faut-il pour détourner le regard un moment, Tilly ? Je pense que nous pouvons nous mettre d'accord sur votre tarif...

— Mais je ne suis pas la seule à être chargée de votre surveillance.

— Pete ? Je peux me charger de lui. Quant aux cinq autres, nous pouvons nous en passer. Si vous m'aidez vraiment. Pete et vous, vous êtes les deux seuls professionnels. Qui a recruté les autres clowns ?

— Je l'ignore. Je ne sais même pas qui m'a choisie. Ça a été fait par l'intermédiaire de mon patron. Mais vous avez raison : nous n'avons pas à tenir compte des autres. Tout dépend des plans que vous avez.

— Parlons argent.

— Non, parlons d'abord de vos plans.

— Est-ce que vous pensez être capable d'imiter ma voix, Tilly ?

— Eh bien... Vous pouvez imiter la mienne ?

— Eh ! Refaites-moi ça !

— Refaites-moi ça !

J'ai soupiré.

— C'est bon, Tilly. C'est parfait. Le journal du *Forward* dit que l'accrochage en orbite pour Botany Bay est prévu demain. Donc, demain je tomberai malade. Quel dommage ! Parce que je rêvais tellement de participer à toutes ces merveilleuses excursions. Tout mon plan dépend du timing de ces navettes de débarquement. De toute manière, ce sera la nuit précédente, vers une heure environ, quand les coursives sont désertes, que je m'échapperai. En attendant, il faut que personne n'entre. Je suis trop malade. Vous serez à la fois moi et vous. Ne vous servez plus de la vidéo du terminal. Si ça devient difficile, dites que vous êtes totalement dans le brouillard à cause des médicaments. C'est vous qui passerez la commande pour nos breakfasts...

— Vendredi... je comprends : vous avez décidé d'essayer de vous glisser dans une des navettes. Mais vous savez bien que les portes sont toujours verrouillées.

— Oui, je le sais. Mais ce n'est pas votre problème, Tilly.

— D'accord. Ça ne me regarde pas. Et je vous couvrirai après que vous vous serez éclipsée, c'est ça ? Qu'est-ce que je devrai dire au commandant ?

— Alors, il fait également partie du coup ? C'est bien ce que je pensais.

— Non, il est au courant, c'est tout. Nous recevons nos ordres du commissaire du bord.

— Oui, ça cadre... Supposons que je m'arrange pour que vous vous retrouviez ligotée et bâillonnée... Je vous ai sauté dessus comme ça. C'est possible. Mais il faudra attendre le dernier moment...

— Oui, ça consoliderait sérieusement mon alibi. Mais à quel philanthrope avez-vous eu affaire ?

— Vous vous souvenez de notre première soirée à bord ?

— Ah... le Dr Madsen. Et c'est sur lui que vous comptez ?

— Oui. Avec votre aide.

— Je dois dire qu'il avait la langue qui traînait sur la moquette.

— Oui. Et c'est encore le cas. Demain, il viendra me voir dès que je me plaindrai d'être souffrante. Toutes les lumières seront discrètes... Ensuite, je crois que le Dr Jerry coopérera pleinement. D'accord ? Le lendemain, il reviendra me voir, et je vous ligoterai. Très simple, non ?

Elle parut réfléchir très longtemps avant de me déclarer tout simplement :

— Non.

— Non ?

— Il faut que cela soit vraiment simple. Sans que personne d'autre y participe. Je veux dire : *personne*. Il ne faut pas qu'on me retrouve ligotée. Ça ferait naître des soupçons... Voilà l'histoire telle que je la conçois : peu de temps avant le départ des navettes, vous vous trouvez mieux. Vous vous habillez et vous quittez la cabine. Sans me dire quelles sont vos intentions. Moi, je ne suis que la pauvre servante. Je ne dois veiller sur vous qu'ici, dans la cabine. Et, après tout, vous avez peut-être changé vos plans. Si vous réussissez à ficher le camp, je pense que c'est surtout le commandant qui aura des comptes à rendre. Et je ne verserai pas une larme sur lui.

— Tilly, je crois que vous avez raison sur tous les points. Je pensais que vous auriez besoin d'un alibi.

Elle me regarda en souriant.

— Que ça ne vous empêche surtout pas de coucher avec le Dr Madsen. Vous savez que l'un de mes devoirs les plus importants était de vous l'interdire. Pour tous les hommes.

— Ça, je l'avais compris. Mais nous ne nous sommes pas fixé un prix ?...

— J'ai réfléchi, Marj... C'est à vous de décider.

— Mais vous ne m'avez même pas dit combien vous étiez payée ?

— Je l'ignore. Mon maître ne m'a pas fait part de ce détail.

— Votre *maître* ? Vous appartenez à quelqu'un ?

— Pas vraiment. Ou plus pour longtemps. J'ai signé un contrat sur vingt ans.

— Mais... Oh ! Tilly, vous aussi vous devriez vous enfuir !

— Du calme. J'ai réfléchi à cela également. Je ne suis pas portée sur les rôles du vaisseau comme étant sous contrat. Je peux donc participer à n'importe quelle excursion si je paie le prix... Nous nous retrouverons peut-être en bas.

— Oui...

Je me suis penchée pour l'embrasser. Elle m'a serrée contre elle, elle a gémi, et j'ai senti sa main qui se glissait sous ma robe.

Je l'ai regardée droit dans les yeux.

— Alors, c'était ça, Tilly ?

— Oh, oui... depuis le premier bain que je vous ai donné.

Le même soir, les émigrants qui allaient débarquer sur Botany Bay donnèrent un spectacle dans le salon des premières. Le commandant m'expliqua que c'était une tradition et que les passagers de première classe se cotisaient généralement pour constituer une espèce de bourse pour les nouveaux colons. Mais ce n'était en rien une obligation. J'étais assise près de lui et je profitai évidemment de l'occasion pour lui dire que je ne me sentais pas très bien et qu'il était

fort possible que j'annule mes réservations pour les excursions au sol.

Il me rassura : si je me sentais souffrante, je n'avais pas intérêt à m'exposer aux petits risques d'une planète étrangère. A ce propos, je n'aurais rien à regretter vraiment : Botany Bay m'aurait certainement déçue. Plus loin, m'assura-t-il, tout était mieux.

Je fis le nécessaire pour avoir l'air de picorer tant bien que mal mon repas tout en lui expliquant que j'avais souffert du mal de l'espace pendant la descente vers Outpost.

Pendant le show, amusant, très amateur, j'ai eu mon attention attirée par un chanteur au second rang. Son visage me semblait familier.

Il me rappelait le Pr Federico Farnese. Mais il portait la barbe. Ce qui ne prouvait rien.

Quant à l'odeur corporelle... A trente mètres, il m'était difficile de l'isoler de celle des autres.

J'ai résisté à l'envie terrible de me lever et d'aller jusqu'à lui : « Mais c'est Freddie ! Est-ce que nous n'avons pas couché ensemble à Auckland en mai dernier ? »

Et s'il me répondait non ?

J'ai choisi la solution la plus lâche. J'ai dit au commandant qu'il me semblait avoir reconnu une vieille relation parmi les émigrants. Je lui ai écrit le nom sur le programme et il l'a passé à son commissaire de bord, puis à ses adjoints, sans réaction. Il y avait certains noms italiens sur la liste, mais aucun qui ressemblât de près ou de loin à Farnese.

Je les ai remerciés tout en songeant vaguement que je pourrais répéter la même chose à propos d'un certain « Perreault » ou d'un « Tormey ». Mais ce serait un risque idiot. Tous les barbus finissent par se ressembler.

Il était deux heures du matin, heure du vaisseau. La sortie en espace normal avait eu lieu à onze heures et le *Forward* devrait se placer en orbite stationnaire au large de Botany Bay à sept heures cinquante-deux. Ce qui ne me plaisait guère car un débarquement au début de la matinée risquait d'amener un peu plus de fréquentation dans les coursives pendant les heures creuses de la nuit.

Mais je n'avais pas le choix. J'ai fini de tout régler, puis j'ai embrassé Tilly en lui faisant signe de ne pas faire de bruit avant de me glisser au-dehors.

Je devais aller loin vers la proue, trois ponts plus bas. Par deux fois, j'ai ralenti pour éviter les hommes de ronde. A un endroit, j'ai été obligée de me dissimuler dans un couloir latéral pour éviter un passager qui venait de surgir brusquement. Je me suis dirigée vers tribord et j'ai atteint enfin la coursive qui conduisait à la navette de débarquement.

Mon vieux copain Pete-Percival-le-violeur m'attendait.

Je lui ai sauté dessus avec un grand sourire, j'ai mis un index sur mes lèvres et je l'ai pincé sous l'oreille.

Je l'ai retenu, puis je l'ai posé sur le pont avant de m'occuper du verrou à combinaison.

Pour découvrir qu'il était presque impossible de lire les chiffres du cadran, même avec ma vision nocturne. Il n'y avait que quelques lampes de veille dans le couloir et, dans cette coursive en impasse, le noir régnait. Par deux fois, j'ai essayé de composer la combinaison.

Je me suis interrompue pour réfléchir. Retourner à la cabine pour prendre une torche ? Peut-être Tilly en avait-elle une. Et sinon, faudrait-il attendre le retour de l'éclairage de jour ? Non, ça ne me laisserait qu'un délai trop mince. Les gens commenceraient à circuler. Est-ce que j'avais le choix ?

Je me suis penchée sur Pete. Il avait le cœur solide. Tant mieux pour lui. Mais je ne l'avais pas touché aussi dur que d'habitude, ce qui lui avait sauvé la vie. Je l'ai fouillé. J'ai trouvé sans surprise un stylo à lumière.

Quelques secondes après, la porte était ouverte.

Je l'ai traîné à l'intérieur et j'ai refermé. En me retournant, j'ai vu bouger ses paupières et je l'ai pincé une deuxième fois.

J'ai réussi à hisser sa masse sur mes épaules à la façon des pompiers, me rappelant soudain qu'une gravité de 0.97 était

maintenue ici pour correspondre à celle de Botany Bay. Pour progresser, et si je ne voulais pas tomber sur quelque chien de garde, j'ai dû mettre le stylo à lumière entre mes lèvres.

Je ne me suis trompée qu'une fois avant d'atteindre mon but. Le hangar, plongé dans l'ombre, semblait encore plus immense. Je ne m'étais pas attendue à cette situation. Dans ma mémoire, la navette était faiblement éclairée par les projecteurs de surveillance, tout comme l'ensemble du vaisseau entre minuit et six heures du matin.

Je suis enfin parvenue à la cachette que j'avais choisie la veille, à l'intérieur du turbogénérateur Westinghouse.

Cette énorme chose devait fonctionner au gaz, ou à la vapeur, en tout cas certainement pas par l'énergie de Shipstones. Sur les mondes colonisés, on trouve encore certaines formes de technologies anciennes quand les Shipstones ne sont pas disponibles. Mais ce n'était pas la manière dont cet engin fonctionnait qui m'intéressait. Seulement le tronc de cône dans lequel se trouvait un espace libre de plus d'un mètre. Assez grand pour un être humain. Et même pour deux. Il le fallait bien, avec cet encombrant invité que je ne pouvais ni tuer ni laisser derrière moi.

Les équipes de fret avaient installé une bâche de fibre de verre sur le monstre avant de l'arrimer, et je réussis à me faufiler entre les nœuds en tirant à grand-peine mon prisonnier. J'y gagnai quelques égratignures.

Une fois encore, je le fouillai avant de le déshabiller. Avec un peu de chance, je pourrais dormir.

Je lui enlevai tout : pantalon, ceinture, chemise, short, chaussettes, sandales et sweater. Ensuite, je lui liai les mains dans le dos avec sa chemise avant de me servir de son pantalon pour les jambes, de sa ceinture pour les chevilles et les poignets. Sa position était très inconfortable, je sais, mais c'est ce que l'on m'avait appris afin de décourager toute tentative de fuite.

Puis j'ai voulu lui faire un bâillon avec son sweater et son short.

— Non, ne faites pas ça, m'a-t-il dit très calmement. Ne faites pas ça, miss Vendredi. Je suis réveillé depuis un moment. Si nous parlions ?

— Je pensais que vous étiez réveillé. Mais j'ai fait comme si... Je me disais bien que vous saviez très bien qu'en cas de résistance je vous arracherais les testicules.

— Oui, ça, je m'en doutais un peu. Mais vous êtes vraiment du genre radical.

— Pourquoi pas ? J'ai déjà eu l'occasion de vous connaître comme je ne l'aurais jamais souhaité. Et vos glandes m'appartiennent, en quelque sorte. D'accord ?

— Est-ce que vous pouvez me laisser placer un mot ?

— Bien sûr, pourquoi pas ? Mais si ça dépasse le simple murmure, adieu les bijoux de famille.

J'ai accompagné ma déclaration d'un geste qui ne pouvait pas lui laisser le moindre doute.

— Doucement ! Je vous en prie... Le commissaire de bord nous a demandé de doubler la garde cette nuit. Je...

— Doubler la garde ? Mais comment ?

— D'ordinaire, Tilly – je veux dire Shizuko – était seule de service entre le moment où vous retourniez à votre cabine et celui où vous vous réveilliez. Après, elle se contentait d'appuyer sur un bouton et c'était à notre tour de prendre la garde. Mais le commandant a l'air inquiet à votre sujet. Il vous soupçonne de vouloir vous enfuir à l'escale de Botany Bay.

— Grands dieux ! Comment peut-on croire cela de moi ?

— Ça, je me le demande, a-t-il dit solennellement. Mais expliquez-moi alors pour quelle raison nous nous trouvons dans ce truc ?

— Eh bien, je vais en excursion. Et vous, très cher ?

— Moi aussi. Du moins, je l'espère. Miss Vendredi, je me suis dit que si vous deviez vous enfuir à l'escale de Botany Bay, le meilleur moment serait durant la nuit. Je n'avais pas la moindre idée de la façon dont vous pouviez gagner la navette de débarquement, mais, pour ça, je me suis dit que je pouvais vous faire confiance. Et vous voyez que j'avais raison.

— Je vous remercie. Mais qui surveille la navette à bâbord ?

— Graham. Un petit abruti blondinet. Vous l'avez peut-être remarqué, non ?

— Oui, trop souvent.

— Si j'ai choisi ce côté, c'est parce que vous êtes venue ici avec Mr. Udell hier. Disons avant-hier...

— Aucune importance. Pete, que se passera-t-il quand vous serez porté manquant ?

— Il est possible que je ne le sois pas. Joseph Steuben – on l'appelle Joe Stupide – doit me relever après le breakfast. Si je le connais bien, il ne sera pas du tout ému de ne pas me trouver à la porte. Il va certainement s'endormir tranquillement jusqu'à ce que quelqu'un arrive. Et il restera là jusqu'au départ de la navette. Ensuite, il attendra bêtement que je lui fasse signe. Non, Joe est parfaitement fiable sur ce plan-là.

— On dirait que vous avez mis tout ça au point...

— Vous voulez que je vous dise ? Je n'avais pas du tout l'intention de me faire tordre le cou et de gagner un mal de tête. Si vous m'aviez laissé le temps de parler, vous n'auriez pas eu besoin de me coltiner sur votre dos...

— Pete, si vous avez l'intention de me faire le coup du charme pour que je vous délivre, vous ne m'avez pas bien regardée.

— Mais si.

— Vous n'arrangez pas votre cas en faisant de l'ironie. Pete, vous n'êtes pas tiré d'affaire. Donnez-moi seulement une raison pour que je ne vous tue pas. Le commandant ne se trompe pas : je vais me tirer d'ici. Je vais quitter ce foutu vaisseau. Et je ne tiens pas à ce que vous soyez en travers de ma route.

— Eh bien... s'ils retrouvent mon cadavre au matin, en déchargeant, ils se lanceront à vos trousses.

— Mais je serai déjà à des kilomètres de distance. Et pourquoi me poursuivraient-ils ? Je ne vais pas laisser d'empreintes sur votre carcasse, Pete. Juste quelques bleus sur votre cou.

— Mais vous aviez un motif et une occasion. Et Botany Bay n'est pas hors la loi, miss Vendredi. D'accord, vous avez une chance de demander asile, d'autres y ont réussi. Mais si vous êtes recherchée pour meurtre à bord d'un vaisseau, croyez bien que les colons coopéreront à cent pour cent.

— J'invoquerai la légitime défense. On vous connaît comme violeur notoire. Bon Dieu, qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de vous ? Vous savez que je ne peux pas vous tuer comme ça, vous liquider de sang-froid. Voyons voir... Dans dix heures environ, il faudra que je vous bâillonne. Et il fait de plus en plus froid.

— Bien sûr ! Est-ce que vous pourriez me remettre au moins mon sweater sur les épaules ?

— D'accord, mais il faudra que je le reprenne pour vous bâillonner.

— J'ai froid, et si je m'endors, mes extrémités vont être paralysées... Miss Vendredi, si je reste ligoté comme ça pendant dix heures encore, je vais attraper la gangrène. Je vais perdre mes membres. Et la régénération est impossible dans ces régions. Quand ils me ramèneront, ce sera trop tard. Il vaut mieux me tuer.

— Seigneur, Pete ! Est-ce que vous essayez de forcer ma sympathie ?

— Je ne suis pas certain que vous connaissiez ça...

— Ecoutez... supposons que je vous libère et que je vous redonne vos vêtements... est-ce que vous m'autoriserez à vous ligoter de nouveau et à vous bâillonner plus tard ? Ou faudra-t-il que je vous pince sous l'oreille un peu plus fort pour que vous soyez vraiment tout à fait froid ? Vous savez que je peux le faire. Vous m'avez vue me battre...

— Je n'ai vu que les résultats. On m'en a beaucoup parlé.

— Donc, vous savez. Et vous savez aussi pourquoi je peux faire ça : « Ma mère était un tube à essais... »

— ... et mon père un scalpel » Oui, je sais, miss Vendredi. Je n'étais pas forcé de vous laisser me neutraliser comme ça, voyez-vous. Vous êtes rapide, mais je le suis autant que vous et mes bras sont plus longs que les vôtres. Je savais tout de vous, mais vous ne saviez rien de moi. Toutes les chances étaient donc de mon côté.

J'étais assise dans la position du lotus, bien en face de lui. Un instant, j'ai été complètement ébahie et j'ai eu l'impression que j'allais me trouver mal.

— Pete, ai-je demandé d'un ton presque implorant. Vous ne me mentiriez pas, n'est-ce pas ?

— J'ai menti toute ma vie, tout comme vous. Pourtant...

Il s'est interrompu, il a bandé ses muscles, tordu les poignets et les liens se sont brisés.

— Peu importe la chemise, a-t-il repris sur le ton de la conversation, le sweater fera l'affaire. Mais j'aimerais bien ne pas déchirer mon pantalon. Il faudra que je me montre en public. Et vous pouvez vous occuper mieux que moi des nœuds que vous avez faits, miss Vendredi. N'est-ce pas ?

— Arrêtez de m'appeler miss Vendredi, Pete ! Nous sommes des êtres artificiels. Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit depuis longtemps ?

— J'aurais dû. Mais certaines choses m'en ont empêché...

— Oh ! comme vos pieds sont froids ! Je vais les masser.

Ensuite, nous avons dormi quelque temps. Puis j'ai eu conscience que Pete me secouait.

— C'est le moment de se réveiller. Nous allons atteindre le sol. Ils ont rallumé.

J'ai ouvert les yeux. Une lueur diffuse s'infiltrait sous la bâche du dinosaure mécanique. J'ai bâillé.

— J'ai froid.

— Ne vous plaignez pas. Vous étiez au fond. Moi, je suis complètement glacé.

— C'est tant mieux pour vous, violeur. D'abord, vous êtes trop maigre. Vous ne feriez pas une très bonne couverture pour l'hiver. Vous devriez vous faire un peu de graisse. Ce qui me rappelle que nous n'avons pas eu droit au breakfast. Mais je crois bien que je vais vomir...

— Alors, essayez de vous mettre dans le coin. Et de ne pas faire de bruit.

— Espèce de sale brute sans cœur ! Eh bien, puisque c'est comme ça, je n'ai plus envie de vomir ! Pete, quels sont vos plans ?

— C'est vous qui me demandez ça ? Je croyais que c'était vous la prisonnière qui s'échappe, pas moi...

— Oui, d'accord, mais vous êtes la grosse brute qui ronfle et qui

s'occupe de tout ensuite. Est-ce que je me trompe ?

— Ma foi... Vendredi, quels sont vos plans à vous ? Ceux que vous aviez mis sur pied alors que je n'étais pas de votre côté.

— Pas grand-chose. Quand nous serons posés, ils vont ouvrir une porte. Et je me mettrai à courir comme une chatte et personne ne pourra m'arrêter...

— Mais c'est un bon plan.

— Vraiment ? Vous vous moquez de moi. Ce n'est pas du tout un plan. Rien que l'expression de ma détermination. On ouvre une porte et je m'enfuis, un point, c'est tout.

— C'est un bon plan parce qu'il ne comporte pas de risques. Et vous avez un avantage énorme : ils ne peuvent pas risquer de vous faire du mal.

— J'aimerais bien en avoir la certitude.

— Si quoi que ce soit vous arrivait, le responsable risquerait d'être, lui, pendu par les pouces, ou par autre chose. Maintenant que vous m'avez raconté votre histoire, je comprends pourquoi ils se sont montrés si mélodramatiques à propos de nos instructions. Vendredi... Je pense qu'ils ne vous veulent pas morte ou vive. Ils vous veulent en parfaite santé. Et ils sont sans doute prêts à vous laisser vous enfuir plutôt que de vous faire du mal.

— Alors, ça devrait être facile...

— N'en soyez pas aussi certaine. D'accord, vous êtes un vrai petit chat sauvage, mais nous savons vous et moi qu'un certain nombre d'hommes peuvent finir par vous terrasser. S'ils savent que vous avez maintenant disparu, et je pense qu'ils le savent à l'heure qu'il est parce que ce vaisseau avait une heure de retard au moment où il a décroché de son orbite...

— Oh... (J'ai consulté ma montre de doigt.) Oui, c'est vrai. Nous devrions avoir atteint la surface, à présent. Pete, ils sont à ma recherche !

— C'est ce que je pense. Mais je n'avais aucune raison de vous réveiller avant que l'éclairage soit rétabli. Ils ont eu quatre heures pour être convaincus que vous n'étiez plus sur le pont des premières. Et les émigrants ont été rassemblés. Donc, ils en concluront facilement que vous vous trouvez dans la cale. S'ils lancent suffisamment de monde à vos trousses, Vendredi, ils vous cueilleront sans vous faire de mal.

— Pete, si cela doit se terminer comme ça, il y aura des morts et des blessés. Ils vont le payer très cher. Mais je vous remercie de m'avoir dit ça.

— Ecoutez... il se peut aussi qu'ils ne fassent pas du tout ça. Ils ont fait savoir que toutes les portes étaient sous surveillance pour que vous ne risquiez pas, peut-être, de vous montrer. Ils vont d'abord faire

sortir les émigrants. Et je suppose que vous savez qu'ils sortent par la cale.

— Non.

— C'est ici qu'on les contrôle. Ensuite, on referme la porte principale et on balance le gaz somnifère. C'est simple.

— Fichtre ! Ils ont ce genre d'équipement ?

— Tous les genres. Et pire encore. Écoutez, Vendredi, le commandant de ce vaisseau spatial se trouve à quelques années-lumière des institutions qui représentent l'ordre et la loi. En quatrième classe, à chaque voyage, un vaisseau emporte toujours des criminels de premier rang. Comment voudriez-vous que toutes les armes possibles ne se trouvent pas à bord ? Mais vous ne serez plus ici quand ils lanceront les gaz, Vendredi...

— Comment ? Racontez-moi.

— Les émigrants vont descendre la travée centrale de ce hangar. Ils sont près de trois cents et ils vont être tassés au-delà des limites de sécurité. Je suppose qu'ils ne se connaissent pas tous et nous allons nous servir de ça. Plus... plus une vieille, très vieille méthode que nous allons appliquer, Vendredi. Celle qu'Ulysse a utilisée contre Polyphème...

Pete et moi, nous étions dans le fond du générateur, tassés dans une sorte de caisse, quand l'éclairage a changé et que nous avons entendu un vague murmure de voix.

— Voilà, ils arrivent, a soufflé Pete. N'oubliez pas : ce qu'il faut trouver, c'est quelqu'un de trop chargé. Et il y a de grandes chances qu'ils soient nombreux. Pour ce qui est de notre tenue, ça ira : nous ne faisons pas trop première classe. Mais il faut que nous portions quelque chose. Les émigrants ont toujours les bras encombrés.

— Je veux bien prendre un bébé.

— Parfait. Attention, ils sont très près.

Il était évident que tous les candidats à l'installation sur Botany Bay étaient très chargés. Ce qui était le résultat évident de la politique mesquine de la compagnie : tout le monde peut voyager en classe « économique » pour autant qu'il accepte d'entasser ses bagages dans les espèces de placards à balais de la troisième classe et de quitter le bord sans porteur, c'est-à-dire avec ses « bagages à main ». Par contre, pour tout ce qu'on est obligé de mettre en cale, on paie.

Le cortège passait devant nous et nous ne rencontrions que quelques vagues regards neutres. Tous les visages étaient las, les regards lourds, soucieux. Il y avait un nombre important de bébés qui pleuraient tous. Ceux qui venaient derrière poussaient les premiers rangs. Le moment était venu pour nous de nous glisser dans le « troupeau ».

Brusquement, dans ce mélange d'odeurs de sueur, de peur, de linge souillé, j'en identifiai une. Sans le moindre doute.

— Janet !

Une femme se retourna tout à coup, laissa tomber ses deux valises et m'étreignit.

— Marjie !

Le barbu qui était non loin d'elle s'écria :

— Je savais qu'elle était à bord ! Je te l'avais dit !

Tandis que Ian lançait d'un ton accusateur :

— Mais non, tu es morte !

J'ai écarté mes lèvres de celles de Janet quelques secondes pour dire :

— Non, je ne suis pas morte. Et tu as bien le bonjour de Pamela Heresford, officier-pilote junior.

— Ah, cette petite salope ! s'est exclamée Janet.

— Ça suffit, Janet ! a grondé Ian.

Pendant ce temps, Georges lançait des phrases en français tout en essayant frénétiquement de m'écarter de Janet.

Bien sûr, nous avions bloqué la procession. De plus en plus de gens passaient autour de nous en grommelant.

— Nous ferions bien de suivre la queue, ai-je dit. Nous parlerons plus tard.

En me retournant, je n'ai pas vu Pete. Mais je lui faisais confiance pour s'être éclipsé.

Je retrouvais une Janet avec quelques mois de plus, et peut-être quelques kilos aussi. Elle portait un panier à chat, celui de Maman Chat.

— Janet, ai-je demandé, qu'est-ce que vous avez fait des petits ?

— Grâce à mes efforts, répondit Freddie, ils ont obtenu des postes de première importance comme ingénieurs en rongeurs sur la côte du Queensland. Mais, Helen, pour l'amour de Dieu, veuillez nous expliquer comment vous vous retrouvez parmi la foule des malheureux paysans de ce vaisseau alors qu'hier encore vous étiez à la droite de son seigneur et commandant ?

— Plus tard, Freddie, plus tard...

Il a regardé la porte.

— Oh oui... plus tard ! On boira tous un verre et on se racontera tout ça. D'ici là, il va falloir passer devant le cerbère...

Il y avait deux gardes, armés, de chaque côté de la porte. Je me suis mise à réciter quelques mantras tout en bavardant sans savoir ce que je récitais avec Freddie. Les deux gardes ne m'ont jeté qu'un vague coup d'œil. Ils n'ont pas paru me trouver particulièrement exceptionnelle. Et la nuit que j'avais passée avait sans doute accentué mon aspect fatigué et crasseux.

En fait, jamais je ne m'étais risquée hors de ma cabine BB sans que Shizuko m'ait préparée, c'est-à-dire lavée, brossée, massée, maquillée, laquée.

Après la porte, il y avait une courte rampe d'accès. Nous nous sommes retrouvés devant une table derrière laquelle siégeaient deux employés avec des piles de formulaires. L'un d'eux a lancé :

— Frances, Frederick J. ! Avancez !

— Ici ! a répondu Federico.

Comme en écho, une voix a lancé :

— La voilà !

C'est alors que j'ai été dans l'obligation de poser Maman Chat plutôt brutalement et de me mettre à courir.

J'eus vaguement conscience d'une rumeur et de mouvements divers derrière moi, mais je n'avais vraiment pas le temps de m'en occuper. Tout ce que je désirais dans ces quelques instants, c'était échapper au tir des engins à gaz ou des paralyseurs. Je n'avais pas détecté le moindre fusil à radar, mais si Pete ne s'était pas trompé, je n'avais pas à m'en inquiéter. Tout ce que je devais faire, c'était courir, très vite. Sur ma droite, je distinguais un village, dont je n'étais séparée que par un rideau d'arbres.

Pour l'instant, c'était mon seul espoir, en tout cas ma meilleure protection.

En me retournant, j'ai vu que j'avais largement distancé la horde. Rien d'étonnant : je peux faire mille mètres en deux minutes en terrain plat. Mais il me semblait qu'il en restait deux derrière moi. J'étais prête à attaquer quand j'ai entendu la voix hachée de Pete.

— Courez ! Ne vous arrêtez pas ! Ils pensent que nous allons vous rattraper !

J'ai accéléré. L'autre poursuivant était mon amie Tilly-Shizuko.

Dès que je suis arrivée entre les arbres et hors de vue, je me suis arrêtée et j'ai vomi. Ils m'ont rejointe. Tilly m'a pris la tête et a essayé de m'embrasser.

— Ne faites pas ça ! Eh ! Qu'est-ce que c'est que cette tenue ?

Elle portait maintenant un collant qui la rendait toute svelte, plus occidentale et plus femme à la fois.

— J'ai laissé tomber mon kimono et mon obi.

— Et si vous cessiez de bavarder comme ça ! a lancé Pete. Il faut que nous fichions le camp d'ici. (Il m'a prise par les cheveux et m'a volé un baiser.) Allons-y !

Nous avons continué sous bois mais, très vite, il est devenu évident que Tilly avait dû se fouler la cheville.

— Elle a sauté depuis le pont des premières. Ça ne va pas, Tilly ?

— C'est à cause de ces fichues chaussures japs... Occupe-toi de la môme, Pete. Ils ne me feront rien.

— C'est ça. Compte dessus, dit Pete d'un ton amer. Nous sommes trois et nous resterons trois. Ça va, miss... Vendredi ?

— Oh oui... Un pour tous, tous pour un ! Allez, Pete, prenez-la sous le bras droit.

Ça se passa plutôt bien. Nous formions une sorte de nouvel animal à cinq pattes. Nous n'allions pas très vite mais les autres ne sont pas parvenus à nous rattraper. Après quelque temps, Pete s'est arrêté et m'a dit qu'il allait porter Tilly sur son dos. J'ai prêté l'oreille. Aucun bruit de poursuite. Je ne percevais que les bruits étrangers d'une forêt étrangère, sur un monde inconnu. Des cris d'oiseaux ? Je ne pouvais en être certaine. Mais tout ce que je voyais autour de moi était dérangeant. L'herbe n'était pas vraiment de l'herbe, les arbres me semblaient venir d'une lointaine époque, le vert des feuilles était strié ou ocellé de rouge. Ou bien, était-ce l'automne sur cette partie de Botany Bay ? Est-ce qu'il ferait un froid glacial durant la nuit ? Nous pourrions tenir un certain temps sans vivres ni eau, mais que penser de la température ?

— O.K., ai-je dit enfin. Pete, vous la portez. Mais je vous relaierai.

— Impossible ! a lancé Tilly. Vendredi ! Vous ne pouvez pas me porter !

— J'ai bien soulevé Pete, la nuit dernière. Racontez-lui, Pete. Vous ne pensez pas que je peux porter une petite poupée japonaise ?

— Poupée japonaise ! Je suis aussi américaine que vous !

— Peut-être plus, c'est exact ! Parce que moi, je ne le suis pas tellement. Je vous raconterai ça un autre jour. Allons-y.

Je l'ai portée sur cinquante mètres environ, ensuite Pete m'a relayée sur deux cents, et ainsi de suite. Nous avons rencontré une route. Enfin, c'était plutôt une piste entre les buissons, mais des traces de roues et de sabots étaient visibles. A droite, après quelques mètres, la route semblait retourner vers le terrain d'atterrissage et la ville. Nous sommes donc partis vers la gauche. Shizuko marchait de nouveau, mais elle s'appuyait fréquemment sur Pete.

Nous sommes arrivés dans une ferme. La prudence eût été de nous cacher aux alentours, mais j'avais avant tout envie d'un grand verre d'eau et je voulais qu'on bande la cheville de Tilly.

Sur le porche, il y avait une femme qui tricotait dans un rocking-chair. Elle avait les cheveux gris, l'air avenant. Elle a levé les yeux sur nous et elle nous a fait signe d'approcher.

— Je m'appelle Mrs Dundas. Vous venez de débarquer du vaisseau ?

— Oui. Je me présente : je suis Vendredi Jones. Voici Matilda Jackson et notre ami Pete.

— Pete Robert, madame, pour vous servir.

— Venez vous asseoir. Pardonnez-moi si je ne me lève pas mais mon dos n'est plus vraiment ce qu'il était. Vous êtes des réfugiés, n'est-ce pas ? Je veux dire : vous vous êtes enfuis ?

— Oui. C'est cela, madame.

— C'est évident. Vous savez que la moitié des réfugiés arrivent ici ? Si j'en crois ce que j'ai entendu aux informations de ce matin, il va falloir que vous vous cachiez ici trois jours au moins. Soyez les bienvenus. Nous avons plaisir à recevoir des visiteurs. Mais vous avez parfaitement le droit de vous présenter au service d'Immigration : les gens du vaisseau n'ont absolument pas le droit de porter la main sur vous. Cependant, je crois que vous risquez de passer un très mauvais moment avec leurs interminables interrogatoires. Vous déciderez après dîner. Pour l'instant, est-ce que vous accepteriez une tasse de thé ?

— Oh oui !

— C'est bien. Malcolm ! Oh ! *Malcooolm* !

— Oui, m'man.

— Mets la bouilloire à chauffer !

— Comment ?

— La bouilloire ! (Mrs Dundas a regardé Tilly.) Mon enfant, qu'avez-vous fait à votre pied ?

— Je crois qu'il est foulé, madame.

— Ça, je veux bien le croire ! Vendredi... c'est bien votre nom, n'est-ce pas ?... demandez à Malcolm de préparer de la glace pilée dans le plus grand plat qu'il pourra trouver. Ensuite, vous pourrez peut-être servir le thé. Malcolm se débrouillera avec la glace. Et votre... Mr. Roberts, c'est cela, non ?... pourrait m'aider à me lever pour que je m'occupe de votre pauvre pied. Quand nous aurons réussi à faire diminuer l'enflure, il faudra le bander. Matilda... est-ce que vous êtes allergique à l'aspirine ?

— Non, madame.

— M'man ! La bouilloire !

— Allez, Vendredi...

Je servis le thé avec un cœur léger.

Cela fait vingt ans. Vingt années de Botany Bay, mais la différence par rapport à la Terre n'est pas considérable. Vingt années de bonheur. Ces Mémoires ont été rédigées à partir des enregistrements que j'ai faits au *Pajaro Sands* avant que le Patron meure et de certaines notes que j'ai prises durant la période où je pensais devoir lutter contre l'extradition. Mais tous les projets que l'on avait pu dresser à partir de moi ne pouvant aboutir, ceux qui me cherchaient ne se sont plus intéressés à moi. Pour eux, je n'avais jamais été qu'un incubateur ambulante. Et tout cela cessa d'avoir le moindre intérêt le jour où le Premier citoyen et la dauphine furent assassinés.

Il serait logique que ce journal s'arrête à mon arrivée sur Botany Bay. Parce que ma vie, à partir de ce moment, a cessé d'être dramatique et aventureuse. Après tout : qu'est-ce qu'une maîtresse de maison peut écrire de passionnant ? A propos de sa basse-cour et des pontes de l'hiver ? Ça vous intéresse ? Moi pas.

Les gens qui sont très occupés et très heureux ne tiennent pas de journal.

Mais en parcourant les enregistrements et les notes, il m'est apparu que certains points devaient être éclaircis.

A propos de la carte Visa annulée de Janet, par exemple : après le naufrage du *Skip to M'Lou*, Georges avait enquêté dans la ville basse de Vicksburg et il avait acquis la conviction qu'il n'y avait aucun survivant. Alors, il avait appelé Janet et Ian, qui étaient sur le point de partir pour l'Australie (prévenus par l'agent de Winnipeg), et bien entendu, Janet avait fait annuler sa carte.

Pour moi, le fait de retrouver ma « famille » est un événement étrange. Mais Georges prétend, lui, que c'est de me retrouver ici qui est le plus étrange. Lorsqu'ils ont quitté la Terre, ils en étaient dégoûtés, sans grand espoir. Ou aller ? Botany Bay n'était certainement pas le meilleur des choix mais, pourtant, pour eux, c'était le plus évident. Botany Bay est une bonne planète, qui ressemble assez à la Terre il y a quelques siècles, mais avec une technologie et des sciences contemporaines. Elle n'est pas aussi primitive que Forest, ni aussi luxueuse et agréable qu'Halcyon ou Fiddler's Green. Tous, ils ont perdu beaucoup d'argent, mais il leur en est resté suffisamment pour acheter un passage en dernière classe, pour payer leurs parts et conserver quelques sous afin de démarrer.

Georges prétend que la coïncidence la plus fantastique, c'est que je me sois trouvée à bord du même vaisseau qu'eux. Parce qu'ils avaient manqué de justesse le départ du *Dirac*. Simplement parce que Janet redoutait de voyager avec un bébé dans son ventre plutôt que dans ses bras. De toute façon, notre nouveau monde a peut-être les dimensions de la Terre, mais notre colonie est encore petite et nous aurions bien fini par nous rencontrer. Ici, tous les nouveaux venus intéressent tout le monde.

Mais si je n'avais pas accepté cette mission piégée ? Oui, on peut toujours dire et répéter : « Et si. » Je me dis pourtant que j'aurais fini par aboutir sur Botany Bay.

« Un tel destin nous comble. » Et je n'ai rien à ajouter. Je suis heureuse d'être une épouse dans un groupe-8. Ce n'est pas vraiment un groupe-S car nous n'avons guère de lois concernant le mariage ou le sexe. Nous vivons avec nos enfants dans une grande maison dont Janet a dessiné les plans et que nous avons construite tous ensemble. (Vous ne le saviez pas, mais je suis un assez bon charpentier...) Et les voisins n'ont jamais posé de questions insidieuses quant à nos rapports. Si jamais ils s'avisaient de le faire, je crois que Janet les gèlerait sur place. Non, ici, personne ne se soucie vraiment de personne. Et tous les bébés sont les bienvenus. Et des siècles s'écouleront avant que l'on parle de surpopulation.

Ce journal, jamais mes voisins ne le liront, car je n'entends faire publier ici qu'une nouvelle édition – révisée – d'un livre de cuisine. Je peux donc évoquer en toute liberté nos divers liens de parenté.

Georges a épousé Matilda lorsque je me suis mariée avec Pete. Ils ont dû faire ça à la courte paille. Bien entendu, le bébé que je porte en moi relève de la vieille loi du tube à essais... mais jamais je ne l'ai entendu dire sur Botany Bay. Après tout, peut-être Wendy est-elle issue de sang royal... Mais, officiellement, pour moi du moins, Pete est son père. Légalement. Tout ce que je sais, c'est qu'elle n'a aucun défaut génétique congénital, et Freddie aussi bien que Georges m'assurent qu'elle n'a aucune ombre récessive non plus.

Lorsque j'en ai accouché, j'ai demandé à Georges d'inverser ma stérilité. Il m'a examinée avec Freddie avant de m'annoncer que ce serait parfaitement faisable, mais sur Terre. Pas à La Nouvelle-Brisbane. Pas avant des années en tout cas. Le problème est donc réglé. Et j'en suis soulagée, je l'avoue. En vérité, je n'avais pas envie de recommencer. Nous avons toujours des enfants et des chiens dans les jambes et il n'est pas forcément nécessaire que les enfants viennent de mon ventre. Tilly se débrouille très bien pour en fabriquer, de même que Betty et Janet.

Et Wendy aussi. Si ce n'était pas impossible, je jurerais qu'elle a hérité du tempérament de sa mère. Je veux dire, moi. Elle venait

d'avoir quatorze ans quand elle est venue me trouver.

— M'man, je crois bien que je suis enceinte.

— Il ne s'agit pas de croire, chérie. Va trouver oncle Freddie et demande-lui un test.

Elle m'a annoncé le résultat à l'heure du dîner, qui est devenu une fête puisque, chez nous, chaque grossesse est célébrée dès qu'elle est annoncée. Wendy a eu un autre bébé à dix-huit ans, et le troisième la semaine dernière. Pour le dernier, elle s'est mariée. Je ne risque donc pas d'être à court de bébés à choyer.

Le premier bébé de Matilda a eu droit à un père de première classe le Dr Jerry Madsen. C'est elle qui me l'a dit et je la crois. Ça s'était passé comme ça : son premier maître venait à peine d'inverser sa stérilité quand il trouva l'occasion de la louer pour une mission de quatre mois, salaire élevé. Elle devint donc « Shizuko » pour l'occasion, la souriante et timide Shizuko... Mais comment la chose s'était-elle passée ? Eh bien, pendant que nous étions en train de nous geler dans le super-turbogénérateur Westinghouse avec mon ex-violeur et futur époux, ma « servante », ma « gouvernante », se donnait à mon docteur.

Jerry est le médecin de la famille, à présent. En fait, nous en avons deux. Ils ont été biologistes, généticiens, ils sont aussi fermiers, et ils ne seraient certainement pas acceptés sur Terre comme médecins généralistes.

Janet connaît les pères de son premier enfant. A l'époque, Ian et Georges étaient ses époux. Pourquoi les deux ? Parce qu'elle a voulu que ce soit ainsi et qu'elle a une volonté de fer. J'ai entendu plusieurs versions mais je pense sincèrement qu'elle ne saurait choisir entre les deux.

Quant au premier-né de Betty, il est sans doute légitime. Mais, vu son tempérament, elle préfère nous faire croire qu'elle l'a récolté dans un bal masqué.

Pour ce qui est du retour de la peste noire, vous devez en savoir plus que moi. Gloria prétend que mes messages ont permis de sauver Luna City, mais je crois que c'est plutôt au Patron que l'univers le doit. La peste n'a pas quitté la Terre. Et cela, certainement grâce à l'action du Patron au moment critique. Une navette ne pouvait débarquer à La Nouvelle-Brisbane sans avoir été dépressurisée. Un traitement qui exterminait les rats, les souris et aussi les puces.

Le courrier entre Botany Bay et la Terre (ou Luna) exige huit mois aller retour, ce qui n'est pas mal si l'on tient compte des cent quarante années-lumière que cela représente. (Une fois, j'ai entendu une touriste demander pourquoi nous n'utilisons pas le courrier par radio.)

C'est Gloria qui a payé mes parts pour que je m'installe dans la

communauté. Elle n'a pas envoyé d'or. Le capital venait des comptes de Luna City, des transferts étant possibles avec Botany Bay pour les caisses rurales.

Pete n'avait pas grand-chose sur Terre, et Tilly, qui était presque encore une esclave, n'avait rien. Moi, il me restait une miette ou deux de cette loterie à laquelle j'avais gagné et même quelques actions. Ce qui a suffi à les tirer d'affaire au départ.

Je ne pense plus que rarement à mes origines, aussi étranges et honteuses soient-elles. « Pour porter un bébé humain, il faut une mère humaine. » Georges m'a dit cela il y a si longtemps... C'est vrai, et Wendy en est la preuve. Je suis humaine et j'appartiens à une famille !

Je crois que c'est là ce que chacun désire. Appartenir à quelque chose. Etre quelqu'un.

Oh oui, je suis quelqu'un ! Et j'ai une famille ! La semaine dernière, je me suis posé la question : pourquoi étais-je toujours à ce point débordée ?

Je fais partie du conseil municipal. De l'association des parents d'élèves. De la troupe des girl-scouts de La Nouvelle-Toowoomba. J'ai fait partie du comité présidentiel du Garden Club et je vais participer au conseil du collège communautaire que nous élaborons. Oui, je fais partie de tout cela.

Et j'en éprouve du réconfort et du bonheur.

FIN

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie Brodard et Taupin
58, rue Jean Bleuzen, Vanves. Usine de La Flèche,
le 11 février 1985 1509-5 Dépôt légal février 1985. ISBN : 2 - 277 -
21782 - 4
Imprimé en France

Editions J'ai Lu
27, rue Cassette, 75006 Paris
diffusion France et étranger : Flammarion

[1] Dans *la Lettre volée*, célèbre nouvelle d'Edgar Poe, ladite lettre que l'on cherche partout est retrouvée bien en évidence dans le porte-cartes. (N.d.T.)

[2] Il s'agit de Lyon Sprague de Camp, écrivain de S.-F. (N.d.T.)

[3] Le physicien français Gaspard de Coriolis (1792-1843) a été le premier à étudier les effets de la rotation terrestre sur les mouvements de l'atmosphère et des océans et par là même les cyclones et les ouragans. La balistique et, bien entendu, l'astronautique – au moment du lancement d'un véhicule – tiennent compte des forces définies par Coriolis. (N.d.T.)

[4] Dans les îles du Pacifique, une jupe ou un short des plus simples, en calicot le plus souvent. (N.d.T.)

[5] Célèbre université de Montréal. (N.d.T.)

[6] En français dans le texte, bien entendu. (N.d.T.)

[7] Rappelons que c'est l'écrivain de S. – F. américain L. Ron Hubbard

- qui a fondé l'Eglise scientologiste, d'où ces différentes appellations. (N.d.T.)
- [8] Il s'agit du Rio Grande, bien entendu. (N.d.T.)
- [9] En français dans le texte. (N.d.T.)
- [10] En français dans le texte. (N.d.T.)
- [11] Macy's, apparemment, est toujours « le plus grand magasin du monde », à New York... (N.d.T.)
- [12] L'animal symbole de la Californie. (N.d.T.)
- [13] En français dans le texte. (N.d.T.)
- [14] La plus célèbre et la plus importante des compagnies de taxis U.S. (N.d.T.)
- [15] En français dans le texte. (N.d.T.)
- [16] L'assassin d'Abraham Lincoln. (N.d.T.)
- [17] *Jack et le haricot géant* est un célèbre conte américain porté à l'écran par Walt Disney où l'on voit un enfant parvenir jusqu'au ciel en empruntant les vrilles d'un haricot. D'où le nom donné au système de transport spatial : « La Vrille ».
- [18] En français dans le texte. (N.d.T.)
- [19] Opposition des caractères héréditaires. (N.d.T.)
- [20] Aux U.S.A., il existe effectivement un double zéro sur la roulette, ce qui avantage le parieur par rapport à la règle française. (N.d.T.)